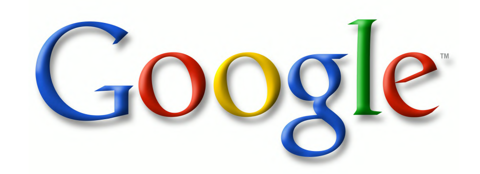
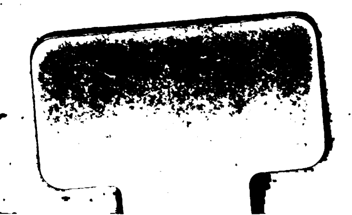





TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



BABEL.

Cette édition originale, destinée exclusivement à l'étranger, ne peut être réimportée en France, sous peine d'être saisie comme contrefaçon.

Imprimé chez Paul Renouard, rue Garancière, n. 5.

BABEL.

PUBLICATION

DE LA

SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES.

TOME PREMIER.

PARIS

JULES RENOUARD ET Cie.

LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES ET DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

RUE DE TOURNON, N. 6.

1840.


31 JUL 1962

AVIS DES ÉDITEURS.



E n'est point à l'acception vulgaire que présente ce mot antique et consacré : **Babel** ! que nous avons voulu nous astreindre. Par opposition, nous avons attribué au *genre*, la diversité que la Genèse attribue à l'idiome ; et les auteurs, afin de rendre cette opposition plus saisissante, ont unanimement employé dans ce livre, écrit avec une réelle supériorité, toutes les beautés, toutes les richesses de la langue nationale.

Nous prierons donc nos lecteurs d'accepter ce titre, *Babel*, avec le sens que nos auteurs et nous, avons prétendu lui donner.

Quant à ce mélange de genres et de sujets, il a plusieurs

fois déjà été produit en librairie : sous mille titres, des livres ont été publiés, qui contenaient aussi tous les genres. Peut-être la répétition d'un tel mode de publication, nous aurait-elle paru chanceuse, si ce mode n'eût reçu du motif qui a dicté *Babel* un caractère de nouveauté et d'opportunité.

Les Gens de Lettres, — dont la classification a toujours été si difficile, parce que le premier effet de leur profession c'est l'*Isolement,* — les Gens de Lettres, dont on a cité trop souvent l'existence excentrique, ont compris cependant tout ce qu'ils devaient attendre de l'esprit d'association qu'ils ont si utilement, si long-temps vanté, réglementé dans leurs écrits ; ils se sont *associés*. Sous la protection des principes moraux, les plus sages et les plus élevés, ils se sont constitués en une imposante *unité*, à laquelle un grand avenir est promis ; car, si l'association industrielle remue le monde, on peut pressentir l'action de l'association des intelligences.

Une œuvre littéraire devait être le premier résultat, le premier témoignage de cette heureuse concentration morale ; et les Gens de Lettres ont produit *Babel,* que l'on pourrait appeler aussi *le livre de l'union,* si l'on consultait la pensée qui l'a inspiré. Dans ce livre, en effet, l'union est sincère et complète : ce serait peu de tous les genres, il s'y trouve encore la confusion démocratique et généreuse de tous les noms. Les illustrations y marchent au milieu de tous ; le sentiment de l'égalité a rapproché les âges, effacé les discordances et réuni tous les contraires. Chaque écrivain a imprimé à son œuvre le cachet de ses facultés, de ses croyances, de ses convictions, de ses doctrines et de ses penchans ; drame, philosophie, roman, nouvelle, comédie, satire, religion, politique, poésie, voilà les matériaux qui

ont servi à construire la *Babel littéraire :* classiques, romantiques, protestans, catholiques, radicaux, royalistes, voilà les ouvriers ! Le monument élevé par l'effort d'une émulation fraternelle, offrira par ses bigarrures mêmes, un grand attrait à la curiosité.

Nous, Éditeurs, nous nous sommes empressés de placer *Babel* sous notre responsabilité typographique et commerciale, heureux de nous trouver ainsi affiliés à une association qui peut, par elle-même, organiser en faisceau la puissance intellectuelle, et créer un beau livre à l'aide des talens qu'elle réunit.

M. Henry Monnier, dont le crayon est aussi spirituel que la plume, s'est chargé des vignettes ; M. Basset de Jolimont, l'un de nos paléographes les plus distingués, a bien voulu composer pour chaque œuvre une grande initiale ornée. La gravure de tous ces dessins a été confiée à M. A. Gérard, jeune artiste que son habileté a déjà placé au premier rang.

L'ouvrage est imprimé avec le plus grand soin ; rien enfin n'a été négligé pour que l'exécution répondît à l'importance de cette publication, destinée à prendre place dans toutes les bibliothèques comme *véritable spécimen de la littérature française au* XIXe *siècle.*



LE PETIT-FILS DE SANCHO PANZA.

AVANT-PROPOS.

Parmi les *nouvelles* de Cervantès, il en est une qui échappe à toute traduction, le *Licencié Vidriera*. Ayant à m'excuser de ne pouvoir la joindre au recueil, lorsque j'ái publié toutes les autres, je disais, après en avoir sommairement indiqué le sujet : « Pour transporter dans notre « langue un tel sujet avec tous ses détails, il n'y « avait que deux partis à prendre : ou rester « traducteur, et alors chaque phrase exigeait un « vrai commentaire, des notes beaucoup plus « longues que le texte, ce qui aurait rendu in- « supportable une lecture devenue d'ailleurs « sans utilité; ou se faire imitateur, traiter cette « *nouvelle* comme Lesage, par exemple, a traité « le *Diable boiteux* de Luis Velez de Guevara, « dont il a pris seulement la charpente pour « achever lui-même l'édifice, et remplacer enfin « les satires espagnoles par des satires françai- « ses. De ces deux partis, aucun ne me conve-

« nait ; je voulais demeurer simple traducteur, « mais traducteur lisible, et non commentateur « assommant. J'ai pris, comme dit Montaigne, « un *tiers chemin* pour sortir d'embarras : je « n'ai ni traduit, ni imité. »

Aujourd'hui je vais prendre exemple sur Lesage, et, m'emparant du cadre adopté par Cervantès, dont je donnerai une traduction libre et abrégée, je remplirai ce cadre par une matière nouvelle, non de mon invention toutefois, mais empruntée au même pays, à toutes ses époques, à toutes ses provinces, et en quelque sorte à tous ses habitans. En un mot, au lieu des intraduisibles *lazzi* que prête Cervantès à son licencié Vidriera, j'emploierai les proverbes de l'Espagne. Dans cette espèce d'habit d'arlequin, il n'y aura de moi que la couture.

PAR une matinée d'été, deux jeunes gentilshommes, étudians à l'université de Salamanque, se promenant sur les bords du Tormès, rencontrèrent un jeune garçon qui dormait sous un arbre. Il pouvait avoir une douzaine d'années, et portait des habits de paysan. Les étudians le firent éveiller par un valet qui les avait suivis, et demandèrent à l'enfant d'où il venait, où il allait, ce qu'il faisait enfin à dormir tout seul dans cet endroit écarté. L'autre répondit, en se frottant les yeux, qu'il avait oublié le nom de son pays, et qu'il allait à Salamanque, un pied devant l'autre,

couchant aux auberges que lui offraient les arbres du grand chemin, pour chercher un maître à servir, sous la seule condition qu'il le fît étudier. « Sais-tu déjà lire ? demanda l'un des gentilshommes. — Et même écrire, pour servir votre grâce, répondit le jeune paysan. — En ce cas, reprit l'autre étudiant, ce n'est point faute de mémoire que tu as oublié le nom de ton pays. — Faute de mémoire ou faute de volonté, répartit l'enfant, toujours est-il que personne ne saura le nom de mon pays ni celui de mes parens avant que je puisse leur faire honneur. — Et comment penses-tu leur faire honneur ? demanda le premier gentilhomme. — Par mes études, répondit le petit voyageur, en me rendant savant et fameux, car j'ai toujours ouï dire à mon grand-père que c'est des hommes que se font les évêques. »

La bonne mine de l'enfant et la vivacité d'esprit dont ses répliques rendaient témoignage, plurent aux nobles étudians; ceux-ci, s'étant un moment consultés, lui annoncèrent qu'ils consentaient à le prendre à leur service, et que, suivant l'usage de l'université, ils lui feraient suivre les cours, où tant de pauvres diables ne peuvent pénétrer qu'en se faisant valets des étudians riches. Ravi de joie à cette heureuse nouvelle, le petit paysan, dans l'effusion de sa reconnaissance, ne put garder plus long-temps son secret, et, chemin faisant pour retourner à la ville, il conta à ses nouveaux maîtres qu'il était né dans

le village d'Argamasilla de Alba, patrie du grand et à jamais célèbre Hidalgo Don Quichotte de la Manche, fleur et miroir de la chevalerie errante; qu'il avait pour grand-père l'écuyer non moins fameux de cet illustre chevalier, le Gandalin de cet autre Amadis, le gros, court, simple et jovial Sancho Panza. Il ajouta que sa mère était cette petite Sanchica qui sautait si légèrement devant le cheval du page de la duchesse, et qui mouillait ses jupes d'attendrissement en recevant les cadeaux de son père le gouverneur. Dame Thérèse, en dépit des fumées vaniteuses de son mari l'écuyer, qui voulait faire leur fille au moins comtesse et l'envoyer à l'église en carrosse, l'avait, mieux avisée, mariée au fils de leur voisin, à ce Lope Tocho, garçon frais et joufflu, que la petite fille regardait alors d'assez bon œil.

Sancho Tocho (ainsi s'appelait le petit-fils de Sancho Panza) n'eut pas besoin, pour prouver sa généalogie, d'exhiber aux étudians son acte de baptême, ou un certificat en bonne forme, signé de l'alcade et de l'*escribano* de son endroit. Dès que le babil lui vint avec la familiarité, il leur eut bientôt démontré qu'il était le digne rejeton de cette famille des Panza, dont le curé disait que chacun d'eux venait au monde avec un sac de proverbes dans le ventre, et n'avait plus qu'à ouvrir la bouche pour les verser comme la pluie.

Peu de jours après la rencontre du petit Sancho et leur retour à Salamanque, ses maîtres

l'habillèrent d'une souquenille noire et le menèrent derrière eux aux cours de l'université. Peu de semaines ensuite, il donnait déjà les preuves d'une rare intelligence et d'une heureuse application. Tout entier à ses études, il servait pourtant ses maîtres avec tant de diligence et de ponctualité, qu'on eût dit qu'il n'avait d'autre occupation que leur service, et comme il les étonnait par son esprit autant qu'il leur plaisait par sa complaisance, Sancho cessa peu-à-peu d'être le serviteur de ses maîtres pour devenir leur compagnon.

Finalement, pendant huit années qu'il passa de la sorte avec eux, il acquit tant de renom dans l'université, par la solide et brillante instruction qu'il y puisa, qu'il était estimé de tout le monde, et montré pour modèle aux étudians de haut et de bas étage. Il apprit la théologie et la jurisprudence; mais ce fut surtout dans les humanités et les belles-lettres qu'il se distingua. Sa mémoire était prodigieuse, et comme elle s'enrichissait chaque jour par la culture de son esprit, on recherchait avec empressement son commerce et sa conversation. Enfin le temps arriva où ses maîtres cessèrent leurs études et retournèrent dans leur pays, qui était une des principales villes de l'Andalousie. Ils emmenèrent avec eux Sancho, qui passa quelque temps dans leur maison. Mais il était sans cesse tourmenté du désir de reprendre ses études et de revoir Salamanque, dont le séjour plein de

charmes est regretté de tous ceux qui l'ont connu. Il demanda donc à ses maîtres la permission de retourner à l'université. Ceux-ci, non moins généreux que bienveillans, ajoutèrent à cette permission d'assez riches cadeaux pour qu'il pût, sans autre secours, se maintenir honorablement au moins trois années.

Sancho prit congé d'eux, montrant dans ses paroles toute sa reconnaissance, et, monté sur une bonne mule, il sortit de Malaga, qui était le pays de ses maîtres. A la descente de la Zambra, sur le chemin d'Antequera, il fit rencontre d'un gentilhomme à cheval, vêtu d'un élégant habit de voyage, et suivi de deux valets également montés. Les deux voyageurs se saluèrent, s'abordèrent, et sachant l'un de l'autre qu'ils faisaient la même route, ils convinrent de cheminer ensemble. Tout en causant de choses et d'autres, Sancho fit bientôt briller son esprit cultivé, tandis que le gentilhomme montrait un caractère franc et jovial. Il raconta à son compagnon de route qu'il était capitaine d'infanterie au service de sa majesté, et que son *alferez* * s'occupait à former la compagnie dans la province de Salamanque. Il vanta beaucoup l'état militaire, et le pays où il allait l'exercer; il peignit avec enthousiasme la beauté de Naples, les amusemens de Palerme, les festins de Milan; bref, il porta au ciel la vie libre du soldat et les

* Porte-enseigne.

délices de l'Italie, mais sans parler du froid ou du chaud des factions de sentinelles, des dangers de l'assaut, des horreurs de la bataille, de la famine des siéges, de la destruction des mines, et de tous les autres inconvéniens du métier. Finalement, il parla tant et si bien que les belles résolutions de notre Sancho commencèrent à s'ébranler, et qu'il prit goût à cette vie, qui a pourtant la mort si près d'elle. Le capitaine, qui se nommait don Diego de Valdivia, enchanté de la bonne mine et de l'esprit de Sancho, le pria instamment de l'accompagner en Italie, seulement par curiosité, et pour voir ce pays fameux. Il lui offrit sa table, et même au besoin le drapeau de sa compagnie, que l'*alferez* devait quitter bientôt. C'était plus qu'il n'en fallait pour décider Sancho, lequel, faisant avec lui-même une courte délibération, reconnut qu'il serait bon de voir l'Italie, la Flandre et des pays nouveaux, puisque les longs voyages forment les hommes à l'expérience, et que les trois ou quatre années qu'il pouvait employer ainsi, ajoutées à ses vingt ans, ne faisaient pas un âge si avancé qu'il ne pût ensuite reprendre ses études. Il répondit donc au capitaine qu'il l'accompagnerait très volontiers en Italie, mais à la condition de ne pas prendre rang sous le drapeau, afin de conserver toute sa liberté. Vainement le capitaine lui fit observer qu'il importait peu que son nom figurât sur les contrôles, que jouissant ainsi de la paie et des avantages attribués à la compa-

gnie, il aurait, d'ailleurs, tous les congés qu'il voudrait obtenir. « Non pas, répondit Sancho; ce serait agir contre ma conscience et contre celle du seigneur capitaine; j'aime mieux aller là libre qu'attaché. — Une conscience si scrupuleuse, reprit le capitaine, est plutôt de religieux que de soldat. Mais, passe; qu'il en soit comme vous voudrez; nous n'en restons pas moins bons amis. »

Ils passèrent la nuit à Antequera, et, peu de jours après, rencontrèrent la compagnie, qui, déjà formée, avait pris la route de Carthagène. Ils revinrent sur leurs pas avec elle. Sancho avait jeté, comme on dit, le froc aux orties; il avait mis bas la souquenille noire, pour s'habiller en perroquet et porter un costume chamarré de toutes couleurs. Des nombreux livres qui le suivaient à Salamanque, il n'avait conservé que deux petits volumes, les *Heures de la Vierge* et un Garcilaso * sans commentaire, qu'il emportait dans ses deux poches. Ainsi équipé à la légère, plus en soldat qu'en lettré, Sancho suivit son ami le capitaine à Carthagène, où il arriva plus tôt qu'il n'aurait voulu, tant lui plaisait la vie d'étapes. Là, il prit passage sur une galère de la flotte de Naples, et après une assez rude

* Garcilaso de la Véga, que les Espagnols appellent le prince de leurs poètes, n'a laissé que trois églogues, deux élégies, une épître, cinq *canciones* et une quarantaine de sonnets. Il était militaire, et fut tué à l'age de trente-trois ans.

traversée, après avoir essuyé deux tempêtes dont l'une le jeta sur les côtes de Corse et l'autre le ramena en vue de Toulon, il entra enfin dans le port de Gênes la belle. Sautant à terre avec ses compagnons, le capitaine les mena faire une courte visite dans la première église qui se trouva sur leur chemin, et de là dans une hôtellerie de sa connaissance, où ils oublièrent les tourmentes passées, au milieu des joies d'un long *gaudeamus*. Le bon Sancho s'étonna de tant de mets divers, de tant de vins fameux; il admira aussi les blonds cheveux des Génoises, les nobles façons des hommes de ce pays, et surtout l'admirable aspect de la ville, dont les maisons semblent enchâssées dans les roches du sol comme des diamans dans leurs montures d'or.

Dès le lendemain, la compagnie se mit en route pour le Piémont; mais Sancho refusa de faire ce voyage voulant aller par terre à Rome et à Naples, et revenir par Venise et Milan, avant de rejoindre le capitaine Valdivia dans sa garnison, ou en Flandre, s'il y était envoyé. Deux jours après lui avoir fait ses adieux, Sancho prit la route de Florence, en passant par Lucques, ville petite, mais bien bâtie, où les Espagnols sont mieux vus et accueillis qu'en aucun autre endroit de l'Italie*. Florence lui plut

* Je crois devoir, bien que ce soit un hors-d'œuvre, conserver les souvenirs fort courts que Cervantès trace ici de son séjour en Italie. Ce sont des jugemens qui peuvent sembler curieux à notre époque.

beaucoup par l'agrément de son site, par sa propreté, ses somptueux édifices, sa fraîche rivière et le calme de ses rues. Il y resta quatre jours, et se mit en route pour Rome, reine des cités et maîtresse du monde. Il visita ses temples, adora ses reliques, admira sa pompe et sa grandeur; et, de même que par les griffes du lion l'on devine sa force et sa férocité, il comprit la grandeur de Rome par ses marbres brisés, ses statues mutilées, ses arcs abattus, ses thermes en ruine, ses riches portiques, ses vastes amphithéâtres, son fleuve fameux et sacré, qui toujours remplit ses bords et les sanctifie par les reliques innombrables des corps de martyrs dont il fut la sépulture, ses ponts qui semblent se regarder l'un l'autre, ses rues enfin que leurs noms mémorables, la via Appia, la Flaminia, la Julia, mettent au-dessus de toutes celles des autres cités du monde. Sancho n'admira pas moins les montagnes qu'elle renferme en son sein, le Quirinal, le Vatican et les autres, dont les noms témoignent encore de la majesté du peuple romain. Il remarqua aussi la pompe du collège des cardinaux, la majesté du souverain pontife, le concours et la variété des gens qui se rendent là de toutes les régions. Après avoir fait la station des sept églises, après s'être confessé au grand pénitencier et avoir baisé le pied du pape, chargé de chapelets et d'*agnus-Dei*, il prit le chemin de Naples, où bientôt, à l'admiration que lui avait causée la vue de Rome, il ajouta celle que cause la vue de

Naples, ville, à son avis et à celui de tous ceux qui la visitent, la meilleure de l'Europe, ou plutôt du monde entier. De là, il se rendit en Sicile, vit Palerme et Messine, admirant la position de l'une et le port de l'autre, et trouvant que, par son abondance incroyable, cette île mérite bien d'être nommée le grenier de l'Italie. De retour à Naples et à Rome, Sancho gagna Notre-Dame-de-Lorette, et visita son temple, où il ne put apercevoir ni murailles, ni toitures, tant elles étaient couvertes de béquilles, de suaires, de chaînes, de chevelures, de membres en cire, de tableaux et de rétables, qui rendaient là témoignage des innombrables grâces que Dieu avait répandues par l'intercession de sa divine mère, laquelle voulut illustrer sa sainte image par une foule de miracles, en récompense de la dévotion que lui montrent ceux qui ornent de semblables tentures les murs de sa maison. Il vit aussi la chambre même où se passa la plus haute et la plus importante ambassade dont furent jamais témoins les anges et tous les bienheureux habitans des demeures éternelles.* De là, s'embarquant au port d'Ancône, il descendit à Venise, ville unique avant la venue au monde de Christophe Colomb; mais, grâce au ciel et au grand Fernand Cortèz, qui a conquis Mexico, Venise a trouvé sa pareille. Ces deux fameuses villes se ressemblent par leurs rues, qui sont des canaux;

* L'annonciation.

celle d'Europe est l'admiration du monde ancien, celle d'Amérique, la merveille du nouveau monde. Sancho trouva que la richesse de Venise était infinie, son gouvernement sage, sa position inexpugnable, son abondance extrême, ses alentours charmans, qu'enfin tout son ensemble et chacune de ses parties étaient dignes de la renommée dont elle jouit dans l'univers entier, et qu'elle doit surtout à son fameux arsenal, où se fabriquent ses galères, et d'où partent des navires en nombre infini. Peu s'en fallut que les plaisirs et les divertissemens qu'offrit Venise à notre curieux voyageur n'en fissent pour lui l'île de Calypso, car il sembla y oublier ses premières résolutions. Enfin, après un mois de séjour, il revint, par Ferrare, à Milan, véritable atelier de Vulcain, objet de convoitise et de rancune pour la France, ville grande, magnifique, abondamment pourvue de toutes les choses nécessaires à la vie humaine. De Milan, il gagna le fort d'Asti, au moment où partait pour la Flandre le *tercio* dans lequel servait son ami le capitaine. Valdivia le reçut à bras ouverts, et Sancho, prenant avec lui la route de Flandre, arriva à Anvers, ville non moins faite pour exciter son admiration que celles qu'il avait vues en Italie. Il visita encore Gand et Bruxelles, et ayant dès-lors pleinement satisfait le désir qui lui avait fait entreprendre un si long voyage, il résolut de retourner en Espagne, et d'aller reprendre à Salamanque le cours de ses

études. Cette nouvelle résolution fut exécutée aussitôt que prise, au grand déplaisir du capitaine, qui pria son ami l'étudiant de lui envoyer des nouvelles de sa santé et de son retour. Après leurs mutuels adieux, Sancho regagna l'Espagne, en traversant la France, mais sans avoir vu Paris, qu'agitait alors la guerre civile. Enfin, il arriva à Salamanque, où il fut bien reçu de ses anciens amis, et reprenant, avec leur assistance, le cours interrompu de ses études, il parvint promptement au grade de licencié en droit.

Au moment où Sancho prenait ses licences, une dame de grand ton et de grand faste, comme il s'en montre quelquefois aux universités, vint s'établir à Salamanque. Aussitôt tous les oiseaux du pays coururent au happeau, et il n'y eut pas de cuistre si crasseux, ni de si chétif *vade-mecum* *, qui n'allât s'abattre autour de la dame. On dit à Sancho qu'elle avait parcouru l'Italie et la Flandre, et, pour voir s'il ne la connaîtrait point, il alla aussi lui rendre visite. Le résultat de l'entrevue fut que la dame tomba éperdument éprise du licencié; mais lui, qui ne s'était pas même aperçu de ses succès, ne voulait plus retourner chez elle, à moins d'y être conduit par force. Finalement, la dame lui découvrit ses amoureuses pensées, et lui offrit sa main et sa fortune. Sancho, qui s'occupait plus de ses li-

* Etudiant; on les appelait ainsi du nom de l'espèce de portefeuille où ils serraient leurs livres et leurs papiers.

vres que d'autres passe-temps, répondit aux avances de la dame par un refus formel. Celle-ci, se voyant dédaignée et se croyant haïe, pensant d'ailleurs que les armes ordinaires de la coquetterie n'étaient pas capables de vaincre la froide insensibilité de Sancho, prit le parti de recourir à des moyens qui lui semblaient plus efficaces et plus certains. Conseillée par une Moresque à son service, elle fit prendre au licencié, dans un coing confit, un de ces breuvages qu'on appelle *charmes*, croyant lui donner une chose qui le forcerait à l'aimer, comme s'il y avait dans le monde des herbes ou des paroles magiques capables de faire violence au libre arbitre de l'homme. Aussi, tous ceux qui donnent ces philtres et ces drogues amoureuses peuvent bien s'appeler empoisonneurs, car ils ne font autre chose, comme l'a prouvé l'expérience en mille occasions, que donner du poison à ceux qui les prennent. Le pauvre Sancho mangea le coing, et tout aussitôt se mit à battre des pieds et des mains, comme s'il eût été pris d'une attaque d'épilepsie. Il tomba par terre, sans connaissance, et resta ainsi plusieurs heures, au bout desquelles, revenant à lui, il s'écria, d'une voix entrecoupée et tremblante, qu'un coing qu'il avait mangé, venant de telle personne, lui avait donné la mort. Instruite de l'événement, la justice envoya saisir la meurtrière ; mais, en voyant le mauvais résultat de sa trame amoureuse, elle avait pris la

fuite, et jamais elle ne reparut à Salamanque.

Sancho resta au lit six mois entiers, pendant lesquels il dépérit et se dessécha au point de n'avoir plus que la peau sur les os. Sa raison aussi se troubla, et, bien que les remèdes de la faculté ou la force de sa constitution naturelle fussent parvenus à lui rendre la santé du corps, il ne put retrouver celle de l'intelligence. Au bout de ce temps, il se releva guéri et bien portant, mais fou, radicalement fou, et de la plus étrange folie qu'on eût vue jusqu'alors. Le malheureux s'imagina qu'il était fait de verre, et, dans cette pensée bizarre, si quelqu'un s'approchait de lui, il jetait des cris perçans et suppliait, dans les meilleurs termes, avec les expressions les plus raisonnables, qu'on ne le touchât point, crainte de le briser en mille pièces, et jurant ses grands dieux qu'il n'était pas fait comme les autres hommes, mais qu'il était de verre de la tête aux pieds.

Pour le tirer de cette croyance insensée, beaucoup de gens, sans faire cas de ses cris et de ses supplications, se jetèrent sur lui et le serrèrent dans leurs bras, en lui faisant remarquer qu'il ne se brisait point. Mais tout ce qu'on obtenait de ce traitement brutal, c'est que l'infortuné tombait à terre, poussant des cris déchirans, et qu'il s'évanouissait pour ne pas revenir à lui de quatre heures. Il disait, lorsqu'il renouvelait ensuite ses instances et ses prières, qu'on lui parlât de loin, qu'on lui demandât tout ce qu'on

voudrait, et qu'il répondrait à toute chose avec plus d'esprit et de sagacité qu'auparavant, puisqu'il était homme de verre, et non de chair et d'os, « car, ajoutait-il, le verre étant une matière subtile, délicate et transparente, l'âme doit agir à travers cette substance avec plus de promptitude et d'efficacité qu'à travers l'enveloppe du corps, pesante, opaque et terrestre. » Quelques personnes voulurent éprouver s'il disait vrai, et lui firent un grand nombre de questions, toutes fort difficiles; il y répondit sur-le-champ avec tant de bon sens, de pénétration et de finesse, qu'il excita l'étonnement des plus savans docteurs de l'université, des professeurs de médecine et de philosophie, lesquels ne pouvaient concevoir que, dans un homme attaqué d'une folie aussi caractérisée que celle de se croire en verre, pût se rencontrer une intelligence assez grande pour qu'il répondît à toute question avec justesse et avec esprit.

Sancho demanda qu'on lui donnât quelque étui où il pût enfermer ce vase fragile de son corps, de peur qu'en mettant des vêtemens étroits il ne se brisât les membres. On l'habilla donc d'une chemise très ample et d'une large robe en laine brune, qu'il se mit sur les épaules avec de grandes précautions, et qu'il ceignit autour des reins avec une grosse corde de coton. Il resta les pieds nus, ne voulant mettre aucune chassure, et la manière qu'il adopta pour qu'on lui donnât sa nourriture sans l'approcher,

fut qu'on lui présentât, au bout d'une longue canne qu'il tenait à la main, un petit panier dans lequel on mettait quelques fruits crus ou cuits, suivant la saison. La viande ni le poisson n'étaient plus de son goût ; il ne buvait que dans les rivières ou les fontaines, en y puisant avec les mains. Quand il marchait dans les rues, c'était au beau milieu et regardant les toits, dans la crainte qu'il ne tombât sur lui quelque tuile qui le mît en pièces. Pendant l'été, il dormait dans les champs, à la belle étoile ; pendant l'hiver, il demandait asile en quelque auberge et s'enfonçait dans le paillier jusqu'à la gorge, disant que c'était le lit le plus convenable et le plus sûr pour les hommes de verre. Quand le tonnerre grondait, il tremblait de tous ses membres, se sauvait dans la campagne, et n'approchait plus de la ville que l'orage ne fût passé.

Ses amis le tinrent quelque temps enfermé ; mais, voyant que sa malheureuse manie ne se passait point, ils résolurent de céder à son désir, qui était qu'on le laissât aller librement. En effet, on lui ouvrit la porte, et le pauvre insensé, qui avait lui-même changé son nom pour s'appeler le licencié Vidriera *, se mit à parcourir la ville, excitant la surprise et la pitié de tous ceux qui l'avaient connu. Bientôt les polissons l'entourèrent, attirés par la bizarrerie de son costume et de ses propos. Mais il les éloignait avec sa

* Vidriera veut dire vitrage, cloison de verre.

canne, et les priait de lui parler sans s'approcher trop près, parce qu'étant homme de verre, il était fragile au dernier point. Les polissons, qui sont bien la plus détestable engeance de ce monde, commencèrent, en dépit de ses prières et de ses avertissemens, à lui jeter des chiffons et même des pierres, pour voir s'il était bien de verre, comme il le disait. Alors le pauvre licencié poussait de tels cris et faisait de telles contorsions, que, par pitié, les personnes d'âge mûr grondaient et chassaient au besoin les polissons pour qu'ils le laissassent tranquille.

Mais Sancho trouva moyen de se délivrer de leurs attaques d'une autre manière. Depuis qu'il avait recouvré la vie et perdu la raison, il était revenu aux habitudes de sa première enfance, et, de même que dans son village de la Manche, que dans la maison de ses parens, il ne parlait plus que par proverbes. C'est avec des proverbes qu'il répondait aux questions qui lui étaient faites, avec des proverbes qu'il donnait les conseils qui lui étaient demandés, et, comme il en savait plus que le *commandeur grec** lui-même, jamais

* Fernan Nuñez de Guzman, qu'on appela *el Pinciano*, parce qu'il était de Valladolid qu'on croit l'ancienne *Pincia* des Romains, et le *commandeur grec* (*el comendador griego*), parce qu'il était commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, et qu'il enseigna la langue grecque aux universités d'Alcala et de Salamanque. Il s'était occupé à réunir une nombreuse collection de proverbes, qui fut imprimée après sa mort, arrivée en 1553, collection dont le P. Sarmiento porte le nombre à plus de six mille. Une grande partie de ces proverbes fut

il ne restait court. Les proverbes (ainsi que l'avait dit son grand-père pour excuser l'usage immodéré qu'il en faisait) se battaient dans sa bouche à qui sortirait le premier. Aussi le digne petit-fils de Sancho Panza faisait-il des conversations et des harangues sans dire autre chose que des proverbes, enfilés l'un à l'autre comme les grains d'un chapelet. Cette nouvelle manie, aussi singulière que l'autre, attira bientôt l'attention. Les polissons cessèrent de le tourmenter, aimant mieux recueillir ses paroles que lui jeter des pierres, et bien des gens de sens le suivaient aussi, les uns pour le faire parler, les autres pour l'entendre. On dit même que maint étourdi d'étudiant, et souvent aussi maint grave professeur, tira son écritoire de la poche pour coucher par écrit les réponses de ce fou sensé. C'est ainsi qu'elles sont arrivées jusqu'à nous.

Un jour quelqu'un lui dit : « Licencié Vidriera, pourquoi faites-vous toujours usage de proverbes ? ne pouvez-vous parler comme tout le monde ? — Les proverbes, répondit Sancho, sont de courtes maximes tirées d'une longue expérience. Depuis Salomon, qui recueillit ceux des Juifs, ils sont la sagesse des nations, et notre poète

commentée par un autre humaniste célèbre, Juan de Mallara, dans un gros in-folio intitulé : *Théologie vulgaire*. Don Juan de Iriarte fit paraître dans le milieu du dernier siècle, un nouveau recueil de proverbes (*coleccion de refranes*) qui en réunit, dit-on, plus de vingt mille, et sans être complète.

Quevedo, pour faire comprendre quelle foi l'on doit à leurs leçons, n'hésite point à les appeler de *petits évangiles*. Je ne suis pas fait comme les autres, et ne dois point parler comme les autres; je ne veux ni m'attabler à Pâques, ni mourir en temps de peste. D'ailleurs, qui répond ne parle pas, et quoi qu'on me demande, avec un proverbe, ma réponse est courte : à bon entendeur, demi-mot. — Eh bien! reprit l'interlocuteur, dites-moi, je vous prie, seigneur licencié, que faut-il faire pour être heureux? — Voici, répondit Sancho, ce qu'ont dit nos anciens : Veux-tu une bonne journée? fais-toi la barbe. — Un bon mois? tue un cochon. — Une bonne année? marie-toi. — Une bonne vie? fais-toi prêtre. — J'ai suivi ce dernier conseil et je m'en trouve fort bien, interrompit un assistant dont on apercevait à peine le visage entre un grand chapeau noir enfoncé sur ses yeux et la longue soutane qui lui montait au cou; mais je voudrais savoir quel est l'homme le plus heureux du monde. — Je n'en connais qu'un seul qui le soit pleinement, répliqua le licencié, et cet homme c'est *nemo*. En effet, *nemo novit patrem; nemo sine crimine vivit; nemo sua sorte contentus; nemo ascendit in cœlum*. — Moi, s'écria un jeune étudiant, je voudrais savoir ce qu'il faut faire pour être sage. —Rappelle-toi seulement, répondit Sancho, que trois *beaucoup* et trois *peu* font la perte de l'homme : beaucoup parler et peu savoir, beaucoup dépenser et peu avoir, beaucoup présu-

mer et peu valoir. — A mon tour, dit un marchand qui sortait de sa boutique; que faut-il faire pour être riche? — Rien n'est si facile, répondit Sancho, car on n'est pas pauvre d'avoir peu, mais de désirer beaucoup. Il y a d'ailleurs, plusieurs façons de s'enrichir. Si tu as un héritage, c'est de partager comme frères: le mien à moi, le tien à nous deux. Si tu as un emploi public, c'est de dire: qui mesure l'huile se graisse les mains. Mais, dans ton commerce, fais comme la poule; grain à grain, elle emplit son gésier, et beaucoup de *peu* font un *beaucoup*. C'est le plus sûr, car qui veut être riche en un an, au bout de six mois est pendu. — Mais que faire, dit un Galicien portant une corde sur son épaule nue, que faire, moi qui n'ai que mes bras? — Travaille; qui a une pioche a un manteau.

Le lendemain, un jeune garçon vint lui dire, tout éploré: «Seigneur licencié, je veux m'enfuir de chez mon père, qui me bat à tout instant, et pour la moindre faute. — Prends garde, mon fils, on se fait honneur des coups de ses parens, tandis que les coups du bourreau déshonorent. La ruade de la jument ne fait pas de mal au poulain. Veux-tu mener la vie d'un vagabond? Tu iras de l'aiguille à l'œuf, de l'œuf au bœuf, et du bœuf à la potence.» En ce moment, le père vint chercher son fils, qu'il ramena chez lui par l'oreille: «Et vous, seigneur gentilhomme, lui cria Sancho, quand vous battez cet enfant,

souvenez-vous d'une chose : qu'avec le bâton, le bon devient méchant, et le méchant pire ». Un laquais en livrée s'approcha : « Moi, je veux quitter mon maître, seigneur licencié, lui dit-il, et chercher meilleure condition. — Pourquoi quitter ton maître, demanda Sancho ? Est-il de ceux qui disent : ne rassasie pas ton valet de pain, il ne demandera pas de fromage ? — Justement, reprit le laquais, il m'habille bien, et me nourrit mal, de façon que je suis comme le chien caniche, qui meurt de faim sans que personne s'en doute, et personne, en effet, ne me plaint seulement. — Si tu quittes ce maître-là, répondit le licencié, tu en auras un autre qui te nourrira mal et ne t'habillera pas mieux. Tu auras plus froid sans avoir moins faim. N'oublie pas cette parole du sage : J'ai laissé le mal connu pour le bien à connaître, et je me suis repenti ; le hareng saute de la poèle et tombe sur les charbons. D'ailleurs, où ira le bœuf qu'on ne le mette à charrue ? »

Quand le laquais se fut éloigné, un homme déjà mûr s'approcha de Sancho, aussi près que le permettait la canne dont celui-ci était toujours armé pour tenir les questionneurs à distance, et lui demanda, avec quelque mystère : « Quel conseil et quelle consolation puis-je donner à un mien ami dont la femme s'est enfuie avec un autre homme ? — Dis-lui, répondit Sancho, qu'il rende grâces à Dieu de ce qu'il a permis, dans sa miséricorde, qu'on enlevât de chez lui

son ennemie. — Il n'ira donc pas la chercher et la reprendre? — Qu'il s'en garde bien, ce serait pour avoir à ses côtés un perpétuel et irrécusable témoin de son déshonneur. — Licencié, reprit l'ami de l'époux outragé, puisque nous sommes sur ce sujet, ferais-je bien de me marier aussi? — Vous! répondit Sancho, avec vos cheveux blancs! Mais le vieillard amoureux, c'est l'hiver fleuri. Au reste, vieux foin est difficile à enflammer, plus difficile à éteindre. Vous espérez donc engraisser dans le mariage, pour qu'on dise ensuite de vous : Qui engraisse vieux a deux jeunesses? — Ne plaisantez pas, licencié, reprit le questionneur, la femme que je veux épouser est d'un âge aussi mûr que le mien. — En ce cas, répliqua Sancho, si elle est encore coquette, on dira d'elle : Vieille qui danse lève beaucoup de poussière; et si elle ne l'est plus pour son compte, si elle s'occupe des amours d'autrui, on ne manquera pas de dire : Quand la femme ne sert plus de marmite, elle sert de couvercle. »

« Qu'est-ce donc que le mariage, seigneur licencié? dit étourdiment une petite fille, qui se pendait encore aux bras de sa mère. — Ma fille, répondit gravement Sancho, c'est filer, enfanter et pleurer. — Mais une fois mariée, reprit la mère, que faut-il faire pour conserver l'affection de son mari? — Parler peu, car la fumée et la femme bavarde chassent l'homme de la maison, et en femmes comme en poires, la meil-

leure est celle qui se tait*; travailler beaucoup, car femme qui ne file guère a toujours mauvaise chemise, et si la femme connaissait la vertu du rouet, elle le chercherait la nuit, au clair de la lune; être douce, car, en soufflant, on tire le feu de la braise et la colère d'une mauvaise parole; ne point briller par ses atours, car c'est pour leur perdition que se fardent la femme et la cerise, et la femme de l'aveugle, pour qui se pare-t-elle? imiter enfin la femme de bon renom, jambe cassée et à la maison, car garde-toi de l'occasion et Dieu te gardera du péché.»

«Voilà pour la femme, dit le premier interlocuteur; passons au mari. Que doit-il faire pour se bien conduire en ménage? — Qu'il laisse sa femme commander à tout le monde chez lui, mais qu'il ne souffre pas qu'elle commande à lui-même, car mal va la maison où le fuseau commande à l'épée. A-t-il besoin de se consulter avec elle? qu'il se rappelle l'adage: Prends le premier conseil de la femme, jamais le second. A-t-il des secrets à garder? qu'il n'oublie pas cette autre maxime: Si ta femme est mauvaise, méfie-toi d'elle, et si elle est bonne, ne lui confie rien. Les uns disent: La femme et la mule obéissent aux caresses, et à la femme comme à la chèvre, longue corde, parce que trop de jalousie éveille quelquefois celle qui est endormie. D'autres ré-

* Le mot espagnol *callar*, se taire, appliqué à une poire, signifie qu'elle ne crie pas sous le couteau.

pondent : Qui se fait miel, les mouches le mangent, tandis qu'à marmite qui bout mouche ne s'y attaque. Je suis de leur avis, car à porte close, le diable s'en retourne, mon coffre fermé, mon âme en repos, et la femme est comme l'œuf, qui gagne à être bien battu. Mais surtout qu'elle trouve chez elle d'honnêtes divertissemens, car les conseils du diable, ce sont ceux de l'ennui. »

La nouvelle de l'étrange folie de Sancho, de l'intelligence qu'il conservait même dans la perte de sa raison, et de ce perpétuel emploi de proverbes qui réunissait sans cesse autour de lui un concours de gens de toute espèce, s'étendit bientôt hors de Salamanque, et parvint jusqu'à la cour, qui se trouvait alors à Valladolid. Un grand-seigneur, entendant parler du licencié Vidriera, eut la fantaisie de l'avoir auprès de lui, et chargea un gentilhomme de ses amis, habitant de Salamanque, de lui envoyer ce fou amusant. Le gentilhomme rencontra Sancho dans la rue, l'aborda et lui dit : « Sachez, seigneur licencié, qu'un grand personnage de la cour désire vous voir et vous attend chez lui. — Que votre grâce m'excuse, répondit Sancho, je ne vaux rien pour les palais, car je suis honteux et ne sais pas flatter. D'ailleurs, j'ai toujours ouï dire : Ne t'appuie pas plus sur un grand-seigneur que sur une vieille balustrade. — Celui qui m'envoie, reprit le gentilhomme, est incapable de vous tromper. — Je ne sais, répliqua Sancho, mais j'ai ouï dire encore : Des mois d'a-

vril et des grands-seigneurs dix sur douze sont trompeurs, et qui s'attache à mauvais arbre en reçoit mauvaise ombre, et qui se met à l'abri sous la feuille se mouille deux fois, et qui se couche avec des chiens se lève avec des puces. Quelque petit que je sois, je tiens mon rang dans le monde; chaque fourmi a sa colère; chaque cheveu fait son ombre sur la terre, et chaque coq chante sur son fumier. D'ailleurs, j'ai mes façons de vivre; chacun a sa manière de tuer les puces, et chacun est comme Dieu l'a fait, si ce n'est pire. Que ferais-je près d'un homme puissant? Si la pierre donne sur la cruche, tant pis pour la cruche, et si la cruche donne sur la pierre, tant pis pour la cruche. Au reste, que votre grand-seigneur ne s'avise pas de me faire enlever de force, qu'y gagnerait-il? Je ne parlerai plus. Trente moines et leur abbé ne peuvent faire braire un âne contre sa volonté. Toutefois, si j'ai tort de penser ainsi, je ne suis pas rivière pour ne pas revenir en arrière. »

Enfin le gentilhomme parvint à lever ses scrupules, et le détermina à faire ce voyage. Voici de quelle invention l'on se servit pour le transporter. On le plaça dans l'un des paniers d'un mulet, bien douillettement enveloppé dans de la paille, et l'autre panier fut rempli de bouteilles, de carafes, de gobelets, pour qu'il se crût lui-même un objet de verre. En trois jours il arriva à Valladolid, et on le déballa dans la cour même du palais où demeurait le grand-seigneur cu-

rieux, qui vint recevoir son hôte avec empressement. « Soyez le bien-venu, seigneur licencié Vidriera, lui dit-il; comment vous trouvez-vous de la route et comment va votre santé? — Il n'y a pas de route mauvaise quand elle finit, répondit Vidriera, si ce n'est celle qui conduit à la potence, et, quant à ma santé, jusqu'à la mort tout est vie. — Soyez tranquille, ajouta le seigneur, vous serez traité céans comme le doyen de Tolède en personne. — Cela durera-t-il seulement une semaine? répliqua Sancho. J'en doute, car, au bout de trois jours, l'hôte et le poisson puent. »

Sancho fut donc logé dans le palais du grand-seigneur, et comme on lui laissait, ainsi qu'à Salamanque, la liberté de vaguer à toute heure dans la ville, avec sa large robe de laine et sa longue canne de jonc, il fut bientôt connu par son costume, puis par ses réparties, et ne tarda pas à se faire suivre et interroger d'une foule de gens. La présence de la cour à Valladolid y avait conduit une infinité de postulans et de solliciteurs, qui, n'ayant rien à faire, après l'heure des audiences, erraient par les rues, comme le fou, et, s'amusant de sa bizarre humeur, lui faisaient un cortège assidu. Un jour, Sancho remarqua parmi eux certain bravache Andalou, qui portait sur son chapeau plus de plumes qu'une autruche sur sa queue, et dont la main droite était sans cesse occupée à retrousser les coins d'une moustache hérissée, tandis que la

gauche reposait sur la poignée d'une longue rapière, dont la pointe relevant le pan du pourpoint, lui montait à la hauteur de l'épaule. « Seigneur gentilhomme, lui dit le licencié, vous êtes nouveau dans ce pays, venez-vous y prendre femme? je vous dirais dans ce cas : qui va loin se marier, va pour tromper ou pour être trompé. — Non, seigneur licencié, répondit en grasseyant l'élégant *majo* de Séville; je viens postuler un emploi. — Alors, reprit Sancho, c'est le cas de vous dire : Tel va chercher de la laine qui revient tondu. — Oh, oh! répliqua le bravache, lançant au fou un regard de mépris et de colère, je voudrais bien que messieurs du conseil de Castille s'avisassent de me préférer quelqu'un. J'ai remis ma supplique; ils connaissent maintenant les mérites de don Rafaël de Pisaflorès y Matamoros. — S'ils veulent m'en croire, dit Sancho, ils écriront au bas de votre supplique : la forfanterie fleurit, mais ne porte pas de graine ». Les rieurs ne furent pas du côté de l'Andalou qui s'éloigna majestueusement comme le bravache dont Cervantès a dit :

Y luego encontinente
Caló el chapeo, requirïó la espada,
Miró al soslayo, füese, y no hubó nada. *

Un des assistans s'approcha du licencié et lui

* Et tout aussitôt il enfonce son chapeau, cherche la garde de son épée, regarde de travers, s'en va, et il n'y eut rien.

dit: « Seigneur Vidriera, pourquoi gourmandez-vous ce gentilhomme? n'est-il pas bon, n'est-il pas noble d'avancer dans sa carrière, et de monter de grade en grade jusqu'au point de s'approcher du prince? moi, je quitte mon village et veux aussi faire mon chemin à la cour. —Vous êtes donc, répondit Sancho, de ceux de qui l'on dit: en pensant où tu vas, tu oublies d'où tu viens; et de ceux de qui l'on dit encore: quand vient la gloire s'en va la mémoire, et que Dieu verse beaucoup de biens sur nos amis, mais pas assez pour qu'ils nous méconnaissent. Moi, je vous dis à mon tour, comme à tous les ambitieux: de grande rivière, grande pêche, mais gare d'aller au fond; les ailes viennent à la fourmi pour qu'elle soit mangée des oiseaux; et je vous dis aussi comme au paon: regarde à tes pieds, tu déferas la roue. — Mais, seigneur licencié, reprit le solliciteur, j'ai de la noblesse, puisque je suis né dans les Asturies; du talent, puisque j'ai étudié à Salamanque; du courage, puisque j'ai fait merveille à la bataille de Peñafuerte... — Assez, assez, s'écria le licencié, n'achevez pas la litanie de vos mérites, c'est caqueter sans pondre d'œuf. Chaque chapelain vante ses reliques, et chaque potier vante son pot, surtout s'il est fêlé. — Moi, seigneur licencié, dit alors un des assistans, je suis plus modeste dans mes prétentions; tandis que ce gentilhomme veut quitter son village pour la cour, je ne demande qu'à quitter la cour pour me reti-

rer dans un village avec quelque petit emploi à ma mesure. — C'est plus sage, dit Sancho; plutôt un âne qui me porte qu'un cheval qui me jette, et plutôt tête de souris que queue de lion. Peu, mais en paix, beaucoup me devient. D'ailleurs, mieux vaut le moineau dans la main que la grue qui vole au loin, et mieux vaut aujourd'hui l'œuf que demain la poule; si l'on te donne la génisse, mets-lui la corde au cou, et si l'on te donne l'anneau, tends le doigt, car il y a une figue à Rome pour qui ne prend pas ce qu'on lui donne. »

« Merci du conseil, licencié, dit un autre assistant; mais voudriez-vous m'enseigner encore comment il faut s'y prendre pour réussir dans une prétention raisonnable? — D'abord, répondit Sancho, mets ton manteau comme vient le vent; ne demande pas la poire à l'ormeau; prie Dieu plutôt que ses saints, car si Dieu ne veut, les saints ne peuvent; n'oublie jamais que l'enfant qui ne pleure pas ne tète pas, tandis qu'à force de lécher, le chien tire du sang; sois doux et poli, car qui n'a pas de miel dans sa ruche doit l'avoir dans sa bouche, et prends l'occasion par les cheveux, car qui le temps tient et le temps attend, le temps vient qu'il se repent. D'autres te diront aussi : pas de serrure contre un crochet d'or; mais moi, je te dirai : qui donne du pain au chien d'autrui perd son pain et le chien aussi. — Et si j'obtiens mon emploi, que faut-il faire? — Le garder précieusement, car c'est un mal

que la fin du bien, et de l'arbre tombé chacun fait du bois. »

Un autre jour, Vidriera vit passer un homme habillé de velours et galonné sur toutes les coutures, que conduisaient du côté de la prison un alguazil et deux recors. « Est-ce un criminel? demanda-t-il. — Non, c'est un débiteur, lui répondit-on. — Je m'y attendais, reprit-il; achète le superflu et tu vendras le nécessaire. Je n'ai jamais pu concevoir cette manie de prêter et d'emprunter. Pour moi, quand on m'a demandé de l'argent, je me suis dit: fleuve qui se partage devient ruisseau; je me suis dit encore: qui prête ne recouvre pas; s'il recouvre, ce n'est pas tout; si c'est tout, ce n'est pas tel; si c'est tel, ennemi mortel. Et j'ai dit à ceux qui me demandaient de l'argent: veux-tu savoir ce que vaut un écu? cherche à l'emprunter; couche-toi sans souper, tu te leveras sans dette; et si tu veux trouver le carême court, fais une dette pour Pâques, car cochon emprunté grogne toute l'année. »

Une fois, tandis que Sancho parlait à la foule, un moine franciscain s'approcha les pieds nus, le capuchon sur les yeux et le pan de sa robe brune relevé dans la ceinture de corde qui lui serrait les reins; puis, tirant une sébille de bois de sa large manche, il la présenta aux assistans, en marmottant tout bas quelques paroles inintelligibles. « Moine qui demande pour Dieu demande pour deux, s'écria Sancho. — Que voulez-

vous dire, frère, demanda sévèrement le moine quêteur, par ces paroles qui sentent l'impiété? — Je veux dire, frère, répondit Sancho, que le moine demande pour son corps qui reçoit, et pour l'âme de celui qui donne, puisqu'il lui fait faire une bonne action *. » Cela dit, Vidriera prit son bâton, et s'éloignant à grands pas, il se parlait ainsi à lui-même : « S'il est vrai que, quoique amère, la vérité s'avale, j'aurais pu dire à ce mendiant : moine dont la règle est bonne prend de tous et ne rend à personne ; je lui aurais dit encore : des vivans bonne dîme, des morts bonne offrande, bonne rente en bonne année, et en mauvaise, doublée. Mais mal aboie le chien quand il aboie de peur, et avec l'inquisition et le roi, tais-toi, et qui mange la vache du roi maigre la paie grasse ; sans cela, vraiment, je lui aurais dit à lui-même : ni bon moine pour ami, ni mauvais pour ennemi ; et j'aurais dit à ceux qui m'entouraient : défie-toi du bœuf par devant, de la mule par derrière, et du moine par tous les côtés. »

Le lendemain, un homme vint trouver Sancho pendant sa promenade journalière, et lui dit : « Hier, seigneur licencié, vous avez fui prudemment l'approche du moine quêteur qui venait sans doute épier vos paroles. Que n'ai-je été toujours sage comme vous ! Je ne pleurerais pas

* C'est l'explication que donne de ce proverbe le commentateur Juan de Mallara.

aujourd'hui la perte d'une grosse somme d'argent, que j'ai, comme un sot, confiée à un saint homme. » Vidriera lui répondit : « A barbe de sot, chacun apprend à raser, et vous deviez vous rappeler ce qu'ont dit nos anciens : à la porte du diseur de patenôtres n'étend pas ton blé au soleil. — Mais il avait l'air si doux, si pieux, si angélique ; toujours les mains croisées et les yeux au ciel. — Dieu me garde de l'eau dormante, car de l'eau courante je me garderai bien, et de jeune homme qui prie ou de vieillard qui jeûne Dieu garde mon manteau. — Il faut donc ne se fier à personne, reprit le questionneur ; il faut donc vivre seul et n'avoir pas d'amis ? — Au contraire, répliqua Sancho ; qui mange seul son coq sellera seul son cheval ; qui se consulte en secret, en secret s'arrache les cheveux, et vie sans amis, mort sans témoins. Au contraire, encore une fois : les hommes sont faits pour s'entr'aider : une main lave l'autre et toutes deux la figure ; fais-moi la barbe et je te ferai le toupet. — Alors, répartit l'homme, comment s'y prendre pour avoir des amis sûrs, et pour bien vivre avec eux ? en un mot, comment faut-il se conduire en amitié ? — Voici, répondit Sancho, les préceptes qu'il faut suivre : Beaucoup d'amis en général, un seul en particulier, car je n'aime pas la porte qu'ouvre plusieurs clefs, et qui est l'ami de tout le monde est trop pauvre ou trop riche. Point de rivalité : deux moineaux sur le même épi ne sont pas long-temps unis. Point de

disputes d'intérêt : entre deux amis, un notaire et quatre témoins. Point de confiance trop aveugle : dis ton secret à ton ami, et il te tiendra le pied sur la gorge. — Nargue de l'ami qui couvre avec les ailes et mord avec le bec, et bon ami est le chat, hormis qu'il égratigne. — Garde-toi de l'ami réconcilié comme de l'air qui vient par un trou. — Juge plutôt entre tes ennemis qu'entre tes amis *, — Que ton ami soit homme de bien : ne hante pas les méchans de peur que leur nombre augmente, et plutôt voler avec les bons que prier avec les méchans, car qui fréquente les loups apprend à hurler. Qu'il n'y ait pas même de doute sur sa droiture : ni herbe dans le blé, ni soupçon dans l'ami. Enfin qu'il t'aime pour toi-même : l'ami par intérêt, c'est une hirondelle sur le toit. »

Un homme vint dire à Sancho : « Seigneur licencié, je devrais être fort heureux, et je ne puis pourtant me trouver tel. J'ai du bien ; je le ménage, et mange à peine mon revenu, qui est suffisant pour mes besoins. Voilà le moyen d'être heureux. Mais, pour hériter de ce bien après moi, je n'ai que des collatéraux, que je n'aime guère et qui m'aiment encore moins. C'est ce qui m'afflige et détruit tout mon bonheur. — A qui Dieu ne donne pas de fils, ré-

* Dans le premier cas, on se fait un ami de celui à qui l'on donne raison ; dans le second, on se fait un ennemi de celui à qui l'on donne tort.

pondit Sancho, le diable donne des neveux; c'est sottise d'épargner pour qu'un autre dépense. Mais rien de plus facile que le remède à votre mal: bonne marmite et mauvais testament, car après tout, mes dents me sont plus proches que mes parens. »

Sancho avait toujours une parole prête, ou plutôt un proverbe prêt, quand ce n'était pas une litanie de proverbes, pour tous les gens qu'il trouvait sur sa route. Voyant un jour passer devant lui un homme fort gras, fort replet, et portant sur son gros corps une grosse face enluminée: « Je parie, s'écria-t-il, que ce vieux chrétien ne manque jamais de chercher querelle au vendredi pour ne pas le jeuner, et qu'à table, ce n'est jamais pour parler qu'il ouvre la bouche. — A quoi voyez-vous qu'il ne dit mot en mangeant? demanda quelqu'un. — Brebis qui bêle perd une bouchée, répondit Sancho, et le compère me semble de ceux qui disent: deux mauvais dîners tiennent bien dans le même ventre; assez jeûne qui mal dîne, et vin maudit vaut mieux qu'eau bénite ». Une autre fois, voyant passer un prêtre hypocrite qui se dirigeait vers l'église, la démarche lente et compassée, les yeux fixés à terre, et pliant sous le poids des scapulaires dont il était chargé: « Brebis de Dieu, que le diable te tonde, lui cria-t-il de loin, car le revenu du prêtre, c'est Dieu qui le donne et le diable qui le dépense; souvent, derrière la croix se tient le diable, et sous la robe du curé

le diable monte en chaire; aussi, fais ce que dit le prêtre et non ce qu'il fait, car ce n'est pas de lui qu'on peut dire : qui vit bien prêche bien. — Pouvez-vous traiter ainsi un oint du Seigneur? lui dit-on; ne voyez-vous pas qu'il est ordonné? —Si fait, répliqua Sancho; mais je ne juge pas de l'arbre par l'écorce; ce n'est pas la robe qui fait le moine, et bourse vide, je l'appelle cuir. »

Voyant un jour deux hommes qui se gourmaient, il demanda le sujet de leur querelle. « Ce sont deux amis, lui dit-on, qui plaisantaient ensemble il n'y a qu'un moment, et qui, de fil en aiguille, en sont venus aux gros mots, puis aux coups. — C'est l'habitude, dit Sancho; il ne faut pas exprimer l'orange jusqu'à l'amertume; au contraire, cesse la plaisanterie au moment qu'elle plaît le plus. Au reste, ces gens-là sont des rustres; plaisantez avec l'âne, il vous donnera de sa queue par le nez ». A des femmes qui cousaient sur le seuil de leur porte, il dit en passant : « Du fil et une aiguille, c'est la moitié de l'habit; seulement, ne parle pas avec le doigt, puisque tu ne couds pas avec la langue ». Arrivé devant l'hôpital de la Résurrection, et voyant, dans la cour, des convalescens au visage pâle, au corps maigre, qui se promenaient lentement au soleil : « Voilà, dit-il, un logis où l'on entre vite, et d'où l'on sort lentement; la maladie vient à cheval et s'en retourne à pied ». Une femme éplorée jetait des cris perçans. « Qu'a-t-elle à se désoler ainsi? demanda Sancho. —

Elle vient de perdre son mari, lui répondit-on. — En ce cas, laissez-la faire, reprit-il; plus elle criera fort, moins elle criera long-temps; douleur d'époux mort, douleur de coude. N'a-t-elle pas d'autres sujets de peine, car les malheurs viennent tous ensemble, comme au chien les coups de bâton? — Pas d'autre, lui répliqua-t-on. — Eh bien, dit-il, qu'elle rende grâces à Dieu : Sois le bien-venu, mal, si tu viens seul. »

En ce temps-là, un grand personnage fut exilé de la cour et envoyé au château-fort de Ségovie, pour certains méfaits commis dans l'exercice de sa charge. Le licencié approuva fort la sévérité du roi : « Qui en punit un en instruit cent », disait-il. Quelqu'un lui fit observer que les méfaits de ce grand-seigneur étaient fort communs dans la classe des employés subalternes, et qu'on montrait contre eux moins de rigueur. « C'est justice, répondit Sancho; la faute est grande comme celui qui la fait. « Et voyant qu'on l'accusait de se montrer bien sévère : « Il faut, ajouta-t-il, que l'exemple vienne de haut; c'est le sommet des tours que frappe la foudre, et il serait fâcheux qu'on dît des hommes haut placés : la cloche appelle à l'église, mais n'entend pas la messe; ou bien encore : est en sûreté qui sonne le tocsin. Du reste, un repentir sincère mérite toujours le pardon : qui pèche et s'amende, à Dieu se recommande. D'ailleurs, qui est à l'abri d'une faute? Si le sage ne péchait pas sept fois par jour, le méchant crèverait de dépit; et le

comble de la sagesse humaine, c'est de plier seulement sous les tentations, et de pouvoir ensuite relever la tête : qui trébuche et ne tombe pas, ajoute à son pas. »

Un jour, deux gentilshommes passaient ensemble; le plus jeune se tenait droit, raide, emprisonné dans l'étroit corsage d'un pourpoint neuf; le plus âgé, au contraire, était un peu débraillé et marchait avec le sans-gêne que permet un vieil habit. « Qui a raison des deux, licencié »? demanda quelqu'un, en faisant apercevoir le contraste que formaient ces deux personnages. « Tous deux, répondit Sancho, chacun suivant son goût ; le neuf plaît, le vieux satisfait ». Un riche ruiné se plaignait à Sancho de sa triste condition : « Les hommes sont bien ingrats, disait-il. — C'est vrai, répondit Sancho; je n'ai jamais lavé de tête qu'elle ne devînt teigneuse; élève le corbeau, il te crèvera les yeux. —Quand j'étais riche, et que je n'avais pas besoin d'amis, ma maison en était pleine. — Qu'il y ait de l'appât au colombier, et les pigeons n'y manqueront pas. — Maintenant, que j'ai besoin d'aide, je ne trouve pas un homme secourable. — Si nous avions du pain, de la viande et des oignons, la voisine nous prêterait une marmite. — Ah! ma plus grande peine est le souvenir de mon ancien état. — En effet, le malheur du milan, c'est d'avoir l'aile cassée et le bec entier; qui a perdu ses vaches rêve aux clochettes; mais l'eau passée ne fait pas tourner le moulin, et dans les

nids de l'an dernier, il n'y a pas d'oiseaux cette année. Au reste, prenez courage : chaque semaine a son dimanche, et le jour de jeûne est la veille de la fête. »

Pour recommander le soin vigilant qu'on doit porter sur ses affaires, Sancho disait. « L'œil du maître engraisse le cheval, et qui graisse sa charrette aide à ses bœufs. » Il ajoutait, pour faire comprendre qu'on peut toujours tirer quelque parti des plus malheureux accidens : « Puisque la maison brûle, chauffons-nous. » Il montrait ainsi toute l'importance d'un mot, toute la nécessité de la réflexion : « Parole ou pierre lâchée ne peut être rattrapée, et parler sans penser, c'est tirer sans mettre en joue. » Il disait à son valet, quand il avait hâte de sortir : « Habille-moi lentement, je suis pressé. — Je voudrais savoir un secret, lui dit un jour quelqu'un; comment m'y prendre? — Cherche-le, répondit-il, dans la peine ou dans le plaisir; il y a encore un autre moyen : dis le mensonge, et tu tireras la vérité, car par le fil on tire le peloton. — Jeune homme, dit-il une autre fois à certain écolier turbulent qui se plaignait d'avoir un précepteur trop éloigné, par son grand âge, des goûts de la jeunesse; c'est précisément l'homme qu'il faut pour vous conduire : à cheval neuf, vieux cavalier; c'est le vieux bœuf qui fait le sillon droit, et quand le vieux chien aboie, il avertit. » Sancho disait du calomniateur : « Sa parole est comme le charbon; quand elle ne brûle pas, elle noir-

cit. » Du médisant : « Que celui qui sème des ronces n'aille pas nu-pieds, et quoique la lime morde beaucoup, quelquefois elle se casse les dents.» Du menteur : « Le mensonge exige la mémoire; mais il n'a pas de pieds, on l'attrape plus vite que le boiteux, et d'ailleurs qui me ment toujours ne me trompe jamais.» De l'important qui ressemble en ses paroles et en ses actions à la montagne accouchant d'une souris: — Combien vaut le quintal de fer ? je veux une aiguille. » Du prodigue : « Acheter cher n'est pas largesse, et qui achète et ment dans sa bourse le sent; en ce cas, à cheval mangeur, court licol. » De l'avare, qui amasse par tous les moyens : « L'envie d'y trop mettre rompt le sac. « Du ladre, qui se refuse une dépense utile : « Si tu fermes la main à ta poule, elle te fermera le derrière, car ce n'est pas du coq que pond la poule, mais du gésier.» Enfin de celui qui donne mauvais exemple : « Cochon souillé de fange veut salir les autres. et pomme pourrie perd toute sa compagnie. »

Sancho disait de l'opinion, et du respect qu'on doit à ses arrêts : « Tout homme a un nom, et tout nom un renom; où il y a de la fumée, il y a du feu, et si tout le monde te dit que tu es un âne, braie. » Il recommandait de veiller à l'éducation des enfans dès leur berceau, dès leur naissance : « Ce qui se prend dans le bourrelet, disait-il, ne se laisse que dans le drap mortuaire. » Il avait dans la mémoire une foule de maximes proverbiales qui lui venaient en aide à chaque

occasion, et dont l'application opportune en faisait voir tout le sens et toute la finesse. Voici quelques-unes de celles qu'on a recueillies de la bouche de ce fou raisonnable :

— Il y a deux choses qu'on ne peut regarder fixement : le soleil et la mort.

— Pense lentement et agis vite.

— Pour toutes choses, en penser plusieurs, en faire une seule.

— Ne dois pas au riche, et ne promets pas au pauvre.

— Ne sers pas qui a servi et ne commande pas à qui a commandé.

— Rivière débordée, profit des pêcheurs.

— Au reconnaissant, plus qu'il ne demande, car qui donne vend, si ce n'est pas un ingrat qui prend.

— A chair de loup, dent de chien.

— Il faut chercher le bien et attendre le mal.

— C'est le dernier que le chien mord.

— Ane soit, qui dispute contre un âne.

— Bien pauvre est celui qui compte son troupeau.

— Ivresse d'eau ne finit jamais.

— Longs cheveux, courte cervelle.

— Yeux ouverts et bouche close, nous prendrons la mère et les petits.

— Que celui qui a donné se taise, que celui qui a reçu parle.

— Chacun parle de la foire comme il y a vendu.

— Parole honnête coûte peu et vaut beaucoup.

— Heureux, tu ne te connaîtras pas, malheureux, on ne te connaîtra pas.

— Quand la rivière ne fait plus de bruit, c'est qu'elle a tari ou qu'elle a grossi.

— Quand le loup donne dans la bergerie commune, malheur à qui n'a qu'une brebis.

— Dieu envoie des amandes à qui n'a pas de dents.

— Du cuir d'autrui, longues courroies.

— Donnez-moi pour m'asseoir, et je prendrai bien pour me coucher.

— De poltron à poltron, qui attaque bat.

— De la main à la bouche, la soupe se perd.

— Les malheurs et les voyages font les amis.

— De l'emporté détourne-toi un moment, du sournois, toute ta vie.

— Le sot qui se tait passe pour sage.

— Entre deux dents mâchelières ne mets jamais le pouce.

— Chez le serrurier, broche de bois.

— Chez le ménétrier, tout le monde danse.

— Le vent qui court change la girouette, mais non la tour.

— Donner est honneur, demander douleur.

— L'emporté et le maussade sont la pierre et le briquet.

— Le méchant s'attaque au bon, car au méchant il n'oserait; corsaire à corsaire, on ne prend que les barils.

— Conserve jeune, tu trouveras vieux; jeunesse oisive, vieillesse laborieuse.

— Fils tu es, père tu seras; ce que tu donnes tu recevras.

— Nous n'avons pas d'enfant, et nous lui cherchons un nom.

— Michel, Michel, tu n'as pas de rûches et tu vends du miel.

— Honneur et profit ne couchent pas au même lit.

— Honore le bon pour qu'il t'honore, et le méchant, pour qu'il ne te déshonore.

— Voler le cochon, et donner les pieds pour l'amour de Dieu.

— Figue verte et fille d'auberge mûrissent à force d'être pincées.

— La trahison plaît, mais non celui qui la fait.

— Notre fille mariée, les gendres arrivent; la maison brûlée, tout le monde apporte de l'eau.

— Il ne faut pas jeter la faute de l'âne sur le bât.

— Quand tu es en paix, rappelle-toi que tu peux venir en querelle, et quand tu es en querelle, rappelle-toi que tu peux venir en paix.

— La gouttière creuse la pierre.

— Qui veut une mule sans défaut doit se résoudre à aller à pied.

— La mauvaise blessure guérit; la mauvaise renommée tue.

— C'est quand la fortune paraît le plus amie qu'elle donne le croc-en-jambe.

— Le pire des procès, c'est que d'un il en naît cent; aussi, plutôt mauvais accord que bon procès.

— Plus donne l'avare que le nu.

— Une bonne parole éteint mieux qu'un seau d'eau.

— Mieux vaut bonne espérance que mauvaise possession.

— Le renard en sait long, mais plus long celui qui l'attrape.

— Une hirondelle ne fait pas le printemps.

— Pas de meilleur chirurgien que celui qui a reçu beaucoup de blessures.

— Ne redoute pas une tache que l'eau puisse enlever.

— On ne peut pas sonner et suivre la procession.

— Il n'y aurait point de parole mal dite si elle n'était mal prise.

— Quelque matin qu'on se lève, le jour n'en vient pas plus tôt.

— Que Dieu ne t'envoie pas plus de mal que beaucoup d'enfans et peu de pain.

— La belle-mère ne se souvient pas qu'elle fût belle-fille.

— Belle-mère, fût-elle de sucre, est amère.

— Le fil casse par le plus menu.

— Ce n'est pas le fil menu qui casse, mais le gros et mal filé.

— Il n'y a pas de plaisir qui n'ennuie, surtout s'il ne coûte rien.

— Offrir beaucoup à qui demande peu, c'est une manière de refuser.

— Est or ce qui vaut or.

— Écouter, voir et se taire, sont choses rudes à faire.

— Pour le mal d'hier, il n'y a pas de remède demain.

— Pierre qui roule n'amasse pas de mousse.

— Pour ne pas perdre la coutume, quand tu n'as pas de fer, bats sur l'enclume.

— Si l'on mange le bœuf entier, c'est que l'un veut la cuisse et l'autre l'épaule.

— Puisque le cheval laboure, sellons le bœuf.

— Que fais-tu, nigaud? — Je nigaude; j'écris ce qui m'est dû, et j'efface ce que je dois.

— Qui laisse le grand chemin pour la traverse, pense aller plus droit et fait un circuit.

— Qui met les vêtemens d'autrui est déshabillé dans la rue.

— Qui veut être long-temps vieux doit l'être de bonne heure.

— Qui trop tôt s'excuse s'accuse.

— Qui trébuche dans la plaine, que fera-t-il dans la montagne?

— Qui va en arrière fait deux fois le chemin.

— Qui mal enfourne tire les pains tordus.

— Qui veut tuer son chien le dit enragé.

— Que celui-là sonne la cloche qui emporte l'offrande.

— Qui dédaigne la poire veut en manger.

— Qui mouche mon enfant me baise au visage.

— Qui ne se lève pas matin ne jouit pas du jour plein.

— Qui a quatre et dépense cinq n'a pas besoin de bourse.

— Quand les commères se querellent les vérités se découvrent.

— Prière d'un grand, c'est violence qu'il fait.

— Vous qui avez la tête de verre, ne m'attaquez pas à coups de pierre.

— Assieds-toi à ta place, on ne te fera pas lever.

— Si la pillule avait bon goût, on ne la dorerait pas.

— Quand le pauvre donne, c'est pour recevoir davantage.

— Si le sot n'allait point au marché, on ne vendrait pas la mauvaise denrée.

— Si elle avait une bouche comme elle a des oreilles, la potence appellerait bien des gens.

— Humer et souffler ne peuvent se faire à-la-fois.

— La patience finit par tomber quand on la charge d'injures.

— Jette la pierre et cache la main.

— Tel se crève deux yeux pour que son ennemi s'en crève un.

— Un cheval sur cent, un homme sur mille.

— L'un mange la pomme verte, et l'autre a l'agacement de dents.

— Les cordonniers vont à la messe prier Dieu qu'il meure force moutons.

— Un seul coup n'abat point un chêne.

— Une belle mort honore toute la vie.

Il arriva qu'un jour, en sortant pour son habituelle promenade, Vidriera trouva devant la porte de sa maison un jeune homme fort galamment accoutré, qui l'attendait en se promenant. Ce jeune homme l'aborda avec empressement et mystère : « Seigneur licencié, lui dit-il, après un humble salut, j'ai ouï vanter votre sagesse, et je viens vous demander un important conseil; mais un aveu est d'abord nécessaire. Sachez donc que je suis amoureux. — Par le Christ! s'écria Sancho, la chose est grave, en effet. Vous êtes amoureux! mais êtes-vous aimé? — Je l'espère. — A la bonne heure; aimer est bon, mieux vaut être aimé; l'un est servir, l'autre est commander. Et quel gage avez-vous de l'amour de votre adorée? — Sa parole. — Sa parole, dites-vous? Tenir une femme par sa parole, c'est tenir une anguille par la queue; car femme, fortune et vent changent aussi rapidement, et entre le oui et le non de la femme, on ne ferait pas tenir la pointe d'une aiguille. Quand j'étais homme de chair et d'os, comme les autres hommes, je me gardais bien d'avoir jamais d'amour en titre; qui n'a pas de maison est le voisin de tout le monde; et lorsqu'un minois fripon me donnait quelque envie de me damner, je pensais aussitôt : le rayon de miel est doux, mais l'abeille pique; d'ailleurs,

le miel n'est pas fait pour la bouche de l'âne, et en amour comme à la chasse, pour un plaisir mille douleurs. De cette manière, je ne restais pas une nuit sans dormir ni un jour sans manger; car s'il n'y avait au monde ni vent ni femmes, il n'y aurait ni mauvais temps ni mauvais momens. »

— Mais, reprit le jeune amoureux, comment se fait-il qu'on ne puisse rencontrer des yeux noirs et des dents blanches sans perdre la raison? Comment se fait-il que tant de gens soient tentés, que tant de gens succombent?—Voici, mon fils, répondit Vidriera, comment la chose se passe : l'homme est de feu, la femme d'étoupe, le diable arrive et souffle. »

—Eh bien! seigneur licencié, repartit le jeune homme, le diable a soufflé, et maintenant que l'aveu est fait, il me reste à vous demander le conseil. Faut-il me marier? — Grande question! s'écria Sancho, car le jour où tu te maries, tu te donnes la mort ou la vie. Les Arabes, nos maîtres, disaient à ce propos : Le mariage est un sac où sont enfermés quatre-vingt-dix-neuf serpens et une anguille, qui osera y mettre la main? Nos anciens ont dit, après les Arabes : Le bœuf détaché du joug se lèche plus à l'aise. En se mariant, on perd plus que sa liberté, on change même de patrie : d'où es-tu, homme? — Du pays de ma femme.—Je sais bien qu'il faut suivre l'exemple, et qu'où saute la chèvre saute tout le troupeau. D'ailleurs, peut-être avez-vous promis?

Le bœuf s'attache par la corne et l'homme par sa parole : alors, au petit bonheur; car en melons et en femmes, le tout est d'avoir la main heureuse, et souvent c'est le plus mauvais cochon qui mange le meilleur gland. Enfin, si vous vous décidez pour le mariage, voici quelques avis bons à suivre : Quant à la beauté, choisis ta femme le samedi, et non le dimanche à l'église; ni si belle qu'elle tue, ni si laide qu'elle épouvante; celui qui a femme jolie, ou vigne sur le grand chemin, ou château sur la frontière, ne manque jamais de guerre. Quant à la richesse, mieux vaut le tronc de l'arbre que ses fleurs, et mieux une dot en terre qu'en rubans, car si amour fait beaucoup, argent fait tout. Quant au caractère, il y a de tout dans la vigne, raisins, pampres et verjus, et alors la femme est bonne lorsqu'elle est ouvertement mauvaise. Quant à la fidélité, la femme et le verre sont toujours en péril; ne vous montrez ni trop défiant, car le jaloux se fait c... lui-même, ni trop confiant, car c'est la crainte et non le messier qui garde la vigne. Veillez aux apparences; que l'homme aille avec ménagement, et que la femme ne soit pas même touchée du vent. Ne vous confiez pas même en la laideur de votre femme; il n'y a si laide marmite qu'elle ne trouve son couvercle. Après cela, laissez aller les choses à la grâce de Dieu : quand l'enfant ressemble au père, il ôte de doute la mère. Surtout, ne faites jamais plus d'une fois la faute de vous marier : la pre-

mière femme servante, la seconde maîtresse. »

Sancho resta plus d'une année atteint de la maladie morale que lui avait donnée ce fatal présent de la dame amoureuse, et mena, pendant tout ce temps, la vie bizarre que nous venons d'esquisser. A cette époque, vint à Valladolid un religieux de l'ordre de Saint-Jérôme, qui habitait un couvent à quelques lieues de distance. Ce bon moine s'était adonné dès sa jeunesse à l'éducation des sourds-muets, qu'il faisait en quelque sorte entendre et parler *, et à la guérison des fous. Il eut pitié du licencié Vidriera, l'emmena dans son couvent, et le soigna si bien, qu'au bout de quelques mois, il lui avait rendu la raison. Quand ce religieux vit son malade pleinement guéri, quand il le vit parfaitement sain d'esprit et de corps, il l'habilla du costume d'homme de loi, et le ramena à la cour, où le licencié pouvait, en donnant autant de preuves d'intelligence qu'il en avait donné de folie, vivre avec éclat de sa profession.

Reprenant donc son nom véritable, et s'appelant le licencié Tocho, notre ci-devant fou se mit en route pour Valladolid. A peine avait-il passé la porte *del Campo,* qu'il fut reconnu par quelques-uns des polissons qui avaient naguère tant de plaisir à le faire causer. Le voyant dans un

* C'est en Espagne, et deux siècles au moins avant l'abbé de l'Epée, qu'ont été faits les premiers essais pour l'éducation des sourds-muets.

costume si différent de celui qu'il avait porté, ils n'osaient ni lui faire des questions, ni le poursuivre de leurs cris. Ils se disaient les uns aux autres : « N'est-ce pas là le fou Vidriera ? oui, ma foi, c'est bien lui. Serait-il guéri, par hasard ? mais il pourrait être fou aussi bien en habits de lettré qu'en haillons. Demandons-lui quelque chose pour sortir de doute. » Le pauvre licencié entendait tout cela, se taisait, baissait la tête, et sentait la rougeur lui monter au front. Après les polissons, il fut reconnu par les hommes faits, et il n'était pas encore arrivé dans la cour de l'Audience, qu'il traînait derrière lui plus de deux cents personnes de tout âge et de toutes conditions. Ce fut avec ce cortège, comme en ont rarement les professeurs de l'université, qu'il entra dans la cour, où il fut bientôt entouré de tous ceux qui s'y trouvaient. Voyant alors une si grande foule se presser autour de lui, Sancho monta sur un banc, éleva la voix, et parla de la sorte :

« Oui, seigneurs, je suis le licencié Vidriera, mais non plus celui que vous connaissiez sous ce nom ; je suis à présent le licencié Tocho. Des événemens, des malheurs, comme il en arrive sur la terre avec la permission du ciel, m'avaient privé du jugement ; Dieu, dans sa grande miséricorde, me l'a rendu. Par les choses que je disais, à ce qu'on assure, pendant que j'étais fou, vous pouvez conjecturer celles que je serai capable de dire, étant redevenu sage. Je suis gradué

en droit par l'université de Salamanque, où j'ai fait mes études dans la pauvreté et la détresse, et où j'ai pourtant obtenu le second rang au concours des licences. Comme le premier se donne toujours à la qualité du sang, c'est dire que je dois plus au mérite qu'à la faveur le rang que j'occupe aujourd'hui. Je suis venu ici, dans cet océan de la cour, pour gagner ma vie avec ma plume et ma parole; mais si vous ne me laissez point, je serai venu échouer et trouver la mort. Pour l'amour de Dieu, ne faites pas que me suivre soit me poursuivre, et que ce que j'obtenais en qualité de fou, c'est-à-dire ma subsistance, je le perde pour avoir recouvré la raison. Les questions que vous aviez coutume de me faire sur la place publique, venez maintenant me les adresser dans mon logis, et vous verrez que celui qui vous répondait bien, à l'improviste, vous répondra mieux après réflexion. »

Tous les assistans l'écoutèrent en silence, et quelques-uns consentirent à le quitter. Mais il revint à sa demeure avec un cortége presque aussi nombreux que celui qui l'avait accompagné à l'Audience. Le lendemain, il sortit de nouveau, et la même foule se porta sur ses pas; il fit un autre sermon qui n'eut pas plus de succès. Finalement, à ce train de vie, il dépensait beaucoup et ne gagnait pas la moindre chose. Voyant donc qu'il allait mourir de faim, notre licencié résolut d'abandonner la cour et de retourner en Flandre, où il espérait faire usage des forces de son

bras, puisqu'il ne pouvait plus utiliser celles de son esprit. Il mit son projet à exécution, et s'écria, en sortant de la ville : « Adieu, cour, qui combles les prétentions des solliciteurs hardis, et ruines les espérances des gens de bien timides; qui nourris magnifiquement les bouffons effrontés, et laisses mourir de faim les hommes d'esprit que n'a pas abandonnés toute pudeur ». Cela dit, il partit pour la Flandre, où il retrouva son bon ami, le capitaine don Diego de Valdivia, et, devenu soldat éminent, il acheva glorieusement dans les armes une vie que les lettres seules devaient remplir et illustrer.

Louis VIARDOT.

VOYAGE

DANS LES PYRÉNÉES ORIENTALES.



'EST un titre bien ambitieux que celui de voyage pour une promenade de trois jours et de vingt lieues à travers des montagnes. Mais j'appartiens à un siècle où l'on donne tant d'importance à tant de petites choses, que la contagion m'a gagné. Cette partie de nos Pyrénées est fort peu visitée de nos riches oisifs. L'habitude les dirige vers les hautes régions de cette chaîne, où se trouvent des bains en réputation, de bons gîtes, des voitures, des chevaux, des plaisirs de toute espèce. La foule y court; et la foule est un attrait puissant pour les prétendus malades qui ont moins besoin de

remèdes que de distractions. Le département des Pyrénées orientales n'est pas encore établi dans la pensée des médecins de nos grandes villes; et cependant il renferme six établissemens thermaux et plus de quatre-vingts sources sulfureuses ou ferrugineuses, qui n'attendent pour être connus hors de leur pays que de l'argent et des malades. J'ai vu souvent sur ma route jaillir une colonne de fumée de la fissure d'un rocher, ou écumer sur ses flancs crevassés une cascade fumante, qui fera peut-être un jour la fortune d'un baigneur; et je donne en passant cet avis aux industriels en disponibilité. Cette terre appelle aussi de toutes parts d'autres industries; le fer, le cuivre s'y montrent partout; et c'est pour explorer une mine de la dernière espèce, que j'ai suivi deux aimables Parisiens qui ne savaient que faire de leur temps et de leurs capitaux.

Nous sommes partis le 20 août 1833 de la petite ville de Prades, autrefois capitale du Conflant, aujourd'hui capitale d'un sous-préfet, mais qui renferme la plus paisible, la plus hospitalière de toutes les populations du midi. On y arrive de Perpignan par une belle route, à travers de riches campagnes, et le petit paradis terrestre d'Ille; puis viennent des coteaux, des vallons, des torrens, des ponts étroits, aigus, raboteux, les bords et les cataractes de la Têt, une foule de villages posés en pain de sucre sur les escarpemens des montagnes, et toujours à

gauche l'imposant Canigou, autour duquel on tourne pendant huit grandes heures. C'est au pied de ce pic qu'est située la ville de Prades, dans ce qu'on appelle ici une plaine et que les habitans de la Beauce prendraient tout au plus pour une vallée. Le pays n'en est pas moins joli à voir, tant par la variété de ses sites que par la richesse de ses cultures. Ce sont des vignes, des oliviers, des champs de maïs, des prairies, des vergers, des jardins, des haies de grenadiers, d'aloès, de saules buissons à côtes rouges; et ce tableau est encadré par une ceinture de montagnes dont une grande partie est cultivée jusqu'au sommet. Les colons sont doués d'une constance, d'une patience, qu'il faudrait recommander aux cultivateurs de tant d'autres contrées. La nature leur a distribué si peu de terre végétale, qu'ils n'en perdent pas une miette. Dès que, à l'aide du pic, ils en ont dérobé quelques pieds au rocher qui formait l'héritage de leurs pères, ils les soutiennent par les débris mêmes de ce rocher qu'ils élèvent en muraille sèche. Ils y plantent un olivier ou un cep de vigne; et les pauvres maîtres de ces rayons de culture ont souvent cinq cents marches à monter pour atteindre les cinq à six grappes de raisin ou le panier d'olives qu'ils ont fait mûrir sur leurs terrasses.

Les étroites vallées, qu'entourent ces amphithéâtres de verdure, ont un autre genre d'industrie agricole. Les terres y donnent au moins deux

récoltes par an, grâces aux canaux d'irrigation dont le système savamment combiné, transforme en jardins tous les bas-fonds de ce département. C'est un exemple à montrer aux cultivateurs de toutes les vallées qui servent de lit à une grande ou petite rivière. Les usines devraient vivre désormais par la vapeur, et laisser l'eau à l'agriculture qui ne peut la remplacer par rien. Les deux industries peuvent d'ailleurs en profiter sans se nuire. Ici, la plupart des usines sont établies sur des cours d'eau artificiels qu'alimente le torrent de la Têt. Ces canaux sont l'ouvrage des Maures; et ce bienfait de leur domination, ajouté à tant d'autres, aurait dû leur faire trouver grâce devant le fanatisme du moyen âge. La philosophie et l'humanité en sont peut-être même à regretter que l'Espagne ne soit pas demeurée sous leur sceptre.

Elle n'eut point connu le culte des chrétiens,
Et n'aurait ni couvens ni riches monastères.
Le diable en ses brasiers cuirait tous les Ibères;
Ce serait grand mal, j'en conviens.
Mais leurs champs seraient plus fertiles.
Les arts et le commerce enrichiraient leurs villes.
Ils auraient plus de propreté,
Plus de bonheur, même de liberté;
Et dût-on me traiter d'impie,
Je crois qu'en attendant l'heureuse éternité,
Il faut jouir un peu des biens de cette vie.

L'un de ces biens est, sans contredit, de voyager sur les coussins élastiques d'une voiture bien suspendue; mais la région des diligences finit à

Prades, et force nous fut de livrer nos têtes et nos membres aux cahotemens d'une cariole appelée tartane, qui, à chacun des nombreux ruisseaux qui traversent la route, nous donnait une idée du supplice de Régulus. Nous vîmes à notre droite les vestiges du vieux château de Ria, qui fournit, dit-on, des rois à l'Aragon; et aux charmans paysages qui nous avaient suivis jusque-là, succéda bientôt une gorge inculte et sauvage, bordée par des rochers de marbre, dont se détachent par fois des blocs énormes pour tomber aplomb sur la tête des passans; les cochers de cariole ont toujours des histoires de cette nature à raconter pour égayer le voyage. C'est dans cette gorge, qu'un comte de Cerdagne s'avisa de bâtir en 1092, le bourg de Villefranche, sans trop s'enquérir si les habitans auraient de quoi vivre, et c'est ce qu'on appelle aujourd'hui l'une des portes de la France. Les savans de l'endroit assurent que Vauban faisait grand cas de cette bicoque et du fort qu'on a perché sur un plateau qui la domine. Mais la réputation d'imprenable que prétendait lui faire ce grand bâtisseur et démolisseur de forteresses, n'a point empêché les Espagnols d'y entrer en 93, et notre général Dagobert de la reprendre quelques jours après avec une bande de miquelets et de volontaires. La mémoire de ce général improvisé s'est conservée avec honneur dans le pays. On a donné son nom à la fontaine où il s'était rafraîchi pendant le siège. On montre aussi à Villefranche

une caverne, où la tradition veut que le galant Louis XIV ait fait enfermer quatre belles dames de haut parage. J'ignore si ces dames avaient médit de la tendre La Vallière, de l'ambitieuse Montespan ou de l'hypocrite Maintenon :

Mais pour un temps de bel esprit,
De bon ton, de galanterie,
Dans cet acte de tyrannie,
Louis-le-Grand m'a paru bien petit.

En sortant de cette petite ville, où le soleil, dit-on, ne pénètre jamais en hiver, malgré le proverbe qui le fait luire pour tout le monde, on aperçoit un ermitage, qui a l'aspect d'une muraille plaquée contre un rocher à perte de vue, à moitié chemin de sa cime. C'est Notre-Dame-de-Vie, qui avant la première de nos révolutions, attirait un grand concours de pélerins, tous les lundis de Pâques; et l'on est tenté de demander s'ils y arrivaient autrement qu'à l'aide de cordes et de poulies. A la renaissance du culte sous Napoléon, à qui l'on pardonne d'avoir entendu la messe dans ses palais, mais qu'il ne faudrait plus imiter aujourd'hui sous peine d'être admonesté par les plus chauds de ses admirateurs, les fidèles trouvèrent plus commode de transporter leur Notre-Dame-de-Vie dans l'obscure église de Villefranche, ils purent ainsi lui demander la guérison de leurs malades sans s'exposer à se rompre le cou; et, chose étonnante dans un pays où la superstition s'est cramponnée

à l'ignorance pour résister aux assauts de la philosophie, il ne s'est pas trouvé un seul tartufe pour leur faire un crime de ce déplacement de la madone.

A partir de Villefranche, la vallée n'a tout juste d'espace que pour le torrent de la Têt et pour l'étroite route qui en suit les sinuosités. Cette route est belle et naturellement ferrée, mais elle se rétrécit de plus en plus avec la vallée; elle s'élève graduellement au-dessus du torrent, qui ne présente bientôt qu'un précipice dont la hauteur s'accroît à chaque pas, et le crépuscule nous ayant surpris au-delà du village de Serdinia, nous n'osâmes plus confier notre existence à l'adresse de notre cocher montagnard. Nous avions alors sous les yeux les débris d'un vieux château féodal qui tient une petite place dans les souvenirs du moyen âge, et que la manie de mon siècle ne me permet point de passer sous silence.

C'était un de ces vieux repaires,
Où les chevaliers du bon temps,
Se retranchaient avec leurs chevalières,
Pour mieux opprimer les manans,
S'entr'égorger avec leurs frères,
Et dévaliser les passans.

Ce châtelain s'appelait le seigneur de la Bastide dont le nom est resté aux débris de ce manoir, et guerroyait sans cesse avec le châtelain de Nyer, autre manoir que nous vîmes le lendemain matin au-delà du bourg d'Oletta.

Le dernier mâle de la première de ces deux maisons fut tué d'un coup d'arquebuse sur sa terrasse; et le seigneur de Nyer, s'étant emparé du château de la Bastide, n'y laissa debout que les deux tourelles qui nous apparaissaient encore comme des ombres au fond de la vallée. Une demi-heure après nous arrivions à pied dans Oletta. C'est une étroite et longue rue bordée de maisons assez mal bâties, et couvertes comme tous les villages de la contrée, d'épaisses et larges dalles de schiste qu'on décore ici du nom d'ardoises. Oletta est placée sur l'escarpement de deux contreforts, dont les rampes sont impraticables aux voitures; mais comme il s'agissait alors de pousser cette route dite royale jusqu'à la frontière espagnole, les habitans étaient fort inquiets de savoir quelles seraient les victimes de ce progrès de civilisation. La question était de passer au-dessus ou au-dessous de la rue, et ce n'était pas d'un mince intérêt dans un pays où la terre cultivable est si rare. Les uns tremblaient pour les miniatures de jardins en terrasses qui descendent de leurs caves au torrent; les autres pour les champs étroits qui vont de leurs greniers à la montagne; et chacun s'efforçait de démontrer les avantages qu'on trouverait à faire passer la route sur la propriété de son voisin. Les muletiers étaient d'un autre avis: c'était de la laisser telle qu'elle était avec ses rampes, ses ressauts, ses petites dimensions; et tous attendaient avec anxiété l'arrivée des ingénieurs qui devaient dé-

cider de leur sort. Il en est ainsi de toutes les conquêtes du présent sur le passé. Il n'est pas de mauvaise chose qui n'ait créé des intérêts, et pas d'intérêt qui n'ait ses avocats. Mais cette route, quoi qu'on en dise, ne sera presque partout élargie qu'aux dépens des schistes, des granits et des marbres dont ces montagnes sont formées. Les muletiers se feront voituriers, les caves se transformeront en remises; les charrons, inconnus dans le pays, y transporteront une industrie nouvelle; les diligences auront une troisième issue vers l'Espagne; les minerais de fer et de cuivre dont ces montagnes abondent se rapprocheront des houilles qui les mettent en valeur; les auberges seront plus achalandées, les tables mieux servies, les lits plus propres, et les étrangers y gagneront comme les indigènes.

C'est à Oletta que nous formâmes notre équipage de campagne; trois habitans du pays, véritables dénicheurs de mines et qui les offrent à tous venans, se joignirent à notre caravane; et nous la complétâmes par deux chasseurs de montagne, deux muletiers et trois mulets; mes deux compagnons de route échangèrent leurs bottes contre des espardilles catalanes, espèce de cothurne à semelle de chanvre tressé, qu'on rattache au dessus de la cheville par quatre rubans de fil bleu. Quant à moi, je gardai ma chaussure à mes périls et risques; et cette résolution me valut l'honneur d'enfourcher l'unique selle qu'on eût pu se procurer dans le pays. Nos deux

autres mulets portaient de larges bâts que mes deux Parisiens trouvèrent assez incommodes; mais par le fait je fus le plus mal partagé des trois. Ma selle, qui datait au moins des guerres de la république, avait subi tant de radoubs, que ses aspérités se mirent dès l'abord en lutte perpétuelle avec mes pauvres os. Elle avait de plus acquis la veille une triste célébrité, en tombant dans un précipice entre un mulet et un homme. L'homme en avait été quitte pour trois contusions et une écorchure, parce qu'il avait eu le bonheur de s'accrocher à un buisson, mais la bête avait roulé jusqu'au torrent où elle était restée sans vie; on avait passé la nuit à sécher cette selle de malheur, et je la crus destinée aux mêmes aventures, quand à la descente du village, ma maudite mule se mit à lancer des ruades qui ne finirent qu'à la première montée; les muletiers ne concevaient rien à ce caprice; j'avais, disaient-ils, la meilleure bête du pays qu'elle parcourait depuis vingt ans, tout le monde la connaissait, lui rendait la même justice et la saluait du nom de *Raté*, parce qu'elle avait le poil d'une souris. Mais à chaque rampe descendante les ruades recommencèrent de plus belle, et il fallut en chercher la cause; on découvrit alors que le cuir de la croupière, ayant été séché trop près du feu, s'était raccorni et durci à tel point, que le cuir vivant de la pauvre *Raté* en était cruellement pénétré, et que j'aurais pu être victime de sa colère, sans qu'elle m'en voulût à

moi de l'avoir enfourchée. On rétablit l'harmonie entre les deux cuirs à l'aide de quelques chiffons, et je pus affronter sans risque les corniches des abîmes que j'avais à parcourir; j'étais rassuré d'ailleurs par un usage qui tient au pays et qui garantit en quelque sorte la vie du voyageur. Le mulet qui a l'honneur de porter un homme a le privilège de passer contre le rocher et de laisser le précipice au mulet qui ne porte qu'une chose. Mais comme ces mulets alternent et qu'ils n'ont pas l'esprit de deviner quelle est l'espèce de fardeau qui pèse sur leur échine, le bâton du muletier supplée assez souvent à leur intelligence; et pour éviter ce bâton, qui tend toujours à les écarter de l'abîme, ils serrent si fort leur cavalier contre le rocher que son genou y laisse une partie de son épiderme, sans préjudice des buissons épineux qui se trouvent juste au niveau de ses yeux.

A partir d'Oletta, nous dîmes adieu aux aloès, aux grenadiers et aux oliviers. Les noyers, les sapins et les saules les remplacèrent, ainsi qu'un arbuste fort joli et fort puant, que les Roussillonnais appellent *llampourde,* et dont aucun naturaliste n'a pu me révéler le nom scientifique. Cet arbuste avait même figuré dans un procès récent; et l'avocat Perpignanais, ne sachant comment le nommer, s'en était tiré par une circonlocution qui laissait aux paysans catalans la responsabilité de leur appellation hasardée.

Nous nous trouvâmes bientôt en face du vil-

lage de Canaveilles, perché à mille ou douze cents pieds de haut sur la montagne de ce nom; et, comme nous étions surpris de la position que ses habitans avaient choisie, un de nos chasseurs nous en raconta la cause. Ce village était autrefois situé au pied de la montagne et sur le bord même du torrent; il avait pour patron un certain saint Godric, dont nos légendes ne parlent point, mais qui avait, comme tant d'autres, la vertu de faire la pluie et le beau temps. Les colons, privés d'eau depuis six mois, s'en prirent au saint; ils lui trempèrent les pieds dans la rivière; et, après dix jours d'une nouvelle attente, voyant que leurs vœux n'étaient point exaucés, ils l'y plongèrent jusqu'à l'occiput. Saint Godric se fâcha; il déchaîna un effroyable orage sur la contrée. Le torrent sortit de ses cavités profondes, et emporta les débris du village dans les plaines d'Ille et de Perpignan.

Ce fut alors que les Canaveillois
Au sommet de leur roc bâtirent leur refuge;
Et je défîrais le déluge
De les noyer une seconde fois.

Le torrent est fort curieux à voir dans cette partie de la route. Ses eaux roulent pendant un quart d'heure à travers les sinuosités de deux montagnes de schiste, qui s'élèvent à pic sur ses bords à deux cents pieds de hauteur; et l'un de ces détours porte depuis 30 ans le nom de *La mort de Galliffe*, en mémoire d'un paysan qui, rentrant

de nuit à Oletta sur des jambes affaiblies par les libations d'une fête de campagne, tomba de toute la hauteur du précipice et s'écrasa contre une des pointes de granit qui hérissent le lit de la rivière. Cette histoire, et celle d'un marchand récemment assassiné par un douanier dans les mêmes parages, nous conduisirent jusqu'au village pittoresque de Thuès, où notre caravane s'accrut d'un aubergiste, plus d'une ânesse chargée de munitions de bouche et d'une outre au large ventre, destinée à faire raison aux dix gosiers altérés dont nous avions fait recrue. Ce village de Thuès est ombragé par des noyers énormes dont les cuisiniers du pays n'ont jamais tiré un cerneau; mais ce bel arbre nous quitta comme les autres, et une campagne triste, déboisée, aride, nous conduisit jusqu'à Fontpédrouse. Ce village est dans une position fâcheuse; une montagne à pic le domine, et on nous montra les débris d'une maison qu'un éboulement venait d'emporter. Il ne tint même qu'à nous de croire, comme le voulait notre *cicerone*, que le vent seul de cette avalanche de terre et de schiste l'avait renversée avant qu'elle en fût atteinte. On se demande ici par quelle issue on sortira de l'impasse de montagnes où nous nous étions engagés. Nous apercevions seulement en face de notre auberge un arceau de roche fort étroit, jeté par la nature sur le torrent de la Têt qui s'en échappe en cascade écumante; et nous étions loin de nous douter que ce fût là le che-

min de Montlouis, ou, pour parler plus officiellement, la route royale de la Cerdagne. Mais, après avoir passé sous cette arche naturelle, nous abandonnâmes la route pour nous jeter à gauche dans les sentiers âpres et raboteux qui mènent à Prats de Balaguier.

Plus de plaines ni de vallons;
Mais une montagne rapide,
Où grimpait ma mule intrépide
Par zigzags et par échelons,
Des prés grands comme des salons,
Enclos d'arbres et de buissons,
Couverts d'une verdure humide,
Qu'arrosait l'eau fraîche et limpide
De trente ruisseaux vagabonds,
Et roulant par sauts et par bonds
Dans les flots du torrent avide
Qui grondait au pied de ces monts.

Des hauteurs sauvages du chétif hameau de Prats, nous découvrîmes sur notre droite la citadelle de Montlouis, le plateau de la Cerdagne française, les montagnes du Capsire et les pics de l'Arriège, où les neiges défiaient encore les ardeurs de la canicule qui nous avaient désolés la veille, et que déjà nous commencions à regretter. Pendant que nous admirions ce point de vue, nos mulets essouflés s'étaient élancés vers une fontaine où ils espéraient vainement se désaltérer. Cette incartade leur valut une volée de coups de fouet, et nos mains, subitement glacées par l'eau de cette source, nous firent excuser la brutalité des muletiers dont les juremens éner-

giques feraient la fortune de nos romanciers à la mode. Ces juremens étaient *caraïl* et *irâ dè dèoû,*dont le premier n'a point de synonyme dans notre langue, et dont le second n'a pas besoin d'être traduit. Au reste, les prêtres catalans ne s'en gênent pas plus que leurs paroissiens, et ils n'y attachent pas plus d'importance que les dames italiennes à leur *cazzo*.

A quelques pas de Prats de Balaguier, dernière habitation de cette partie des Pyrénées, sont les restes d'une tour carrée, que les gens du pays assurent avoir été prise sur les Sarrasins par Charlemagne. Nous saluâmes cette ruine du huitième siècle, et suivîmes une corniche fort étroite, pratiquée par les chasseurs et les bergers sur les bords d'un nouveau torrent qui mugissait à deux ou trois cents pieds de profondeur au-dessous de nous. Après deux heures de marche, nous fîmes halte sur un plateau tapissé de verdure, auprès d'une excellente source où nos mulets eurent enfin la permission de se désaltérer. Le goût en était délicieux, et nos guides nous firent remarquer la propriété qu'elle avait de friser et rouler les feuilles d'oignon qu'on y trempait. Nous nous trouvâmes là en compagnie d'un troupeau de brebis, de trois chevaux étiques, et de quatre faucheurs qui faisaient leur provision d'herbe pour l'hiver. Nous y vîmes encore des lits de berger assez incommodes. C'était une caisse de bois de sapin ayant tout au plus quatre pieds de long, et sur-

montée d'un couvercle qui lui donne l'apparence d'un cercueil. Si le berger s'y laisse geler par le froid glacial des nuits d'automne, on n'a plus qu'une fosse à creuser, la bière est toute faite. Nous vîmes encore quelques carrés de seigle clairsemé et à peine en fleur au moi d'août; mais ce ne furent bientôt que des montagnes de schiste, des précipices, et quelques rares pelouses couvertes de cet aconit-napel qu'on appelle *casque du diable*, de buissons de rose alpine, et surtout de forts beaux plants d'ellébore.

Epigramme du créateur,
Qui les a largement jetés sur ces abîmes,
Pour les offrir au voyageur
Dont le pied téméraire ose gravir leurs cîmes.

Il n'y a de variété dans ces vastes ossemens du globe terrestre que de larges éboulemens de granit gris qui tranchent sur le schiste noirâtre de ces hautes régions. J'ai mis une demi-heure pour franchir à pied une de ces vastes ruines, et me suis reposé, au bout de cette rude promenade, sur une large pelouse aussi rase qu'un tapis de billard, semée çà et là de quelques pins rabougris, de monceaux de neige réfractaire, et au milieu de laquelle j'ai trouvé une large table de marbre blanc, polie par la nature, et entourée d'une belle couronne de rose alpine. Le roc des boucs, l'une des sommités de la contrée, dominait cette pelouse au couchant et la sépa-

rait de l'Espagne. Un autre roc pyramidal la bornait au midi, et de sa base sortait en écumant une des trois sources du torrent que nous venions de remonter. Ce roc des boucs nous avait menacés toute la journée. D'épais nuages s'amoncelaient sur sa tête neigeuse; quelques gouttes de pluie nous prédisaient un orage; et notre guide nous promettait même le spectacle d'une tourmente. Le ciel ne jugea point à propos de lui donner raison. Il ne veut pas que ceux qui se mêlent de mener les autres se targuent d'infaillibilité. Le roc des boucs n'ouvrit point ses cavernes; nous n'eûmes pas le plus petit coup de tonnerre à inscrire sur nos tablettes, et ce fut grand dommage, car on nous assurait que les échos de ces montagnes nous auraient fait entendre le plus effrayant des tapages célestes. J'ose à peine parler d'un gros nuage que le géant se contenta de m'expédier pour me donner une idée de sa puissance. Je marchais seul, en avant des autres, par un sentier que les fraudeurs avaient frayé, et sur une terre où la mousse même ne trouvait pas à végéter, quand le nuage vint m'envelopper de ses noirs tourbillons et me dérober même la vue du chemin dont je suivais les raboteux contours. Peu jaloux de m'égarer dans ce pays perdu, je poussai un cri qui retentit de rochers en rochers et mes compagnons m'ayant répondu, je m'assis à terre pour attendre qu'il plût au Ciel de me rendre le jour. Ce ne fut pas long; le brouillard

recula en tourbillonnant vers le roc des boucs qui me l'avait envoyé, et je me trouvai à six pieds d'un précipice au bord duquel était plantée une croix de sinistre présage. Je lus en effet sur sa tige de fer què là était tombé naguère un *Antoine Benazet de Planèze.* Avis au lecteur, me dis-je avec un léger frisson. Ce passage doit être terrible pendant la tourmente. Il est au sommet d'une montagne escarpée, la seule qu'on puisse gravir: et, comme le sentier y tourne subitement du nord-est au sud-ouest, il doit être impossible d'y tenir contre la violence du vent. L'air était heureusement fort calme, et à cent pas de l'abîme la route n'offrait plus le moindre danger. Elle était pratiquée sur le revers d'une montagne de sable noir, dont la rampe immense et parfaitement unie n'avait besoin que d'une couche de neige pour offrir aux amateurs une excellente montagne russe. C'est à sa crête que nous atteignîmes enfin l'extrême frontière de la Catalogne, et que nous eûmes le plaisir de faire une centaine de pas, ayant un pied en France et l'autre en Espagne. Il était alors six heures du soir,

Ou pour parler plus poétiquement,
Le dieu du Pinde et son char de lumière,
Et ses coursiers plus légers que le vent
Avaient franchi sur le haut firmament
Tout l'espace d'un hémisphère,

depuis que les jambes de nos mulets et les

nôtres gravissaient péniblement des montagnes arides; notre guide nous avait promis sept heures de marche; nous en comptions déjà douze, et il nous en restait cinq à faire pour arriver à l'étang de Carança, où nos montures pouvaient seulement trouver de quoi paître, et nous une baraque où passer la nuit. Les pauvres bêtes se soutenaient à peine, et si elles avaient connu le secret de l'ânesse de Balaam, il est probable qu'elles nous auraient priés de les porter elles-mêmes. Mais nous étions peu disposés à leur rendre ce service; on nous annonçait d'ailleurs des chemins affreux; la nuit devait nous atteindre au milieu des précipices, et il nous paraissait aussi impossible d'avancer que de rester où nous étions. L'air était glacial, je grelottais sous mes habits d'été. Nous apercevions, il est vrai, au bas de la rampe dont nous occupions la crète, un carré de pierres noires: c'était une des cent cabanes bâties sans ciment par les soldats du fameux cordon sanitaire de la restauration, et qui servent aujourd'hui de retraite aux contrebandiers dont cette frontière abonde; mais il n'existait à notre portée ni un brin d'herbe pour nos mulets ni une allumette pour nous réchauffer. Nous fûmes tentés de rosser notre guide, comme font les sauvages quand ils sont mécontens de leurs dieux. Mais dès les premiers éclats de notre colère, il nous proposa pour gîte un lieu de dévotion situé en Espagne: « Vous y trouverez, dit-il, bon nombre de pélerins, bon lit,

bon feu, bonne figure d'hôte, et nous y serons dans une heure ». Il n'en fallait pas tant pour nous décider.

La lumière d'un phare et l'aspect d'un bon port
Auraient moins flatté l'équipage
D'un vaisseau battu par l'orage.
En un instant nous fûmes tous d'accord.
Aucun ne s'informa si notre caravane,
Race libérale et profane,
Sans passeport ni sauf-conduit
Près d'une église catalane,
Pouvait en sûreté reposer une nuit.
Nous franchîmes gaîment la ligne imaginaire,
Qui séparait du sol de la servilité
Et du fanatisme arbitraire
La terre de la liberté;
Et, comme la joyeuse bande
D'un fraudeur ou d'un conquérant,
Sur les états de Ferdinand,
Nous fondîmes en contrebande.

C'est par le col des neuf fontaines que nous pénétrâmes sur les terres d'Espagne. Cette gorge, appelée *Nauton*, dans la langue du pays, tire son nom de neuf sources dont les eaux réunies forment plus loin un torrent qui va se perdre dans la Têt. La coupe de cette partie des Pyrénées peut être représentée par un compas ouvert à angle droit, et dont le sommet forme la séparation des deux royaumes. La descente est fort rapide, et c'est à moitié de cette rampe qu'on rencontre les neuf sources. On marche dès-lors sur une pelouse humide et glissante qui se prolonge jusqu'au saint lieu où nous allions de-

mander l'hospitalité. Ce rendez-vous de pélerins se nomme Notre-Dame-de-Nouria. Il nous apparut au détour d'une montagne, au pied d'une forêt de sapins qui sert à chauffer les cuisines de ce caravansérail sacré; et le premier objet qui frappa nos regards fut un gros moine de Saint-Dominique, à face luisante et réjouie, à qui notre arrivée ne causa pas même de la surprise. Un de nos Parisiens s'étant vanté de parler castillan, devint naturellement notre interprète, et salua le moine de quelques phrases sonores; mais un malin sourire du jacobin nous fit supposer que notre orateur parlait mal l'espagnol ou que le moine ne l'entendait pas lui-même. Celui-ci se hâta de nous tirer de peine en nous disant d'un ton presque goguenard : « Parlez-moi tout bonnement français »; et sur la demande d'un refuge pour la nuit : « Rendez-vous au sanctuaire, ajouta le bon moine, le saint père vous logera ». Cette dernière qualification s'appliquait tout simplement au curé de cette église comme à tous les prêtres espagnols du même état; et le sanctuaire n'était que le quartier le plus considérable de la sainte hôtellerie.

Le saint père vint au-devant de nous. Il nous salua en catalan, seul idiome qu'il connût, quoiqu'il eût déjà passé quatorze bons lustres dans le pays de Cervantès, et nous fûmes introduits par lui dans une chambre dont nous fîmes de suite notre réfectoire. Notre aubergiste de Thuès s'emparait en même temps de la haute et spa-

cieuse cheminée d'une cuisine; il y empilait les sapins et les rhododendrons, comme s'il eût été le maître des forêts de la contrée, et nous fûmes enveloppés à l'instant des épais tourbillons d'une fumée qui cherchait à s'échapper par les portes et par les fenêtres. Ce caravansérail se compose d'une église fort obscure, flanquée de deux vastes corps de logis : celui de gauche, qu'on nomme le sanctuaire, est divisé en quinze ou vingt cellules au premier étage, un grand porche et une écurie au rez-de-chaussée; celui de droite, plus spacieux, renferme les modestes appartemens du saint père et du moine, et de vastes galeries où couchent pêle-mêle les pélerins du commun. C'est au premier que se trouvent ces longs dortoirs au milieu desquels s'élève une cheminée d'une singulière fabrique. C'est une chambre de quinze pieds, autour de laquelle règne un divan de pierre. Le foyer et le tuyau en occupent le centre, et trois ou quatre crémaillères sont suspendues à la voûte. Trente Espagnols des deux sexes étaient assis ou accroupis autour du feu; et chaque famille y faisait sa cuisine. C'était un amas confus de rôtis, de ragoûts, de chocolatières, de grils et de marmites qui exhalaient une odeur de graisse à déchirer le gosier; et la gravité silencieuse de cette cohue n'était troublée que par les vagissemens de trois ou quatre enfans à la mamelle, ou par le grognement monotone des nourrices qui les endormaient. Le rez-de-chaussée de cette aile du caravansérail était ré-

servé aux étables, à la boucherie; et un parc d'une centaine de moutons attendait au dehors que les besoins des pélerins déterminassent le nombre des victimes.

L'église était remarquable par la richesse de ses ornemens. Le chœur était séparé de la nef par une épaisse grille de fer; les murs et les pilastres en étaient dorés jusqu'à la voûte; l'autel était surchargé de candélabres d'argent ou de vermeil, et sept lampes d'argent y étaient suspendues par des chaînes du même métal. Au-dessus de l'autel était une fenêtre à travers laquelle on découvrait la précieuse madone couronnée de pierreries, et vêtue d'une riche robe de soie, à lames et à franges d'argent. Le jacobin me conduisit dans la chambre de la Vierge, et me fit remarquer sur la porte les armoiries du comte de Peralada, dont la munificence avait fait les frais de cette cellule et d'une partie de ses ornemens. Deux armoires placées dans l'antichambre renfermaient, l'une le vestiaire du curé, l'autre la garderobe de la Vierge. J'ai compté trente petites robes fort riches: ce luxe de vêtemens ferait honte à nos petites maîtresses.

Le moine ne demandait pas mieux que de satisfaire ma curiosité sur l'origine de ce lieu de dévotion. Saint Gil avait choisi cette Thébaïde pour y pleurer les péchés du monde. Il s'était retiré dans une grotte avec une petite statue de la vierge Marie, et n'avait pour mobilier qu'une cloche et une marmite. Cette précieuse marmite

suffisait à tous ses besoins et à ceux des fidèles qui le visitaient. Les bergers des environs la remplissaient de fèves qui cuisaient d'elles-mêmes; et une fois pleine, quel que fût le nombre des pélerins, elle devenait inépuisable.

Mais les saints et les solitaires
Sont soumis comme nous aux humaines misères,
Il faut vieillir, il faut mourir.
Telle est la loi du monde, et tout comme nos pères,
Nos enfans doivent la subir,
Malgré le progrès des lumières.

Saint Gil vit venir son heure, il ferma l'ouverture de sa grotte, et alla se faire enterrer ailleurs. Les générations se succédèrent sans visiter ce mystérieux souterrain; mais au bout de trois cent soixante-cinq ans, un bouc ayant creusé la terre avec ses pattes, en fit jaillir une lumière extraordinaire; le bouc s'enfuit de peur, le berger courut au village pour annoncer cette nouvelle. Le clergé vint en procession et reconnut la grotte de saint Gil. On y trouva la madone parfaitement conservée, un cierge qui n'avait cessé de brûler, sans se consumer, pendant quatre siècles, et la marmite pleine de fèves aussi bonnes que si on venait de les cuire. On recueillit ces précieuses reliques, et la procession se remit en marche pour les emporter au village; mais la madone, au lieu d'avancer, recula de cinquante pas au-delà du torrent, et aucun bras humain ne fut assez fort pour l'arracher de la place où

elle s'était arrêtée. On y fonda l'église de Notre-Dame de Nouria, une chapelle fut bâtie autour de la grotte saint Gil; je l'ai visitée, j'ai vu le bas-relief de plâtre où sont le bouc et le berger.

Cette légende me fut racontée par le jacobin; mais je ne sus que penser de lui, lorsque interrogé par moi sur une centaine d'*ex-voto* qui tapissaient les murs de l'église, il me répondit d'un air assez dégagé et presque comique : « Ce sont des miracles »; l'incrédulité était sur sa figure. Il est évident qu'il s'était gâté en France, où, pendant le règne des cortès, il était venu demander un asile. L'archevêque de Toulouse lui avait donné une cure dans son diocèse, et il s'y trouvait si bien, qu'à la restauration de Ferdinand par le duc d'Angoulême, il ne songea point à rentrer dans son couvent. « Mais, ajouta-t-il, votre révolution de juillet m'a fait peur, je suis rentré en Espagne et j'ai eu tort. Si j'avais su que votre Philippe n'était pas un mangeur d'hommes, j'aurais gardé ma cure. »

Après l'histoire de la madone et du jacobin, vint celle de la marmite : c'est la plus curieuse des trois. Cet ustensile merveilleux, attaché par une chaîne de fer sur un banc de l'église, a la double vertu de faire des enfans aux femmes stériles, et de dire la vérité aux maris sur une chose qu'il est toujours plus sage de ne pas approfondir. Il suffit de mettre la tête dans la marmite pendant l'espace d'un pater, et le miracle est accompli.

L'époux jaloux d'une coquette
Peut s'assurer par là de sa fidélité ;
Quand le pater est récité,
S'il retire aisément sa tête,
Son honneur est en sûreté.
Mais si la marmite impolie
Dans sa bouche de fer retient le pélerin,
Dans le régiment de Vulcain
Il est enrôlé pour la vie,
Et peut en appeler à sa philosophie,
Ou se venger sur son voisin.

Malgré l'exemple de dix Espagnols qui sont venus dévotement tenter l'aventure, nous avons mieux aimé croire à la vertu de nos femmes. Quant aux pélerines inféconde, il y a un préalable qui rend le miracle moins difficile, et ce préalable est une confession tête à tête dans la chambre du saint père. L'âge du curé actuel est capable de décrier la marmite; mais si le moine lui supplée, l'épreuve doit être infaillible ou les saints n'ont plus de vertu. Ce jacobin appartient à un couvent de Barcelone, et ne séjourne à Nouria que pendant le mois d'août. Son unique fonction étant de prêcher, nous eûmes le soir un sermon de lui, en langue catalane, sur le jugement dernier, et nous fûmes fort étonnés d'entendre sortir de sa bouche irritée les noms de Piron, de Voltaire, de Jean-Jacques qui avaient, disait-il, *embrené* la religion.

Ce n'était point assurément
Pour les pélerins indigènes
Qu'il avait joint au dernier jugement
Ce lieu commun de nos gridaines.

Les bonnes gens en mandille, en berret,
Qu'il groupait autour de sa chaire
N'avaient lu Rousseau ni Voltaire.
Mais c'est pour nous qu'il pérorait;
Et le pauvre homme avait pillé ce trait
A monsieur de Clermont-Tonnerre.

Les fonctions du curé sont plus nombreuses et plus importantes; c'est un vrai maître Jacques. Il a tous les détails de l'église et de l'hôtellerie; il distribue les vivres, le foin, le vin, les lits, les matelas, de la même main dont il dispense les bénédictions et les amulettes. Nous étions au moins cent soixante, et il suffisait à tout avec l'aide de deux nièces et d'une servante, dont la plus vieille comptait à peine vingt printemps. Le saint père était de plus sonneur et bedeau; je l'ai vu le soir même sonner l'angélus, réciter le rosaire pour tout le monde, et fermer la porte de l'église. Après l'accomplissement de ses devoirs religieux commença le tapage des distributions profanes. Le saint père était curieux à voir et à entendre au milieu de ses hôtes : il allait, il venait, il criait, il lâchait de temps en temps quelques *irâ dè Déoû* comme un vrai muletier. Il appelait à tue-tête notre guide qui était de sa connaissance intime, et qu'il avait depuis long-temps baptisé du surnom de Miquelet; et toutes les fois qu'il ne pouvait se faire comprendre des douze Français qui faisaient cent fois plus de bruit que les cent cinquante Espagnols, sa voix criarde faisait retentir le nom

du truchemen, qui nous rendait en mauvais français le catalan du saint père. C'était un chaos de matelas, de draps, de couvertures qu'on se disputait, qu'on s'arrachait en criant; et comme j'étais tout aussi pressé que les autres, je faisais ma partie dans ce concert de voix discordantes qui étourdissaient le distributeur.

Tiré par-ci, tiré par-là,
Dans ce fatigant brouhaha,
Il ressemblait à la fortune,
Et nous à la tourbe importune
D'ambitieux solliciteurs,
Affamés d'emplois et d'honneurs;
Et le plus hardi, le plus leste
Ne laissait rien au plus modeste.
Et l'on voit de ces choses-là
A Paris comme à Nouria.

Mon tour vint enfin, et un signe d'intelligence que me fit le saint père en m'ouvrant une chambre dont il avait gardé la clef, me fit comprendre que j'étais l'objet d'une prédilection particulière. Le ruban que je portais à ma boutonnière lui avait fait supposer que j'étais un homme considérable. Le bonhomme n'avait pas voyagé en France; et comme nous étions deux enrubannés, il s'était informé de Miquelet auquel des deux il devait destiner la chambre d'honneur. Miquelet n'avait pas manqué de lui dire que j'étais un député; et croyant que ce n'était pas assez, il m'avait désigné comme un grand ami de l'ambassadeur d'Espagne que je connaissais à

peine. Dès-lors la chambre la mieux blanchie, la couche la plus propre, les draps les plus fins m'avaient été réservés; et de peur qu'on ne s'en fût emparé à mon préjudice, le curé avait mis la clef dans sa poche. Deux draps bien blancs furent jetés en sa présence sur ma couche par sa nièce, brune piquante à la taille élancée, et je soupçonnai fort que ces draps avaient déjà servi à un usage moins profane, car ils exhalaient une odeur d'encens et de cire qui les accusait d'appartenir à la lingerie particulière de la madone. Je laissai toute la responsabilité de cette profanation à mon hôte, et je m'endormis en lui donnant autant de bénédictions qu'il en avait distribuées dans la journée.

Mais mon sommeil, qui avait résisté à la cuisante irruption de la population accoutumée de tous les lits d'auberge espagnole, fut tout-à-coup interrompu par les cris de mes compagnons de voyage, et les sons précipités de la cloche. Je crus d'abord à un incendie. Mais le jour qui perçait à travers les volets de ma fenêtre, me rappela que nous avions pris la résolution de repartir à cinq heures du matin; nous l'avions dit au curé, et cet excellent homme, croyant nous faire un grand plaisir, nous avait répondu qu'il se leverait tout exprès pour nous dire la messe. C'était une marque de la plus délicate obligeance; le refus était impossible. Nous usâmes donc de la permission que nous donnait la chanson de Béranger; et dès que l'officiant fut rentré dans la sacristie, nous

demandâmes au jacobin quel était le majordome avec lequel nous avions à compter. « Le saint père, nous répondit le moine, toujours le saint père; et si vous croyez me devoir quelque chose, ajouta-t-il en riant, emmenez-moi à Paris. » J'avoue que nous ne fûmes point tentés de le satisfaire, malgré l'inévitable effet qu'aurait produit notre arrivée sur le boulevard avec un moine de St-Dominique en laisse.

Le curé mit un terme à notre facétieux entretien, et je fus stupéfait de sa demande. Nous étions arrivés seize, mulets et ânesse compris; nous n'avions à la vérité mangé que le foin et le sel de la maison, nos provisions de Thuès nous avaient suffi; mais nous avions usé des matelas et des draps du lit, brûlé des pins et des fagots; nos Roussillonnais avaient ébranlé les planchers du caravansérail et fait du tapage pour plus de cent francs. Le saint père m'avait envoyé de plus une tablette de chocolat avant la messe; eh bien, tout cela n'était estimé par lui que trois piécettes ou 3 fr. 50 de France. Nous donnâmes 10 fr. et il fut tenté de nous canoniser. Dans cette dernière causerie il nous montra les tristes aspérités de son séjour; et ne pouvant lui répondre en catalan que je comprenais à peine, je hasardai quelques mots latins pour entrer en quelque sorte dans le dialogue. *Si signor*, me répondit le bonhomme, et j'en suis encore à savoir s'il m'avait compris. Son séjour en effet n'est pas beau; mais il n'y passe que trois ou quatre mois

de l'année. Quand la saison du pélerinage est finie, il entasse son mobilier, son linge, sa batterie de cuisine, sa vaisselle, ses pots de toute nature dans la nef de son église, il ferme les grilles, laisse une seule chambre ouverte pour les voyageurs égarés, emmène le reste de son troupeau, et se réfugie dans la ville voisine. L'hiver arrive par là-dessus. Les deux églises, les deux maisons disparaissent sous la neige; et au retour de l'été tout est remis en place. La piété, la superstition même, sont les gardiennes de ce lieu saint. On ne cite qu'un seul exemple d'une légère dégradation; et je suis même tenté d'y voir une calomnie de l'esprit de parti. Le vallon ou pour mieux dire la conque aride de Nouria fut le dernier bivouac du célèbre Mina, qui fut défait le lendemain par les troupes du duc d'Angoulême; et c'est ce chef de guérillas que notre jacobin accusait d'avoir pillé le sanctuaire. Mais ce témoignage est fort suspect, et dans tous les cas, le pillage se serait borné à des vieilles portes qu'on aurait brûlées pour ne pas mourir de froid. Quant aux vitres, je suis bien sûr que les soldats de Mina n'en ont point cassé, car les fenêtres du caravansérail n'ont pas même de feuillure pour un châssis de croisée.

Cependant de gros nuages s'amoncelaient, sur les montagnes que nous avions à repasser. Tout annonçait un orage sur les hauteurs; le bon curé les regardait en soupirant. *Malè diè,* nous dit-il en sa langue.

Nous répondîmes : *si signor;*
Mais vous pourriez long-temps chercher dans votre tête
Ce qu'il nous offrit tout d'abord
Pour nous garer de la tempête.
Vous diriez capes et manteaux,
Couvertures ou parapluies : .....
C'étaient des médailles bénies,
Des images, des *ex-voto*,
Et nous étions trop hérétiques
Pour avoir foi dans ses reliques.

Nous nous en remîmes à la garde de Dieu; et nous regagnâmes la région des nuages par le même col des neuf fontaines qui nous avait conduits dans cet ermitage. Arrivés au sommet, nous ne pouvions plus nous distinguer les uns des autres. On mit en délibération si nous risquerions notre vie dans les ténèbres à travers les glaciers, les orages et les précipices qui nous séparaient encore de l'étang de Carança. Mes deux compagnons étaient souffrans, ils s'en retournèrent par le chemin de la veille, avec les muletiers. Nous partageâmes nos vivres, et je pris la résolution de mener à fin mon voyage avec les autres montagnards. Vous dire quelle est la nature du terrain que j'ai arpenté pendant une heure sur la foi de mon guide, me serait absolument impossible. Muni d'un gros bâton qui me servait d'appui, dirigé par Miquelet qui me précédait de deux pas, je tâtonnais, je marchais, je descendais, je glissais, je sautais, je tremblais même quelquefois; et c'est ainsi que j'arrivai au bord d'un nouveau précipice qu'on appelle la fosse du

géant. Ce géant était le gardien des mines d'or d'un roi d'Aragon. Il avait pour bâtons trois solives de ce métal qu'il eut la malice d'enterrer avant de mourir; et un vieux fou qui vit encore à Oletta, a passé dix ans de sa vie à chercher les trois gaules. La terre qu'il a fouillée n'était pas malheureusement susceptible de produire, il eut réalisé sans cela la fable de La Fontaine.

En descendant au fond de la fosse du géant, je m'aperçus que les ténèbres devenaient presque visibles; et je distinguai à ma gauche un large glacier dont nous avions jusque-là côtoyé les bords. Le brouillard se dissipa durant le trajet ou plutôt nous le laissâmes sur la montagne.

Un brillant rayon de soleil
Echappé de l'épais nuage
Vint éclairer notre voyage,
Dorer de son éclat vermeil
Tous les rochers du voisinage;
Et je crus assister à ce premier des temps
Où l'éternel, tonnant sur la nature entière,
Du chaos ébranlé sur ses vieux fondemens,
Fit jaillir d'un seul mot la vie et la lumière.

C'est au fond de ce passage enchanteur que nous aperçûmes enfin l'étang de Carauça. Une descente d'une heure nous y conduisit, et j'eus le plaisir de contempler cette nappe d'eau dont la tranquillité contrastait avec les eaux écumantes qui nous avaient assourdis pendant la route. Ce lac est assez joli pour un pays qui n'en fait pas état comme la Suisse. Ses eaux sont limpides et

profondes. De larges truites s'y jouaient sous nos pieds, et nos chasseurs en visèrent quelques-unes. Mais elles avaient la malice de disparaître au moment où on les ajustait; et je n'en connus pas le goût. Il fallut aussi me passer du quartier d'isard que m'avaient promis nos chasseurs, et que les gourmands du pays préfèrent au plus succulent des lièvres. Mes montagnards firent comme madame de Sévigné; ils me servirent des histoires au lieu de rôti. Ce fut d'abord un jeune homme qui était resté une heure suspendu au rocher que j'avais devant les yeux, et qu'il avait eu l'imprudence de gravir pour dénicher des aiglons. Vinrent ensuite les serpens de la contrée. Ils n'ont que deux pieds de long, avec un corps de quatre pouces de diamètre et une queue de rat. Leur blessure est mortelle, si l'on ne se hâte de leur couper la tête et d'en sucer le sang. Aucun homme vivant n'en a vu, mais il n'est pas un vieillard mort dont on ne cite le témoignage. Il y avait une histoire plus surprenante encore. Un berger avait apprivoisé une couleuvre. Elle arrivait à son coup de sifflet, et le berger lui donnait une tasse de lait de ses brebis. Cet homme avait quitté le pays depuis dix ans, quand il eut occasion d'y repasser avec un de ses amis. Il voulut l'amuser de ce spectacle, donna un coup de sifflet et la fidèle couleuvre reparut. Elle était devenue monstrueuse, c'était une façon de boa. Mais le berger n'ayant plus ni lait ni troupeau, le monstre, irrité d'avoir été joué, dé-

vora son ancien échanson. Le grand-père du conteur avait connu le berger, mais ce grand-père était mort depuis long-temps. Et à tout prendre, ces légendes valent celles de saint Gil et de sa marmite, sans rapporter autant de piécettes.

Le lac de Carança paraît avoir un mille de tour, et une roche de cinquante pieds de haut s'élève comme un siège de pierre à sa partie supérieure. C'est là, sans doute, que le géant du roi d'Aragon venait s'asseoir pour prendre ses bains de pied : j'y cueillis des roses alpines et de jolies violettes jaunes sans odeur. J'eus aussi le plaisir d'y prendre de charmans papillons, parmi lesquels se trouvait un bel apollon, qu'on ne rencontre que sur les hautes montagnes. Un de nos chasseurs en garnit sa casquette, ce qui lui donnait un faux air de Mercure avec des ailes battantes sur l'oreille. Mais c'est à nos pieds qu'il en fallait pour achever notre route. Nous suivions le torrent qui s'échappe du lac en écumant à travers des roches de granit. Le soleil, que nous avions tant désiré, nous faisait presque repentir de notre impatience à le revoir ; et nous soupirions après l'ombrage d'une forêt que nous découvrions au loin dans la gorge. Mais la forêt, la gorge et le soleil disparurent tout-à-coup derrière un épais nuage qui s'élevait majestueusement devant nous, comme ceux que l'Opéra fait descendre et remonter pour donner au machiniste le temps de préparer une décoration nouvelle.

Bercé des riantes sornettes,
Que le génie aux ailes d'or
Inspire à messieurs les poètes,
Je croyais qu'un Adamastor,
Enveloppé dans le nuage,
Allait d'une voix de Stentor
S'opposer à notre passage.
Mais les sorciers et les géans
Ne sont plus, hélas! de notre âge,
Et la magie a fait son temps.
Il ne nous reste, et c'est dommage,
Que les jongleurs et charlatans.

La sonnette d'un taureau me tira de mes illusions poétiques, et un troupeau de cent cinquante vaches nous annonça que nous rentrions enfin dans la région des vivans. C'était le troupeau communal de Fontpédrouse, qui passe quatre mois à paître dans ces gorges; mais n'allez pas vous fonder sur la pauvreté du pays pour croire que les maîtres de ces vaches tirent parti du lait qu'elles donnent. Les bergers seuls en vivent; ils jettent ce qu'ils ne boivent pas; et si vous voulez des fromages, faites-en venir de Roquefort ou d'ailleurs. Je comptai vainement sur ce lait pour me rafraîchir, l'heure de traire était passée. Mais le ciel vint à mon secours, en m'offrant de nombreuses touffes de framboisiers dont nous dépouillâmes à l'envi les branches épineuses. Un peu plus bas, car nous descendions toujours par une pente irrégulière, que j'évalue à un pied par toise, nous cueillîmes des groseilles que le soleil d'août venait à peine de mûrir, et nous entrâmes sous la voûte épaisse

d'un bois de noisetiers, de frênes et de bouleaux, dont l'ombrage nous suivit l'espace d'une lieue. Nous vîmes là, sur le revers d'une haute montagne, un immense taillis des mêmes essences. C'était le premier que nous eussions aperçu dans cette partie des Pyrénées, où l'industrie forestière est demeurée dans l'enfance. La nature a planté, les hommes abattent et ne replantent plus. Les villageois se plaignent des maîtres de forge; ceux-ci s'en prennent aux villageois, et les accusent de faire dévaster les jeunes pousses par les troupeaux. Les bois de l'état sont surtout mangés par les maraudeurs et ne rapportent point les frais de garde. Avant dix ans, toutes ces montagnes seront à-peu-près déboisées. Les forges manqueront d'affouage; les paysans n'auront plus de quoi se chauffer, et déserteront leurs cahutes pour mendier leur pain. Je regretterai un fort joli sureau qui se mêle aux frênes et aux noisetiers de cette vallée raboteuse. Les baies de cet arbuste ne se dressent point en parasol comme celles du nôtre. Elles pendent en grappes rouges comme celles du sorbier des oiseaux, mais plus petites et plus nombreuses, et l'effet en est charmant. Je n'ai vu nulle autre part ni ce sureau, ni le llampourde, ni le saule nain à côtes rouges; je les recommande à nos botanistes. Je leur signalerai encore un arbrisseau de neuf à dix pieds, dont un individu unique existe dans un jardin de Prades. La feuille est lancéolée, gauffrée, et commu-

nique aux doigts qui s'y frottent le délicieux arome du café moka. Sa fleur subit trois transformations : elle s'offre d'abord par grappes blanches comme un muguet renversé; puis vient une gousse verte, oblongue, comme celle du baguenaudier; et de cette gousse jaillit enfin un flocon de coton fin et blanc, auquel pendent de petites graines noires.

Je quitte la botanique et les frais ombrages de la vallée de Carança, pour rentrer dans toutes les horreurs d'une nature sauvage. Le torrent s'engouffre dans une gorge étroite, escarpée, et souffre à peine que les hommes entretiennent un sentier de deux pieds de large. C'est avec les énormes galets qu'il roule en écumant dans son lit, que l'industrie humaine répare chaque jour le sentier qu'il dégrade. Ce chemin passe fréquemment d'une rive à l'autre, à l'aide de ponts branlans formés de trois frêles solives de sapin ou de bouleau, sur lesquelles sont posées des dalles de schiste ou de granit. J'ai passé, dans un quart d'heure, quatorze de ces ponts, qui sont emportés à chaque orage et qu'on refait avec la même patience, parce qu'il est impossible de passer ailleurs, quand on n'est ni chamois ni chèvre. Bientôt le torrent refuse impitoyablement le passage. Il prend toute la gorge, il en est maître. Il a forcé les pauvres humains à se frayer un sentier sur la montagne même, à l'aide du pic et du salpêtre. On marche ainsi, l'espace d'une demi-lieue, sur une corni-

che qui n'a pas toujours un pied de largeur; le passage le plus dangereux est à deux cents pieds au-dessus du torrent, qu'il ne faut pas s'amuser à regarder. C'est assez de l'entendre; et nos Roussillonnais eux-mêmes étaient pressés d'arriver au bout. Eh bien! le croirait-on? les femmes de ce pays pratiquent de nuit et de jour ces périlleuses corniches, avec une charge d'un quintal sur la tête. Elles font huit grandes lieues, dont quatre avec ce fardeau, pour une misérable somme de vingt sous!

Il faut voir ces nymphes agiles
Trotter par bandes et par files,
Sur ces rocs sourcilleux de cailloux hérissés,
Le pied chaussé de l'espardille,
Et les cotillons retroussés,
Portant sur leurs fronts encrassés
Leur sac dressé comme une quille.
Leur chemise, au gré des autans,
Flottant à nu sur la rotule,
Découvre des jambes d'Hercule
Aux mollets nerveux et puissans;
Mais de leurs yeux l'agaçante prunelle
Eclate comme l'étincelle,
Sous des sourcils de jais dessinés en arceau;
Et quand les flots d'une onde pure
Ont, pour les fêtes du hameau,
De leurs fronts purgé la souillure,
Sous cette crasse et cette bure,
Vous retrouvez mainte figure
Qui de Rubens eût tenté le pinceau.

Je reviens à mon torrent. Je suis descendu de la corniche par un escalier taillé dans le roc, et j'en côtoie les bords sur une chaussée de galets,

entre deux rochers coupés à pic comme les deux tours de Notre-Dame. On dirait que la main des hommes lui a frayé ce passage, qui termine de la manière la plus pittoresque cette singulière vallée. Nous retrouvâmes le village de Thuès à la sortie de la gorge.

Au milieu du riant bocage,
Où le torrent impétueux,
Qui m'avait assourdi de son bruyant tapage,
Engloutit dans la Têt ses flots tumultueux;
Et la Têt à son tour va dans la mer profonde
Engloutir ses flots mugissans;
Et je me rappelais ces fougueux conquérans,
Et ces tribuns à brillante faconde,
Qui font tant de bruit en ce monde,
Pour finir comme les torrens.

J'ai rejoint enfin mes deux compagnons de voyage et la mule *Raté*, et après avoir à grand'-peine remis en selle mes jambes harassées, j'ai regagné au pas la ville de Prades, où je mets en ordre des souvenirs qui n'amuseront peut-être personne.

VIENNET
de l'Académie française.

TOM-TRICK.

I.

Le père et le fils.

En l'année 1660 et par un beau soir de printemps, un vieillard, dont le costume plus que modeste était loin de trahir la noble origine, et une jeune fille d'une exquise beauté, suivaient silencieusement l'étroit chemin creusé à mi-côte sur le flanc droit de la Clyde et qui mène de Lanark à Stone-Byres. Une singulière délicatesse de formes, apanage ordinaire de l'aristocratie de naissance, annonçait chez lord Graham et sa fille l'habitude de cette vie nonchalante des cours, qui se nourrit d'ennui et d'oisiveté. Aussi le vieillard paraissait-il aspirer ardemment au terme de son voyage. Quant à

Lucy, ses membres frêles commençaient bien à demander grâce; mais à vingt ans, on a l'amour-propre du courage et l'on ne se plaint qu'à toute extrémité. Elle ne voulait point s'avouer vaincue, et usant de mille stratagèmes pour abréger la route, tantôt elle cherchait à se rappeler les refrains populaires qu'elle avait entendus en posant le pied sur la terre d'Ecosse, tantôt elle riait de sa propre fatigue ou s'efforçait de communiquer à son père quelques-unes des émotions que soulevaient dans son âme tous ces étranges spectacles d'une nature sauvage et inconnue, espèce de monde magique dont l'aspect la faisait alternativement passer de la surprise à l'effroi et de l'effroi à l'admiration.

— Quel magnifique tableau, disait Lucy, et que toutes les merveilles étincelantes de nos cités seraient pauvres et mesquines auprès des sombres beautés de ce désert. Comme ces sapins s'élancent fièrement au-dessus de nos têtes et que leur dentelure noire se découpe bien sur l'horizon! Et ces rochers énormes qui se penchent comme pour nous regarder, ne dirait-on pas des géans immobiles, étendant les bras sur le torrent qui gronde, et prêts à descendre dans l'abîme? ne trouvez-vous pas, mon père, que l'ombre fraîche de ce sentier, d'où nous apercevons l'écume blanche de la Clyde à travers la fumée transparente de ses eaux, a quelque chose qui pénètre l'âme et transporte l'imagination?

— Je n'ai plus votre enthousiasme, Lucy, répondit le comte avec un morne sourire, — et la vieillesse, en refroidissant l'esprit, transforme les aspects qu'embrasse l'œil fatigué. Bien avant que le sang se fige dans les veines, la poésie s'éteint dans le cœur. Cette belle nature, que vous admirez, parle un langage que je ne comprends plus, et pourrait-il en être autrement, Lucy? nous saluons tous deux la vie, vous d'un cri d'espérance, moi, d'un regard découragé. Vous arrivez, moi je pars. Et je n'en ai point de regret, car la tombe me donnera ce que la vie m'a si long-temps refusé: le repos.

— Mon père, éloignez ces tristes pressentimens. Notre sort ne va-t-il pas changer? notre exil n'est-il pas fini? ne savons-nous pas, de source certaine, que l'influence du long parlement diminue de jour en jour et que l'Angleterre, affaiblie par tant de blessures, tourne ses mains suppliantes vers l'étoile brillante de la royauté qui remonte à l'horizon? Vienne le triomphe de Charles II, et le calme ne sera-t-il pas assuré à vos vieux jours?

— Oui, le rétablissement de Charles est prochain. Mais sachez-le bien, Lucy, le soleil le plus pur traîne après lui des vapeurs ardentes, et ces vapeurs finissent par former les tempêtes. Charles sera roi, mais, comme un vent d'orage, le souvenir de la république agitera, long-temps encore, le flot populaire. Là encore, il y aura lutte, il y aura combat. Alors, malheur au pilote vieilli

dont le coup-d'œil sera coupable d'incertitude ou de paresse! c'est lui que le flot engloutira.

— Ce que vous dites là, mon père, pourrait arriver, si vous n'aviez résolu de vous tenir à l'écart des tourmentes politiques que l'avenir réserve à l'Angleterre. Nous ne retournerons à Edimbourg qu'après l'entier rétablissement de l'autorité légitime. Jusque-là, qu'avons-nous à redouter? nous vivrons dans une retraite profonde, et je ne crois pas que le bruit des guerres civiles vienne jamais tirer de leur sommeil les échos du vieux château de Loch-Tall...

— Hélas! ma pauvre enfant, reprit lord Graham d'une voix sombre, — vous oubliez que lorsque le présent nous fait grâce, le passé nous poursuit de ses souvenirs... En franchissant le seuil du château de Loch-Tall, je ne pourrai m'empêcher de songer à mon frère, — à votre oncle, — dont tant de fois on vous a raconté l'histoire. Quand nous verrons ces cours abandonnées, ces grandes salles froides et vides, dont les portes n'ont pas été ouvertes depuis sa mort, nos yeux se rempliront de larmes, car nous nous rappellerons que la hache a coupé la plus noble branche de notre race, et que nous devons cet héritage au bourreau.

Ces paroles pénétrèrent Lucy d'une triste émotion. Elle continua à marcher en silence; mais bientôt elle s'arrêta et fit signe à son père de prêter l'oreille à un bruit qui grossissait à chaque pas.

—Ou je me trompe fort, dit la jeune fille, ou ce que nous entendons n'est autre chose que le bruit de la cataracte de Stone-Byres.

— Nous nous arrêterons au village, dit le comte en doublant le pas..

En moins d'un quart d'heure, ils parvinrent à la cataracte dont les mugissemens furieux se mêlaient aux premiers sifflemens de la bise du soir, et découvrirent, au fond de la vallée, quelques feux épars çà et là dans l'ombre : lord Graham respira.

C'était fête à Stone-Byres, fête modeste et simple comme celles de tous les pauvres bourgs d'Écosse. Le matin, une prière en commun au patron du lieu, le soir quelques danses sous les grands chênes à la lueur des étoiles. L'arrivée de deux étrangers, à pareille heure, était presque un événement; il en résulta une légère interruption dans les jeux des villageois. Mais Lucy ne leur laissa pas le temps de satisfaire leur curiosité, car ayant avisé une auberge d'apparence convenable; elle aborda un vieillard assis sur la porte, et s'informa si son père et elle pourraient se reposer dans sa maison.

—Par saint André, dit le montagnard en souriant, il faudrait que le vieux Burk-Staane fût aveugle et sourd pour ne pas se laisser prendre à ces yeux charmans et à cette voix de syrène. Entrez, ma belle enfant, entrez; vous avez l'air fatigué. Justement le souper est tout prêt : faut-il vous le servir?

— Mon père et moi, nous avons bien besoin de repos, dit Lucy.

— Bah! reprit Burk, ce sera l'affaire d'un instant; soupons d'abord et nous verrons ensuite. Je reviens dans la minute.

Burk sortit. En même temps un jeune homme de vingt-huit ans environ parut à l'autre extrémité de la salle. Bien qu'on reconnût sur le visage du nouveau venu le type de rudesse particulier aux enfans des montagnes, il portait dans toute sa personne un air de distinction qui n'échappa point à la clairvoyance de Lucy. Il s'assura que Burk-Staane ne pouvait plus l'entendre, et s'approchant avec mystère du noble voyageur :

— Vous êtes lord Graham, lui dit-il.

— C'est vrai, balbutia le comte interdit.

— Vous venez prendre possession du château de Loch-Tall?

— C'est encore vrai.

— L'homme à qui vous avez parlé ici sait-il qui vous êtes?

— Non.

— Tant mieux. Je me charge de le lui apprendre.

— Mais, monsieur, dit lord Graham en le mesurant de la tête aux pieds, que devons-nous penser d'une semblable inquisition? Avez-vous reçu du ciel le don de pénétrer les secrets des hommes, — ou plutôt la police de cette pauvre république aux abois vous a-t-elle chargé de nous surveiller et de nous suivre?

— Je ne suis ni devin ni espion, et la mission dont je m'acquitte est une mission de paix et de salut. Je vais bien vous surprendre, car rien de ce qui vous touche à l'heure présente ne m'est étranger. — Vous étiez à Dernstall, sur la terre d'exil, lorsqu'un avis du général Monk vous a rappelé à Londres. Là on vous a annoncé le prochain rétablissement de Charles II, votre roi et le mien, — et votre premier souhait a été de revoir cette Écosse chérie où vous aviez laissé tant de souvenirs. On vous a restitué vos droits sur le fief de Loch-Tall, et c'est, appuyé sur ces droits sacrés, que vous venez ouvrir cette porte si long-temps verrouillée et rendre son maître au vieux manoir...

— Tout cela est vrai, dit lord Graham, — et demain j'espère...

— Non pas demain, — interrompit le jeune montagnard, — et voici pourquoi. Pendant que vous voyagiez à petites journées, côtoyant nos torrens rapides et l'œil borné par l'horizon de nos rocs sauvages, vous ignoriez ce qui se passait à Londres, — vous ne saviez pas qu'une nouvelle éruption avait ouvert les flancs du volcan mal éteint. Oui, mylord, la république a ramassé son épée, et notre cause, — la cause de Charles II, — a reçu un violent échec. Le général Lambert s'est évadé de la tour de Londres et rallie ses troupes dispersées ; sans doute ce n'est là qu'un revers passager et la justice de Dieu triomphera... En attendant, il faut courber la

tête, et demander à la prudence la victoire qu'un courage aveugle ne ferait que compromettre. Et maintenant, il me reste à vous dire, pour vous prouver que ma science n'a rien que de naturel et d'humain, que je tiens ces renseignemens de votre ami sir Horace Ashley, capitaine de l'armée royaliste, qui me les a envoyés par un courrier dont le cheval, lancé au galop sur la grande route, n'a pas eu de peine à vous devancer d'une trentaine d'heures.

— Sir Horace Ashley! s'écria Lucy avec un mouvement de joie qu'elle réprima aussitôt; puis elle reprit tristement : Eh quoi? de nouveaux dangers! que faut-il faire, bon Dieu!

— Vous confier à moi, milady, répondit d'un ton grave le jeune Écossais, dont le regard fier rencontra alors le regard humide de Lucy; — quant à vous, mylord, — ayez soin de mieux croiser ce surtout qui laisse apercevoir votre pourpoint de velours et ses brocards d'or, et lorsque mon père va rentrer, — car c'est mon père que vous avez vu tout-à-l'heure, traitez-le comme votre égal, choquez votre verre contre le sien! — Mais surtout qu'il ne sache pas qui vous êtes?

— Mais pourquoi craindre votre père? demanda timidement Lucy...

— Pourquoi?.......

Burk-Staane rentra en fredonnant. — Georges remit sa réponse à plus tard et les lèvres entr'ouvertes de lord Graham et de sa fille se fer-

mèrent, comme frappées d'un engourdissement subit. Le vieux montagnard était chargé de provisions qu'il déposa sur la table avec une sorte de symétrie coquette, en disant :

— Vous ne ferez point un très bon repas, mes honorés hôtes. Un quartier de chevreuil et quelques fruits secs, voilà tout ce qu'il me reste à vous servir. Au surplus, c'est offert de bon cœur et l'appétit, dit-on, supplée à la qualité. A table, à table! et si vous voulez bien le permettre, mon fils et moi nous vous tiendrons compagnie.

— Notre intention, dit Lucy, était de vous le demander...

— Aussi gracieuse que belle! murmura Burk-Staane en souriant. Mais nous perdons le temps en vaines paroles et je ferais mieux de remplir vos verres. Un mot encore pourtant. Plairait-il à mes convives me dire leur nom, afin que je puisse le joindre dans ma pensée au souvenir de cette soirée?

Lord Graham et Lucy se regardèrent avec effroi.

— Mon père, dit Georges après un court silence et avec une intention marquée, je croyais que l'hospitalité des montagnards d'Écosse avait, par dessus tout, horreur des exceptions, qu'elle était ouverte à tous, égale pour tous, et qu'elle ne s'abaissait jamais à une indiscrète curiosité. Est-ce donc à l'élève civilisé de l'université d'Oxford de rappeler cette noble maxime au puritain de Stone-Byres?

Burk ne répondit pas, mais une contraction nerveuse des muscles de son visage, trahit l'effort violent que s'imposait sa colère pour ne pas éclater au dehors.

— Au reste, reprit Georges avec assurance, votre question est en retard et vos hôtes y ont répondu d'avance. Vous avez pour convives sir James Lindsay, bon bourgeois d'Édimbourg et sa fille Lucy. Ils viennent, munis d'un pouvoir de la république, s'installer en maîtres au château de Loch-Tall...

— A Loch-Tall! dit machinalement Burk, en s'adressant à lord Graham, mais encore étourdi de la remontrance de son fils. C'est tout près d'ici. Ce matin encore, Tom-Trick, le cheval de Georges, m'y a conduit en moins de rien. Ah! c'est un beau fief — et qui n'a pas son pareil à dix lieues à la ronde. Et, sur ma foi, si c'est une largesse de la république...

— Ce n'est point une largesse, interrompit Georges une seconde fois, encore moins une faveur. La république, en transmettant à sir Lindsay le fief de Loch-Tall, a entendu le récompenser des éminens services qu'il lui a rendus dans maintes circonstances, et notamment lors du procès et de la condamnation du roi Charles I.

Lord Graham et sa fille ne savaient que penser du nouveau baptême qu'on les forçait d'accepter, lorsque Burk le consacra définitivement par un toast.

— A sir James Lindsay, s'écria-t-il en élevant son verre, — et à la république, dont, à ce que je vois, il est un des plus zélés défenseurs.

Lucy baissa les yeux et, sur un signe de Georges, lord Graham, que nous appellerons momentanément sir Lindsay, choqua son verre contre celui de Burk-Staane.

Mais il ne put répéter le toast. La force lui avait manqué.

II.

Le monomane.

Avant de passer outre, il est nécessaire d'expliquer les motifs de l'étrange dissidence qui existait entre Burk-Staane et son fils. Le premier était puritain, le second ne cherchait pas à déguiser son dévoûment à la cause des Stuarts. Cette espèce de guerre ouverte, de père à fils, datait déjà de loin. Elisa Ryle, que Burk avait épousée par amour, était d'une famille depuis long-temps attachée à l'ancienne maison régnante. C'est elle qui jadis avait obtenu que Georges, au lieu de s'enterrer dans le désert de Stone-Byres, allât faire ses études à Oxford. Elle craignait déjà pour lui l'influence des conseils de Burk, dont les idées, toutes grossières et toutes vagues qu'ellés fussent, commençaient déjà à se tourner vers la réforme. En l'année 1649, le puritain ayant métamorphosé sa petite maison en un club bruyant, Elisa Ryle, que sa nature douce et paisible rendait ennemie de ces

sombres controverses, où elle n'avait pas même son franc-parler, avait déserté, à la suite d'une querelle, le toit conjugal, décidée à n'y plus rentrer, car ce qui s'y passait alors lui semblait une profanation dont elle ne voulait être ni témoin ni complice. A cette époque, Georges sortit d'un des colléges d'Oxford, et rejoignit sa mère à Londres. La mère acheva l'éducation de son fils, et le fils consola pieusement sa mère. Elle le présenta à un vieux serviteur de Charles Ier, le chevalier William Moor, qui le prit en amitié et lui fit obtenir une lieutenance dans l'armée d'Hamilton. Georges avait à peine dix-neuf ans, et sans doute il eût justifié une faveur aussi grande, si l'épée qu'on lui mettait aux mains ne lui fût presque aussitôt devenue inutile. L'exécution de Charles Ier le condamna au repos. La pauvre Elisa Ryle, qui avait supporté noblement toutes les rigueurs de sa destinée, sentit se briser son courage à cette dernière épreuve. Huit jours après la catastrophe de White-Hall, Elisa mourut dans les bras de Georges. Ses paroles suprêmes furent recueillies par le jeune homme avec un respect religieux. Elle lui légua son amour pour les Stuarts. C'est alors que son protecteur William Moor, inquiété par le parti vainqueur, avait pris la fuite en lui laissant, à titre de présent et comme souvenir, le cheval que nous avons entendu appeler Tom-Trick par Burk-Staane. Georges était donc revenu à Stone-Byres, où il avait retrouvé son

père qu'il connaissait à peine. Tous les germes de résistance qu'Elisa Ryle avait semés dans son âme, se développèrent chaque jour davantage. La triste aventure de Montrose acheva de perdre Burk dans l'esprit de son fils, et dès-lors, tous deux réunis dans une apparente communauté, mais réellement divisés de cœur, vécurent, l'un des produits de sa ferme, l'autre d'un revenu modique que la mort de sa mère lui avait assuré.

Maintenant si le lecteur s'est bien pénétré de la position respective des personnages de cette scène, il comprendra sans peine le silence monotone d'un repas commencé sous de si étranges auspices. Le nouveau Lindsay était fortement préoccupé des mauvaises nouvelles qu'il venait d'apprendre, et des conséquences que pouvait avoir pour lui un changement de nom qui serait découvert tôt ou tard. Lucy, livrée à des réflexions à-peu-près semblables, sentait toutes ses espérances mourir au fond de son âme, ou plutôt elle les voyait fuir devant elle, comme ces feux qui glissent sur la mer devant le navire qui les poursuit. Georges craignait qu'une imprudence ne compromît l'effet de la ruse qui devait servir de sauf-conduit à lord Graham et à sa fille. Quant à Burk, il attribuait le mutisme de ses hôtes à un violent appétit, et, pressé lui-même par la faim, il ne songeait guère à deviner les pensées secrètes qui couvaient sous cette apparente immobilité. Cependant il n'était pas

d'avis de terminer cette première entrevue sans avoir échangé quelques paroles avec son hôte, et bien que la position de sir Lindsay, représentant du peuple écossais au parlement de Londres, fût bien supérieure à la sienne, il le croyait trop imbu des principes austères du presbytérianisme pour ne point fraterniser avec lui. D'ailleurs, dans un repas, les extrêmes se rapprochent et les distinctions s'oublient. La table est le véritable autel de l'égalité. Burk finit par traiter Lindsay en camarade, et, en dépit de ses répugnances, force fut à Lindsay de se laisser faire. De temps en temps, Georges venait à son secours, répondait pour lui ou l'encourageait du regard à persister dans une dissimulation dont il était loin, au reste, de comprendre toute la nécessité. Burk, qui ne soupçonnait rien, parlait à tort et à travers avec d'autant plus de verve et d'abondance que ses interlocuteurs ne lui répondaient que par de simples monosyllabes. Il trouva moyen, tout en soupant, de tracer un tableau complet de la réforme et de ses résultats plus ou moins satisfaisans. Il parla successivement des *levellers* ou défenseurs de la loi agraire, des papistes, des partisans de la *cinquième monarchie*, avec une volubilité et une assurance qui n'eussent point déparé le discours d'un docteur illuminé prêchant le covenant. Arrivé à Cromwell, il reconnut dans ce grand politique deux individualités bien distinctes, deux hommes tout différens, le

régicide d'abord, et ensuite le protecteur, déclarant avec franchise qu'il estimait infiniment le premier, mais qu'en revanche il aurait envoyé de bon cœur le second à la potence, si une fièvre maligne ne l'eût enlevé fort à propos. Quant à Charles II, ce fut à peine s'il daigna s'occuper de lui. Il était si intimement convaincu de l'aversion de toute l'Angleterre pour les Stuarts, qu'il regardait toutes les tentatives des royalistes comme des folies, et le roi lui-même comme un fou.

Quand Burk-Staane eut achevé sa péroraison, la discussion, que nul n'avait intérêt à soutenir, demeura bien et dûment close. L'orateur put attribuer tout à son aise à la force persuasive de son raisonnement cet abandon simultané du droit de réplique. Il n'alla pas plus loin, — et, reprenant un morceau de chevreuil dans son assiette, il se disposa à réparer le temps perdu. Le premier effet de cette trève fut de soulager momentanément Lindsay du poids de ces préoccupations étrangères, et de le rendre tout entier à ses propres réflexions. Mais peu-à-peu, ses idées s'obscurcirent, un épais bandeau voila ses yeux. La fatigue triomphait : il s'endormit.

— Monsieur, dit Lucy à Georges en baissant la voix, — le château de Loch-Tall est donc bien près d'ici?

— Avec notre chariot, vous y seriez en moins d'une demi-heure.

— Si nous partions ce soir? reprit-elle après

un moment d'hésitation et en regardant avec une frayeur concentrée le vieux Burk dont toute l'attention paraissait fixée sur un plein verre d'ale qu'il venait de se verser.

— Je vous comprends, dit Georges. Si vous le désirez, je vais tout préparer pour votre départ. Tom-Trick sera bientôt attelé.

— Mais j'y pense... en quel état est le château? y trouverons-nous seulement des lits?

— Ceux qui y étaient n'ont pu en être enlevés... Voilà plus de dix ans que les portes n'ont été ouvertes.

— Comment, fit Lucy étonnée, personne n'y a donc pénétré depuis la mort du marquis de Montrose?

Lucy avait à peine achevé sa phrase que Georges avait tendu les mains vers elle, comme pour lui imposer silence. Mais il était trop tard. Burk-Staane s'était levé et promenait dans tous les sens son regard vitreux et terrifié. On eût dit qu'un bruit mystérieux avait frappé son oreille et qu'il cherchait à en deviner la cause. Lucy voulut demander une explication à Georges, mais Georges posa un doigt sur sa bouche et s'approcha avec précaution de Lindsay, dont le profond sommeil était attesté par la lenteur régulière de sa respiration. Il s'assura que ses yeux étaient bien fermés, et se tournant du côté de Lucy, il se contenta de lui dire : — Heureusement, il dort!

Mais Burk n'avait fait nulle attention à ces pa-

roles de Georges. Une voix terrible avait retenti dans l'air. Il n'entendait, il ne voulait plus entendre qu'elle. Ses traits avaient pris une expression pénible de souffrance et d'égarement. Il s'approcha de Lucy, et lui dit d'un accent profondément ému :

— Vous avez prononcé un nom magique. Ce nom est la gloire et le tourment de ma vie. A cause de ce nom, le ciel m'est ouvert ou l'enfer m'attend !

— Que voulez-vous dire, bégaya Lucy toute tremblante.

— Ecoutez. Il y a dix ans de cela. Nous étions en 1650. Le sol anglais, fécondé par la sanglante rosée de Wite-Hall, se couvrait au loin des germes naissans de la liberté. L'Ecosse seule, l'Ecosse, rebelle à cette impulsion généreuse, se passionna pour un fantôme, prit parti pour un simulacre de royauté, et se proclama l'esclave de Charles II. Mais deux camps allaient se trouver en présence. La puissance des covenantaires s'organisait au sein même de ce chaos. Ce fut alors qu'un zélé partisan du roi, décidé à étouffer au berceau l'indépendance de l'Ecosse, vint débarquer aux Orcades, et déchaîna sur notre terre, déjà si malheureuse, une armée barbare, composée d'aventuriers du dehors et de presque tous les mécontens du pays. La partie était engagée dans ce coup décisif. L'agresseur ne fut pas considéré seulement comme un zélateur isolé de Charles. On le signala aux covenantaires

comme le représentant redoutable du principe royaliste en opposition avec le vœu populaire. Les indépendans l'attaquèrent avec vigueur et remportèrent une victoire éclatante. Peut-être la honte de la défaite suffisait-elle à la punition du rebelle (c'est ce que Dieu jugera plus tard, et ce dont je vous rends aujourd'hui l'arbitre). Soldat volontaire de l'armée victorieuse, j'étais revenu depuis quelque temps dans ma chaumière, — une pauvre chaumière au versant des montagnes de Loch-Tall, — lorsque par un soir d'hiver, un homme, enveloppé dans un plaid de paysan, couvert de neige et appuyé sur un bâton noueux, vint humblement implorer asile pour la nuit. Il semblait harassé et livré à de sombres agitations. Ce fut à peine s'il put bégayer un nom, que je ne cherchai même pas à entendre. Il s'étendit sur le lit que j'avais préparé, et ne tarda point à s'endormir. Pendant qu'il dormait, un parchemin carrément plié, glissa sous la plaude brune qui le déguisait. Un infernal pressentiment traversa mon cerveau. Je pensai que cet homme se cachait. J'hésitai un moment, mais la curiosité l'emporta. Je ramassai le parchemin qui contenait divers papiers. L'étranger fit un mouvement, son manteau s'ouvrit et son riche costume acheva de me convaincre. Le doute ne m'était plus possible. J'avais chez moi le chef proscrit des bandes royalistes.

— Le marquis de Montrose? s'écria Lucy en reculant d'effroi.

— Votre oncle, ajouta Georges tout bas.

— Oui, reprit Burk dont l'égarement redoubla à cette interruption de la jeune fille, oui! le marquis de Montrose! alors une lutte s'établit dans mon cœur, lutte affreuse, terrible, déchirante! d'un côté, le cri de la pitié: de l'autre, le cri du devoir! que vous dirai-je? un éclair passa sur mes yeux et dans cet éclair, je crus que Dieu lui-même me montrait la balance de l'éternelle justice et que la vie d'un homme y pesait moins que le salut d'un peuple.... Je dénonçai le fugitif... Vous savez le reste... Jacques Graham, marquis de Montrose, fut conduit à Edimbourg pour y être jugé — et des mains qui l'avaient livré, il passa dans celles du bourreau!

Ici finit la confession de Burk. Une larme brilla sous sa paupière, mais il l'essuya aussitôt. Cependant de larges gouttes de sueur roulaient sur les joues de Georges et l'on eût dit à voir Lucy immobile et pâle comme une statue, qu'elle venait d'être pétrifiée par la foudre.

— Que pensez-vous de ma conduite, reprit froidement Burk-Staane, et quel prix croyez-vous que lui réserve l'éternité?

Georges frissonna. Mais Lucy avait rappelé son courage et elle répondit d'un accent plein d'une douce conviction.

— Devant la loi divine, votre action peut être répréhensible, mais qui sait? l'amour de la patrie est une seconde religion, et comme je ne doute pas qu'une intention pieuse vous ait

guidé dans cette voie, qui est peut-être celle de l'erreur, je crois aussi que Dieu vous en tiendra compte et que, ne pouvant vous condamner ni vous absoudre, il vous recevra dans sa grâce inépuisable, comme un pécheur digne de miséricorde et de pardon.

Cette réponse, dont la dignité calme avait excité l'admiration de Georges, fit néanmoins vibrer dans l'âme de Burk la corde d'une secrète mélancolie. Ce n'était pas là une complète réhabilitation. Il ne se trouvait pas suffisamment justifié par le verdict indulgent de Lucy. Georges le voyant plongé dans une de ces réflexions muettes auxquelles il était depuis si long-temps accoutumé, lui frappa sur l'épaule en le priant de venir l'aider à harnacher Tom-Trick. Tout préoccupé qu'il fût, le montagnard ne se fit pas prier et suivit son fils sans dire un mot.

Quelques minutes après, la porte se rouvrit. Une jolie paysanne, accorte, rosée, bien prise sous un corsage rouge qui dessinait la taille la plus svelte et la plus gracieuse, entra vivement, puis s'arrêta tout-à-coup, comme effrayée par la vue des deux étrangers. Elle hésita si elle devait fuir ou rester; mais un geste amical de Lucy la rassura à propos. Alors, elle marcha sur la pointe des pieds, comme les enfans qui jouent à cache-cache et de l'air d'une personne qui en poursuit une autre. Elle regarda tout autour d'elle et ne vit pas celui qu'elle cherchait. Son désappointement s'exprima par une petite bou-

derie toute charmante. Puis soudain une gaîté naïve reparut sur son front, et on eût pu lire sur ses lèvres indiscrètes ces deux mots échappées de son cœur : le voici ! effectivement, la voix de Georges avait retenti dans la cour. La jeune fille s'élança de ce côté et fut bientôt auprès de son fiancé.

—Eh! que fais-tu là, Georges? Pourquoi m'avoir oubliée si long-temps? Méchant, tu ne veux donc plus danser avec moi?

Pour la première fois, Georges se sentit mal à l'aise devant Annah.

—Tu le vois, ma bonne Annah, dit-il d'un ton qui déguisait mal son embarras, mon père a besoin de moi; il faut que j'aille au château.

— Au château? mais il n'y a personne.... quelle nécessité?

—Il n'y a personne au château, c'est vrai, reprit Georges; mais dans une heure il sera habité par sir Lindsay et sa fille. Ce sont ces deux étrangers que tu as dû voir à table. Je les conduis et je reviens.

Il finissait de parler, lorsque Lucy, qui avait réveillé son père, arriva près du chariot. Tous deux y montèrent avec empressement, en disant adieu à Burk-Staane. Georges occupa le siège de devant, et Tom-Trick, tout joyeux de cette promenade imprévue, secoua la tête, frappa la terre de son sabot impatient, et, au premier avertissement du fouet de Georges, abattit sa croupe par une dépression élégante, et partit comme un trait.

Georges absent, Annah restait seule, toute seule. Car sa beauté, et sa supériorité d'esprit lui avaient suscité à Stone-Byres plus de sourdes jalousies que d'amitiés franches, et, depuis trois ans qu'elle était orpheline, elle vivait dans une entière retraite avec un vieillard respectable nommé John Care, qui avait reçu de sa mère mourante la sainte mission de veiller sur elle, mission dont il s'acquittait avec la tendresse et la vigilance d'un père. Mais ce n'était pas à lui qu'elle eût voulu confier ces petits chagrins de jeune fille dont l'aveu est parfois si difficile. Annah se contenta donc de maudire tout bas la fatalité qui la séparait de Georges, à l'heure même où elle avait tant compté sur lui pour soutenir, dans son innocent orgueil de fiancée, sa rivalité avec les autres fiancées du village. Elle avait si bien savouré d'avance le plaisir de se pavaner au milieu de ses compagnes, avec son jupon court, sa croix d'or et ses nattes blondes qui caressaient ses blanches épaules; elle avait tant travaillé à se faire jolie, non pour elle, non pour tous ceux qui allaient la regarder, mais pour rendre Georges fier et heureux, — qu'un découragement cruel glaça son cœur quand cet espoir fut déçu, quand tout ce rêve s'évanouit. Encore; si elle avait pu le suivre! mais non. Il lui fallait retourner au bal triste et seule, sans désir et sansbut et, pour jeter une dernière goutte dans cette coupe d'amertume déjà si remplie, il lui fallait mêler son chagrin à toute cette joie, confondre

ses larmes avec ces sourires, et avoir devant ses yeux, durant la soirée entière, tout le bonheur insultant des autres. Et puis, un paysan curieux et bavard n'alla-t-il pas semer le bruit qu'au moment où Georges partait, Annah s'était mise à pleurer? La nouvelle eut un succès immense. En moins d'un quart d'heure, elle fut dans toutes les bouches, et quand Annah revint au bal, chacun put s'assurer, d'un coup-d'œil charitable, qu'elle avait les yeux rouges et les traits renversés. Les plus méchans la plaignirent tout haut, et lui demandèrent, avec un hypocrite empressement, la cause de son chagrin. Les autres ne s'en occupèrent pas. Du reste, on regarda généralement l'abandon de Georges comme le signal d'une rupture, et cet événement, augmenté de tous les commentaires auxquels il devait nécessairement donner lieu, prêta un intérêt piquant à cette pauvre fête de Stone-Byres qui, sans cela, eût été assurément la plus monotone et la plus ennuyeuse du monde.

Cependant, comme les danses allaient cesser, Georges reparut. Annah s'élança vers lui, et la promenade qu'ils firent tous deux en causant et en se tenant par le bras, détruisit jusqu'à un certain point l'impression défavorable qu'avait produite l'absence de Georges. Annah ne songea d'abord qu'à donner un libre cours à sa joie, et à puiser dans cette minute tant désirée l'oubli de plusieurs heures de souffrance; mais bientôt elle s'aperçut que Georges était froid et rêveur,

et qu'il répondait à peine à ses questions. Peu-à-peu, elle parla moins... puis elle ne parla plus du tout. Alors ce fut Georges qui renoua l'entretien, mais d'une façon si pénible et si froide qu'elle comprit confusément qu'il ne lui parlait ainsi que par contenance et pour ne pas l'attrister. Un amer sanglot qui gonflait son cœur déborda dans ses paupières; elle pleura. Qui le croirait? Georges ne vit rien; Georges n'entendit rien. Georges n'était plus lui-même. Il eût fallu pour deviner les tortures d'Annah l'intelligence sympathique qui vient de l'âme, et l'âme de Georges n'était plus en lui; elle était perdue dans un rêve impossible; elle s'en allait au hasard, ne sachant trop ce qu'elle cherchait, s'égarant en mille espérances confuses... et Annah voyait bien qu'il en était ainsi. Elle ne sentait plus l'étreinte si douce du bras de son fiancé. Alors elle se laissa prendre à une frayeur superstitieuse, et pensa que peut-être elle s'était trompée et que ce n'était pas lui. Elle le regarda à la dérobée. Hélas! pauvre Annah! c'était bien Georges, — mais Georges infidèle, Georges, moins son amour et son cœur.

Puis vint l'adieu, puis la séparation. Déjà ces deux âmes ne vivaient plus de la même vie. L'une se brisait, l'autre croyait renaître. La malheureuse enfant, dévorée des premières atteintes de la jalousie, ne put même se soulager par l'oubli qu'apporte le sommeil. Trop de larmes empêchent les yeux de se fermer.

La nuit se passa, rapide pour lui, lente pour elle. Elle ignorait encore quel malheur elle devait redouter, mais elle comprenait qu'il y en avait un, prêt à la frapper dans ce qu'elle avait de plus précieux, l'illusion de son amour. Georges, au contraire, retrouva en rêve son fantôme bien-aimé, et lorsqu'en s'éveillant, il voulut expliquer ses souvenirs, il se rappela qu'il avait rêvé de Lucy.

Au matin, le soleil transforma les pics grisâtres des montagnes en rouges créneaux de feu. Tout annonçait une journée plus belle encore que la précédente.

— Si nous allions visiter nos nouveaux voisins, dit Burk à son fils en se levant. Le temps est superbe. Nous irons à pied et nous laisserons reposer Tom-Trick jusqu'à demain.

Georges aurait voulu que Burk ne mît jamais les pieds au château de Loch-Tall, mais la crainte de lui inspirer des soupçons et peut-être aussi le désir qu'il avait lui-même d'y retourner, triomphèrent aisément de ses scrupules.

— Volontiers, répondit-il.... Miss Lindsay compte d'ailleurs sur nous pour lui sauver les embarras d'une première installation.

— Raison de plus, dit Burk, pour n'y pas manquer.

Ils se mirent en route. A cent pas du village, ils aperçurent une jeune fille assise sur un tertre dont la verdure, obscurcie par les ombres d'un bois de frênes, allait se perdre tout au bas,

dans les flots bouillonnans de la Clyde. Burk lui cria de loin :

— Bonjour, Annah!

Georges rougit de je ne sais quel sentiment de honte et n'eut pas le courage de l'aborder : d'un geste spontané, tous deux détournèrent la tête en se saluant de la main.

Quand ils revinrent quatre heures après, Annah était encore là, assise au même endroit, immobile, rêveuse, l'œil fixe. Elle avait passé tout ce temps à suivre de la pensée et du regard le torrent qui roulait à ses pieds.

III.

La chaumière de Loch-Tall.

Depuis un mois, sir Lindsay visitait sa propriété en compagnie de Burk-Staane, qui lui expliquait les avantages et les défectuosités du terrain et avait dressé, comme eût pu le faire l'intendant le plus habile, un résumé clair et succinct de ses charges et de ses revenus. Plusieurs fois Lindsay, prêt à partir pour une de ces petites excursions territoriales, si douces au cœur des propriétaires, avait appelé sa fille pour l'emmener avec lui. Mais un coup-d'œil jeté à la hâte sur ses possessions nouvelles, avait suffi à miss Lucy. Sa jeune âme ne comprenait pas les vives jouissances de l'avare qui contemple son trésor pour le plaisir de le contempler. Absorbée dans un rêve d'amour, dont la réalisation était encore le secret de l'avenir, elle se plaisait surtout dans une solitude qui agrandissait l'horizon de sa pensée et ouvrait le champ large à ses espérances de bonheur. Elle avait pris en affection sa

petite chambre gothique dont les deux fenêtres dominaient une des plus splendides perspectives de l'Ecosse, et si parfois elle s'arrachait à ces méditations rêveuses, au milieu desquelles ses lèvres murmuraient un nom que nous saurons bientôt, c'était pour suivre dans les vallées prochaines Georges Staane, le fils du farouche puritain, le seul ami sincère qui leur eût tendu la main à Stone-Byres. Presque tous les soirs, Burk venait trouver Lindsay au château, et une liaison presque intime s'était établie entre ces deux hommes, qu'un mensonge avait rapprochés, mais qu'une indiscrétion pouvait à toute heure armer l'un contre l'autre. Georges profitait ordinairement de l'entrevue de son père avec Lindsay pour transmettre à Lucy les renseignemens secrets qu'on lui envoyait de Lanark sur les opérations de Charles II. Tout le temps des deux montagnards était donc consacré aux nouveaux hôtes de Loch-Tall. Annah ne voyait plus Georges qu'au moment où il traversait le village pour se rendre chez Lucy. Toujours elle attendait un regard, un signe d'intelligence, un adieu... Mais rien, jamais rien. Georges préoccupé semblait avoir oublié qu'en allant au château de Loch-Tall, il passait devant la chaumière d'Annah.

Un soir, Lindsay, ayant poussé son investigation jusqu'aux dernières limites du clos seigneurial, arriva sur une espèce de monticule d'où l'on découvrait, entre deux montagnes qui fuyaient en sens opposé, une échappée assez

large de rase plaine. Le soleil descendait lentement à l'horizon, à demi caché par les nuages qui le poursuivaient dans sa retraite, et ne jetait plus à la terre que cette lueur jaunâtre et vaporeuse qui précède le crépuscule. A travers cette douteuse obscurité qui n'est pas encore a nuit, mais qui n'est plus le jour, le comte put distinguer une ruine, composée de quatre pans de murs ébréchés et de quelques ais de chêne dont la chute semblait imminente. Il était aisé d'ailleurs de reconnaître dans ces débris mal ajustés, les restes d'une habitation abandonnée autour de laquelle régnait une haie vive qui servait, tant bien que mal, à défendre l'approche d'un acre environ de terrain en jachère.

— Quelle est cette hutte de sauvage, dit Lindsay après un attentif examen, et à qui peut-elle appartenir?

Cette question parut singulièrement embarrasser Burk. Il se mit à tousser, fit claquer ses doigts d'un air distrait, comme s'il n'avait rien entendu, et ne crut pouvoir mieux faire, pour prévenir une seconde attaque, que de riposter par une autre.

— Avez-vous réfléchi, dit-il, au conseil que je vous ai donné hier? Le sol est excellent au dessus des couches basaltiques du roc, et une couronne d'ormes et de sapins clôrait magnifiquement votre domaine de ce côté. A votre place....

— Avant d'embellir mon domaine, interrom-

pit Lindsay qui suivait paisiblement le cours de son idée, je veux l'agrandir pour en doubler, si je puis, la valeur. Et c'est pour cela, Burk, que je vous demandais à qui appartient ce débris de chaumière dont le propriétaire est peu jaloux sans doute, puisqu'il ne se soucie pas plus de son entretien. Ce terrain a pour moi mille séductions. J'ai déjà le château-fort, il me faut la basse-cour. Voyez-vous, Burk, la montagne, c'est le lieu de plaisance, le luxe de l'imagination et des yeux : la plaine, c'est la richesse la plus solide. C'est la plaine qui nourrit la montagne. Je ferai mon potager de ce terrain en friche. La cabane dont nous brûlerions les morceaux cet hiver, serait remplacée par une métairie superbe dont vous seriez le fermier. Que dites-vous de ce plan, et ne vous paraît-il pas aussi sagement combiné qu'avantageux?

— Pas tant que vous le pensez, répondit Burk. Ce bas-fonds est exposé à des inondations fréquentes. Rien n'empêchera, par un jour d'orage, sept ou huit des torrens voisins de se réunir pour creuser au milieu de la plaine un lit profond, — et alors, vous comprenez.... adieu la métairie..... fermier et bétail seraient engloutis le lendemain dans les gouffres de Corra-Lynn.

— Vous plaisantez. Les torrens n'ont-ils pas depuis long-temps creusé leurs voies, et choisiront-ils pour en sortir le moment même où je prendrai possession d'un misérable clos que leur fureur a toujours respecté! En vérité,

Burk, on jurerait qu'un intérêt personnel vous porte à défendre ce pauvre coin de terre contre l'envahissement des acquéreurs.

Burk se voyait attaqué dans ses derniers retranchemens, et l'œil de Lindsay était trop clairvoyant pour qu'il pût espérer de lui en imposer par de nouveaux subterfuges. Il pensa qu'il valait mieux capituler et que le seul moyen de sauver son secret était d'en livrer une partie.

— Puisqu'il faut tout vous dire, sachez donc que jamais cette terre ne sera vendue à qui que ce soit. Aux yeux des étrangers, aux vôtres même, sir Lindsay, il n'y a là qu'une chaumière déserte, un débris que l'indifférence des hommes a livré aux colères de l'orage et du temps. Pour moi, pour tout bon presbytérien, pour celui surtout qui en est le possesseur depuis bientôt vingt années, c'est un asile que sa célébrité a fait inviolable, un temple consacré par le souvenir. Ce terrain, hérissé de ronces, pourrait sous une main habile, se couvrir d'une riche moisson. Mais l'homme dont je vous parle n'y laissera point pénétrer la charrue. Il renonce, dans l'intérêt de sa conscience, à quelques marcs d'argent qui lui feraient peu de bien sur terre et beaucoup de mal dans le ciel. C'est dans sa cabane que s'est accomplie l'action de sa vie la plus méritoire ou la plus criminelle. La moitié de son existence est là; chaque jour, il vient, comme un pélerin repentant, interroger d'un regard inquiet ce débris chancelant, et quand il voit qu'il

est debout, que le vent ne l'a point encore entraîné et que le feu du ciel a passé sur lui sans le détruire, il s'en retourne moins triste, moins accablé de remords, car il croit lire dans ce respect des élémens l'éclatante manifestation de la clémence de Dieu. En un mot, sir Lindsay, cette chaumière est celle où le marquis de Montrose s'est endormi fugitif et réveillé prisonnier....

A ce nom, à ce souvenir évoqués pour la première fois devant lui depuis son séjour dans le Clydesdale, le lord sentit une pâleur glacée inonder son visage et fut près de défaillir. La même minute venait aussi de souffler dans son âme un soupçon terrible. L'hésitation de Burk, l'émotion que sa voix avait trahie malgré ses efforts pour la dissimuler, cette chaleur, au moins extraordinaire, dans la défense d'intérêts qu'il disait lui être étrangers, parurent à Lindsay un problème, que le soin de sa propre sûreté lui ordonnait d'éclaircir. Il eut bientôt retrouvé sa présence d'esprit, et il songea à dresser ses batteries assez adroitement pour arracher à Burk l'aveu qu'il ne semblait pas disposé à faire de bonne grâce.

— Si je me rappelle bien vos propres paroles, cet enragé puritain est de vos amis?

— Je ne m'en dédis point, fit Burk avec une affectation d'insouciance, qui fortifia les soupçons du comte.

— Son nom?

— C'est mon secret.

— Voudriez-vous lui porter mes propositions?

— Pourquoi pas? Seulement je doute qu'il les accepte.

— Puisque vous êtes le confident de ses pensées, il est tout simple que je m'adresse à vous....

— Vous en êtes le maître.

— Si je lui offrais deux cents dollars ?

— Il ne les prendrait pas.

— Trois cents

— Pas davantage.

— Quatre cents ?

— Attendez sa mort. Il vous fera son héritier. Cela vous coûtera moins cher.

Cette proposition ne pouvait manquer de froisser Lindsay. Il y vit même une intention d'ironie, et sans prendre le temps de la réflexion, il répliqua avec un sourire dédaigneux :

— Cet héritage est sanglant et serait celui d'un traître. Je ne l'accepterais point....

Cette réponse l'avait trahi. Burk fit un bond en arrière, comme s'il eût senti le fil électrique frémir entre ses doigts, et fixa sur son interlocuteur un de ces regards aigus qui semblent vouloir pénétrer dans les abîmes les plus cachés de l'âme. Le puritain Lindsay ne pouvait qualifier de *traître* l'homme exalté, qui, en livrant Montrose, avait assuré le triomphe de la cause puritaine. Ce mot démentait tout son passé : il élevait une barrière entre Burk et lui. De son côté, lord Graham, qui, en se liant avec le montagnard, n'avait fait qu'obéir à une impérieuse nécessité,

frémit à l'idée qu'il avait devant lui l'assassin de son frère, et cette idée lui fit presque oublier le rôle que les conseils de Georges et la crainte de compromettre son parti, lui avaient jusqu'alors imposé. Cette amitié, qui, après tout, n'était qu'une enveloppe factice, contenant deux élémens contraires, entre lesquels toute fusion était impossible, devait céder tôt ou tard à ce principe de destruction. Le volcan s'était formé : l'éruption viendrait à son heure.

— Je ne vois pas, reprit Lindsay en franchissant tout-à-coup les dernières limites de la prudence, pourquoi votre frère d'armes tient si fort à ce carré de terre et à ces pieux vermoulus. Ne devrait-il pas bien plutôt supplier les torrens d'y ouvrir un précipice sans fond ou bien demander à la foudre de dévorer ces honteux débris — et une fois brûlés, — savoir gré au vent d'en disperser au loin la cendre? N'est-ce donc pas assez d'avoir commis le crime, sans vouloir en perpétuer le souvenir? Dans quel évangile est autorisée cette profanation infâme? Depuis quand et au nom de quelle religion déhontée, élève-t-on des autels à la trahison? Ah! c'est là que le marquis de Montrose, poursuivi, découragé, proscrit, a cru pouvoir reposer sa tête, et c'est là qu'en se réveillant, il s'est trouvé garrotté, vendu par l'homme — je me trompe — par la bête fauve, dont il était venu, confiant en la foi écossaise, mendier un peu de paille pour ne pas mourir de fatigue et de froid! Et

cet homme qui lui avait prêté son lit et donné son pain, cet homme qui l'avait reçu de Dieu même et qui devait le rendre à Dieu, — car les lois de l'hospitalité sont divines, — cet homme a profité de son sommeil pour lui voler son secret et le dire à tout venant, et jeter son corps en pâture au bourreau! Et ce fanatique insensé se croit un héros, quand il n'est qu'un délateur! Quand vous le verrez cet homme, Burk, dites-lui que le sang traîtreusement versé laisse sur la terre une trace brûlante, que ni les larmes humaines, ni les pluies du ciel ne sauraient effacer... Dites-lui qu'un dénonciateur est un lâche et que les lâchetés ne trouvent grâce devant personne, pas même devant ceux à qui elles ont profité!... On accepte une trahison, si elle est utile, mais toujours et partout on renie les traîtres.

— Et si la patrie est redevable à cet homme de son salut, la reconnaissance ne peut-elle enfin l'absoudre...?

— Non, reprit avec feu lord Graham, car la patrie doit maudire la main qui n'a su sauver sa puissance qu'aux dépens de son honneur, et pour elle alors, l'ingratitude est un devoir!

Pendant cette chaleureuse imprécation, Burk avait courbé silencieusement la tête, car chacune de ces austères paroles retentissait profondément dans son cœur, comme si elles eussent émané de la bouche même de Dieu. Il se sentait coupable, et l'accent convaincu de Lindsay lui ôtait jusqu'à la force de se défendre et de se justifier.

L'ombre du marquis de Montrose avait surgi de terre, menaçante, inexorable. Alors, il retomba dans les folles terreurs du vertige, auquel nous l'avons déjà vu en proie, et pour un instant, les illusions de son fanatisme aveugle furent dispersées par la violence de ses remords.

— Qui a parlé de Montrose? s'écria-t-il d'un son de voix brisé. Pourquoi toujours ce nom à mon oreille et ce fantôme devant mes yeux? N'est-il donc pas mort qu'il revient sans cesse se placer sur mon passage et troubler mon repos? Le tribunal des hommes l'a cependant jugé et le bourreau a fait son devoir....

— Oui, répliqua le comte, mais en mourant au milieu des tortures, Montrose t'en a légué une plus atroce encore que les siennes et sous laquelle tu te débats vainement, le repentir..!

— Le repentir! répéta Burk en relevant la tête par un mouvement d'incroyable fierté, le repentir! c'est l'hôte des consciences souillées, et la mienne est pure, entendez-vous? Montrose était l'ennemi de Dieu, et Dieu l'a frappé par mon bras. Membre de la ligue sainte dont le devoir est de conserver l'Ecosse à l'église presbytérienne, devais-je déserter ma cause et livrer la terre où j'étais né aux fureurs d'un renégat? Placé entre deux trahisons, j'ai choisi celle qui devait sauver le covenant. Ainsi donc pourquoi me repentirais-je d'avoir immolé Montrose à l'intérêt de tous, puisque ce sacrifice a dû être agréable au Seigneur..!

Indigné de tant d'aveugle présomption, sir Lindsay se disposait à répondre, et cette réponse, si l'on en jugeait par le feu que lançait son regard, allait tomber comme la foudre sur les dernières illusions de Burk, lorsque les sons d'une musique bruyante éclatèrent dans la cour du château de Loch-Tall. En même temps le comte vit venir à lui un cavalier chargé de poussière, dont la monture vivement aiguillonnée sautait hardiment par-dessus les charmilles et traversait, avec une rapidité inouïe, les terres récemment labourées. Un pourpoint à taillades de satin rouge, un chapeau à passe relevée et ombragé d'une large plume qui jouait au vent, enfin un air de coquetterie répandu sur toute la personne de l'étranger, annonçaient qu'il était loin d'appartenir à la secte des Têtes-Rondes et qu'il se souciait peu d'exciter sur son passage la sympathie des vrais puritains. Le cœur du comte s'épanouit de joie à la vue de ce costume frais et galant qui lui rappelait celui des anciens cavaliers, et il adressa à Burk-Staane un regard obli-que où durent se peindre toutes les jouissances d'un espoir soudainement conçu. Pendant ce temps, le jeune officier avait mis pied à terre et Lindsay, qui l'avait reconnu, s'était précipité dans ses bras.

— Eh quoi! capitaine Horace, c'est vous! que venez-vous m'apprendre? Quelles nouvelles? Pourquoi ces fanfares et cette visite inattendue?

— Permettez-moi, dit Horace tout essouflé,

permettez-moi de reprendre haleine — et pour calmer votre impatience, lisez ces quelques lignes que je vous avais écrites, craignant de n'avoir pas le temps de m'arrêter à Loch-Tall.

Lindsay saisit avidement le pli que lui tendait sir Horace, et parcourut des yeux le commencement de la lettre : mais, arrivé à la fin, un rayonnement de satisfaction éclaira son visage et il relut à haute voix les dernières lignes, en épiant l'effet qu'elles allaient produire sur le calme impassible du montagnard.

...... « Réjouissez-vous donc, mon cher comte ou plutôt mon père, car bientôt je pourrai vous donner ce titre, — réjouissez-vous. L'aurore de notre bonheur s'est enfin levée; Charles II est rentré dans Wite-Hall, triomphalement, en roi, l'épée au flanc et la tête haute comme un vrai fils des Stuarts. La grande voix de Londres a joyeusement chanté son retour : le pavé des rues fléchissait sous les gerbes de fleurs. J'ai vu ce magnifique spectacle et mes yeux sont encore éblouis, mon âme est encore enivrée. Rien n'a troublé le cours paisible de cette journée qui était en même temps la fête d'un peuple et la fête d'un roi. Car le roi et le peuple dateront du même jour, l'un la fin de son exil, l'autre son retour à la raison. A nous maintenant à consolider cette victoire, et je crois que le meilleur moyen d'y parvenir sera de réduire au silence ces obstinés rêveurs, ces fous, pleins d'une gravité risible, qui se décorent pompeusement

du nom de puritains. Charles veut, dit-on, opposer aux résistances coupables un pardon magnanime. Dieu veuille que cette clémence ne lui soit point fatale. Mais si ces lutteurs infatigables redescendent dans l'arène, notre épée sortira du fourreau pour y rentrer sanglante. Nous laisserons le serpent tranquille, tant qu'il dormira sous l'ombrage de l'arbre de paix : mais s'il s'éveille pour nous piquer de son dard envenimé, nous écraserons la tête du serpent. »

Pendant cette lecture, un orage de fureurs s'était amoncelé dans la poitrine de Burk. L'arrivée de Lucy en retarda l'explosion. Elle courut d'un air enjoué vers sir Horace et l'accabla de mille questions auxquelles le jeune cavalier répondit le plus brièvement possible. Car son service l'obligeait à repartir aussitôt. Le duc d'York l'avait chargé d'un message important qu'il s'était engagé sur l'honneur à remettre cette nuit même au gouverneur militaire de Glascow.

— Je vous quitte, dit sir Horace à Lucy en remontant à cheval. Mais vous êtes attendue à Edimbourg avec votre père et c'est là que je compte vous rencontrer prochainement...

— A Edimbourg! s'écria Lucy toute joyeuse, et quand partons-nous?

— Quand Stone-Byres et Loch-Tall auront célébré par une fête splendide, répondit Lindsay, l'heureux événement que vient de nous an-
ncer sir Horace.

— Oh! le plus tôt possible, n'est-ce pas, mon père, il me tarde de revoir Edimbourg...

— Vous n'y resterez pas long-temps, reprit sir Horace, car la place de votre père, Lucy, la place de lord Graham, frère de l'infortuné marquis de Montrose, est marquée à Londres, à la cour du roi Charles II.

Les adieux s'échangèrent rapidement. Sir Horace, pressé par l'heure, piqua des deux et eut bientôt disparu derrière les inégalités du terrain. Aussitôt qu'il eut rejoint sa troupe, le bruit des timbales et des trompettes, brusquement interrompu, fut remplacé par le pas sec et précipité des chevaux qui reprirent, au grand galop, le chemin de Glascow.

—Vous m'avez donc trompé! s'écria Burk d'une voix tonnante, vous avez pris un faux nom pour m'extorquer des aveux dont l'imprudence sera chèrement payée sans doute! Par ma foi, vous avez joué là un rôle honteux, et si vous m'avez jeté à la face le nom de traître, je vous renvoie celui d'espion!

Lord Graham et Burk-Staane firent un pas l'un vers l'autre. Mais Georges arriva à temps, pour s'interposer entre les deux adversaires.

— Le mensonge que vous reprochez à mylord, — mon père, — dit-il d'un ton plein d'une autorité respectueuse, — ne saurait lui être attribué. Moi seul en revendique le tort et la responsabilité. Je n'ai pas besoin de vous expliquer l'importance que j'attachais à vous céler ce se-

cret terrible. Lord Graham et sa fille n'ont fait que consentir à une substitution par moi proposée, le jour même de leur arrivée à Stone-Byres. Aujourd'hui que la volonté de Dieu et la force des circonstances, en dévoilant ce secret, ont mis en présence deux hommes qui ne devaient point se rencontrer, séparés qu'ils sont par une haine héréditaire et d'amers souvenirs, je vous supplie, vous, mylord comte, et vous, mon père, d'effacer de votre mémoire toute trace de colère et de rancune, et de n'emporter, en vous quittant, que le désir sincère d'ensevelir le passé dans l'oubli. Vous voyez que je ne me fais pas illusion au point de vouloir vous réconcilier. Ainsi que le pardon, l'amitié entre vous est impossible. Il y a des élémens qui ne se rapprochent qu'à condition de se détruire : séparez-vous.

Burk, suivi de Georges, se dirigea lentement vers l'une des issues latérales du clos. Lord Graham s'éloigna avec sa fille du côté opposé.

—Merci de Dieu! murmura Burk entre ses dents, assez haut toutefois pour que le comte pût l'entendre, le rétablissement des Stuarts est un fléau tombé du ciel pour punir l'Angleterre de ses péchés; mais la pénitence ne sera peut-être pas aussi longue qu'on le croit.

Lord Graham ne perdit pas un mot de cette menace, flèche impuissante que le covenantaire lui décochait en fuyant. Il résista légèrement à

Lucy qui l'entraînait par le bras, et murmura du même ton, en regardant Burk de côté.

— Sir Horace avait raison. Ces théoriciens maudits sont incurables; tôt ou tard nous serons forcés d'écraser la tête du serpent.

Burk ne répliqua point; mais toute sa figure se nuança de teintes livides, et il se mit à marcher beaucoup plus vite, sans s'inquiéter si Georges était, ou non, derrière lui.

Mais Georges avait ralenti son pas, et Lucy, après avoir échangé avec lui un regard d'intelligence, laissa également son père retourner seul au château. En quelques minutes, les deux jeunes gens, qui ne s'étaient pas perdus de vue, arrivèrent à la sortie du clos par deux sentiers différens.

—Je n'ai pas voulu rentrer, dit Lucy, sans vous avoir rassuré... mon père pourrait invoquer la loi pour venger son frère... cette arme, dans ses mains, serait terrible... je l'empêcherai de s'en servir.

—Et moi, répondit Georges, transporté de reconnaissance, j'ai lu dans les yeux de Burk une affreuse menace; mais je ferai sentinelle auprès de lui, miss Lucy, et tant que je vivrai, lord Graham n'aura rien à craindre!

IV.

Corra-Lynn.

Dès ce jour, toute relation apparente cessa entre le village et le château. Le traité d'alliance était rompu ; mais les deux ennemis, en levant leur visière et se reconnaissant, avaient jeté au loin leurs armes, et s'étaient résignés d'un commun accord à une suspension d'hostilités, bien résolus toutefois à se tenir sur la défensive, en cas d'attaque. Lord Graham qui, dans le premier délire de sa colère, avait été sur le point de demander à la chambre haute la mise en jugement de Burk-Staane, semblait avoir cédé aux instances de Lucy, et renoncé à son droit d'accusateur. Mais Burk n'avait pas oublié la malédiction de lord Graham. Dès-lors, il s'était habitué à voir en lui, non pas un ennemi personnel, mais un obstacle vivant à la régénération de l'Ecosse. Placé à ce perfide point de vue, il se crut appelé à un rôle providentiel, se persuada que Dieu l'avait choisi pour l'accomplissement

d'un sacrifice qui devait lui être agréable, et prêta à une vengeance vulgaire les proportions sublimes du dévoûment. Burk s'aveuglait sur la vraie source de cette haine qui creusait un abîme autour de lui. Tourmenté par une pensée unique, négligeant ses anciennes amitiés, il retrempait son énergie dans le silence et l'isolement. Il passait des journées entières sans parler à son fils, et souvent le soir, les campagnards travailleurs, ceux qui restaient aux champs jusqu'à l'apparition de la première étoile, racontaient à leur retour qu'ils avaient vu le vieux Burk-Staane se promener seul et silencieux aux environs de la chaumière de Loch-Tall.

Cependant, l'Angleterre secouait le joug d'austérité que lui avait imposé le parti presbytérien. Ce masque l'étouffait : elle revint, dès qu'elle se sentit libre, à sa vie folle et dissipée d'autrefois, respira à pleins poumons l'air embaumé des fêtes proscrites, et reprit place aux joyeux banquets que le jeûne et l'abstinence avaient si longtemps interrompus. Ce n'étaient de toutes parts que courses de chevaux, spectacles publics, tournois d'adresse, combats de coqs et d'ours, tous amusemens mondains, qui étaient regardés comme autant de scandales par les puritains les moins rigides.

Stone-Byres et Loch-Tall, naturellement placés sous l'influence de lord Graham, ne pouvaient rester en arrière dans ce concours de réjouissances dont l'éclat établissait parmi les

communes une sorte de rivalité; et bien que ces fêtes fussent destinées à glorifier un principe auquel toute l'Angleterre était loin de se rallier, on put se convaincre, à la joie spontanée qui en accueillait le triomphe, qu'une majorité imposante lui était acquise. Il faut dire aussi que, toute question de politique à part, on était las de tant de privations, de contraintes et d'incertitudes. On était tombé dans de telles exagérations de vertu, et les définitions des docteurs avaient tellement embrouillé la question du bien et du mal, que les intelligences humiliées se révoltaient, décidées à percer elles-mêmes les ténèbres de ces obscures théories. Il n'était donc pas étonnant qu'après une nuit aussi longue, le premier rayon dè jour fût salué par des cris d'enthousiasme, et que les goûts frivoles, longtemps comprimés par l'austérité républicaine, prissent un essor qui lui-même pouvait paraître exagéré. La tempérance touche de plus près qu'on ne croit à l'orgie : toute réaction est un excès.

Lord Graham ne rencontra donc aucune opposition, lorsqu'il s'occupa d'organiser la fête de Stone-Byres. Les nouvelles autorités s'étaient installées sans coup férir, et l'on n'avait eu que la peine de rétablir le chiffre des Stuarts sur les écussons où avaient successivement figuré ceux de Cromwell et de Richard, et les emblèmes méprisés de la courte domination du Rump. Au jour fixé, toute la jeunesse des environs accou-

rut à Stone-Byres, et cet élan unanime n'excita aucun murmure improbateur. Bien plus, la fête semblait avoir passé de la terre au ciel, et le soleil lui-même, si avare de sa présence au milieu des brumes d'Ecosse, s'élança dès le matin de l'abîme des monts, et versa sur le paysage ses plus radieuses clartés.

Depuis deux heures environ, quelques jeunes montagnards, réunis à des dragons de l'armée du duc d'Albemarle, avaient engagé une partie de course à laquelle une foule immense paraissait prendre un vif intérêt. La longueur du trajet à parcourir n'excédait pas un quart de lieue, mais de nouvelles difficultés de terrain surgissaient à des points très rapprochés. Le chemin dont on avait fait choix descendait d'abord en pente légère, puis devenait horizontal, puis montait rapidement, et enfin se transformait vers le milieu en une sorte d'isthme, dont l'abord escarpé pouvait décourager les plus audacieux. Plus loin, la terre était molle et fléchissait sous le pied des chevaux qui épuisaient ainsi le reste de forces dont ils allaient avoir besoin pour achever leur passage à travers les nudités du roc. Ici, d'ailleurs, bien que le but de la course ne fût plus qu'à deux cents pas, un dernier obstacle effrayait les concurrens. Le sol était coupé par une profonde fissure où roulait en gémissant une source d'eau bleuâtre qui allait augmenter plus loin le nombre des cascades naines de la Clyde. Il fallait franchir le préci-

pice et enfin grimper, plutôt que monter, en dépit des fossés et des ravins, sur un rocher à pic, au sommet duquel flottait, en guise de panache, un élégant drapeau de satin, brodé pour cette solennité par la main délicate de Lucy Graham.

Les efforts des concurrens étaient jusqu'alors demeurés inutiles. Le plus grand nombre s'arrêtait au torrent. Quelques-uns l'avaient pourtant franchi, mais tous revenaient sans avoir fait le dernier pas. Lord Graham, mêlé aux groupes, et juge suprême du tournoi, avait résolu de proposer un autre jeu, car on eût pu craindre que le drapeau ne restât sur le rocher comme un témoignage de la maladresse des cavaliers écossais, et déjà il se concertait à ce sujet avec Lucy, lorsque le trot d'un cheval retentit tout-à-coup derrière lui. La foule s'ouvrit pour faire place à Georges. Annah le suivait à quelque distance, accompagnée du vieux John Care.

— Est-ce que vous vous sentez le courage de concourir? dit lord Graham. Tous vos amis ont déjà renoncé.

— J'essaierai, répondit Georges. Je ne demande qu'un instant pour laisser Tom-Trick reprendre haleine.

Tom-Trick était un charmant animal qui avait été donné à Georges, ainsi que nous l'avons dit plus haut, par le chevalier William Moor. En le baptisant du nom de Tom-Trick, Georges avait voulu le naturaliser Ecossais, mais on reconnais-

sait aisément en lui le type non équivoque de l'origine arabe. Son œil vif et légèrement creusé, la courbe élégante de son col, ses oreilles fines et veloutées, sa croupe haute et arrondie attestaient une noblesse de race dont les parchemins pouvaient d'ailleurs fournir la preuve. Sa crinière, peu fournie comme celle de la plupart des chevaux nés sur la terre d'Yemen, était d'un noir étincelant et, sous la caresse d'un oblique rayon de soleil, sa robe bai-brune se nuançait d'admirables reflets dorés; car il faut dire que par une singularité remarquable, il avait conservé, en vieillissant, tous les attributs de la jeunesse. Quand Georges fut prêt à partir, le frémissement qui parcourut le corps de Tom-Trick, le gonflement de ses narines, sa visible impatience qui égalait celle des plus jeunes chevaux, furent considérés comme autant de signes d'un bon augure pour le succès du nouveau concurrent. Lucy, qui n'oubliait jamais la dette de reconnaissance qu'elle avait contractée envers Georges, ne laissa point fuir l'occasion qui s'offrait de lui en donner un gracieux témoignage. Elle se pencha vers lui, et d'un ton qui pénétra, trop profondément peut-être, dans l'âme du jeune homme :

— Je n'ai formé de vœu, lui dit-elle, pour aucun de ceux qui ont concouru avant vous. Mon indifférence eût accueilli, sans plaisir comme sans regret, le nom du vainqueur... Mais pour vous, monsieur Georges, je ferai une

prière mentale, et si l'étendard que j'ai brodé moi-même passe dans vos mains, je ne regretterai pas les quinze jours de travail qu'il m'a coûtés.

Cet encouragement était pour Georges un gage certain de victoire. Tom-Trick prit son élan avec la rapidité d'une flcèhe, et ramena un quart d'heure après son cavalier au milieu de mille joyeuses acclamations. Georges avait gagné le prix.

Tout-à-coup, un premier nuage violemment pourchassé par le vent d'ouest intercepta les rayons du soleil. Peu-à-peu leur nombre augmenta, et l'aspect riant de la fête se modifia par degrés aux reflets grisâtres du ciel orageux. Quelques gouttes de pluie forcèrent le plus grand nombre à chercher un abri. Les jeunes gens entraînèrent Georges sous un vaste hangar où l'on avait transporté, dès les premières menaces de l'orage, le festin que la commune offrait au vainqueur, et qui d'abord devait avoir lieu sous une tonnelle richement fleurie. Georges, du reste, eût bien désiré ne pas quitter lord Graham, mais c'eût été compromettre Lucy. Il s'exécuta, bien qu'à regret. Le repas tirait à sa fin, lorsqu'on vint l'avertir que quelqu'un le demandait à la porte. Il sortit. C'était Annah qui l'attendait.

— Pardon, lui dit-elle, pardon de vous interrompre, Georges, mais ce n'est pas pour moi...

Georges ne répondit rien. Il sentait si bien ses torts envers Annah, qu'il ne pouvait plus la

voir ni l'entendre sans un serrement de cœur, sans un frisson de remords.

— En ce moment, reprit-elle, un grand malheur menace lord Graham et sa fille. Vous seul pouvez les sauver.

— Parle vite, s'écria Georges en lui prenant la main, parle vite!

Annah dégagea sans affectation sa main de celles de Georges. Puis elle continua :

— Il y a une heure environ, John Care, Burk et moi, nous étions réunis autour du foyer, lorsqu'un serviteur de lord Graham entra, en nous disant que son maître l'envoyait demander à John Care s'il avait à sa disposition un chariot et un cheval pour le reconduire, avec sa fille, au château. John répondit qu'il avait bien un chariot, mais que son cheval était hors d'état de marcher; que cependant il s'en procurerait un dans le village, et que le lord pouvait compter sur lui. « Vous avez bien fait de promettre, dit votre père à John, quand le messager se fut retiré, car Tom-Trick est à votre disposition : si cela vous convient même, je prendrai votre place et vous débarrasserai de cette corvée. Cela me distraira. » John consentit et Burk alla chercher Tom-Trick. Je ne sais quel soupçon effroyable s'introduisit furtivement dans mon âme, mais il me sembla que je devais l'épier. Je montai dans les combles de la grange de John, je mis la tête dehors, et malgré l'obscurité qui devenait à chaque instant plus épaisse, je ne perdis

point un mouvement de Burk. Son visage respirait la fureur et la vengeance; sa bouche murmurait des mots de haine et de malédiction. Et puis, Georges, mes yeux ne m'ont pas trompée, j'en suis sûre, Burk est armé! Maintenant, il attend lord Graham.

— Oh! Annah! tu as bien deviné! C'est un crime qui se prépare. Comment le prévenir, ô mon Dieu!

— J'y ai songé, dit Annah. Venez avec moi; je vous donnerai un plaid grossier qui appartient à John Care; vous le jetterez sur vos épaules. Je vous présenterai comme un voyageur; vous prendrez place auprès de Burk.... il ne vous reconnaîtra pas.

Ce plan fut aussitôt exécuté que conçu. Ils coururent chez John, et de là allèrent rejoindre Burk-Staane.

— Laissez monter ce pauvre homme près de vous, lui dit Annah en amenant Georges; John Care vous le recommande. Il demeure à deux pas de Loch-Tall.

Burk ne pouvait refuser. Georges monta sans attendre son consentement.

Il était temps d'arriver. Lord Graham et sa fille étaient déjà blottis au fond de la voiture, et se désespéraient de la lenteur du départ. La pluie tombait avec violence, et il tardait à Lucy d'apercevoir la grande porte du château de Loch-Tall, car, depuis un instant surtout, de sinistres prophéties se croisaient dans son cerveau, et une

voix mystérieuse soufflait à son oreille les plus étranges appréhensions.

Enfin on se mit en route. On traversa le village silencieusement. Plus de trace de fête : toutes les maisons étaient fermées, et l'on pouvait apercevoir çà et là, à travers quelques basses lucarnes, les plus intrépides danseuses délacer tristement leurs corsages, et jeter avec humeur, dans un coin de la chambre, leurs bouquets trop tôt fanés. La pluie, cette impitoyable ennemie des plaisirs champêtres, avait noyé et entraîné dans ses torrens toute la joie, toute la parure de cette fête.

Le chariot roulait. Le bruit des roues, longuement répercuté par les profondes excavations des montagnes de Stone-Byres, remplissait l'âme de Lucy d'un nouvel effroi. L'homme qui était venu le dernier n'adressait point la parole à celui qui tenait les guides, mais il avait continuellement les yeux sur lui. Un observateur attentif eût soupçonné peut-être l'affreuse signification de ce morne silence : il eût compris, à la respiration entrecoupée de l'un, à l'immobile sang-froid de l'autre, qu'une grande tempête se préparait et qu'il y avait là un fleuve tout prêt à rompre sa digue et à déborder dans l'espace. Or, il est des momens dans la nuit où le silence est horrible et impossible à soutenir, où il évoque autour de l'imagination des fantômes effrayans que l'on ne sait comment conjurer. Une fois lancé dans ce monde d'halluci-

nations, on veut dissiper le charme, et pour cela on élève la voix, on parle tout haut. On a besoin de s'entendre soi-même, pour être bien sûr que l'on vit encore de la vie réelle, et aussitôt que la voix a retenti dans l'air, on n'a plus peur, parce qu'on reprend le sentiment de sa force et de sa raison. Ainsi de miss Graham. Ce silence glacé l'épouvantait : elle eut le courage de le rompre la première.

— Où sommes-nous, mon père? Croyez-vous que nous approchions de Loch-Tall?

— Sur mon honneur, ma bonne Lucy, vous en savez autant que moi. Je n'ai jamais vu de nuit aussi noire. La pluie tombe en nappes épaisses, et le vent est si fort que je crains bien qu'après avoir éteint les feux de joie du village, il n'ait aussi soufflé sur les étoiles... Pas un rayon de lumière en haut ni en bas! le ciel et la terre ne font plus qu'un.

— Vous vous trompez, mon père, dit Lucy, car je vois très distinctement une lueur blanchâtre de ce côté... du côté droit de la route, fit-elle en se reprenant.

— En effet, reprit le comte, et à mesure que nous avançons, cette lueur monte et s'élargit. Ah! ajouta-t-il après une courte réflexion, et du ton d'un homme qui retrouve dans sa mémoire un souvenir oublié, je sais ce que c'est, mais par saint Georges, Lucy, je ne vous le dirai point, et vous devinerez si vous le pouvez.

Cela vous fera passer le temps. — Eh bien! vous ne devinez pas?

— Pas le moins du monde.

— Puisque votre esprit est aussi rebelle, dit lord Graham, ne le tourmentez pas inutilement, et contentez-vous de contempler ce spectacle imposant qui clôt dignement la fête de ce jour, et qui n'est, au reste, que la conséquence d'un ordre donné par moi-même, ce matin, au gardien de Loch-Tall. Je suis content de voir qu'il l'ait ponctuellement exécuté.

— Un ordre... de vous... mon père?

— Certainement, de moi. Mais, au lieu de me questionner, regardez donc, regardez, Lucy, et dites-moi si ce tableau nocturne ne vaut pas à lui seul tous les points de vue que vous avez admirés jusqu'ici?

En effet, jamais perspective plus affreusement belle n'avait ébloui l'œil de Lucy. Un fanal rouge vacillait dans les ténèbres de l'immense désert. L'éclair de la forêt répondait à l'éclair du ciel. Deux incendies mugissaient ensemble.

— Mon père, dit Lucy avec un geste d'impatience, pourquoi soumettre ma curiosité à une épreuve inutile. J'ai beau chercher, je ne puis découvrir d'où proviennent ces flammes?

— Cela devrait vous être aisé cependant, répondit lord Graham; car je n'ai fait en cette occasion, que me conformer à votre désir. Vous avez voulu la grâce de Burk-Staane et je vous l'ai accordée. Mais en épargnant le tigre, je m'é-

tais promis de détruire sa tanière pour qu'il ne vînt plus rôder du côté de Loch-Tall. Aussi demain matin, avant de partir pour Edimbourg, j'espère bien ne plus voir à la place de la chaumière maudite, qu'un peu de cendre et de fumée qui annonceront à Burk et à ses pareils, que l'expiation a passé par là!

A ces derniers mots, l'homme qui conduisait, se retourna et se dressa de toute sa hauteur devant lord Graham. Lucy poussa un cri perçant.

— Vous parlez d'expiation, s'écria Burk d'une voix tonnante. Songez donc à celle que vous demande l'Angleterre pour les plaies que vous lui causez. Vous avez donc oublié que nous sommes les saints et que vous êtes les impies? Le ciel s'ouvre à qui le délivre d'un ennemi et je veux gagner le ciel! préparez-vous donc à la mort...

Au même instant, la lune parut derrière un nuage que le vent venait de déchirer par le milieu et projeta ses rayons sur la carabine que Burk tenait braquée contre lord Graham. Ce fut une lueur vive, rapide, étincelante, qui jeta dans l'âme du comte et de sa fille un frisson glacé. La mort leur avait cinglé le visage.—Mais dans l'intervalle de cette minute,—moins qu'une minute, — de cette seconde, ils avaient eu le temps de perdre l'espoir et de le ressaisir, de mourir et de ressusciter. En effet, le coup était manqué et lorsque lord Graham et Lucy, muets d'horreur et d'épouvante, osèrent rouvrir les

yeux que l'instinct du péril avait fermés, ils virent le compagnon de Burk tenant d'une main les guides et de l'autre la carabine qu'il avait arrachées en même temps au farouche montagnard.

—Qui que tu sois, articula péniblement Burk, que la fureur avait mis hors de lui-même, qui que tu sois, lâche serpent qui es venu t'interposer par surprise entre le glaive et la victime, ton triomphe ne sera pas long et j'aurai mon tour !

— Arrêtez, cria le comte, arrêtez, nous voulons descendre....

— Vous ne descendrez pas, reprit le covenantaire avec une expression infernale, vous ne descendrez pas ! ! Vous vous croyez sauvés... Regardez maintenant ! !

Les guides venaient d'être coupées par Burk-Staane. Le cheval était libre.

Pour la deuxième fois, l'effrayante magie d'une mort imminente se reproduisit devant les yeux du comte et de sa fille. Tout était fini, ou plutôt, pensée plus affreuse encore, tout allait finir. Cette agonie pouvait durer une heure — plus peut-être; en un mot, aussi long-temps que le doigt de la Providence dirigerait les pas du cheval livré à lui-même, à travers les détours et les déviations de cette route épouvantable. La vengeance avortée de Burk prenait une éclatante revanche. Quatre morts pour une ! Il avait mieux aimé, l'aveugle puritain, périr à la tâche que d'y renoncer.... tous quatre pouvaient maintenant

adresser leurs prières à Dieu. Tous quatre étaient égaux devant la mort qui, certes, ne ferait pas d'exception. Au moment donc de mourir, chacun caressa sa pensée favorite : ce fut un concert intérieur et muet d'adieux déchirans aux personnes, aux choses, aux souvenirs. Lucy surtout, la pauvre Lucy, dont le cœur était si plein de passé et si affamé d'avenir, Lucy qui avait à peine essayé de la vie, demandait tout bas au ciel quel était son crime, pour qu'il lui envoyât une mort pareille, une mort qui venait par une nuit si noire, si profonde — et qui allait la broyer sur les rochers, pour la jeter ensuite toute meurtrie aux lames du torrent. Le comte n'avait plus qu'une idée, ne prononçait plus, qu'un nom, Lucy! Ses yeux s'étaient fixement attachés sur elle. Le père voulait mourir en regardant sa fille.

La tempête redoublait, les branches, violemment détachées du sommet des arbres, sifflaient affreusement comme des flèches qui fendent l'air. Les fantômes se multipliaient sous le clair regard de la lune, et la cime des rocs, en se mirant dans la plaine, y décrivait mille ombres bizarres qu'on eût dit animées. Les voix de la nuit ordinairement tendres et mélancoliques, se confondaient tumultueusement dans une hymne de désespoir. C'étaient des soupirs éplorés, des gémissemens à briser le cœur, toute une harmonie de deuil, toute une musique d'adieu. Les sanglots de l'orage répondaient à ces voix sinistres. Le vent pleurait.

Tom-Trick effrayé s'emporta; les roues côtoyaient le torrent; il fallait attendre et se résigner. Tout-à-coup l'inconnu se leva. A cent pas de lui le chemin tournait brusquement, et sans aucun doute l'instinct de Tom-Trick allait devenir impuissant.

— Mylord, s'écria-t-il d'un ton solennel, priez Dieu et votre fille sera sauvée!

Burk avait reconnu la voix de Georges; il resta muet de terreur, et suivit de l'œil tous ses mouvemens.

Georges saisit vivement de la main gauche la carabine qu'il avait enlevée à son père, l'arma, visa Tom-Trick, et l'étendit mort sur la place.

On était à trois pas de l'abîme.

La secousse fut si forte, que Burk fut lancé au loin sur des rochers. Georges se précipita vers lui en lui demandant pardon : Burk-Staane n'était plus qu'un cadavre.

Alors un délire amer s'empara de Georges, et donna à sa douleur tous les dehors d'une sombre folie. Il conjurait son père de lui parler; et comme le cadavre restait muet et immobile, il se frappait le front contre le roc et appelait, lui aussi, la mort à son secours. Lucy eut pitié de lui, et le prenant par la main :

— Georges, lui dit-elle, il faut quitter ce pays, nous partons demain pour Édimbourg : venez avec nous.

Georges, en entendant ces paroles, crut que le ciel s'ouvrait devant lui; jamais Lucy n'avait

tant osé. Il promena ses yeux sur les deux victimes qui gisaient sur le sol, et pressant avec frénésie la main de la jeune fille, et y posant un baiser :

— Oui, dit-il d'une voix creuse, je partirai... — je partirai...

Un pâtre passait à ce moment : sur l'avis de Georges, lord Graham le chargea d'aller à Stone-Byres porter à John Care la nouvelle de la catastrophe. Le jeune montagnard voulait demeurer près de son père, mais Lucy le fit consentir à les accompagner aussitôt à Loch-Tall. Avant de s'éloigner, il s'agenouilla encore une fois devant son père, et embrassa Tom-Trick en pleurant.

Une heure après, John Care, Annah et quelques villageois de Stône-Byres, guidés par le pâtre, arrivèrent à l'endroit où l'événement avait eu lieu. On emporta Burk-Staane. Deux paysans ayant voulu, à l'aide de pieux, déplacer le cheval et le traîner au bord de la route pour le jeter dans le torrent, Annah prit le vieux John à part, lui dit quelques mots à l'oreille, puis s'approchant du pauvre animal et congédiant du geste ceux qui l'avaient suivie :

— Merci de vos bons soins, dit-elle, merci, John et moi, nous nous chargeons de Tom-Trick.

V.

La fin du rêve.

Charles II s'était donc enfin assis sur ce trône que tant de secousses avaient ébranlé. Partout on reconnaissait l'autorité du roi. Cependant, les fermens de discorde n'étaient pas complétement éteints, et sous les cendres encore chaudes de la révolution vaincue, se cachait plus d'une vive étincelle. Il n'y avait plus de batailles rangées, mais les combats singuliers, dont le nombre se multipliait outre mesure, enlevaient chaque jour aux deux camps quelqu'un de leurs plus actifs soutiens. La lutte de parti à parti était devenue une lutte d'homme à homme.

Telle était la situation des choses à Edimbourg quand lord Graham y arriva avec sa fille. Le noble comte, vivant souvenir des glorieuses infortunes de Montrose, fut reçu à bras ouverts par tous les membres de l'aristocratie écossaise, que le rétablissement de Charles avait réintégrés dans leurs anciennes possessions. Lucy se

livra d'abord tout entière au plaisir de revoir une grande ville, — la ville où elle était née. Quant à Georges, devenu secrétaire intime de lord Graham, et lancé dans un nouveau monde de séductions, il s'enivrait d'une espérance dont il se plaisait à contempler l'éclat lointain, ne sachant quel avenir était réservé à son amour, mais savourant avec joie les douces incertitudes du présent.

Un matin, Georges rencontra sir Horace Asley au moment où il sortait de chez lord Graham. Jamais ces deux hommes n'avaient eu de sympathie l'un pour l'autre; mais une conformité parfaite d'opinions établissait entre eux une de ces amitiés banales, si communes aux époques de bouleversemens publics. Horace était préoccupé et ne vit pas Georges. Mais ce dernier, déjà contrarié des assiduités du capitaine dans la maison du lord, s'aperçut de son trouble, et ne pouvant l'expliquer, sentit éclater dans son cœur les tourmens confus de la jalousie; il redoubla de vitesse. La jalousie donne du courage et il venait de former un projet hardi. Il voulait demander à Lucy une explication.

Il entra. Miss Graham avait la tête tristement penchée et paraissait accablée sous le poids d'une pensée amère. Aussitôt qu'elle aperçut Georges, elle vint à lui avec empressement, lui serra la main et le priant de s'asseoir à ses côtés :

— Vous arrivez bien, lui dit-elle, et l'on dirait que Dieu vous a désigné pour m'assister toujours

au milieu de mes alarmes... Georges, j'ai encore une grâce à réclamer de votre dévoûment..

Ce début devait nécessairement modifier les dispositions de Georges. Au lieu de parler, il écouta.

— C'est une triste chose, continua-t-elle, les larmes aux yeux, — qu'une ville le lendemain d'une révolution. On croit l'ennemi mort, il n'est que terrassé. On croit à la paix et cette paix n'est qu'une guerre déguisée : nul n'accepte le titre de vaincu, et ne signe la trève de bonne foi. Il faut que les vainqueurs aient continuellement la main sur la garde de leur épée. Figurez-vous, monsieur Georges, que, ce matin même, sir Horace passait avec mon père devant la taverne des ménestrels. Les vitres tremblaient aux cris des buveurs et des toats mystérieux s'échangeaient. L'un de ces hommes, qu'on appelle, je crois, O'Neal, connu par son attachement rebelle au covenant, interpella sir Horace et lui présenta un verre en l'engageant à prendre part au toast qu'il allait porter à la ligue des saints. Pour toute réponse, sir Ashley lui a lancé son gant au visage et rendez-vous a été pris pour demain au point du jour.

— Eh bien ? fit Georges qui tremblait de comprendre le fond de la pensée de Lucy.

— Eh bien, reprit-elle, sans s'apercevoir de l'émotion de Georges, mon père assure que l'adresse d'O'Néal est sans pareille et que si Horace se bat, il sera tué...!

— Et en quoi puis-je lui être utile ?

— Le sais-je? dit Lucy, frappée du ton froid de Georges, et ne comprenez-vous pas que je vous ai dit cela, parce que j'étais là seule, à souffrir, à penser, à craindre, et qu'une confidence devait me soulager? On m'a bien dit qu'il n'y avait rien à faire... mais me serais-je trompée en espérant de vous quelques paroles de consolation ?

— Non... oh! non.... répondit tendrement Georges. Mais vous vous intéressez donc beaucoup à sir Horace ?

— Comme il est naturel que je m'intéresse à l'époux que mon père m'a choisi.

— Et vous l'aimez ? fit Georges avec explosion.

— Comment ne l'aimerais-je pas ? nous avons grandi sous le même toit, sous les mêmes yeux, il est mon frère, et je suis sa sœur.

— Ah! oui, —je comprends.... sir Horace doit être votre époux.... et vous ne voulez pas qu'il meure..., dit Georges avec égarement. Eh bien, sir Horace ne mourra pas.... du moins je ferai tout ce qu'il faudra pour le sauver.... O'Neal est adroit ? Oh! tant mieux. Pardon — ne m'avez-vous pas dit que cette querelle avait eu lieu à la taverne des ménestrels ?

— Assurément, monsieur Georges. Mais qu'avez-vous?

— Moi, dit Georges en reculant avec épouvante, rien, oh ! rien! Si vous saviez ! j'avais espéré.... Je croyais.... Mais, non, non, je ne croyais

rien, je n'espérais rien.... Seulement je suis bien malheureux. Adieu, miss Lucy, adieu. Priez pour sir Horace Ashley.

Et il s'enfuit en courant: l'étonnement de Lucy était à son comble. Elle se mit à sa fenêtre et le regarda jusqu'à ce qu'il fût hors de sa portée. Il ne détourna pas une seule fois la tête.

— Il est malheureux, pensa-t-elle. — Malheureux! . . . .

Georges entra dans la taverne, se fit servir un demi-pot d'ale, et demanda au chef de l'établissement si O'Neal viendrait dans la journée.

— Il ne tardera pas, répondit le tavernier Wilson. O'Neal est une de mes meilleures pratiques. C'est tout au plus s'il sort d'ici pour s'aller coucher. En ce moment il est allé prendre chez lui ses armes, dont il aura besoin demain matin: ce qui me fait croire que son intention est de passer la nuit au cabaret, intention que je trouve excellente et dont je lui sais bon gré.... et tenez, justement, le voici.

Georges entendit des voix bruyantes et des éclats de rire, et bientôt une troupe nombreuse fit irruption dans la taverne. Les tables furent immédiatement envahies et les crûches de bierre passèrent de main en main.

Le tavernier se pencha à l'oreille de Georges et lui dit:

— Voyez-vous ce grand brun, dont les cheveux sont ras et qui porte le justaucorps de buffle, le baudrier noir et l'épée à garde de cui-

vre des anciens soldats de Cromwell, c'est O'Neal. Il mourrait plutôt que d'avoir un pourpoint de soie et un seul nœud de rubans. A votre place, je ne resterais pas ici, car, franchement, votre costume pourrait bien le scandaliser.

— En vérité, répondit Georges avec un sourire qui fit frémir l'officieux conseiller, je serais aise de savoir ce que le vertueux O'Neal pense de mon costume, car le sien me déplaît fort, et ma réponse serait toute prête.

Wilson jugea prudent de ne pas poursuivre l'entretien et se retira à l'écart.

— Je vous l'avais prédit, s'écria emphatiquement O'Neal, — que je les abattrais les uns après les autres, comme le fléau du moissonneur abat les épis de blé. Ah! je sais bien que c'est une voie périlleuse et qu'au bout je trouverai — qui sait? — une hache levée, peut-être celle du bourreau de Charles, et qu'alors je n'aurai plus qu'à briser mon épée et à prier Dieu. Mais on tient là-haut un compte exact de mes sacrifices et j'en serai récompensé. Déjà Wittstad, Richard Holmes, Downing, Ralph — ont payé de leur vie l'odieux triomphe de l'impiété. Demain, ce sera le tour de sir Horace Ashley, — ce dameret qui parfume ses gants de bataille et va, dit-on, épouser la nièce de Montrose. En conscience, je ne crois pas que la noce de sir Horace se célèbre jamais en ce monde.

— Pourquoi pas ?

Ces deux mots évidemment empreints d'une

intention d'ironie, étaient partis de l'encoignure la plus reculée de la taverne. Les puritains se retournèrent en masse, Georges se leva.

— A qui parle ce fou? fit O'Neal avec dédain.

— A toi-même, répondit vivement Georges en lui lançant avec violence un de ses gants à la face. Un sourd frémissement de rage circula parmi les compagnons d'O'Neal. Georges reprit avec calme.

— Ce gant est parfumé comme ceux de sir Horace. Voici, maître O'Neal, une occasion de comparer la force des damerets efféminés à celle des puritains robustes. A l'œuvre donc. Tu as ton épée, j'ai la mienne. Partons.

— Moins de précipitation, je te prie. J'ai des engagemens. Sir Horace est premier en date. Il est juste qu'il meure avant toi.

— Tout retard est impossible. Je quitte Edimbourg ce soir même.

— Cet écervelé a probablement des chagrins, dit O'Neal à ses amis avec un sourire moqueur, et il cherche quelqu'un qui veuille bien le débarrasser de la vie. Je suis trop courtois pour lui refuser ce petit service. — A vos ordres, monsieur! Çà, Wilson, vous nous préparerez un bon souper!

La foule sortit en silence de la taverne des ménestrels. On choisit pour lieu du combat le bord de la mer. C'est là que O'Neal avait établi le théâtre de ses exploits.

Pendant que ces choses se passaient, Lucy,

étonnée de son propre aveuglement, cherchait à se rappeler les moindres circonstances de la conduite de Georges à Stone-Byres, à Loch-Tall, à Edimbourg. Cet examen du nouveau point de vue où elle était placée lui révéla comme par enchantement, le sens caché de ce dévoûment si tendre, de cette abnégation sans bornes. Un dernier incident devait dans la même journée lui ôter son dernier doute et l'éclaircir entièrement. Elle reçut de Stone-Byres un billet signé du vieux John Care. Le pauvre vieillard, qui ne connaissait miss Graham que de réputation, s'était enhardi jusqu'à s'adresser directement à elle pour sauver sa fille d'adoption, le seul être qui l'attachât au monde. Annah, disait-il, mourait du désir de savoir des nouvelles de Georges, mais elle n'osait écrire elle-même. Le vieillard avait eu plus de courage que l'enfant. Cette lettre finissait ainsi:

« Depuis que Georges est parti avec votre père, milady, il ne nous a pas envoyé un mot de souvenir. Il a oublié Stone-Byres où il est né, Stone-Byres où on l'aime; oui, milady, — où on l'aime, —car cette douce Annah, que vous avez vue souvent avec des yeux si vifs et des couleurs si roses, est maintenant pâle et morne, comme si l'approche de la mort la flétrissait. Ces jours derniers, elle a bien souffert, et je n'ai pas quitté son chevet; —mais je voyais que tous mes soins étaient vains, toutes mes veilles inutiles; car la maladie est dans le cœur. Aujourd'hui

Annah va mieux, et pourtant je n'espère plus. Ce n'est pas un corps qui dépérit, c'est une âme qui s'éteint. L'amour est la divine flamme qui peut la ranimer. Pardonnez-moi donc, milady, si j'ose implorer votre aide. On m'a dit que vous étiez bonne, et rien qu'à vous voir, je l'avais déjà deviné. J'ai écrit à Georges; il ne m'a pas répondu. C'est donc mon désespoir qui en appelle à votre pitié! Que Georges renonce à ses rêves d'ambition, — qu'il revienne, — et Annah sera guérie! »

La lecture de ce billet plongea Lucy dans un abîme de tristes pensées, et long-temps elle ne sut quelle résolution prendre. Elle sentait bien qu'elle n'avait qu'à parler pour être obéie; ainsi donc, ordonnerait-elle à Georges de partir ou de rester?

Elle fut interrompue dans ses réflexions par l'arrivée de son père et de sir Horace.

— Grande nouvelle, dit lord Graham, Horace ne se battra point demain.

— Vraiment! et pourquoi?

— Parce que son adversaire n'existe plus, répondit Horace.

— Georges l'a tué, ajouta lord Graham.

Lucy voulut parler; les paroles moururent sur sa lèvre. Lord Graham et Horace exaltèrent le courage de Georges, et sir Horace raconta tous les détails du combat auquel il avait assisté.

Le soir vint; Lucy se retira de bonne heure dans sa chambre. Là, mettant sa solitude à

profit, elle songea au passé, consulta l'avenir, interrogea son cœur, et après une longue réflexion, elle se disposa à écrire; mais d'abord elle prononça ces mots qui résumaient toute sa pensée :

—J'aime Horace; mais c'est Georges, Georges seul qui est le maître de ma destinée.

Cependant, le bruit de la fin tragique d'O'Neal se répandait dans Edimbourg.

—La mort d'O'Neal, disaient en se lamentant les covenantaires superstitieux, est le voile de la désolation qui s'étend sur la terre maudite. O'Neal mort, le covenant est à jamais perdu.

—Et moi donc, amplifiait Wilson d'un ton dolent, j'en suis pour les frais de mon souper; il ne me reste plus qu'à fermer boutique.

VI.

Lucy Graham à Georges.

« J'ai tout deviné. Vous m'aimez et jamais vous n'aviez osé me le dire. Oh! je m'en veux de ne vous avoir pas compris plus tôt. Imprudente que j'étais, je vous tendais la main, et vous encourageais sans le vouloir, sans m'en douter même, à me suivre, à me servir, à m'aimer. Aussi, loin de vous adresser un reproche, je vous plains, Georges, car vous n'êtes point coupable et tous les torts sont de mon côté. Ne considérez donc cette lettre que comme une explication qui m'est aussi nécessaire qu'à vous. C'est une confession sincère. Ecoutez-la et jugez-moi.

« Oui, Georges, je vous le répète, parce que je ne sais pas mentir, j'aime Horace, et suis aimée de lui. Notre union a été le rêve de notre jeunesse, et notre séparation serait pour nous sans doute une douleur cruelle, car cette longue espérance, en s'identifiant avec nous-mêmes, a jeté dans nos âmes, sinon les vives ardeurs de la

passion, du moins la sécurité douce d'un bonheur anticipé. Cependant, je ne veux pas vous le cacher non plus, mon cœur, depuis que je vous connais, s'est partagé entre vous deux. Horace a sur moi des droits plus tendres et plus anciens que vous : vous en avez d'aussi sacrés que lui.

« Et en effet, qui donc nous a préservés d'une perte certaine à notre arrivée en Ecosse? Qui donc était toujours là quand le danger nous menaçait, et s'est interposé sans cesse entre nous et nos ennemis? Qui donc aujourd'hui souffre pour nous sans se plaindre les remords dévorans d'un parricide? A qui devons-nous la vie, à qui devons-nous le bonheur? O Georges, cette dette est énorme et quel que soit le prix que vous mettiez à votre dévoûment, nous serons prêts à l'acquitter.

« Un mot m'a révélé vos désirs. Vous êtes malheureux, parce que j'en aime un autre. Vous êtes si malheureux que vous avez cherché la mort dans un duel inégal. Que voulez-vous en récompense de tant d'abnégation? Est-ce le titre de fils et d'époux? ni moi ni mon père n'avons le droit de vous le refuser. Si donc j'ai bien compris vos souhaits, venez. Mon père vous ouvrira ses bras. Sir Horace, à ma prière, sacrifiera ses droits aux vôtres. Quant à moi, si mon amitié ne se change pas en amour, elle en aura du moins tous les dehors, elle en accomplira tous les devoirs.

« Mais après avoir cédé à la surprise que vous causera sans doute cette déclaration, après vous être réjoui de la perspective assurée d'un bonheur que vous n'espériez qu'en tremblant, ne songerez-vous pas un peu, monsieur Georges, à ceux que ce bonheur froissera et dont l'infortune sera votre ouvrage? Je ne vous parle point de sir Horace : ce serait en appeler de votre amour à votre générosité; il ne m'appartient pas de vous soumettre à cette épreuve qui ressemblerait trop à un piége. Je ne vous parle point de moi : ce serait donner à une action toute naturelle l'apparence d'un sacrifice. Je veux vous parler de ceux que vous avez laissés à Stone-Byres et auxquels vous êtes lié par l'habitude, par le souvenir, par le serment peut-être, — oui, — par le serment. Réfléchissez bien à cela, car il ne suffit pas d'être heureux, il faut se garder aussi d'être cruel; et lorsque la bonté divine nous permet de quitter le désert aride pour entrer sous les ombrages d'un sentier fleuri, il ne faut jamais oublier, Georges, de jeter derrière nous un dernier regard, pour être bien sûrs que nous ne laissons pas sur le sable ardent, agenouillée, levant les bras au ciel, et criant vers nous, quelque pauvre créature qui avait attaché sa vie à la nôtre, et dont le cri d'angoisse n'est souvent que l'écho d'un serment trahi.

« Vous ne me comprenez pas, monsieur Georges? ouvrez le billet que contient ma lettre, et vous allez me comprendre. Ce billet vient de

Stone-Byres : il est signé du vieux John Care : il y est question d'Annah. Lisez. 'Deux avenirs vous attendent. Deux bonheurs vous sont offerts. Choisissez.»

VII.

Georges Staane à Lucy Graham.

« J'ai interrogé mon amour : il m'a dit de rester; ma raison : elle ne m'a pas répondu; Dieu : il m'ordonne de partir.

« Je pars.

« Le bonheur que vous m'offrez ne me rend pas aveugle : vous aimez Horace. Il ne me rend point cruel : Je vais retrouver Annah.

« Hélas! il me faut bien de la force pour vous fuir au moment où vous m'appelez. Mais, je sens que mon salut est là. Il me semble que si j'acceptais ce dévoûment sublime, j'aurais honte de moi-même et des droits qui me l'auraient valu. Soyez heureuse, miss Lucy. L'idée de votre bonheur me consolera dans ma retraite. D'ailleurs, je ne partirai pas sans un souvenir de vous. J'ai votre lettre. Elle m'a révélé la beauté de votre âme, elle m'élève jusqu'à vous : je la relirai avec orgueil. Adieu. »

VIII.

Le seuil de la vie.

Georges savait que lord Graham était matinal; il le vint trouver avant que personne fût levé dans l'hôtel. Le comte crut d'abord qu'il s'agissait de quelque affaire pressée, et l'air troublé de Georges le confirma dans cette opinion.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-il tout inquiet.

— Rien qui doive vous alarmer, répondit Georges. Je pars à l'instant, et je viens vous faire mes adieux.

— Vous partez! vous! Georges! mais vous n'y songez pas? Partir au moment où vous allez recevoir le prix de vos services, mais cela n'est pas possible!

— Cela est indispensable, mylord; dans une heure, je serai loin d'Édimbourg.

— Dans une heure! Cette précipitation doit avoir une cause, et cette cause, j'ai le droit de la connaître. Voyons, Georges, ai-je quelque tort envers vous? quelqu'un ici a-t-il encouru vos reproches?

— Personne, dit Georges avec vivacité, — personne! et vous moins que tout autre, mylord.

— A la bonne heure, dit lord Graham en lui serrant affectueusement la main; car je vous aimais comme un fils et vous eusse toujours traité comme tel. Depuis mon arrivée à Edimbourg, tous mes vœux, tous mes efforts, toutes mes démarches ont été pour vous. Je ne vous avertissais de rien, parce que je me faisais une joie de vous surprendre. Je dois bientôt me rendre à la cour de Charles, vous le savez; mais ce que vous ne savez pas, c'est que je n'y serais point allé sans vous : c'était ma condition première; lord Clarendon avait tout accordé... Et vous partiriez, lorsque tout vous réussit, lorsque mon amitié vient d'assurer votre avenir!

— Je partirai, murmura Georges.

— Et vous me refusez toute explication?

— Cette explication vous est due, mylord! mais c'est miss Lucy Graham qui vous la donnera. . . . .

Une heure après cette entrevue, Georges quitta Edimbourg avec moins de regret peut-être qu'il ne s'y était attendu. La tendre franchise de Lucy l'avait rappelé à lui-même; il commençait à lire plus clairement dans son cœur. Il lui sembla que, comme l'exilé qui retourne au foyer de ses frères, il respirait avec plus de liberté. Puis, à mesure qu'il s'éloignait, il sentait se calmer sa fièvre d'ambition et d'amour. A mesure que les clochers de la ville mouraient dans le brouillard

et que la chaîne des rocs surgissait à l'horizon, l'image de Lucy disparaissait derrière celle d'Annah.

Il arriva à Lanark à la nuit tombante; il voulut y prendre quelque repos; mais l'impatience déchirait si cruellement son cœur, qu'il lui fut impossible de fermer l'œil. Ses veines se gonflaient, son sang circulait avec peine, son insomnie avait tous les caractères de la fièvre. Enfin le jour parut; il cessa de souffrir. A cinq heures du matin, il sortit de Lanark, et salua bientôt, avec une joie d'enfant, l'admirable route de Stone-Byres : il revoyait cette terre fleurie de souvenirs, ces montagnes qui retentissaient encore de ses prières, et tous ses maux s'étaient noyés dans une précoce réalisation de ses nouvelles espérances. Quand il aperçut de loin les flocons bleus de fumée qui voltigeaient sur les toits de Stone-Byres, il commença à ralentir son pas; c'était déjà un si grand bonheur, qu'il lui faisait attendre l'autre avec plus de résignation. La colline où il avait tant de fois rencontré Annah se dressait à un mille environ, comme une haute charmille, avec ses longs peupliers qui se balançaient au vent et se miraient dans la Clyde et lui envoyaient déjà de douces et mystérieuses paroles que nul n'entendait et ne pouvait entendre, et qu'il recueillait silencieusement dans son âme. Pour lui, la nature semblait, à cette heure chérie, avoir revêtu une robe splendide et étoilée : tout à ses yeux était joie, bonheur,

enchantement. La féerie était partout, dans le sifflement des mélèzes, dans l'ondulation de la plaine, dans le gazouillement des oiseaux, et il croyait déjà voir, sur le flanc de la montagne, Annah assise sur l'herbe, rêveuse et mélancolique, comme le jour où, pour la première fois, il s'était rendu, avec son père, au château de Loch-Tall.

Il n'en était rien cependant. La place où Annah venait souvent s'asseoir était triste et déserte. Georges eut un pressentiment dont il ne voulut pas se rendre compte. Il continua sa route en rêvant, et se prit à suivre d'un œil insouciant les capricieuses figures que décrivaient les nuages en se brisant sur les montagnes. La matinée, qui avait commencé si sereine et si étincelante se couvrait de voiles grisâtres, et déjà les lointains échos apportaient à l'oreille de Georges les premiers grondemens du tonnerre. Ce bruit le tira de sa préoccupation, il doubla le pas, et reconnut bientôt la cascade de Stone-Byres : cette vue ranima son courage. Il se reprocha ses vaines frayeurs, et parvint gaîment jusqu'au village.

Il allait se précipiter dans le fond du logis où était sans doute Annah, lorsque une main se cramponna à son bras et l'empêcha d'aller plus loin. Georges se retourna. Il vit un vieillard qui se dirigeait vers la cheminée et lui faisait signe de le suivre.

C'était John Care.

Le vieillard s'assit. Georges prit place auprès

de lui et entendit sortir de sa poitrine cassée ces mots terribles :

— Annah va mourir!

Georges accablé, anéanti, ne put prononcer une syllabe. Seulement, d'un geste interrogateur, il désigna la chambre voisine.

— Oui, dit le vieillard, elle est là. Elle dort.

— Oh! c'est affreux, s'écria Georges. Mais non! C'est impossible... elle est malade, mais elle peut guérir, n'est-ce pas? — Le médecin....

— L'a abandonnée, monsieur Georges. D'ailleurs venez, vous allez la voir... Ah! vous avez bien fait, je crois, d'arriver aujourd'hui.

Georges suivit en silence le vieux Caré. Un brouillard glacé obscurcissait ses yeux, et de violentes douleurs allourdissaient sa tête. Tout-à-coup les rideaux s'entr'ouvrirent et il vit Annah.

La souffrance avait creusé ses tempes et parsemé de taches bleuâtres les roses pures de ses joues. Elle avait horriblement maigri. Ses soupirs étaient rapides et saccadés. On eût dit qu'à chaque effort qu'elle faisait pour respirer, une parcelle de vie s'exhalait de ses poumons. Pourtant elle était toujours belle. Le peintre le plus difficile n'eût rien imaginé de plus céleste, de plus poétique que la tête blanche et inanimée d'Annah, pendant cette muette agonie. On voyait les ailes impitoyables de la mort planer sur ce front virginal, et ce front était calme et serein, et elle souriait en mourant.

— Georges, —... Georges! murmura-t-elle.

A ce mot, le vieillard se leva et dit à voix basse :

— Le médecin n'a jamais pu dire de quoi mourait notre Annah ! Mais je le sais, moi.

— Vous le savez, fit Georges en pâlissant.

— Oui... et vous aussi... n'est-il pas vrai ? Oh ! on ne s'en va pas si jeune à propos de rien, voyez-vous... La pauvre enfant, on l'a tuée, et c'est vous, Georges, c'est vous...

— Grâce, John, grâce ! s'écria Georges, et laissez-moi prier l'ange mourant de me pardonner mon crime ! Oh ! mes remords l'ont déjà bien vengée !!

Il se jeta à deux genoux et mouilla de larmes amères le chevet de la malade. Tantôt il semblait implorer Dieu, tantôt il s'adressait à elle et cherchait à attirer son regard. Il parla long-temps sans qu'elle parût le comprendre. Mais peu-à-peu, ses yeux se rouvrirent, et elle eut l'air, en le regardant, de vouloir se rappeler ses traits et de chercher ce souvenir dans les déchirantes évocations d'une époque déjà éloignée. Enfin, sa bouche voulut sourire : elle fit un mouvement plein d'une joie naïve et enfantine, comme une personne qui se rappelle un événement et un nom qu'elle avait oubliés, et elle s'écria en lui saisissant le bras :

— Oui ! c'est bien cela !.. c'est Georges !

Georges se couvrit la figure de ses deux mains.

— Pourquoi pleures-tu, mon ami ? Est-ce que tu ne m'aimes pas, est-ce que je ne t'aime pas ? Est-ce que nous ne sommes point heureux ? Tu ne

sais pas, j'ai fait bien des rêves depuis que tu es parti... tous mauvais... tous affreux! tous me disaient que tu ne reviendrais plus et que tu étais mort... Oh! tu n'as pas idée de ce supplice...! Mais ils ont menti et tu es revenu... On a cru dans le village que j'étais malade, tandis que je n'étais que triste, et on m'a mise dans ce lit malgré moi... Mais à présent, je vais me lever, n'est-ce pas, Georges? et nous irons ensemble voir les rayons du soleil se jouer dans les cascades de la Clyde... C'est avec toi que je veux revoir mes torrens, mes forêts, mes vallées!... Dis-moi?... L'eau des neiges doit tomber du haut des rocs avec un bruit sublime... Le feuillage se renouvelle de toutes parts, n'est-ce pas? Oh! je veux revoir tout cela.... Aide-moi donc à me lever, Georges... et une fois dans la campagne, je me sentirai forte et guérie... alors tu ne me quitteras plus, tu me suivras, ou plutôt je te suivrai partout... partout, entends-tu, Georges, excepté du côté de Loch-Tall....

— Tu m'aimes donc, s'écria Georges en collant ses lèvres sur la main pâle d'Annah! tu m'aimes donc toujours?

— Je t'aime.

Elle murmura ce mot bien bas, d'une voix qui n'était plus de ce monde, et qui s'adressait au cœur plutôt qu'à l'oreille.

Alors, il se fit un silence morne et glacé. Annah, pendant cet instant d'exaltation et de surexcitation fébrile, avait visiblement perdu le

peu de forces qu'un long repos lui avait conservées. Ses doigts pressèrent ceux de Georges comme par une contraction nerveuse et ses lèvres, redevenues muettes, perdirent tout-à-coup l'éclat fugitif dont un éclair de joie les avait inondées en passant. La pauvre jeune fille puisait la science du bonheur à la source d'une souffrance horrible dont l'étreinte cruelle l'étouffait. Son âme avait trouvé, dans les tortures d'une maladie du corps, une complète initiation aux secrets de l'amour. Succomberait-elle sous le poids de cette révélation, ou se releverait-elle après la lutte? Elle était bien près de la mort, mais Georges était là; elle avait senti sa main réchauffer la sienne, son haleine avait caressé son front... en fallait-il davantage pour rallumer cette flamme qui s'éteignait, pour rendre à la terre cette vie que le désespoir donnait au ciel?

Cependant, la nuit fut agitée. C'était une succession continuelle et régulière de bons et de mauvais momens, de sursauts impétueux et de calme sans sommeil. Vers le point du jour, elle se leva sur son séant, parut ressaisir un peu de sa raison, et récita une prière à haute voix. John Care qui dormait, ne l'entendit point. Mais Georges s'élança vers elle. Il allait parler quand le médecin entra. Georges réveilla John Care et tous deux regardèrent sir Ellies de ce regard attentif et inquiet qui demande une réponse favorable et redoute une sentence de mort. Sir

Ellies se tint long-temps devant le lit d'Annah, consultant le mouvement du pouls, écoutant les battemens du cœur, et calculant la vitesse de la respiration. Il fut sur le point de parler, mais il s'arrêta, en homme indécis qui ne veut prononcer qu'à coup sûr. Chacun respecta son recueillement en gardant un profond silence. Enfin, il lâcha le bras d'Annah, resta quelques minutes absorbé dans une austère réflexion, puis se tournant vers John Care :

— Rassurez-vous, lui dit-il, elle vivra.

IX.

Pélerinages.

John Care avait deviné juste. Le retour de Georges fut le signal de la convalescence d'Annah. La joie du cœur jeta de nouvelles roses sur ce front pâli. Le même baume agissait en même temps sur l'âme et le corps. Au bout d'un mois, le vieux Care s'entendit avec Georges pour fixer le jour du mariage et l'annoncer à Annah.

La jeune fille était enfin levée. Georges vint la chercher pour sa première promenade.

— Où allons-nous? dit Georges.

— Commençons, répondit Annah, par une visite à ceux qui nous ont aimés. Ne m'as-tu pas demandé où était la tombe de ton père? Je vais t'y conduire. Viens; nous prierons ensemble.

Et ils se dirigèrent silencieusement vers le clos des morts. Georges, en se prosternant sur cette terre fraîchement remuée, comprit que la douleur, une fois entrée dans l'âme, y creuse un abîme où elle veille éternellement, et que le sou-

venir de son père serait désormais l'écueil menaçant où viendraient échouer ses illusions de repos. Cette pensée lui fit effroi. Mais quand il vint à réfléchir que ce n'était là qu'une faible expiation de tout ce qu'il avait fait souffrir à Annah pendant le séjour de Lucy à Loch-Tall, il se trouva moins malheureux, reprit espoir et se résigna. Il voulut ensuite retourner chez John Care.

— Nous avons encore un devoir à accomplir, dit Annah. Georges, il faut réparer tous vos oublis.

En disant ces mots, elle lui montra le chemin de Loch-Tall. Mais au lieu de s'engager dans le défilé qui menait directement au château, elle prit un sentier moins fréquenté où Georges ne se rappelait pas avoir jamais pénétré. Tout-à-coup, sa mémoire se réveilla. L'image de la dernière nuit qu'il avait passée à Stone-Byres, nuit fatale et maudite, descendit comme une ombre sanglante, sur l'aurore de son bonheur. Il reconnut cette pente affreusement rapide où les roues de la carriole avaient failli se briser, ces quartiers de roc oubliés sur le passage, ces ifs qui grimpaient aux parois du cratère, cette route qui tournait comme un labyrinthe, bornée d'un côté par un mur de granit perdu dans les nuages, de l'autre par un gouffre où les eaux de vingt torrens tombaient en gerbes éclatantes. Ce chemin parlait aux yeux et au cœur du jeune montagnard. Il y avait dans le feuillage des frênes,

dans le jet des cascades, dans les brisures du roc, des voix intelligibles qui racontaient l'histoire du passé. Ces évocations le plongèrent dans une sorte de délire concentré, triste et muet. Enfin, ils parvinrent aux chutes de Corra-Lynn. Annah indiqua du doigt à Georges un ravin où elle lui fit signe de la suivre. Il obéit. Quand ils eurent descendu ce sentier jusqu'à une distance d'environ trente pas, elle lui montra une large pierre sur laquelle une main inhabile avait gravé tant bien que mal un nom connu.

Georges prononça ce nom avec un cri de surprise.

— *Il* t'a sauvé, dit-elle d'une voix d'ange, et si tu es encore là, c'est à *lui* que je le dois. Et puis tu *l*'aimais. J'ai défendu qu'on le jetât dans le torrent.

Georges avait le cœur brisé. Il tomba aux genoux d'Annah, car ce trait de bonté touchante venait de la grandir encore et de la sanctifier à ses yeux. Dès ce moment, Annah était la rivale préférée de Lucy. Il voulut la remercier : mais sa voix se noya dans les larmes.

La pauvre enfant avait songé à tout, — même aux funérailles de Tom-Trick.

MOLÉ-GENTILHOMME.

RUINES HISTORIQUES.

PORT-ROYAL-DES-CHAMPS.

Non loin de Chevreuse, petite ville située à sept lieues au sud-ouest de Paris, et dont le nom réveille le souvenir d'une gracieuse héroïne du temps de la Fronde, au milieu d'une plaine solitaire, qu'une ceinture de forêts environne de tous côtés d'ombre et de silence, il existe une portion de sol assez considérable recouverte d'une pauvre et maigre végétation; çà et là on rencontre sous l'herbe quelques pierres moussues, quelques vestiges informes de matériaux de construction. C'est qu'il y a cent trente ans, à cette place, aujourd'hui nue et qui

semble frappée de stérilité, s'élevait une abbaye.

Ce n'était point une de ces riches et grasses abbayes, séjours de luxe et de bonne chère dont Rabelais nous a légué la mémoire dans ses joyeux écrits; ce n'était point Jumièges avec ses prodiges d'architecture gothique, ni Saint-Trophyme avec les ogives hardies de son cloître, ni Fontevrault où tant de têtes royales sont venues se cacher sous le voile; c'était un assemblage de bâtimens bas et humides, la plupart dans un état complet de dégradation, où tous les styles d'architecture se trouvaient confondus. De loin, on aurait été assez tenté de prendre ces bâtimens pour une ferme que le propriétaire laissait tomber en ruines, si l'on n'avait remarqué sur le sommet de la grille d'entrée une grande croix de fer rouillé, d'un travail assez curieux, et où apparaissaient encore au soleil quelques vestiges de dorure. Aux bâtimens attenait un jardin dont la culture et le dessin, peu en rapport avec la symétrique magnificence que le célèbre Lenôtre avait introduite à cette époque, attristaient l'œil; un peu plus loin, au nord de l'église, un humble et étroit cimetière; mais ce jardin avait été planté par les hommes les plus savans du XVII[e] siècle, Arnauld, Lancelot, Lemaître de Sacy; Blaise Pascal était venu méditer sous ses ombrages naissans le livre sublime des *Pensées;* mais dans cet humble et étroit cimetière reposaient les restes d'un grand poète, de

Jean Racine. Cette solitude se nommait Port-Royal-des-Champs.

Port-Royal! que de souvenirs attachés à cette abbaye qui semble projeter son ombre sur toute l'histoire du XVIIe siècle! Religion, politique, sciences et arts, amour même, durant une période de cent années, de 1608 à 1709, Port-Royal a tout envahi. Son nom se trouve mêlé à chaque page de nos annales, ce nom qui a empêché Louis XIV de dormir et qui, plus d'une fois est venu le troubler au milieu de ses fêtes, comme le spectre de Banquo s'asseyant au festin de Macbeth; Port-Royal, personnification vivante de l'opposition telle qu'elle pouvait exister sous le gouvernement absolu du grand roi, c'est-à-dire à l'état de commentaire mystique et d'ascétique argumentation sur le dogme; car, politiquement parlant, elle était impossible; hydre aux cent têtes encapuchonnées que Louis XIV essaya, mais en vain, de museler, et qu'il se résolut un beau jour à étouffer.

Si jamais histoire a présenté les conditions du drame, ce fut à coup sûr celle de Port-Royal-des-Champs durant les cent années dont il s'agit; drame touchant et sévère où l'unité antique est fidèlement observée, où le chœur lui-même apparaît par intervalles et vient saluer tour-à-tour par des chants de triomphe ou des gémissemens les phases diverses de l'abbaye, où, à la suite d'un des plus merveilleux prologues qu'il soit possible d'imaginer, l'action se noue d'une ma-

nière tragique et imprévue, et se continue au milieu de toutes les alternatives d'une lutte pleine d'angoisses, pour se terminer par un dénoûment plus pathétique peut-être que tous ceux qu'a pu enfanter l'imagination fiévreuse des plus grands poètes dramatiques.

Fondée en 1204 par Eudes de Sully, évêque de Paris, en un lieu qui, dit-on, dans une partie de chasse, avait servi, au roi Philippe-Auguste, de retraite et d'abri contre l'orage, l'abbaye de Port-Royal-des-Champs était l'une des plus anciennes communautés de femmes de l'ordre de Cîteaux. Elle comptait au nombre de ses principaux bienfaiteurs les seigneurs de Montmorency, les comtes de Montfort et le saint roi Louis IX. De plus, elle tenait de la munificence des papes de grands privilèges, comme, entre autres, celui de pouvoir célébrer l'office divin, quand même tout le pays serait en interdit. Il était aussi permis aux religieuses de donner retraite à des séculières qui, dégoûtées du monde, voudraient se réfugier dans leur couvent pour y faire pénitence, sans se lier par des vœux. Néanmoins, vers la fin du XVIe siècle, le monastère de Port-Royal-des-Champs, comme tant d'autres, avait suivi la pente générale que le relâchement des mœurs, les désordres enfantés par les guerres civiles, et la corruption de la cour sous les derniers Valois, avaient propagée jusque dans les communautés religieuses. Là, comme ailleurs, la règle de saint Benoît avait

été mise en oubli, la clôture même n'était plus observée et, il faut bien le dire, de tous les vœux prescrits par le célèbre fondateur de l'ordre de Cîteaux, celui de chasteté était peut-être le moins pratiqué.

En 1602, Marie-Angélique Arnauld d'Andilly, jeune fille issue d'une illustre famille de robe fut faite abbesse de Port-Royal-des-Champs. Elle n'avait pas encore onze ans accomplis et il y avait peu d'apparence que le couvent fût destiné à se régénérer sous le sceptre abbatial de cette enfant. Aussi, le désordre continua toujours à régner dans l'enceinte consacrée au Seigneur. Aux austérités de la règle avaient succédé toutes les somptuosités du luxe le plus mondain. Ce n'était tous les jours au monastère que fêtes et joyeux banquets. Le velours et la soie avaient remplacé dans la toilette des nonnes la serge et la bure. Dans chaque cellule s'épanouissait sous les plus riches tentures, se reflétait dans les plus beaux miroirs de Venise, tout l'attirail de la coquetterie la plus raffinée. Bien plus, le moment n'était pas éloigné peut-être où, cédant à la contagion de l'exemple et à la voix impérieuse des sens que l'âge allait éveiller en elle, la jeune abbesse s'associerait elle-même aux coupables égaremens de celles qui l'entraînaient en riant, sur leurs pas, par des chemins semés de fleurs, vers le précipice de la damnation éternelle. Qui sait même si ce moment n'était pas venu en 1608? Car, à cette époque l'abbesse de Port-Royal-des-Champs ve-

nait d'entrer dans sa dix-septième année, elle était belle, elle avait l'âme sensible et aimante, le joyeux Henri IV régnait encore, et les parties de chasse de la cour s'étendaient des bois de Versailles dans les bois de Chevreuse voisins de l'abbaye; et les mignons de Heuri III n'étaient pas tous morts sans postérité comme Quélus et Saint-Mégrin. Plusieurs avaient laissé des fils non moins entreprenans qu'eux auprès des belles dames et des jolies filles, soit qu'il fallût assiéger pour parvenir jusqu'à elles des châteaux forts ou des monastères, des chambrettes ou des cellules. Or, on sait déjà qu'à Port-Royal-des-Champs en 1608, les cellules n'étaient pas imprenables.

Par une soirée orageuse de l'automne de cette même année 1608, à l'heure où la communauté était rassemblée au réfectoire pour le souper, on sonna à la grille de l'abbaye. La tourière troublée dans l'occupation à laquelle elle se livrait d'ordinaire avec le plus de ferveur, prit sa lanterne et se mit en devoir avec une mauvaise humeur évidente d'aller reconnaître quel visiteur pouvait se présenter au monastère à une pareille heure. Chemin faisant, elle pensait en elle-même que ce pourrait bien être quelque jeune seigneur de la cour qui s'en venait demander asile; car l'orage menaçait; le roi était alors à Rambouillet, dont la forêt, comme on sait, confine aux bois de Chevreuse, et toute la journée on avait entendu retentir dans le lointain les sons du cor. D'après cette induction, la tourière, qui avait depuis

long-temps passé l'âge où les femmes sont le plus accessibles aux requêtes de toute espèce, se promit bien que, en punition d'avoir troublé son repas, le beau chasseur en serait pour le produit de sa chasse de la journée, et c'est dans cette disposition qu'elle arriva à la grille du couvent. A la double lueur, projetée d'un côté par sa lanterne et de l'autre par les éclairs qui sillonnaient la nue, elle aperçut, à travers les barreaux, un personnage à barbe noire, enveloppé dans une vaste robe de laine grise dont les plis grossiers ne dissimulaient qu'avec peine une taille pleine de richesse et d'élégance. Sous le capuchon rabattu sur la tête de ce personnage étincelaient deux grands yeux qui voulaient paraître humbles et contrits, mais dont l'éclat mal voilé trahissait bien des convoitises, et peut-être de mauvaises passions. Cet homme s'écria d'une voix lamentable :

—La paix du Seigneur soit avec vous, ma très chère sœur, et avec toute votre sainte communauté !

—Que voulez-vous, mon frère? dit la tourière en lançant à l'inconnu un regard narquois.

—Ne le voyez-vous pas, ma sœur? répondit celui-ci, je suis un pauvre moine de l'ordre de Saint-François qui vient vous demander un gîte pour la nuit et un peu de nourriture; car il se prépare un violent orage, et je n'ai encore rien mangé de la journée.

—Oui-dà, mon très cher frère capucin, reprit

la tourière, si vous avez faim et soif, m'est avis que ce n'est pas le pain et le vin de la communauté de Port-Royal-des-Champs qui vous attirent ici, et si vous venez y demander un gîte, m'est avis également que ce n'est pas pour y dormir.

—Que je sois excommunié dans cette vie et damné dans l'autre, si j'ai menti! Voyez, ma chère sœur, je me soutiens à peine. Laissez-moi tôt entrer dans votre sainte maison, si vous ne voulez pas que je tombe en défaillance devant vous.

—Ouais! beau-frère mendiant, faites-le si bon vous semble, mais cela ne me persuadera nullement. Tenez, ne cherchez pas davantage à me tromper; car je vous avertis que ce serait peine perdue. Faites mieux: dites-moi qui vous êtes, là, en bonne vérité, et peut-être me laisserai-je attendrir, si vous me donnez votre foi de gentilhomme que vous n'avez que d'honnêtes intentions; mais autrement je ne vous ouvrirai pas.

En s'entendant parler ainsi, le capucin ou du moins le soi-disant tel écarquillait les yeux, et demeurait la bouche béante absolument comme si on lui eût parlé hébreu; à la fin, il s'écria avec une grande vivacité:

— Ma très chère sœur, je ne suis point un laïque, ainsi que vous le supposez, je suis un capucin, un véritable capucin.

Et en même temps il rejeta en arrière le ca-

puchon sous lequel sa tête était comme ensevelie, et montra aux yeux de la tourière un visage encore jeune et d'une beauté remarquable, mais où l'on eût pu croire que la débauche avait imprimé de hâtives flétrissures, s'il n'eût été plus naturel de les attribuer aux macérations du cloître. Sa tête presque entièrement rasée, sauf le cilice de cheveux qui l'entourait en forme de couronne, semblait indiquer, au surplus, d'une manière positive qu'il appartenait, en effet, à l'ordre de Saint-François, à moins de supposer, ce qui n'était guère admissible, que cette coiffure même était un déguisement. La tourière parut ébranlée; toutefois, comme elle exerçait depuis longues années, et qu'elle avait été à même de se convaincre combien l'esprit des jeunes seigneurs était inventif, elle fit un retour sur elle-même, et frappée d'une pensée subite :

— Si vous êtes réellement un capucin, dit-elle, il y a tout proche d'ici un couvent de cet ordre, une demi-lieue au plus, prenez le chemin tout droit devant vous, et pressez-vous un peu, vous arriverez avant l'orage. Dieu vous garde, mon frère!

En parlant ainsi, elle fit volte-face, et se disposa à rentrer dans le couvent, car la pluie commençait à tomber, et les sourds grondemens de la foudre redoublaient d'intensité. Quelques minutes encore, quelques secondes peut-être, et l'orage allait se déclarer; tout annonçait qu'il serait terrible. L'infortuné capucin, menacé d'en

subir toute la violence puisqu'à une demi-lieue à la ronde, il ne se trouvait pas un abri, pas un arbre même pour le garantir, s'attacha aux barreaux de la grille, par un effort désespéré et les secouant dans une étreinte convulsive, s'écria d'une voix étouffée :

— Ma sœur, ma sœur! ayez pitié de moi, ne me laissez pas ainsi exposé au feu du ciel : je jure Dieu que j'ai dit vrai.

A peine il avait prononcé ces derniers mots, qu'une lueur blafarde inonda l'atmosphère, et la foudre éclatant avec un grand fracas, vint tomber à quelques pas de distance; la tourière et le capucin furent renversés du coup; cependant ni l'un ni l'autre ne furent atteints, et la nonne voyant peut-être dans cet événement un avertissement du ciel qui s'indignait de son inhumanité, s'empressa, en se relevant, d'aller ouvrir la grille au jeune moine, qui entra plus mort que vif dans le réfectoire du monastère.

Moins d'un quart d'heure après, notre homme, entouré d'une bonne partie des nonnes, entre lesquelles les plus jeunes, et l'abbesse surtout, se faisaient remarquer par leur curiosité, était attablé devant un copieux souper, auquel il faisait honneur de toutes les forces de ses mâchoires. Il semblait qu'il eût à cœur de prouver à la tourière de Port-Royal-des-Champs que, sous le rapport de la faim et de la soif, il n'avait point menti, et dans sa préoccupation gastronomique, il ne donnait pas le moindre signe d'attention

aux charmantes Hébés embéguinées qui se disputaient la faveur de remplir son verre et son assiette. Tout-à-coup on sonna de nouveau à la grille de l'abbaye : le convive tressaillit comme par un instinctif pressentiment, et baissant les yeux sur la table avec une terreur mal dissimulée; il laissa sa fourchette et ses mâchoires oisives. Il se fit un grand silence dans la salle du réfectoire, on eût dit que toute la communauté était dans l'attente de quelque événement extraordinaire. La tourière qui était sortie, revint peu après, amenant avec elle un frère lai, porteur d'un message.

— C'est, dit-elle à haute voix, une lettre du prieur du couvent des capucins, pour madame l'abbesse.

Cette fois, le jeune moine devint pâle comme un mort et tomba à genoux.

Marie-Angélique décacheta la lettre et la lut avec avidité : lorsqu'elle eut terminé sa lecture, elle annonça l'intention de demeurer seule avec son hôte. C'était la première fois peut-être que cette jeune fille de dix-sept ans avait occasion d'exprimer une volonté; et bien qu'à Port-Royal-des-Champs, au milieu du naufrage de toutes les croyances et de tous les devoirs, la subordination eût disparu comme le reste, toute la communauté se retira sans murmurer, car il y avait dans l'attitude de l'abbesse quelque chose qui annonçait qu'elle était faite pour commander et qu'elle en était digne. Restée seule avec

le moine, elle eut avec lui le dialogue suivant :

— C'est vous qui êtes le frère André?

— Oui.

— Vous avez été chassé de votre couvent?

Le moine baissa la tête.

— S'il faut en croire la lettre que j'ai sous les yeux, votre conduite est indigne d'un chrétien. On vous reproche de vous livrer au libertinage et à la débauche; on vous accuse d'avoir voulu mettre à mort une jeune fille qui avait résisté à vos séductions; et c'est pour ne point déshonorer leur ordre, en vous livrant au bras séculier, que vos supérieurs vous ont banni de leur maison, en vous signifiant de sortir sans délai du royaume : tout cela est-il vrai?

Le moine se frappa la poitrine en soupirant.

— Ainsi, vos supérieurs ont raison en me demandant, au cas où vous vous présenteriez à Port-Royal-des-Champs, de vous refuser l'hospitalité.

Le moine se leva et croisa les bras avec résignation. L'orage, qui s'était apaisé un instant, recommençait à gronder au-dehors; la pluie fouettait avec furie les vitres de la salle, et l'on entendait par intervalles le grincement funèbre des girouettes que le vent chassait incessamment dans mille directions contraires. L'abbesse demeura quelques instans pensive et recueillie, puis elle reprit :

— Que ferez-vous en sortant d'ici?

— Je compte gagner la frontière en deman-

dant l'hospitalité de couvent en couvent, suivant la règle de mon ordre.

— Et quand vous serez en pays étranger...

Le moine roula ses grands yeux noirs à droite et à gauche d'un air sombre, et il parut hésiter ; à la fin, s'armant de résolution, il répondit :

— Je me ferai apostat.

— Faites rentrer le messager ! s'écria vivement l'abbesse.

Puis s'avançant au-devant de cet homme :

— Mon frère, ajouta-t-elle, vous direz à celui qui vous a envoyé vers moi avec ce message, que je suis son humble servante, mais que je ne saurais pour cela renvoyer de mon abbaye l'homme qui y est venu chercher asile. Le frère André est mon hôte, et tant qu'il lui plaira de demeurer ici, il y sera le bien-venu.

Le frère lui s'inclina et sortit précipitamment, non sans se signer plusieurs fois, comme si, semblable aux villes maudites dont parlent les saintes Écritures, l'abbaye de Port-Royal-des-Champs allait s'écrouler de fond en comble dès qu'il aurait le dos tourné.

Il n'en fut rien pourtant, et le lendemain, lorsque la jolie petite abbesse ouvrit les yeux après une nuit des plus agitées et sur laquelle le souvenir du jeune moine si beau et si criminel ne fut peut-être pas sans quelque influence, le temps était magnifique, et le soleil, brillant dans un ciel sans nuages, illuminait l'abbaye des plus joyeux reflets.

Pendant ce temps-là, retentissait dans toute l'étendue du monastère un bourdonnement assez semblable à celui d'une ruche d'abeilles. Car, contre l'ordinaire, les nonnes s'étaient levées de fort bonne heure, non pas, comme on pourrait le penser, pour se rendre à matines, mais bien pour deviser sur l'hôte mystérieux de la veille, et Dieu sait toutes les conjectures auxquelles on se livrait à cet égard. Le célèbre Vert-Vert n'excita pas plus d'émoi cent cinquante ans plus tard chez les Visitandines. Les plus charitables, entre les religieuses, ne voulaient voir dans le jeune capucin qu'un amant déguisé venu tout exprès pour leur gentille abbesse; mais ce fut bien pis, lorsque l'une d'elles qui, poussée par sa curiosité, s'était rendue l'invisible témoin de l'entrevue particulière entre le frère André et Marie-Angélique, s'en vint raconter en confidence et à tour de rôle, à ses quatre-vingts sœurs en Jésus-Christ, ce que c'était réellement que ce frère André. Alors, chaque nonne de rire en tapinois sur l'introduction de ce loup dans la bergerie, et sur l'étrange prétention de la bergère, qui voulait faire un mystère au troupeau d'une pareille aventure. On était au plus fort de la partie, lorsque la tourière parut. Elle fut immédiatement environnée par toute la communauté, et assaillie de mille questions à l'endroit du frère capucin, chaque nonne désirant savoir comment ce beau moine avait passé la nuit, et s'il avait bien dormi, et quels rêves

il avait eus... Que sais-je? La tourière demeura fort ébahie de ce déluge de paroles, car elle ignorait complétement les détails de l'entrevue secrète, et lorsqu'une des sœurs, la prenant à part, lui demanda tout bas, avec malice, combien de temps le frère André comptait donner à la communauté de Port-Royal-des-Champs, elle répondit à haute voix, et sans se douter de l'effet prodigieux qu'allaient produire ses paroles :

— Le frère André, comme vous l'appelez, va quitter le couvent aujourd'hui même.

— Aujourd'hui ! répétèrent les nonnes toutes d'une voix, c'est impossible. Vous aurez mal entendu, ma sœur.

— J'ai si bien entendu que je viens de voir, de sa part, madame l'abbesse pour la remercier de l'hospitalité qu'elle a bien voulu lui accorder, et lui dire qu'il demande à payer son écot.

Ces derniers mots furent accueillis par un éclat de rire universel.

— Son écot! s'écrièrent les nonnes en chœur. Ah çà ! est-ce qu'il se croit à l'auberge?

— Il faut qu'il ait perdu la raison, interrompit une vieille religieuse, pour oublier qu'il appartient à un ordre mendiant, et qu'en sa qualité de capucin, il ne saurait rien posséder.

— Si vous me laissiez le temps de parler, reprit la tourière, vous sauriez que ce qu'il propose n'a rien de contraire aux statuts de son ordre.

— Que propose-t-il donc?

— De prêcher.

Jusqu'alors l'hilarité des nonnes, bien qu'assez vive, s'était renfermée dans des bornes convenables; mais, à cette suprême révélation de la tourière, elle ne connut plus de frein et dégénéra en véritables convulsions. On eût dit que, comme dans les vieilles légendes, Satan en personne trônait invisible au milieu de la communauté, et animait chaque nonne du geste et de la voix.

— Ah çà, s'écria étourdiment une jeune novice, est-ce que le frère André voudrait nous exhorter à apostasier comme lui et à le suivre en pays étranger? Je serais curieuse d'entendre son sermon.

— Et moi aussi, répondirent comme autant d'échos toutes les voix, depuis les plus jeunes et les plus fraîches jusqu'aux plus vieilles et aux plus cassées.

— Oh! s'il en est ainsi, reprit la tourière, vous allez être satisfaites, car je viens de faire préparer la chapelle par ordre de madame l'abbesse et le prédicateur est déjà en chaire.

Les nonnes ne voulurent pas en entendre davantage et sans attendre même que la cloche eût sonné, elle se précipitèrent avec un empressement et une confusion fort peu monastiques dans la chapelle du couvent. Peu de temps après le sermon commença. Lorsque le prédicateur éleva la voix pour annoncer, selon l'usage, le

texte qu'il avait choisi, la communauté devint tout yeux et tout oreilles; mais quelle ne fut pas la surprise générale, lorsqu'on l'entendit articuler distinctement ces mots :

— Mes sœurs, je vais traiter du bonheur qu'on goûte dans la vie religieuse.

Certes, il se serait mis à parler chinois ou hébreu que les nonnes n'eussent pas été plus stupéfaites. Aussi ce fut au milieu d'un concert de chuchotemens assez peu agréable qu'il dut commencer son sermon; mais bientôt le charme de son organe, qui n'était pas moindre que celui de toute sa personne, commença à captiver son auditoire, et puis il y avait tant d'éloquence dans le jeu de sa physionomie et jusque dans ses moindres gestes, qu'il était difficile de ne pas être subjugué. Ce capucin, dans lequel Lewis aurait pu trouver plus d'un trait pour son livre célèbre du *Moine*, possédait au suprême degré toutes les ressources de l'art oratoire; il avait de ces accens qui vont chercher au fond de notre cœur les fibres les plus secrètes, et y font passer tour-à-tour toutes les impressions les plus diverses, comme si celui qui parle était doué du don de magie. Ses mains tremblantes, ses yeux animés par une flamme surnaturelle, semblaient répandre à son gré sur tout son auditoire je ne sais quel fluide magnétique qui le retenait palpitant à ses pieds. Il y eut un moment surtout où les larmes coulèrent de tous les yeux, lorsque se mettant lui-même en scène, lui qui s'était dés-

hérité de ce bonheur paisible qui s'attache à la vie du cloître, il se représenta promenant de contrée en contrée, ainsi que le Juif errant, l'anathème inscrit sur son front, et comme lui partout repoussé. Il s'agenouilla en pleurant dans la chaire et demanda grâce à Dieu pour avoir violé les saintes prescriptions de la règle, et il n'y eut pas une de celles qui l'écoutaient dans la poitrine de laquelle sa prière ne trouvât un puissant écho; mais quelle ne fut pas leur terreur lorsqu'elles le virent se relever tout-à-coup le front souillé de poussière, la bouche écumante, l'œil hagard, et qu'elles l'entendirent évoquant lui-même l'arrêt de la justice divine, s'écrier par trois fois d'une voix menaçante qui fit vibrer la chapelle jusque dans ses fondemens : « Point de grâce! »

A cette cruelle parole, toute la communauté éclata en sanglots, et la jeune abbesse tomba évanouie. On s'empressa auprès d'elle pour la secourir, et il s'ensuivit un moment de confusion inévitable en pareille occurrence. Dès que l'abbesse commença à reprendre ses sens, elle porta avec un inexprimable sentiment de pitié et de terreur ses regards sur la chaire; mais la chaire était vide, et le prédicateur avait disparu....

Nul des serviteurs de l'abbaye n'avait vu passer le frère André; nul ne put dire ce qu'il était devenu, et comme au temps de Henri IV, les

idées superstitieuses trônaient aussi bien au couvent qu'à la cour, on ne manqua pas d'attribuer toute cette aventure à l'intervention de quelque esprit surnaturel, qui avait pris la forme d'un révérend capucin pour s'introduire dans l'abbaye de Port-Royal-des-Champs. Cette opinion s'accrédita d'autant mieux, que le prieur des capucins interrogé sur l'existence d'un frère André qui aurait été expulsé de son couvent par une soirée orageuse de l'automne de 1608, s'attacha constamment à éluder toutes les questions qui lui furent adressées à ce sujet, et finit même par déclarer n'avoir point souvenance que ce religieux eût jamais fait partie de sa communauté; mais il y a tout sujet de penser qu'il n'avait d'autre but dans cette circonstance que de maintenir sans flétrissure l'honneur de l'ordre auquel il appartenait; car on apprit bientôt qu'un capucin du nom de frère André était passé en Turquie, et s'était fait Musulman.

Quoi qu'il en soit du sort de ce misérable, dont l'aventure n'est point un roman forgé à plaisir et se trouve rappelée avec plus ou moins de détails dans toutes les histoires de Port-Royal *, il n'en est pas moins vrai que de son introduction mystérieuse dans cette abbaye date pour elle une nouvelle ère, qui fut celle du rétablissement de la discipline ecclésiastique et de la rè-

* Voir l'*Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, par Jean Racine.

gle de saint Benoît dans toute sa rigueur. Dès-lors, tout ce qu'il y avait de mondain et de sensuel dans le régime intérieur de la communauté, disparut pour faire place au jeûne, à la veille de nuit, au silence, et enfin à toutes les austérités de l'ordre de Cîteaux. Les poésies érotiques de Ronsard et de Baïf qui avaient tant charmé les nonnes, furent brûlées en holocauste au milieu du cloître avec toutes ces parures, tous ces ornemens qui avaient remplacé la serge et la bure et les cilices. Là, où avaient retenti si long-temps les sons du luth et les chansons profanes, on n'entendit plus que les solennelles harmonies du chant grégorien, et l'ange des ténèbres qui avait établi sa demeure entre les murs souillés du monastère, s'envola à tire-d'ailes, chassé par l'éloquence d'un capucin apostat. En vérité, n'y a-t-il pas là un de ces grands enseignemens dont parle Bossuet, et qui plongent l'âme dans une méditation profonde?

La réforme de Port-Royal-des-Champs fit grand bruit; elle eut la destinée que les plus saintes choses ont toujours eue, c'est-à-dire qu'elle fut pour les uns une occasion de scandale, et d'édification pour les autres. Elle fut extrêmement désapprouvée par un grand nombre de moines et d'abbés même, qui regardaient la bonne chère, l'oisiveté et le libertinage comme d'anciennes coutumes de l'ordre auxquelles il n'était pas permis de toucher. Tous déclamèrent avec beaucoup d'emportement contre les religieuses de Port-Royal, les

traitant de folles, d'embéguinées, de novatrices, de schismatiques même, et ils ne parlaient de rien moins que de les faire excommunier. Mais Louis XIII venait de succéder à Henri IV, la dévotion à la galanterie, et comme dans l'ordre naturel des choses, une réaction est toujours d'autant plus violente que le régime qui l'a précédé a été poussé plus avant, bientôt toute la France catholique eut les yeux fixés sur Port-Royal. Ce fut le couvent modèle, choisi par Dieu lui-même pour servir d'exemple à tout ce qui portait le froc ou la guimpe. Toutes les abbayes du royaume imploraient à grands cris l'assistance de Port-Royal pour se régénérer. Marie-Angélique et ses religieuses n'étaient occupées qu'à se transporter de couvent en couvent pour y vaquer à ce grand œuvre de régénération, et il en était plusieurs où elles avaient fort à faire, témoin ce qui leur arriva au monastère de Maubuisson, d'où l'abbesse escortée d'une troupe de jeunes gentilshommes, le pistolet au poing, les força de sortir. Il est vrai que cette abbesse était sœur de madame Gabrielle d'Estrée et que, comme bon sang ne peut pas mentir, elle s'était échappée du couvent des filles pénitentes où elle avait été enfermée en expiation de sa vie passée, tout exprès pour venir accomplir ce nouveau méfait. C'était par une nuit pluvieuse du mois de septembre 1619 : destituées de tout secours, ne sachant où se retirer, les religieuses, les mains jointes et leur voile collé sur le visage s'acheminèrent

en silence vers la ville de Pontoise où elles trouvèrent enfin un asile. N'y avait-il pas là comme un avertissement du ciel qui venait mêler un malheur prophétique à la gloire naissante de Port-Royal-des-Champs?

Rien ne devait manquer à cette gloire. Lorsqu'en 1626 l'accroissement du nombre des religieuses, força la communauté à se séparer en deux parties, dont l'une vint habiter à Paris la succursale de la rue Saint-Jacques, tandis que l'autre demeurait dans la maison des Champs, une nouvelle consécration s'attacha à la vieille abbaye et la science encore personnifiée dans cette illustre famille des Arnauld, comme l'était déjà la religion, vint éclairer de son flambeau la régénération de Port-Royal-des-Champs. C'est alors que d'illustres solitaires renonçant, à la fleur de leur âge, à un monde dont ils n'ont encore connu que les plaisirs viennent consacrer leur vie dans ce désert au silence et à la retraite. D'abord c'est Arnauld d'Andilly, puis Antoine Arnauld l'immortel docteur de Sorbonne, l'un frère, l'autre neveu de l'abbesse. Les lettres, les sciences, les arts, le barreau, les armes même toutes les connaissances qui élèvent l'humanité, toutes les professions qui l'honorent, ont un représentant à Port-Royal et quels représentans que Lemaître de Sacy, le célèbre jurisconsulte, Lancelot le fameux philologue, Nicole, le grand théologien, Philippe de Champagne, l'immortel peintre, et le dernier venu de tous, le plus pro-

fond de nos philosophes, le plus hardi de nos penseurs, Blaise Pascal ! Là, pendant que les uns prennent connaissance du personnel de l'abbaye et travaillent à en rétablir les affaires, les autres cultivent la terre comme *de simples gens de journée;* puis, quand le corps est fatigué de ces occupations matérielles, ils composent des livres pour l'instruction de la jeunesse, des livres qui deux cents ans plus tard serviront encore de bases à l'enseignement. Port-Royal-des-Champs devient école, et les plus grands seigneurs du royaume, tiennent à honneur d'y faire instruire leurs enfans.— Attention ! L'un de ces enfans n'a point de blason, lui ; c'est tout simplement le fils d'un bon bourgeois de La Ferté-Milon , mais il se nomme Jean Racine. Il ne manquait plus à Port-Royal-des-Champs qu'un poète ; ce poète est trouvé. Que vous dirai-je de plus? la reine Marie de Médicis a pris cette abbaye sous sa protection spéciale, et mademoiselle de Scudéry lui a consacré plusieurs pages dans son roman de Clélie.

Quel beau temps que celui-là où, dans cette humble retraite séparée par un si faible intervalle de tout ce bruit qui se fit autour de Louis XIV depuis son enfance jusqu'à son âge mûr, on voit se promener pensives et recueillies, dans cette prairie, au bord de cet étang, qui ont inspiré au chantre d'Esther et d'Athalie ses premiers vers, toutes ces nobles et grandes figures, objets de respect et d'admiration tant que

la vertu et la science seront en honneur! aujourd'hui même tous ces illustres morts ne semblent-il pas revivre encore dans ce tableau de la sainte cène où Philippe de Champagne, ayant à retracer les traits des apôtres, ne crut pouvoir mieux faire que de prendre pour modèles les pieux solitaires de Port-Royal-des-Champs? Plus tard, dans une circonstance funèbre et mémorable qui inspira au grand peintre, au déclin de sa vie, le tableau qui est peut-être son chef-d'œuvre, c'est encore un souvenir de l'abbaye qui devait prêter à ses pinceaux une nouvelle immortalité. Sa fille, religieuse à Port-Royal-des-Champs, était malade et à toute extrémité. Un jour, dans une hallucination sublime, Philippe de Champagne, alors âgé de 60 ans saisit sa palette, et il esquisse à grands traits cet admirable *ex-voto* où la jeune religieuse est représentée agonisante sur une chaise longue, entre les bras de la mère Catherine Agnès et prête à paraître devant Dieu. Les deux nonnes sont en prières: encore quelques minutes quelques secondes peut-être, et la vie aura cessé d'animer ce corps défaillant; ces lèvres pâles et glacées qui semblent murmurer tout bas quelque suprême oraison seront sans mouvement... O prodige! voilà que sous les pinceaux que le vieillard promène sur sa toile d'une main tremblante, ce visage, déjà couvert des ombres de la mort, semble rayonner d'un éclat surnaturel; le malheureux père essuie ses yeux baignés de larmes, car ce sont ces larmes sans doute qui

l'empêchent d'apercevoir distinctement la teinte qu'il emploie et il reporte son regard sur sa fille, sur sa fille qui est là mourante devant lui comme dans son tableau ; mais soudain le front de l'agonisante s'illumine de je ne sais quelle douce et mystérieuse auréole toute semblable à celle qui vient de jaillir sous les pinceaux du grand maître, et une voix, une voix céleste sans doute, murmure à son oreille. «Vieillard, va donc embrasser ta fille, elle a recouvré la santé ! »

Voilà, choisi entre mille, l'un des souvenirs qui s'attachent à l'abbaye de Port-Royal-des-Champs; il est vrai que celui-là n'est pas le moins touchant de tous ceux qu'on pourrait évoquer. A quoi bon dès-lors parler des autres ? Il faudrait des volumes pour cela : aussi bien, l'horizon si pur et si serein sous lequel le monastère vient de vous apparaître commence à s'obscurcir, et voici que plane déjà sur Port-Royal le nuage noir qui recèle dans ses flancs la foudre et la tempête. Voyez-vous passer sous les murs du couvent le confident, l'espion, l'âme damnée du cardinal de Richelieu, l'homme qu'on a nommé l'éminence grise, le fameux père Joseph ? Les prospérités de Port-Royal-des-Champs ne sauraient durer bien long-temps.

Entre tous les confesseurs de l'abbaye, un surtout était renommé par son savoir, sa piété, son éloquence : c'était le célèbre théologien Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran. A la voix du père Joseph jaloux de sa gloire, il est

jeté dans les cachots de Vincennes; et un fameux capitaine, Jean de Werth, peut s'écrier en retournant dans son pays que ce qui lui a paru le plus curieux en France, *c'est de voir les saints en prison et les évêques à la comédie.*

Mais ce n'est rien encore que d'avoir porté ombrage au père Joseph et au cardinal de Richelieu, voici venir pour la communauté de Port-Royal-des-Champs, des ennemis bien autrement terribles. Les pieux solitaires ont oublié qu'en faisant des éducations et des livres, ils osaient marcher sur les brisées de la société de Jésus: Malheur! malheur! trois fois malheur à Port-Royal-des-Champs!

Menacés de voir s'anéantir pour eux tous les bénéfices d'une exploitation sur laquelle repose la majeure partie de leur influence et la plus incontestable de leurs gloires, les jésuites commencent à miner sourdement l'édifice qu'ils ne peuvent encore songer à abattre. Dans cette vue, les livres émanés de la plume savante des solitaires sont soumis à une analyse minutieuse; car les bons pères se souviennent d'avoir entendu dire au cardinal de Richelieu, qu'il ne voulait que deux lignes de l'écriture d'un homme pour le faire pendre. Comment s'étonner après cela que dans les ouvrages dictés par la foi la plus éclairée, par la vertu la plus pure, ils soient parvenus à découvrir les germes de la plus effroyable hérésie? Bientôt, le livre fameux *de la fréquente communion* devient le signal d'une persécution

qui ne s'éteindra désormais que sous les ruines de l'abbaye. Son auteur, Antoine Arnauld, décrété d'accusation est forcé de s'enfuir; ses parens, ses amis sont signalés à l'opinion publique comme des ennemis de Dieu et du roi. Bien plus, on va jusqu'à refuser les sacremens à un duc et pair du royaume, parce qu'il a recueilli chez lui un pauvre ecclésiastique de Port-Royal.

Alors retentissent pour la première fois les noms fameux de Jansénistes et de Molinistes *, subtile et fatale distinction qui, en ressuscitant les querelles scholastiques du moyen âge, allait diviser en deux camps opposés les sectateurs d'un même culte. Une fois stigmatisé de la première de ces épithètes, le monastère de Port-Royal-des-Champs demeura frappé au cœur et ne se releva plus. C'était le drapeau noir qu'une main ennemie avait arboré sur ses murailles, et qui le signalait à tous comme un lieu infesté par la peste et dont on attend seulement, par un reste de pitié, que tous les hôtes aient succombé pour livrer les bâtimens aux flammes. Et cette comparaison n'est point ici une vaine fleur de rhé-

* Un certain Jansenius, évêque d'Ypres, avait entrepris, dans un livre qui ne parut qu'après sa mort, de justifier saint Augustin des reproches et des critiques dont ce père de l'église avait été l'objet de la part du jésuite Molina. C'est de là que les solitaires de Port-Royal, qui embrassèrent avec ardeur ses doctrines, reçurent le nom de *Jansénistes*, par opposition à celui de *Molinistes* que prirent leurs adversaires.

torique; le fait est réel : un jour, Louis XIV dont tous les confesseurs furent, comme on sait, des jésuites, céda aux sollicitations de ce parti puissant qui presque au même instant lui faisait signer la révocation de l'Edit de Nantes, et il raya d'un trait de plume l'une des illustrations de son règne, en défendant aux religieuses de Port-Royal-des-Champs de recevoir à l'avenir aucune profession. Il voulut qu'avec les débris de cette glorieuse communauté tout ce qui restait d'elle descendît dans la tombe, afin de n'entendre plus retentir à ses oreilles un nom qui l'importunait; et comme si ce n'était pas assez d'une sentence de mort dont l'exécution était nécessairement indéfinie, il y ajouta la torture; non point cette torture physique qui brise le corps et dont la durée ne peut excéder certaines limites, mais cette torture morale qui brise l'âme incessamment et sans relâche dans ses plus chères affections, dans ses sentimens les plus intimes.

Les religieuses de Port-Royal-des-Champs se consacraient à l'éducation de quelques jeunes filles de noble maison qu'elles aimaient d'un amour de mère; un jour on força l'entrée de leur couvent et on arracha ces jeunes filles de leurs bras; elles avaient quelques biens légués par la piété d'illustres protecteurs, il parut un édit qui en attribua la possession à la communauté de Paris; elles avaient des confesseurs en qui reposait toute leur confiance, vénérables vieillards, qui avaient assisté à la splendeur de l'abbaye, et

qui les consolaient aujourd'hui de sa décadence, ces ecclésiastiques furent décrétés d'accusation, jetés dans les cachots ou forcés de fuir hors du royaume. A leur place on envoya des prédicateurs dévoués à leurs ennemis et qui leur prodiguèrent l'insulte et l'outrage; et elles souffrirent tout cela sans proférer une seule plainte... Est-il donc nécessaire que le sang coule pour obtenir la palme du martyre?

Mais ce n'était pas encore assez pour les ennemis de Port-Royal-des-Champs. Tant que ce monastère subsisterait, la société de Jésus ne pouvait dormir en paix. Aussi, le père Tellier, confesseur du roi, lui répétait-il tous les jours que le seul moyen de faire son salut dans ce monde et dans l'autre, était d'étouffer la rébellion et l'hérésie dans leur foyer, en brisant sur-le-champ, par un acte de sa volonté, une communauté orgueilleuse dont le cardinal de Retz avait osé jadis se déclarer le protecteur. C'était un argument sans réplique auprès de Louis XIV, qui avait en horreur tous les souvenirs de la Fronde, et qui n'avait pas besoin de celui-là pour haïr cordialement les jansénistes, lui qui avait dit un jour qu'il leur préférait les athées. Cependant, soit qu'il voulût laisser au temps le soin d'accomplir l'œuvre de destruction qu'il avait lui-même si bien commencée, soit qu'il reculât devant une mesure que sa conscience lui représentait peut-être comme un sacrilège, l'abbaye de Port-Royal-des-Champs était encore

debout dans les premiers jours d'automne de 1709; mais ce n'était déjà plus qu'une ruine où l'on pouvait lire, dans chaque dégradation, les terribles effets de la vengeance d'une secte qui n'a jamais pardonné à ses ennemis.

Des quatre-vingts religieuses qu'on y comptait jadis, il n'en restait plus alors que vingt-trois; car, par une sorte d'accord sympathique, le monastère et ses hôtes semblaient s'incliner en même temps vers une tombe commune. Le jour où la dernière abbesse était morte, une des chapelles latérales de l'église s'était affaissée sous le sol; quelque temps après, un ouragan avait renversé un pan de mur du dortoir que monseigneur le duc de Luynes avait fait construire en 1640. Privée de ses revenus temporels, la communauté n'avait aucun moyen de réparer ces désastres. Déjà l'herbe commençait à désunir les pavés des cours, et lorsque le vent faisait craquer les toits vermoulus, on voyait les oiseaux de nuit eux-mêmes s'enfuir épouvantés d'un séjour où ils ne se croyaient plus en sûreté.

Un nouvel été venait de s'écouler : à combien de religieuses serait-il donné d'en contempler un autre? Combien même pourraient saluer le retour des feuilles? Encore si, dans leur détresse, des secours et des consolations leur fussent venus de l'extérieur; mais non, c'était courir le plus grand danger que de se montrer leur ami, et leurs plus proches parens devaient renoncer à les voir: ainsi l'avait voulu Louis XIV qui, par

une de ces capitulations de conscience si communes aux dévots, espérait qu'en assujétissant les religieuses à une torture morale de tous les instans, sous laquelle leur âme saignerait sans relâche, il les forcerait à implorer sa clémence et à fléchir le genou devant la secte qui les écrasait.

A chacune de ces épreuves, un dignitaire de l'église apparaissait sur le seuil de l'abbaye : c'était l'archevêque de Paris ou le vicaire-général du diocèse. Ils étaient là comme le proconsul romain qui venait assister au supplice des premiers chrétiens, ou comme le lieutenant criminel près du patient dont on déchire les membres. Comme eux, ils avaient mission d'arracher une abjuration ou un aveu aux convulsions de l'agonie; comme eux, ils employaient tour-à-tour les promesses ou la menace.

— Le roi est tout-puissant, disaient-ils, soumettez-vous à sa justice, et l'on vous rendra les jeunes filles que vous éleviez, et l'on rappellera vos confesseurs qui gémissent dans l'exil ou dans les cachots, et vous ne serez plus condamnées à mourir de faim et de froid au milieu de ces ruines.

— Que faut-il faire pour cela ? répondaient-elles tristement.

— Pour cela, il faut renier les doctrines des réprouvés qui ont terni l'éclat de cette sainte maison, les Arnauld, les Lancelot, les Pascal; il faut quitter ces murs que souille encore le contact de leurs ossemens. Le voulez-vous ?

Pour toute réponse les religieuses levaient les yeux au ciel, puis elles rentraient dans leurs cellules, afin de puiser dans la prière la résignation à de nouveaux tourmens. Un jour, le cardinal de Noailles s'indigna de cette résignation même, et il prononça contre Port-Royal-des-Champs la redoutable formule de l'excommunication.

Alors, tout le courage qui animait encore ces pauvres filles les abandonna. Il faudrait pouvoir ressusciter à l'aide du flambeau de la foi tout un monde qui n'existe plus, tout un ordre d'idées qui est déjà loin de nous pour comprendre tout ce que durent éprouver ces femmes déshéritées tout-à-coup de la pratique des devoirs pieux qui constituaient toute leur existence. Plus de prêtres pour les consoler dans leurs misères, pour leur apporter le pardon du ciel; le confessionnal était vide! Plus de saints sacrifices de la messe, de cérémonies solennelles; nuit et jour l'autel était désert, nuit et jour l'église était muette. Elles s'y rendaient encore machinalement, comme si elles eussent espéré que Dieu dans sa miséricorde infinie ferait un prodige en leur faveur et qu'elles verraient soudain surgir à l'autel, revêtu de l'étole consacrée, l'un de ces vénérables ecclésiastiques endormis à quelques pas de là de l'éternel sommeil; mais hélas? c'est en vain qu'elles allumaient tous les cierges et qu'elles paraient le tabernacle des dernières fleurs de la saison, toujours l'autel était désert, toujours l'église était muette.

Tristes, abattues, on les voyait errer du matin au soir, les pauvres religieuses, dans le jardin et le long des cloîtres, soutenant d'une main débile leurs rosaires dont les grains échappaient souvent de leurs doigts. Cependant, par un de ces contrastes si fréquens entre le monde physique et le monde moral, l'automne qui s'était annoncé sous de funestes auspices était devenu beau; les gazons avaient reverdi, les arbres n'avaient pas encore perdu toutes leurs feuilles, le soleil illuminait doucement de ses joyeux reflets les mille touffes de lierre grimpant aux flancs de la vieille abbaye, les oiseaux chantaient, et la nature entière semblait se ranimer pour être témoin d'une agonie.

Pourtant, il faut bien le dire, quelle que fût l'étendue de leurs maux, aucune des religieuses de Port-Royal-des-Champs n'aurait voulu racheter la jouissance de tous les biens qu'elle avait perdus au prix de l'abandon de son pauvre monastère. C'est une si grande consolation que de souffrir ensemble! on dit qu'un bonheur ignoré devient un supplice, mais un malheur partagé c'est presque du bonheur. Et puis, par combien de liens ces saintes filles n'étaient-elles pas attachées à un séjour témoin de toutes les phases de leur existence, où s'étaient concentrés toutes leurs joies comme toutes leurs peines, tous leurs souvenirs comme aussi toutes leurs espérances! Il n'y avait pas une toise de terrain dans cette solitude, pas un arbre dans le jardin,

pas un pilier dans le cloître, pas un tableau dans la chapelle, qui n'eussent droit à leur mémoire peut-être même à leurs larmes. C'était là qu'elles avaient prié, dormi, aimé pendant un demi-siècle. Toute leur vie n'était-elle pas dans ces trois mots? Enfin c'était là que reposaient en les attendant, celles de leurs sœurs qui les avaient devancées dans la tombe. Parfois, d'ailleurs, l'espérance qui vient s'asseoir au chevet du moribond jusqu'au moment où il rend le dernier soupir, planait encore sur l'abbaye. Louis XIV plus que septuagénaire ne pouvait régner bien longtemps. Que ne devait-on pas attendre de son successeur, du jeune dauphin, élève de Fénélon? Sous ce nouveau roi, Port-Royal-des-Champs ne pouvait manquer de renaître de ses ruines, et des jours de prospérité et de gloire lui étaient encore promis.

Une nuit de la fin d'octobre 1709, au moment où les religieuses se rendaient à matines, il leur sembla que des bruits étranges retentissaient non loin de l'abbaye. C'était comme le piétinement sourd et mesuré d'une troupe de cavaliers, mêlé au mouvement des roues de nombreux carosses. Toutes par un vague pressentiment se rapprochèrent les unes des autres et elles se disposaient déjà à rentrer dans la chapelle, lorsqu'un vieux serviteur de l'abbaye, haletant, le visage décomposé par la plus vive terreur se présenta devant elles. Il s'approcha de l'abbesse à laquelle il parla quelque temps et à voix basse. Quel

nouveau malheur pouvait menacer la communauté? La mesure de ses maux n'était-elle pas comblée? En écoutant le récit de cet ancien serviteur, le front de l'abbesse resta empreint de sa sérénité habituelle. Seulement, lorsque se retournant vers les religieuses, elle éleva la voix pour leur parler, peut-être put-on remarquer que ses paroles pleines d'onction et de douceur trahissaient par l'altération de l'organe une profonde émotion intérieure.

— Mes filles, dit-elle, suivez-moi dans la grande salle de l'abbaye, où monseigneur le lieutenant général de police nous attend pour vous communiquer les ordres du roi. Monseigneur le lieutenant général désire à cet effet que la communauté s'assemble sur-le-champ en chapitre : mes filles rendons à César ce qui appartient à César.

Un trouble affreux s'empara des religieuses en recueillant ces paroles, et l'on se mit en marche. Le jour commençait à poindre et l'on put apercevoir distinctement en s'approchant des bâtimens, toutes les cours intérieures remplies de détachemens des gardes françaises et suisses. L'abbaye semblait métamorphosée en une place de guerre. Tremblantes, éperdues, les religieuses entrèrent les yeux baissés dans la grande salle du chapitre. C'était jadis la plus splendide comme la plus vaste du couvent, et elle était décorée des portraits des abbesses de Port-Royal-des-Champs et des tableaux de Philippe de Champagne ; mais depuis que le temps avait imprimé

ses ravages sur les fenêtres disjointes et sur les cloisons de chêne vermoulues, cette salle était abandonnée et elle était restée fermée jusqu'au jour où une grossière soldatesque vint en forcer les portes et chasser les oiseaux de nuit qui y avaient établi leur séjour. A l'une des extrémités, sur une estrade, à la lueur des torches dont les lugubres reflets rendaient à la lumière toutes ces pâles figures d'abbesses, endormies depuis tant d'années sur la toile dans leurs cadres noircis, au milieu d'un grand appareil militaire, se tenait debout un homme d'une physionomie effrayante. C'était Mᵍʳ de Voyer d'Argenson, lieutenant général de la police du royaume. Il fit signe aux religieuses de s'asseoir, et déployant un parchemin scellé aux armes de France :

— Je viens, dit-il, accomplir une mission de rigueur. Vous avez désobéi au roi, et ce n'est jamais impunément qu'on l'offense. Toutefois, S. M. a encore eu pitié de vous. Ecoutez l'arrêt que le roi a rendu dans son conseil.

En même temps il lut d'une voix solennelle et à laquelle les voûtes humides de la grande salle capitulaire prêtaient un lugubre retentissement, cet arrêt de colère, dicté par les jésuites, qui condamnait les religieuses à quitter leur monastère, afin qu'après leur départ les bâtimens pussent être rasés de fond en comble et l'emplacement livré à la culture, tant on avait hâte d'effacer jusqu'au moindre vestige du nom de Port-Royal-des-Champs! Aux termes de cet

arrêt, la tombe même perdait son droit d'asile, et tous les ossemens enfouis dans le cimetière, devaient en être exhumés afin, sans doute, qu'il fût bien prouvé désormais qu'il ne restait rien de janséniste dans cette enceinte. A partir du 29 octobre 1709 la communauté de Port-Royal-des-Champs n'existait plus.

A ces dernières paroles un long gémissement se fit entendre, puis un silence de mort s'établit dans la salle : c'était comme le dernier soupir de la vieille abbaye ; d'Argenson lui-même en fut glacé de terreur. Il semblait que toutes les religieuses fussent passées soudain et chacune dans le même instant de vie à trépas, tant leur visage était pâle et inanimé, tant leur attitude était immobile. Entre cet auditoire en chair et en os accroupi dans les stalles vermoulues du chapitre, et cet autre auditoire en effigie appendu aux murailles lézardées de la salle, il n'y avait de différence que celle qui existe entre la peinture et la statuaire. Au bout de quelques minutes une voix s'éleva comme du fond d'un cercueil, c'était celle de l'abbesse.

— Monseigneur, dit-elle, mes filles et moi nous sommes prêtes. Quand cela arrivera-t-il ?

— Tout-à-l'heure, répondit la voix toujours impassible du lieutenant de police. Vous êtes ici vingt-trois religieuses, il y a à la grille du couvent vingt-trois carrosses qui vous conduiront dans vingt-trois monastères différens où vous

devez finir vos jours. Vous avez une heure pour faire vos préparatifs et vos adieux.

En disant ces mots, d'Argenson sortit brusquement de la salle. Alors ces murs furent témoins d'une scène de désolation difficile à décrire. Elles pleuraient ces pauvres filles sur leurs attachemens brisés, sur leur couvent détruit, sur leur lit de mort solitaire et désolé où nulle main amie ne viendrait leur fermer les yeux. Dans leur désespoir, elles s'écriaient : « Seigneur, nous étions si heureuses!..» L'abbesse seule paraissait résignée, et allait de l'une à l'autre en disant : « Ne pleurez pas mes filles, nous nous retrouverons dans un monde meilleur. » Mais les religieuses en l'écoutant, hochaient tristement la tête et pleuraient toujours. Hélas! le désespoir ôte-t-il donc la foi? Tout-à-coup le front de l'abbesse parut s'illuminer d'une céleste auréole ; quelque chose d'inspiré étincela dans son regard.

— Mes filles, s'écria-t-elle d'une voix qui domina tous les gémissemens, suivez-moi.

Les religieuses obéissant à cette impulsion machinale, résultat de la discipline monastique, reprirent silencieusement leurs rangs et sortirent de la grande salle. Elles traversèrent processionnellement les cours, au milieu d'une foule de soldats qui se rangeaient sur leur passage avec une respectueuse commisération, et arrivèrent bientôt à l'église. Là, elles s'agenouillèrent, et les portes ayant été fermées, l'abbesse

entonna d'une voix encore pleine de force et de majesté, le premier verset du psaume 109, et toute la communauté reprit en chœur le verset suivant. D'abord les chants retentirent faibles et indécis; il y avait encore des larmes dans chaque voix; mais bientôt, s'animant aux sons de l'orgue dont les basses sonores ébranlaient la nef jusque dans ses fondemens, et enivraient l'âme d'une vague mélodie, les religieuses retrouvèrent au fond de leurs poitrines desséchées par l'âge et les infirmités, ces accens inspirés qui n'appartiennent plus à la terre, et que laissaient échapper les premiers chrétiens, lorsqu'au milieu des flammes prêtes à consumer leurs corps, on les entendait chanter leurs pieux cantiques.

L'heure était passée depuis long-temps, que les chants retentissaient encore. Cependant, d'Argenson, inquiet de ne pas voir ses ordres exécutés, arrive escorté d'une horde de soldats du guet et d'agens de police. Les portes étaient fermées; il ordonne de les enfoncer, et, sans respect pour la majesté du saint lieu, il pénètre le premier dans l'église, l'épée nue et la menace à la bouche:

—Au nom du roi, s'écrie-t-il d'une voix terrible, sortez d'ici sur-le-champ, ou malheur à vous, jansénistes!

Il faut renoncer à peindre la scène terrible dont ces derniers mots furent le prélude. Les satellites de d'Argenson s'élancèrent dans le chœur et arrachèrent les religieuses de leurs stalles pour les traîner dans les carrosses qui les

attendaient. Ce fut pendant quelque temps un effroyable concert de cris, de sanglots, de prières, de blasphèmes. A l'extérieur, la population des hameaux voisins, qui était accourue à la nouvelle de l'œuvre de destruction qui se préparait, franchissait les murailles du couvent, brisait les clôtures, et venait, les yeux baignés de larmes, s'agenouiller en silence sur le passage des pauvres religieuses qu'on entraînait mourantes et inanimées. On s'arrachait les lambeaux de leurs voiles déchirés dans cette lutte impie; on les couvrait de baisers comme la dépouille des saints martyrs. Même après qu'elles avaient disparu, les vieux échos du cloître répétaient encore leurs sanglots et leurs déchirans adieux; mais bientôt un lourd carrosse ébranlait le pavé; puis alors c'était le tour d'une autre victime. A la fin, il vint un moment où le silence régna dans l'abbaye. Il n'y avait plus une seule janséniste à Port-Royal-des-Champs.

Le lendemain, l'antique monastère fut livré aux démolisseurs.

Ne serait-ce pas par une juste punition du ciel vengeur des pauvres religieuses, que les années suivantes, tant de malheurs sont venus fondre sur la tête de ce roi qui les avait proscrites, et que nos aïeux ont vu le même jour, en 1712, trois enfans de France inhumés dans les caveaux de Saint-Denis?

ALEXANDRE DE LAVERGNE.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.



BABEL.

Cette édition originale, destinée exclusivement à l'étranger, ne peut être réimportée en France, sous peine d'être saisie comme contrefaçon.

Imprimé chez Paul Renouard, rue Garancière, n. 5.

BABEL.

PUBLICATION

DE LA

SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES.

TOME SECOND.

PARIS

JULES RENOUARD ET Cie.

LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES ET DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

RUE DE TOURNON, N. 6.

1840.

LA CROIX D'HONNEUR.

Quel sujet avez-vous choisi là ! me disait ces jours passés un ami : la croix d'honneur ! En parleriez-vous bien par hasard ! Prenez garde ! tant de gens qui ont à cœur de la recevoir, tiennent à honneur d'en médire !

— Réflexion judicieuse, répondis-je, et dont j'entends profiter.

— Vous blâmerez donc ! Vous attaquerez cette admirable création du grand homme moyennant laquelle tout ministre trouve à souhait des ennemis qui le flattent, des superbes qui s'abaissent, des égoïstes qui se dévouent ! Sublime découverte, merveilleux appât qui mène où l'on veut tant d'honnêtes gens par le nez. Gare à vous ! la confrérie est nombreuse.

— Et je la tiens pour infiniment respectable, repris-je, j'aime l'institution, moi ; je la révère de tout mon cœur, et je vous trouve plaisant d'imaginer qu'il me prenne envie d'en rire. Je

sais qu'il y a des gens qui la disent bonne, au plus, à perpétuer chez nous le grand art de la révérence, gens mal avisés et mal appris, qui ont le front de soutenir que notre gouvernement paie trop cher l'appui qu'il en reçoit, et que le monde irait aussi droit sans elle: je ne suis pas de ceux-là, je la goûte fort, je le répète, et j'entends qu'on le sache.

— A merveille! Mais si vous n'en dites ni bien ni mal, que direz-vous donc?

— Je dirai tout bonnement, tout simplement ce qui advint à un digne et excellent homme pour qui la croix d'honneur fut.... ce que vous allez voir. Je donne la chose telle que je l'ai reçue, comme un simple fait sans conséquence aucune. Que si le lecteur, à toute force, en veut tirer quelque conclusion critique, mal sonnante, touchant la chevalerie, je m'inscris d'avance à l'encontre: je suis le très humble serviteur de ces messieurs et de ces dames qui, par aventure, me supposeront plus de malice que je n'en ai: je ne prêche, ni ne fronde, ni n'invente.... Je raconte.

I.

QUAND on traversait, il y a peu d'années, la petite ville de ***, on apercevait de loin, en montant du marché à l'église, l'écusson notarial appendu aux deux côtés d'une modeste grille en bois. Cette grille était à moitié cachée, dans la belle saison, par d'épaisses touffes de chèvrefeuilles et de clématites; un parterre de fleurs dont la profusion et la beauté faisaient honneur aux mains qui les cultivaient, la séparait de la maison : celle-ci, d'ancien style, et dont quelques plans de vigne masquaient l'irrégularité, annonçait à l'extérieur, peu ou point de prétentions dans ses habitans; mais, à l'intérieur, un ordre parfait,

une extrême propreté faisaient oublier le défaut de proportion et d'élégance. On trouvait au rez-de-chaussée, à droite en entrant, l'étude et le cabinet de M[e] Laforet, notaire de l'endroit; à gauche la salle à manger et le salon que décoraient modestement une pendule de buis, un meuble en velours d'Utrecht et un papier d'un goût un peu suranné, représentant les douze travaux d'Hercule en dessins d'un vert tendre sur un fond gris. Au premier étage était la chambre du notaire demeuré veuf après trois ans de mariage, et à côté, celle de sa fille Valentine : ils occupaient seuls la maison avec la vieille Thérèse leur unique domestique.

Le style et le mobilier de cette simple demeure auraient, à coup sûr, inspiré une profonde pitié à un notaire du beau monde, mais Laforet tenait plus, pour sa part, au monde honnête, qu'au monde élégant, et son âme candide se peignait tout entière dans ses traits dont la régularité laissait sans doute fort à désirer. A ses sourcils hauts et larges répondait un front qui ne l'était guère, et sa bouche amplement fendue de l'une à l'autre oreille, était surmontée d'un nez dont la nature avait oublié d'achever le moule; mais le tout ensemble était assaisonné d'un air de franche bonhomie qui plaisait d'abord, et donnait à ce visage original toute la grâce qu'il comportait. Laforet, dans sa taille courte et ramassée, était, il y a six ans, très vert encore pour son âge, et, quoiqu'il eût passé la

cinquantaine, ses tempes commençaient à peine à grisonner: cependant à certains plis de son front, à quelques rides profondes qui, en partant de la lèvre supérieure, couraient sur ses joues, on reconnaissait qu'il avait payé son tribut de souffrances à la destinée humaine.

Il avait dans l'esprit et dans le caractère un tour particulier, poussant tout raisonnement à l'extrême, déduisant mathématiquement d'un principe toutes ses conséquences, et passant de l'une à l'autre avec un aplomb imperturbable, sans plus s'arrêter à une foule de considérations tirées de l'opinion, des circonstances et de la coutume, que le géomètre ne tient compte de l'espace et du temps. Il montrait une étonnante facilité à admettre pour certain ce dont il avait à cœur d'être convaincu, et manquait rarement d'argumens pour en venir à bout; comme il avait, en outre, le cœur chaud, le sang rapide, sa logique, avec moins de droiture ou d'élévation dans l'âme, aurait été fort dangereuse; mais l'honnête et le bon dominaient en lui, il avait à un haut degré l'amour du bien; et s'il voyait quelquefois le vrai où il n'était pas, il n'en vouait pas moins un culte très sincère à la vérité.

Entre autres manies il s'occupait beaucoup plus des affaires de ses cliens que des siennes, et sacrifiait en mille occasions ses honoraires à leurs intérêts. S'il traitait légèrement certaines questions que le monde considère comme les plus importantes, il regardait en revanche comme

très sérieuses beaucoup d'autres choses qui ne le sont guère, et, pour ne citer qu'un trait entre mille, nous dirons jusqu'où il portait, pour chacun, l'obligation de l'exemple. C'était là un de ses thèmes favoris sur lesquels il s'étendait avec d'autant plus de complaisance qu'il était jaloux à l'excès de l'estime public : « Chacun, répétait-il souvent, est tenu de donner au monde l'exemple d'une bonne et excellente vie. » Il faisait sur ce point d'admirables réflexions, puis après avoir sagement montré ce qui caractérise en général une vie exemplaire, il gâtait sa cause en outrant le principe : « Est-ce vivre régulièrement, disait-il, que se lever ou se mettre au lit à heures irrégulières, c'est-à-dire non réglées, aller vêtu aujourd'hui d'une façon, demain d'une autre, changer sans cesse de mœurs, d'habitudes et de costume? cela frise furieusement la dissipation, et je serais désolé qu'on pût en dire autant de moi. » Aussi n'avait-il garde de donner prise à la critique : ses habitudes étaient les plus uniformes du monde; il travaillait, dînait, dormait invariablement à ses heures, ne s'habillait que d'une sorte une saison durant, fidèle tour-à-tour, et selon le temps, au marron ou au nankin, et on ne le surprit pas deux fois en flagrant délit contre ses propres principes. Laforet se montrait d'ailleurs à tous égards, citoyen sans reproche, très dévoué, très serviable, il s'acquittait de ses devoirs avec un louable zèle et ne dédaignait aucune fonction publique et gratuite quelque obscure qu'elle fût, ayant re-

connu avec un ancien que *ce n'est pas l'emploi qui donne de la valeur à l'homme, mais bien l'homme, au contraire, qui fait valoir l'emploi.* En sa personne enfin se rencontraient réunis, à un degré rare, l'erreur inoffensive et le bon sens, le ridicule et le sublime. Prodigue de son temps et de ses peines pour les autres, il était naturel qu'il attendît de leur part un peu de reconnaissance; mais dans sa petite ville, comme dans toutes les petites villes du monde, chacun s'occupait beaucoup plus des défauts que des qualités du prochain, et ceux qui avaient le plus d'obligation à Laforet n'étaient pas les moins sobres de louanges à son égard: cependant, à certains momens, on retrouvait la mémoire et on lui rendait pleine et entière justice. Quelque bourgeois de son quartier avait-il fait un héritage? reçu quelques faveurs du pouvoir ou du sort? c'était alors, pour le notaire, parmi les voisins, un concert d'éloges qui ne finissaient plus: «Voilà un cœur d'or, disaient les commères; il n'y a pas de meilleure âme que M. Laforet; les bonnes fortunes n'arrivent point à de braves gens comme lui; ce n'est pas lui qui aurait hérité, ce n'est pas à lui que le gouvernement aurait pensé; il ne risque rien lui.... » Ces propos et d'autres pareils, n'étaient point tenus sans doute en la présence du notaire: mais il en arrivait toujours quelque chose, par ricochet, à son oreille, et cela le réjouissait, le cher homme.

Il n'était pas peu encouragé dans son noble

mépris pour les richesses par deux voisins qu'il voyait souvent et traitait en amis. Dulaurier, l'un d'eux, ex-capitaine de carabiniers, avait compris de reste qu'il ne ferait jamais grande figure dans le monde, ni avec sa retraite de 1,200 livres, ni avec une cervelle que le noble métier de Mars avait prodigieusement durcie; il comprit encore à merveille, tout l'avantage qu'il pouvait tirer d'une immense balafre qui lui partageait en deux le visage, et ce qu'il y avait d'argumens sans réplique dans une trentaine d'années de service dont vingt campagnes. Il se résigna donc sagement à exploiter ce fonds-là, se posa en héros, fit feu de son épée, raconta à qui voulut comment Sa Majesté l'empereur l'avait entretenu face à face à Wagram, et comment un maudit Hongrois lui avait coupé le nez. Une fois à cheval sur sa blessure, il n'entendait plus raison, et se croyait sérieusement en droit de mépriser le genre humain et surtout les riches, les avocats et la garde nationale. Il s'humanisait quelque peu avec le bon M. Laforet, trouvant commode de faire sa partie de domino et de lui emprunter, de temps à autres, un écu qu'il coulait stoïquement dans sa poche, tout en déclamant contre les riches et les richesses.

L'autre voisin, M. Ambroise, était d'une autre trempe: c'était un homme d'une quarantaine d'années environ, qui après avoir essayé de tout sans réussir à rien, s'étant un jour regardé au miroir et se voyant le visage allongé, les joues

creuses, le teint blême, rêva tout d'un coup qu'il était philosophe; il prit en pitié les choses humaines, et, comme il était consciencieux avant tout, il se fit scrupule de priver ses semblables du fruit de ses sages méditations : il composa force livres et force brochures, analysant, considérant, expliquant à perte d'haleine la métaphysique et la morale, l'esthétique et l'ontologie, le vice et la vertu, la vertu surtout, le seul et souverain bien : auprès d'elle, disait-il, que sont les honneurs de ce bas monde, les amorces de la fortune ? moins que rien ; vanités des vanités ! M. Ambroise distribuait gratuitement bon nombre d'exemplaires de ses œuvres, et consacrait à cela le peu de bien qu'il avait de reste. Nous n'avons garde de supposer qu'un si parfait philosophe fût accessible aux vulgaires suggestions de l'amour-propre, nous ferons honneur de sa générosité à son louable zèle pour le progrès des lumières; mais hélas! ses concitoyens montraient la plupart beaucoup plus d'empressement pour multiplier leur bien que pour apprendre à s'en passer; notre philosophe fit donc peu de prosélytes parmi eux; mais, en revanche, il eut un admirateur : il fallait voir comme le bon notaire se laissait endoctriner par son voisin, comme il tendait l'oreille pour l'écouter, comme il ouvrait les yeux pour le lire; il serait téméraire d'affirmer qu'il le comprît toujours; mais il était, de sa nature, peu difficile à convaincre ; en fait de mo-

rale il en croyait aisément un honnête homme sur parole, un livre sur le titre; entre vingt phrases qu'il entendait peu ou point, il suffisait qu'il y en eût une à sa portée ou de son goût pour qu'il eût bonne opinion des autres: M. Ambroise d'ailleurs prêchait d'exemple: — Ah! pensait Laforet, lorsque un homme comme celui-là fait du bruit dans le monde et gagnerait des trésors par sa plume dans les journaux à Paris, quelle modestie, à lui, quel désintéressement de venir s'enterrer ici, de vivre tout bonnement en humble particulier avec nous! Mais il a raison, M. Ambroise, les richesses, les honneurs sont méprisables; la vertu, la vertu seule: voilà l'unique et souverain bien.

Le temps vint cependant où la théorie du notaire sur les richesses subit quelque modification; il crut s'être trompé, la vérité fut toujours, il est vrai, dans son opinon, le sou..rain bien, mais elle cessa d'être le bien unique. Laforet, comme on sait, avait une fille, et à mesure qu'elle grandissait le besoin de lui trouver une dot croissait en proportion égale à ses yeux. Valentine était, de tout point, une fille accomplie, elle tenait de sa mère un visage d'une régularité admirable, de beaux cheveux bruns flottaient librement sur son cou gracieux, et, lorsqu'elle souriait, un charme indéfinissable se répandait sur toute sa personne, car en elle tout était harmonie; son angélique bonté se reflétait dans son regard, dans sa voix, dans chaque trait de son noble visage:

était-elle touchée, attendrie? l'agitation de son âme donnait soudain à son accent ému un attrait particulier, doux, irrésistible, contre lequel son père, tout le premier, s'avouait sans défense. Valentine était fiancée au jeune Didier, avocat de la ville voisine: Didier débutait sans fortune dans sa carrière; il avait, à la vérité, un oncle riche et célibataire habitant la même ville que Laforet, mais cet oncle, tout en accablant son neveu de bénédictions, plaçait chaque année une partie de son bien à fonds perdu. Le notaire de son côté, faisait plus d'estime des richesses que par le passé sans en être beaucoup plus riche; néanmoins il parvint, dans le courant de 1833, à réaliser une cinquantaine de mille francs, et fixa un terme prochain pour le mariage de sa fille.

Laforet touchait donc, en apparence, à l'accomplissement de ses vœux, il jouissait d'une aisance honnête, on l'aimait, on l'estimait; sa fille était heureuse et pourtant lui ne l'était pas. Si cela vous étonne, lecteur, interrogez ceux qui savent qu'un seul désir non satisfait empêche de goûter la satisfaction d'aucun autre, et que toute ardente convoitise consume le cœur, quel que soit son objet, un hochet ou un sceptre.

Pour comprendre le mal secret de l'excellent homme, il faut remonter un peu haut dans l'histoire de sa vie. Personne n'imaginera qu'il y eût en lui quelque étincelle d'ardeur martiale ou la moindre prétention au mérite militaire. On se

tromperait néanmoins; l'année 1814 faisait époque dans ses souvenirs de deux façons très différentes, époque humiliante et fatale pour la France, mais glorieuse pour lui-même. Paris menacé avait fait un appel aux gardes nationales des environs : Laforet, qui comptait une trentaine d'années alors, et venait d'acheter son étude, trouvait, avec raison, sa place mieux marquée par la nature au milieu de ses clercs qu'en face des cosaques. Cependant comme il avait du cœur, il fit bravement comme les autres et partit avec son bataillon. Or, il advint que sa compagnie fut postée avec renfort d'artillerie et d'infanterie de ligne, dans une célèbre redoute dont la petite garnison, après maint assaut vaillamment repoussé, fit une sortie victorieuse et se couvrit de gloire; Laforet marcha avec tout le monde, au hasard, distinguant mal, comprenant peu, étourdi, aveuglé qu'il était au milieu des tourbillons de fumée et du plus épouvantable vacarme: il rentra dans sa redoute, sans être bien certain qu'il en fût sorti, une balle russe lui effleura l'épiderme, et il s'évanouit de douleur et d'horreur. Lorsqu'il revint à lui, il apprit qu'il était un héros, qu'il avait pris ou contribué à prendre un drapeau, deux canons et culbuté une légion de cosaques: sa joie fut grande et son orgueil aussi : ses souvenirs s'éclaircirent peu-à-peu, il se persuada, de la manière la plus naïve du monde, qu'il avait vu tout ce qu'il avait fait, et il en vint, dans la

suite, à parler très distinctement de ce combat fameux où il avait été blessé, et dont il citait toutes les circonstances avec une lucidité admirable.

Comme il était généralement aimé, on l'en croyait volontiers sur parole; cependant il rencontrait quelquefois de ces esprits quinteux difficiles à se laisser convaincre de toute chose où l'amour-propre du narrateur se trouve intéressé; un léger sourire d'incrédulité accueillait ses récits, et c'était pour le bon notaire une mortification poignante. Combien il regrettait que la chute précipitée du gouvernement impérial n'eût pas permis de récompenser ses derniers défenseurs! En d'autres temps, pensait-il, j'aurais eu la décoration, et si alors j'avais été décoré, personne aujourd'hui ne mettrait mes prouesses en doute, elles sauteraient aux yeux. La première fois que cette pensée vint à Laforet, il en eut presque peur, un instinct secret l'avertit qu'il accueillait là un hôte dangereux : la maudite pensée tint bon, et se produisit bientôt sous une autre forme. Il n'y a pas loin du regret d'être privé d'une chose à un extrême désir de la posséder; Laforet souhaita donc ardemment un diplôme de chevalerie. Toutefois ses vœux demeurèrent long-temps contenus en de certaines limites, car lorsque le succès est absolument impossible, la raison est mieux écoutée et tempère le désir. Or, les titres du notaire n'étaient nullement propres à toucher les ministres de la restauration :

Laforet, en outre, appartenait à une classe et à une profession peu en faveur auprès du parti dominant, et il faut lui rendre cette justice qu'il n'eût fait acte d'hypocrisie et sacrifié *à la congrégation* ni pour or, ni pour emploi, ni pour aucun ruban du monde. Sa convoitise demeura donc contenue et comme bridée par la force des choses pendant les quinze années de la restauration, semblable à certains maux physiques qu'on croit avoir tués et qui ne sont qu'endormis; de temps en temps ils se réveillent, et un aiguillon douloureux avertit que l'ennemi est là. Le bon M. Laforet, n'espérant point, se résignait de son mieux; mais par momens la vue d'un ruban rouge lui causait un éblouissement subit, une palpitation violente.

Il allait alors chercher secours et consolation auprès de son ami le philosophe, qui ne portait à sa boutonnière rien qui fût de nature à offenser les yeux, et qui en voulait singulièrement aux cordons et aux décorations de toute sorte. C'étaient là, disait-il, de vains hochets, de grandes pauvretés, et le notaire en tombait d'accord; un jour que notre philosophe se sentait en verve : — Les misérables croix! dit-il, en frappant un furieux coup sur la table, j'en rougis pour la France, rien qu'à songer comme elles s'obtiennent et comment elles se donnent. En viendra-t-il jamais une au-devant d'un honnête homme trop fier pour la mendier?

— Hélas! non, répondit le notaire.

— Elle n'aurait garde, reprit le philosophe; aspirez-vous aux insignes de l'honneur, commencez par faire acte d'adulation, flattez, rampez, faites la révérence; plus bas, monsieur, plus bas encore, couchez-vous à plat, c'est bien, vous voilà décoré; tenez ferme, baisez cette croix, objet de votre convoitise, pâmez-vous d'aise et d'orgueil; et puis voyez devant vous un homme de génie qui s'en passe et dix charlatans qui la portent!

— Ah! monsieur Ambroise, s'écria le notaire, que c'est parfaitement dit cela! répétez, je vous prie.

Mais M. Ambroise, échauffé par son sujet, allait toujours :

— Voilà nos Français, dit-il, ils oublient leur nature immortelle, ils négligent de parer l'intérieur de leur être pour galonner le dehors : quelque sot, quelque absurde que soit un privilége, c'est assez qu'il existe pour qu'ils courent tous après; qu'une loi déclare aujourd'hui qu'il y a privilège, non plus dans un ruban aûtour du cou, mais dans quelque drogue sur le nez, et tous y prétendront demain, et le nouveau privilége fera rage comme l'autre.

— Je crois, monsieur Ambroise, que vous avez raison, dit Laforet.

— Que penser, après cela, de nos gouvernemens? poursuivit d'un ton plus haut le philosophe, qui prenait feu pour la morale publique: non-seulement ils tolèrent de semblables

folies, mais ils les encouragent, trouvant commode, au lieu de la guérir, de mener par là l'espèce humaine; ils disent à notre jeunesse : Foulez aux pieds tout ce qui éblouit, tout ce qui trompe; triomphez des séductions de l'amour-propre, des illusions de la vanité; attachez-vous au vrai, au souverain bien, à la vertu; et quand jeunesse a grandi, que font-ils, monsieur? Ils font briller à ses yeux de faux clinquans, des oripeaux, ils disent: — Or çà, courage, le but est là, voici le prix; ruez-vous les uns sur les autres, courez tous, et vivent la sottise et la vanité! Voilà les gouvernemens, monsieur; voilà les hommes!

L'excellent notaire était tout oreilles, et lorsqu'il entendait si bien parler il se croyait guéri et prenait patience, achevant d'endormir les souffrances de son amour-propre dans les joies pures de la vie de famille et de la pratique du bien. Aux approches de la révolution de 1830, il était, sans contredit, l'homme le plus utile de sa commune, administrateur de l'hospice, membre de la fabrique, du conseil municipal et du bureau de bienfaisance, on le rencontrait partout où il y avait quelque bien à faire, quelque service à rendre. La révolution le surprit dans l'exercice de ces honorables et obscures fonctions, et lui procura bientôt une nouvelle occasion de montrer son dévoûment pour la chose publique. Laforet fut un des premiers à provoquer dans sa ville la réorganisation de la milice

civique. La garde nationale était un des rares sujets pour lesquels il s'échauffait outre mesure: n'était-ce point, en effet, dans ce noble corps qu'il avait gagné, en 1814, ses titres à la reconnaissance publique, à la gloire? Il avait d'ailleurs, sur cette matière, de fort belles idées, des idées à lui, et dans le goût antique. « En quel autre temps, disait-il, a-t-on vu la liberté politique d'un grand peuple, le maintien de ses lois reposer sur le courage intelligent de tous les citoyens armés? Ah! si pareille institution eût existé dans l'ancienne Rome, dont on dit tant de choses, on se récrierait d'admiration : pourquoi donc ce qui serait si beau à Rome le serait-il moins chez nous? Il est du devoir de tout bon citoyen de mettre en honneur cette noble institution, la plus belle création des temps modernes, et j'y contribuerai de toutes mes forces. » Le notaire prenait donc tout-à-fait au sérieux son bonnet de grenadier, le corps-de-garde et le conseil de discipline; il hasardait même, sur ce dernier point, certaines maximes qui valent la peine d'être notées : « Le tribunal disciplinaire, disait-il, est la couronne de l'œuvre, la clef de la voûte; ses jugemens ne sauraient être assez respectés, le repos des familles, la paix des cités en dépendent; et, pour ma part, je déclare celui qui refuse sa garde ou qui abandonne son poste, tout autant coupable et punissable que l'auteur d'un délit quelconque. En effet, poursuivait-il, avec un air sérieux admirable, le service de la

garde nationale n'est-il pas un service d'ordre et de sûreté? donc y manquer c'est encourager l'industrie des vagabonds, des fripons, des voleurs; c'est prendre la responsabilité de toutes les méchantes actions auxquelles on a donné lieu par une impardonnable négligence; or, ne point prévenir un délit, lorsqu'il dépend de soi de l'empêcher, c'est s'en rendre complice. »

Il n'y avait rien à répondre à de si beaux argumens; toutefois, aux premières élections, le notaire eut la mortification de voir que son éloquence et son zèle n'avaient pas fait fortune, et cela pour deux raisons : si l'élément bourgeois et civilisé domine à Paris dans les rangs de la garde civique, il n'en est pas de même dans les petites villes et les campagnes : là, au contraire, le bourgeois est en minorité, là se trouvent force gens ombrageux, pour qui le privilège aristocratique consiste aujourd'hui dans un habit bien brossé sur le dos d'un honnête homme : ce sont eux qui décident des suffrages. Ces gens-là donc se souciaient peu du notaire pour capitaine, d'abord parce que son habit, quoique des plus simples, leur paraissait de trop bon drap, et ensuite parce qu'ils s'effarouchaient, avec raison peut-être, de sa théorie disciplinaire. Ils lui opposèrent un nommé Martin, pâtissier de son état, qui, en fait de code, ne connaissait que celui des buveurs, et qui professait effrontément plus d'estime pour le cabaret que pour le corps-de-garde. Martin fut élu, et comme les

amis du notaire se récriaient indignés et le portaient à la lieutenance, il eut un beau mouvement : « Non, dit-il, je veux rester soldat : je mettrai mieux, pour l'exemple, mes principes en pratique sous l'épaulette de laine que sous celle d'argent; on les respectera peut-être, quand on verra que j'en suis toujours l'observateur le plus rigide, on honorera notre belle milice en voyant que je renonce volontairement à monter en grade, et que je suis aussi fier d'y servir au plus humble rang qu'au premier. Oui, mes chers camarades, je reste soldat, et je me tiendrais pour déshonoré si jamais je donnais l'exemple d'une infraction à l'ordre ou à la discipline. »

Il est bon de savoir qu'on montait très exactement la garde dans cette petite ville, et cela pour deux motifs aussi étrangers l'un que l'autre à la sûreté publique : en premier lieu, maître Martin, le capitaine, trouvait réjouissant de mettre en ligne, à son commandement, messieurs les gardes nationaux de sa compagnie, propriétaires, gentilshommes et autres, qu'il appelait indistinctement *ses hommes*, à lui, maître Martin ; en second lieu, la majorité se procurait volontiers la douceur de fraterniser au corps-de-garde, sur le pied d'une égalité touchante, avec le bourgeois riche ou noble, et de le vexer un peu. On conçoit combien le service, fait de la sorte, contribuait dans le pays au maintien de la concorde et de la parfaite harmonie entre tous. Le dévoûment du notaire, en sa qualité de bour-

geois, était donc véritablement admirable, unique, et cependant, hélas! le grand événement qui développait en lui de nouvelles vertus, un surcroît de zèle pour le bien public, ravivait en même temps sa plaie secrète et profonde. Il ne vit point revenir en crédit les anciens héros de l'empire, sans que ses exploits de 1814 ne lui revinssent en même temps à la mémoire : les fumées de l'ambition lui montèrent derechef au cerveau; il se dit avec raison que les nombreux services qu'il rendait gratuitement chaque jour, méritaient bien aussi quelque récompense. On sait quel chemin faisait sa logique, et une fois d'accord avec elle, sa passion le mena grand train. Il embrassa l'espérance avec toute l'ardeur d'un désir contenu seize ans et qui se donne enfin pleine carrière, il crut le succès possible, il rêva qu'il touchait au but, et s'y précipita tête baissée, risquant plusieurs requêtes successives et insistant moins dans chacune sur ses titres pacifiques que sur ses hauts faits de 1814, dans la grande bataille sous Paris. Plus de repos, plus de joie pour le bon notaire; ce fut une ardeur sombre, une frénésie; il n'ouvrit plus son journal sans un mouvement fiévreux, sans un serrement de cœur inexprimable, tant il redoutait d'y rencontrer quelque nomination qui ne fût pas la sienne : les premières promotions lui donnèrent des vertiges douloureux, il souffrait horriblement et n'osait s'en ouvrir à personne : quoique sa passion fût honnête et légitime, il en rougissait, il

s'en cachait comme d'un désir criminel, devant ses amis, devant sa fille; il la refoulait dans son cœur, et rendait ainsi le mal plus cuisant, la blessure plus terrible.

Cependant, ses voisins, le philosophe Ambroise et le capitaine Dulaurier, accueillaient comme lui la plupart des nominations nouvelles, et il se mit en tête, le cher homme, qu'un choix dont il serait l'objet trouverait grâce auprès de ses bons amis, et serait vu par eux d'un autre œil qu'ils ne voyaient les autres. A l'égard de ceux-ci, le capitaine surtout ne se possédait pas; toute promotion, pour services civils, lui était particulièrement insupportable, car il ne reconnaissait lui que les services militaires, et, pour que le mérite, à ses yeux, fût de bon aloi, il fallait qu'il portât l'uniforme et fût enrégimenté. Il riait sous cape, lorsqu'il entendait le notaire, son voisin, raconter ses prouesses, et le poussait gaîment sur ce chapitre, trouvant son compte à le mettre de bonne humeur. Jamais il n'eût imaginé que Laforet s'en fit un titre à une récompense, que lui, Dulaurier, croyait mériter seul à quelques lieues à la ronde : « Cor-Dieu, dit-il un jour, en apprenant un nouveau choix; voyez, monsieur Laforet, voyez cela.... un jeune poète qu'on décore! un homme qui fait des vers!!

— Je n'en ai jamais fait, moi, pensa Laforet.

— Un songe creux, qui passe sa vie à coucher du noir sur du blanc! poursuivit le capitaine exaspéré, tandis que tant de braves gens qui ont

été mutilés au service de la patrie, et qui ont repoussé l'Europe, attendent encore!

— Hélas! oui, répondit Laforet, tout entier au souvenir de sa grande bataille sous Paris.

— Et voilà, continua Dulaurier, voilà qu'on vous jette ça au nez d'un homme qui n'a jamais vù le feu!

— Je l'ai vu, moi, pensa Laforet.

— D'un écolier qu'on fessait encore l'an passé au collège! Mort-Dieu, je ne sais qui me tient d'aller lui secouer la moustache, s'il en avait; mais ces beaux damoiseaux-là, c'est tous blancs-becs, ça n'a pas un vrai poil au menton.

— Le mien grisonne, dit en lui-même Laforet, et mes services datent de loin.

— Ça ne fait que de naître, reprit le capitaine furieux, et ça vous est décoré! Jour de Dieu, j'enrage!

— Et moi aussi, s'écria le notaire, qui sortit tout échauffé et à ce point convaincu de l'excellence de ses titres, que lui, le plus inoffensif des hommes, sentit des mouvemens de colère, des transports de haine contre un gouvernement assez injuste, assez ingrat pour le laisser dans l'oubli : peu s'en fallut qu'il ne crût sa conscience engagée à le combattre et qu'il ne se jetât à corps perdu dans l'opposition : il porta ses pas au hasard dans les champs, le cœur gonflé, l'esprit égaré, la vue trouble, cette croix le hantait comme un spectre; le fatal ruban était toujours là devant lui, il voyait rouge enfin; il en

fut malade, il changeait à vue d'œil.... c'était pitié!

A quelques jours de là, par une belle matinée du mois de mai, Valentine avait préparé le déjeuner comme de coutume : la fenêtre ouverte laissait entrer dans la salle un air frais et embaumé : tout auprès un jeune oiseau gazouillait sur un lilas en fleurs, dont les parfums arrivaient à Valentine en douces et chaudes bouffées : elle les respirait, jouissant avec ivresse du ciel, de l'air, de l'harmonie de toute la nature, lorsqu'elle vit entrer son père : elle essaya de lui faire partager son extase; mais lui, tout entier à l'idée fixe qui le minait sourdement, ne vit rien, n'entendit rien, ne sentit rien : il prit sa tasse de café sans dire un mot, puis, selon son habitude, parcourut son journal et ouvrit ses lettres. Par l'une d'elles, il apprit qu'un sien confrère, Jacques Leblanc, de réputation douteuse, quoique maire de son endroit, venait d'être décoré après six mois de fonctions. C'était trop d'un tel coup pour le digne homme, il faillit étouffer, et le secret de sa peine, si long-temps contenu, s'échappa en quelques mots entrecoupés. « Jacques Leblanc! s'écria-t-il, Leblanc! est-il possible! après six mois! tandis que moi, depuis dix-huit années!.... Leblanc! Ah!... Ah Dieu! »

Il n'eut point la force de prononcer le mot, dont chaque syllabe était pour lui un coup de

poignard; mais, laissant tomber la lettre de ses mains, il se renversa sur son siége et donna un libre cours à sa douleur par ses larmes: il pleura comme un enfant.

Valentine, saisie d'abord, bouleversée de l'état où elle voyait son père, se leva tremblante, n'osant interroger; puis, ayant jeté sur la lettre entr'ouverte un regard rapide, elle comprit tout sur-le-champ. Depuis long-temps, en effet, sa piété filiale avait deviné la cause du chagrin de son père; cependant, comme il cherchait toujours à la lui dérober, Valentine, jusqu'alors avait respecté sa réserve, et dans la crainte de l'affliger ou d'être forcée de le contredire, elle évitait avec soin toute conversation sur un sujet d'une nature si délicate. Maintenant, le silence n'était plus possible, l'accent douloureux de son père avait percé son cœur; pénétrée à la vue des larmes paternelles, d'une compassion profonde, inexprimable, Valentine courut à lui pour le consoler, pour l'exhorter; mais sur le point de parler, elle hésita, retenue par une pudeur toute filiale et désirant ardemment se cacher à elle-même la faiblesse du plus tendre père, du meilleur des hommes: « Mon père, mon bon père, dit-elle enfin, pourquoi vous désoler ainsi? »

Elle couvrit son front de baisers, et le voyant absorbé dans sa douleur, elle mit un genou en terre devant lui et inonda de larmes en silence ses deux mains qu'elle tenait pressées contre ses lèvres. Cette touchante et muette pro-

testation de sa fille chérie rappela le notaire à lui, il laissa tomber sur Valentine un regard tendre et triste, en lui montrant la fâcheuse lettre.

— Pardonne, mon enfant, dit-il, mais j'ai été saisi... cette maudite lettre. Ah! si tu savais!

— Je sais, je sais tout, mon père, répondit l'angélique fille, on t'a fait une nouvelle injustice, on oublie tes droits, tes services: mais, mon bon père, souffre que je te le dise... cette décoration, cette croix vaut-elle tout le chagrin qu'elle te cause? M. Ambroise qui raisonne si bien, te disait hier encore, qu'il y a beaucoup de gens fort peu distingués, fort peu méritans qui la portent... Si on la leur donne à eux, de quel prix peut-elle être pour toi?

— Eh! mon enfant, répondit le notaire, qui cette fois prenait à rebours les argumens du philosophe, si le gouvernement décore des charlatans et ne me décore pas, moi, c'est donc qu'il me met au-dessous de ces gens-là... c'est cela qui est poignant!

Et comme Valentine insistait:

—Eh bien, oui, reprit-il, j'ai tort, je l'avoue; mais j'ai beau me dire avec M. Ambroise que cette croix est une misère, un rien qui ne vaut pas la peine qu'on y songe, encore est-il que je sens là une rage de l'avoir tout comme les autres: c'est folie, j'en conviens, mais c'est plus fort que moi: Hélas! mon enfant, j'en rêve, j'en perds la tête, j'en péris.

Cependant Valentine fit tant et si bien que son père comprit qu'il devait désormais mettre tout son bonheur en une fille comme elle, il promit d'oublier son chagrin, mais il était frappé au cœur, le mal était incurable.

Le lendemain Laforet reçut la visite d'un sieur Roussel qui tenait un cabinet d'affaires et qu'il connaissait parfaitement. M. Roussel avait ce jour-là quelque chose de fort important à communiquer au notaire, et, après d'assez longs préliminaires, il vint au fait. Il s'agissait, disait-il d'une excellente affaire; M. Dupré, le maître de forge, l'un des gros bonnets de l'arrondissement, avait une chance unique pour obtenir, au pair, cent actions d'une houillère récemment découverte en Champagne; il lui fallait emprunter cinquante mille francs afin de payer comptant ; la somme était trouvée, mais on voulait caution et on accepterait celle du notaire qui recevrait gratuitement dix actions pour prix de sa complaisance. M. Dupré avait songé de préférence à M. Laforet, car il n'estimait personne davantage et depuis long-temps il avait à cœur de le faire entrer dans quelque belle opération. La houillère était connue, elle rendrait, l'an prochain, 50 pour cent, c'était un marché d'or.

Laforet hocha la tête.... — Cinquante mille francs, dit-il, hé! c'est la dot de Valentine.

— Que vous grossirez, par ce moyen, d'une façon notable, répliqua M. Roussel.

— Que je perdrai plutôt, répartit le notaire.

— Et comment cela, je vous prie, M. Dupré n'est-il pas la probité même ?

— D'accord.

— N'est-il pas au-dessus de ses affaires ?

— On le dit.

— Sa maison est connue.

— Il est vrai ; mais les temps sont durs.

— L'industrie des fers va son train, on ne peut suffire aux commandes.

— Oui, mais on voit d'étranges choses.

— Et cette houillère dont nous ne parlons pas : la mine est riche, de qualité première.

— Sans doute ; mais elle est bien loin.

— Mais la rivière est là pour amener toute la houillère jusqu'à Paris.

— Je ne dis pas non, monsieur Roussel, mais elle ne porte pas en tout temps la rivière.

— Mais quand il pleut, elle porte toujours, et, dans ce pays-là, il tombe de l'eau six mois de l'année, sans compter les neiges, c'est périodique, et dix actions sur ce terrain, c'est un trésor.

— Oui, vous avez raison, monsieur Roussel, mais vous savez le proverbe ; *un tiens vaut mieux...*

— Allons, dit le négociateur faisant mine de se lever, je vois avec regret que vous ne voulez point faire fortune. L'occasion est belle pourtant, et il fait bon obliger M. Dupré aujourd'hui, car il a plus d'une corde à son arc. Voilà le mo-

ment pour les gros industriels, et M. Dupré est bien en cour.

— En vérité ?

— Oui vraiment, et le voilà sur les rangs pour la députation. M. Dupré est le candidat du gouvernement, et il dit qu'il n'estime le crédit que pour être utile à ses amis.

— Il a dit cela ? demanda vivement le notaire.

— Assurément, et hier encore il parlait de vous, il rappelait tous les services que vous avez rendus à ce pays-ci, et ajoutait qu'il était affreux d'avoir fait tant de choses et de n'en être point encore récompensé.

— Oui, oui, repartit Laforet, d'un ton plus bas, j'ai quelques titres, c'est vrai.... et vous pensez donc que M. Dupré est en position de les faire valoir ?

— Il parle au ministre comme je vous parle, il n'est rien qu'il ne fît pour vous; et, par exemple, vous avez vingt fois mérité la croix, M. Dupré ferait réparer cet oubli.

—Monsieur Roussel ! ! s'écria vivement le notaire en lui saisissant le bras sans ajouter un mot, mais en l'interrogeant d'un regard qui en disait plus que toutes les paroles du monde.

M. Roussel fit semblant de n'y rien entendre.

— Il y avait tout à gagner pour vous, dit-il en se levant; mais je vois avec regret que vous ne voulez point mettre l'obligeance de M. Dupré à l'épreuve.

— Je n'ai point dit cela, répondit le notaire.

— Vous n'avez pas de confiance en lui, reprit l'autre en prenant son chapeau.

— Vous êtes dans l'erreur, j'en ai beaucoup, j'en ai infiniment, je vous le jure.

— Les opinions sont libres, poursuivit avec indifférence M. Roussel; certes M. Dupré ne manque pas d'amis, et puisque vous ne voulez pas être du nombre....

— Pardonnez-moi.

— Il n'a rien à dire à cela; la confiance, l'amitié ne se commandent pas.

— Vous êtes donc sourd, monsieur Roussel, cria le notaire impatienté, je suis tout à lui, voilà une heure que je vous le dis et vous n'entendez point; je ne risque rien après tout; M. Dupré n'est-il pas au-dessus de ses affaires?

— Cela est vrai, cependant....

— Son industrie est une des meilleures, continua le notaire, en s'échauffant, les fers ne font-ils pas fureur? et puis c'est un homme probe, délicat, n'est-il pas vrai?

— Ah! pour cela, c'est connu.

— Et cette houillère! monsieur Roussel, une mine superbe, abondante! une rivière qui porte jusqu'à Paris, quand il pleut.

— Oui, mais vous ne voulez pas me croire.

— Et il pleut, six mois durant, chaque année, sans compter les neiges.... Ces actions-là valent de l'or.... Allons, c'est dit.... et M. Dupré fera valoir mes droits?

— Dès demain.

— Il parlera au ministre?

— Comptez-y?

— Et j'aurai la croix?

— C'est comme si vous l'aviez : il est homme à vous obliger quand vous ne feriez rien pour lui.

— Je ne souffrirai pas cela, monsieur Roussel, pour qui me prenez-vous? Service pour service; c'est entendu.

— Vous acceptez donc?

— J'accepte.

— Et vous cautionnez?

— Je cautionne.

— Votre signature....

— Elle est prête.

— C'est bien, monsieur Laforet, avant peu vous aurez de bonnes nouvelles.

Après cet entretien Laforet crut avoir rêvé. La proposition qui lui avait été faite soulevait des questions graves, délicates, et s'il eût été de sang-froid, il aurait sans doute demandé du temps pour réfléchir. Mais quel homme, d'une âme plus fortement trempée que la sienne, se voyant porté tout d'un coup et d'une façon impréuve en face du but où il aspire depuis longues années, demeurerait maître absolu de lui-même. Laforet évita donc, en récapitulant cet entretien, et après avoir donné sa signature, de s'appesantir sur certains points fâcheux. Toutefois, de temps en temps, une sourde inquiétude se réveillait en lui, quoiqu'il en eût. La décoration, d'ailleurs, pouvait lui échapper; il n'y croi-

rait que lorsqu'il la tiendrait de ses deux mains. Que de motifs d'agitation? Ses idées demeurèrent quelque temps brouillées, et il parut plongé au moral dans un état de demi-somnolence, dont les tendres paroles de Valentine et les interpellations pressantes de son premier clerc le tiraient à peine.

Un jour enfin, jour à jamais mémorable pour le bon notaire, c'était le 25 juin 1833, Laforet resté seul à table après le déjeuner, parcourait divers papiers. Il déplia d'abord un billet de garde commandée pour le lendemain, puis il ouvrit une lettre, et jeta tout-à-coup un grand cri auquel accoururent sa fille et sa domestique. Ses traits étaient bouleversés par le saisissement, par la joie, il ne pouvait parler, la voix enfin trouvant passage, il s'écria : « La croix!... ma fille, j'ai la croix !... cette lettre.... je suis.... tiens.... je suis décoré !...

Epuisé par l'émotion, il retomba sur son siége et tendit la lettre à Valentine. Elle était ainsi conçue.

« Je m'empresse de vous annoncer, mon cher monsieur Laforet, que votre nomination comme membre de la Légion-d'Honneur vient d'être signée. Je suis heureux d'avoir pu contribuer à faire reconnaître vos loyaux services : tout est bien d'ailleurs et nos affaires sont en bon train. »

Votre affectionné,

DUPRÉ.

Le premier mouvement de Laforet avait été tout à la joie ; la vanité suggéra le second : il fallut sans plus tarder, répandre la bonne nouvelle ; il se leva donc, ouvrit la porte de son étude, et dit à ses clercs : « Mes amis, plus d'affaires aujourd'hui, je vous baille congé à tous : j'ai le plaisir de vous apprendre que me voilà membre de la légion-d'honneur, et quand le patron est décoré, c'est fête pour tout le monde. »

Une acclamation générale accueillit ces paroles; les clercs prirent la clef des champs, et la bonne nouvelle se répandit par la ville : « C'est bon, pensa Laforet, ça va se savoir, on va venir, et je vais être accablé de félicitations. »

Tout cela fut dit et fait avant que Valentine ait eu le loisir de placer un mot ; elle se tenait là debout, toute surprise, regardant son père, qui après avoir fermé la porte de l'étude, vint à elle enfin, et lui dit, en se redressant d'un air d'importance et de joyeuse bonhomie.

— Viens donc, Valentine, viens féliciter ton père.

Valentine s'avança, et joignant ses deux mains sur la poitrine de son père, elle présenta son front à ses lèvres et lui dit, se laissant doucement aller dans ses bras : « Mon père, que je suis contente de te voir si heureux ! »

Le notaire embrassa sa fille avec effusion, puis se retournant vers sa domestique tout ébaubie : « Et toi, ma vieille Thérèse, dit-il, es-tu contente ?

— Je crois ben que je sis contente, répondit Thérèse, il faut que mosieu ait un fier mérite, dame, puisque mosieu est décoré!

Cette réponse naïve n'eût pas été au goût de tout le monde; mais le nouveau chevalier n'y fit pas attention, il avait bien autre chose à faire.

La première idée qui lui vint fut de sortir pour annoncer à ses bons amis une nouvelle qui, à son avis, devait leur causer beaucoup de joie; mais il se ravisa :

« On va venir, dit-il, avant une heure peut-être toute la ville sera ici : prépare le salon, Thérèse, ouvre les volets, brosse les meubles, frotte partout : veille à cela Valentine; il faut que je reste, et d'ailleurs je ne puis sortir ainsi, dit-il, en regardant sa boutonnière, je n'ai pas mon ruban: va, mon enfant, cours chez la mercière, une demi-aune, ce ne sera pas trop.... Il en faut pour mes deux habits, pour ma redingote, pour mon carrick; et mon uniforme donc!... j'oubliais mon uniforme. Prends une aune, Valentine, que le ruban soit d'un beau rouge, rouge amarante, non, rouge écarlate... je ferai mieux d'aller moi-même.... je vais avec toi.... impossible, j'attends du monde. Va, mais n'achète rien, prends la boîte, prends tout et apporte-moi ça: nous verrons à notre aise; va ma fille, va donc. »

Valentine fut bientôt revenue et il s'écoula une bonne heure avant que la garde-robe du notaire fût mise au niveau de sa nouvelle for-

tune, et que sa maison fût en état de recevoir toute la ville. Cependant la ville n'arrivait pas et l'heure du dîner vint qu'il ne s'était encore présenté personne.

« C'est singulier, dit le notaire, on doit savoir la chose cependant; car mes clercs ont bonne langue : il faut croire qu'ils n'ont rencontré personne de connaissance. »

Après le dîner Laforet serait sorti volontiers, il avait hâte surtout de voir son ami le capitaine; mais une fausse honte qu'il ne s'avouait pas à lui-même le retenait, et il était, comme il arrive souvent à chacun de nous, irrésolu entre deux impulsions contraires : il éprouvait quelque embarras à se montrer, par la ville, pour la première fois, revêtu de ses insignes, il aurait voulu être bien assuré auparavant que la chose était sue de chacun et se dispenser d'apprendre aux passans la nouvelle en l'affichant à sa boutonnière : quant à retrancher une ligne, un seul atôme du long ruban qu'il y avait fixé de sa main, cela était absolument hors de question; il aurait tout aussi volontiers taillé au vif dans sa propre chair, ce ruban et lui désormais ne faisaient qu'un. Il prit donc, déposa, reprit son chapeau regardant par la fenêtre s'il ne venait personne. Une grosse pluie le tira de peine : « Ils auront vu venir l'orage, pensa-t-il, et ils n'ont osé mettre le nez dehors. Voilà sept heures qui sonnent, Dulaurier est au café, Ambroise s'enferme le soir comme un ours pour travailler et philo-

sopher à son aise; il fait un temps du diable : ma foi tant pis pour eux; ils ne me verront pas aujourd'hui, j'irai leur conter ça demain. Et puis j'ai une foule de lettres à écrire, car enfin, il s'agit de fêter la bonne nouvelle, et je veux avoir à dîner lundi en huit tous mes amis : que Thérèse se tienne pour avertie; tu entends Valentine, tous mes amis : je vais de ce pas les inviter en leur disant la chose ».

Le notaire alla donc écrire ses invitations : il se donna l'innocent plaisir de garder ce soir-là son habit un peu plus que de coutume, et lorsque enfin il prit sa robe de chambre avant de se mettre au lit, il se demanda sérieusement s'il ne conviendrait pas aussi de la décorer un peu. Il consulta sa fille; mais il en avait usé si libéralement envers son carrick, sa redingote et ses habits, que l'aune y avait passé tout entière, et il remit au lendemain à décider cette grave question.

Cependant, il faut tout dire, et cette heureuse journée ne se termina point sans un incident grave et qui devait faire époque dans la vie d'un homme si exact, si méthodique, si consciencieux comme notaire et comme citoyen. Nous avons vu qu'un instant avant d'être informé de sa chevalerie, il avait reçu un billet de garde pour le lendemain. Or l'émotion, le saisissement avaient ensuite si bien bouleversé ses esprits qu'il oublia ce malencontreux billet. Il en résulta que, pour la première fois de sa vie, il fit défaut au poste,

et fut couché, en toutes lettres, sur le rapport du sergent. Toutefois il n'en sut rien pour le moment, et se mit au lit, la tête libre d'inquiétude, tout entier à sa chevalerie et aux triomphes du lendemain : sa béatitude fut complète.

II.

Le lendemain, après son déjeuner, le notaire prit son parti. « Ce cher Dulaurier, dit-il, c'est conscience de lui laisser ignorer si long-temps ma bonne fortune, il m'en voudrait assurément. » Le notaire sortit donc, paré d'un immense ruban; chemin faisant, il crut reconnaître de loin quelques personnes qui, soit à dessein, soit par hasard, prirent un autre chemin en le voyant venir: « Ah çà, qu'est-ce qu'ils ont donc? se demanda Laforet surpris; est-ce qu'ils ont peur de me faire compliment? » Il poursuivit sa route, et, voyant la porte du capitaine entr'ouverte: « Bon signe, pensa-t-il : Dulaurier est chez lui; il aura bien du plaisir, le cher capitaine..... C'est un si bon ami ». Comme il montait, il entendit la voix de Dulaurier, qui paraissait fort échauffé. Le capitaine était alors en tête à tête avec M. Benoît, contrôleur du domaine, le plus fort calculateur de la localité :

« Un gratte-papier, un homme de plume! criait Dulaurier de toute la force de ses poumons, en sillonnant le carreau avec le fer de sa botte; c'est une pitié! c'est une horreur! s'il était là, je lui dirais joliment son fait.

— A qui diantre en a-t-il, se demanda le notaire en ouvrant la porte.

— Ah! vous voilà donc, monsieur Laforet, dit le capitaine, rouge de colère, j'en suis pardieu fâché pour vous, et, si c'est un compliment que vous venez chercher, vous tombez mal.

— Ne sommes-nous pas vieux amis? reprit le notaire stupéfait, je pensais que....

— Eh! pensiez-vous, s'il vous plaît, qu'un brave de la grande armée vît de sang-froid avilir le signe de l'honneur qu'il porte? Oui, avilir, c'est le mot.... Votre gouvernement en a fait d'une belle encore, à ce que je vois. N'avez-vous pas honte, enrubanné comme vous voilà, d'apprêter à rire à tous les enfans du pays?

— Capitaine! répondit Laforet à qui le sang montait aux joues.

— Osez-vous bien me montrer cela à moi! poursuivit Dulaurier hors de lui, à moi qui ai vingt coutures sur le corps, à moi qui ai reçu la croix de la propre main de sa majesté l'empereur, à moi qui.... C'était, ma foi, la peine de relever sa statue à Paris, pour insulter, comme on le fait à sa mémoire, en jetant la croix au nez d'un tas de municipaux, d'écrivassiers, de pékins qui n'ont, de leur vie, vu brûler une amorce.

— Monsieur ! répliqua le notaire en se redressant, j'ai vu le feu moi, et de fort près, et vous le savez bien, et quant à ce ruban, M. Benoît que voilà, peut dire si j'ai usurpé le droit de le porter.

— Portez-le donc tout seul, je n'en veux plus moi, je le tiens pour déshonoré depuis vingt ans, et j'en fais cas comme de ma pantoufle.

Dulaurier arracha son ruban et marcha dessus en trépignant de colère. M. Benoît, le contrôleur, s'essayait à calmer les deux champions, et allait de l'un à l'autre avec des paroles de paix : cependant il n'était pas décoré lui, et en dépit de l'amitié qui l'unissait aux deux chevaliers, nous n'oserions jurer qu'il fût au désespoir de leur querelle, on prétend même qu'il y trouva un malin plaisir.

— A votre aise, monsieur Dulaurier, dit le notaire, tandis que le capitaine foulait encore aux pieds son ruban ; portez votre croix, ou ne la portez point, estimez-la, dédaignez-la, si bon vous semble ; elle n'en vaudra ni plus ni moins ; mais il y a une justice dans le ciel, et j'en lève la main, oui, moi qui me dévoue depuis vingt ans pour le public, je vous vaux bien, vous qui, tout le long du jour, vous engraissez à ne rien faire.

— Qu'est-ce qu'il dit le biset ? demanda Dulaurier, qui en croyait à peine ses oreilles.

— Biset tant qu'il vous plaira, répondit bravement Laforet, mais sachez qu'un homme qui

remplit dix fonctions sans salaire, et qui, au besoin, s'expose au feu sans recevoir un sou, en vaut un autre qui n'a jamais fait qu'une chose en sa vie et qui a été payé pour ça.

Laforet sortit, et bien lui en prit, car, un instant de plus, et Dulaurier lui sautait à la gorge.

Il descendit rapidement avec mille bourdonnemens confus dans l'oreille : « le brutal ! le triple chien ! dit-il, tout le long du chemin, qui diantre aurait cru cela ? »

Lorsqu'il eut repris un peu de calme et fut en état de regarder devant lui, il était presque à la porte de M. Ambroise, le philosophe, qu'il vit de loin venir : « Voilà un sage, pensa-t-il, celui-là sera bien aise d'apprendre qu'un honnête homme n'est pas toujours oublié. »

M. Ambroise rentrait chez lui, et n'était plus qu'à un pas de son domicile, lorsque le notaire l'aborda en le saluant.

— Ah ! c'est vous, monsieur Laforet, répondit le philosophe, pardonnez, je ne vous voyais pas.... Vous étiez souffrant ces jours passés ; mais vous voilà tout-à-fait bien, grâce à Dieu ; j'en suis fort aise, monsieur Laforet, et je vous fais mon compliment très sincère.

Laforet, encore tout ému de son entretien avec le capitaine, n'entendit que la dernière phrase du philosophe et répondit satisfait :

— Je vous remercie de votre compliment, monsieur Ambroise, j'étais bien sûr que cela vous ferait plaisir à vous.

— Comment donc? mais votre santé, monsieur Laforet, intéresse ici tout le monde.

—Vous êtes bien bon, monsieur Ambroise, mais il n'est pas question de ma santé.

—Et de quoi donc, s'il vous plaît?

Le notaire embarrassé ne répondit cette fois qu'en portant la main, avec un demi-sourire, à son large ruban que le philosophe feignait de ne point voir et qui lui crevait les yeux.

— Oh! c'est le ruban que vous voulez dire? Vous me pardonnerez, monsieur Laforet, mais je n'entends rien à ces choses-là.

— Qui sait, dit le notaire, d'un air qui voulait être fin, qui sait, monsieur Ambroise, si un de ces jours, vous ne l'aurez pas aussi vous?

— Oh! répartit l'autre, je n'y tiens pas, et je puis le dire tout haut comme je le pense; car je sais à qui je parle, et vous êtes vous-même au-dessus de cela.

— Que voulez-vous dire?

— Oubliez-vous qu'en mainte circonstance vous avez avec moi estimé ce hochet ce qu'il vaut.... moins que rien?

— Moi! j'ai mal parlé de la décoration?

— Sans doute et nous étions d'accord.

— C'est étonnant ce que vous dites, monsieur Ambroise, et je n'y conçois rien; j'ai beau chercher, je ne me souviens pas d'avoir jamais parlé de la sorte.

—Vous m'en imposiez donc, en vous donnant à moi pour disciple de la vraie science, de la

philosophie : je croyais bonnement qu'il y avait moyen de nous entendre tous deux; mais à présent que vous voilà dans les honneurs, il vous faudra de grandes connaissances, je ne suis moi qu'un humble philosophe, et il n'y a pas d'apparence que j'arrive aux dignités : que voulez-vous? Je ne sais faire ma cour ni à ceux ni à celles qui en disposent, je ne connais ni les commis de ces messieurs, ni les femmes de chambre de ces dames.

— Monsieur Ambroise, dit le notaire, piqué au vif, je vous jure que....

— Là, voyons, monsieur Laforet, la main sur la conscience, avez-vous bien flatté, bien mendié?.... Eh! mon Dieu, nous savons les choses, et voilà une belle merveille que votre croix! En serez-vous mieux chaussé maintenant? D'honneur, monsieur Laforet, j'avais meilleure opinion de vous; mais les honneurs changent les mœurs... et les idées aussi.... Vous m'excuserez, un problème à résoudre, un travail sérieux, me prive de l'honneur de m'entretenir plus long-temps avec vous.... Votre serviteur, monsieur Laforet.

M. Ambroise rentra chez lui et ferma sa porte d'une façon fort irrévérencieuse pour le bon notaire qui regagna la sienne, la tête basse, l'esprit perdu dans un océan de réflexions pénibles et ne sachant trop s'il dormait ou s'il veillait : il en avait appris davantage depuis une heure, sur le cœur humain qu'en aucun temps de sa vie. Il se consola toutefois l'excellent homme, en se di-

sant avec raison que les dignités irritent l'envie, et qu'il ne pouvait prétendre échapper au sort commun de quiconque les possède, chevalier ou monarque.

Que faisait cependant notre philosophe, l'ami de la vraie science et du souverain bien? Il avait pris la plume, méditant son problème poursuivant son important travail, or ce travail était une lettre ainsi conçue :

. . . .

« Monsieur le ministre,

« Je prends la liberté de rappeler à Votre Ex-
« cellence les titres que je crois avoir à la déco-
« ration de la légion d'honneur, titres déjà ex-
« posés dans diverses lettres et particulièrement
« dans celles à la date du 12 juin, du 4 octobre,
« du 15 décembre et du 25 avril dernier. Souf-
« frez que je répète en celle-ci, monseigneur,
« que j'ai consacré à des travaux sérieux, par dé-
« voûment pour la science et pour l'humanité,
« des talens qui, employés dans des feuilles in-
« cendiaires ou dans des œuvres frivoles au-
« raient été beaucoup plus utiles à ma fortune.
« Depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur
« de vous écrire, j'ai obtenu, dans les deux con-
« tinens, de nouveaux et flatteurs témoignages
« de l'estime publique, ayant été nommé membre
« des académies de Panama et de Novogorod. Cet
« avantage n'est pas le seul dont j'aie à me féli-

« citer. J'ai remporté le prix de philosophie fondé « par l'institut de Dantzick, j'ai victorieusement « démontré par l'objectif et le subjectif *qu'il y « a quatre catégories, lesquelles jointes à la for- « me de l'intuition sensible, donnent les formes « et les principes constitutifs de l'entendement « pur:* d'où il résulte, monseigneur, que j'ai rendu « un immense service à la morale. Me sera-t-il « permis d'ajouter qu'à une époque où l'étoile « du mérite a été prodiguée à tant d'hommes de « profession peu libérale, l'unique moyen de lui « rendre tout son éclat est de la réserver comme « une récompense nationale et glorieuse pour « ceux qui cultivent avec désintéressement les « lettres et les sciences? Il n'appartient à per- « sonne plus qu'à vous, monseigneur, de com- « mencer cette réaction salutaire. Si les regards « de Votre Excellence daignaient s'arrêter sur « moi, ce serait trop peu de toute ma vie pour « vous témoigner mon dévoûment et ma re- « connaissance.

« Je suis avec le plus profond respect,

« Monseigneur,

« De Votre Excellence

« Le très humble et très obéissant serviteur,

« Ambroise

« Licencié ès-lettres et ès-sciences, membre de l'institut philosophico-pédagogique, de la société générale de l'histoire du Kamchaetka, des académies de Panama, de Novogorod et de plusieurs autres sociétés et compagnies savantes. »

M. Ambroise relut attentivement sa lettre et quand il en fut aux protestations de la dernière ligne, il grinça des dents comme un furieux, et dit en écrasant sa plume : « Mon dévoûment! ma reconnaissance! compte là-dessus, bourreau! Je vivrais cent ans que je ne te pardonnerais point d'avoir préféré à un homme de ma sorte un Leblanc, un Laforet! de m'avoir forcé à te rappeler dix fois ce que je vaux et à te donner de l'Excellence par le nez! ah chien! ah démon! j'étouffe, je me mords le poing et me ronge l'âme.. quel enfer! mieux vaut cent fois vivre avec les sauvages que sous un gouvernement pareil. »

La lettre de l'ami du souverain bien ne fut pas la seule pétition qui partit ce jour-là de la petite ville pour l'hôtel de quelque ministre : la croix du notaire avait mis toutes les ambitions en jeu, tous les cerveaux en fermentation. Ce fut merveille comme ses bonnes actions sortirent sur l'heure de tous les souvenirs : son malheureux ruban était comme un rideau tiré sur chacune d'elles. Toutes les commères du quartier qui, la veille, auraient affirmé, la main au feu, qu'il n'avait pas son pareil dans le pays, jasaient maintenant à ses dépens :

— Papa Gigoux, disait une fruitière au savetier son voisin, qu'est-ce donc qu'il a fait, M. Laforet, que le v'la enharnaché comme ça?

— Ah dame, mère Leborgne, c'est un bourgeois, voyez-vous, et ça vous a de belles connaissances...... suffit.

— C'est criant tout de même, reprit la fruitière de sa voix rauque, et v'la Nicolas le garde champêtre qui a vu l'empereur et qu'a gagné avec lui de perdre un membre; c'est pas lui qu'aurait pêché ce bijou-là avec sa jambe de bois.

— C'est la vraie vérité, mère Leborgne, mais c'est que Nicolas n'est pas un bourgeois... suffit.

L'irritation n'était pas moins vive dans la sphère de la bourgeoisie et dans la région des pouvoirs publics. Le maire, qui se dévouait depuis cinq ans, envoya sa démission au préfet, attendu qu'il n'était pas dans l'ordre qu'un membre du conseil municipal fût décoré quand le premier magistrat de l'endroit ne l'était point; l'adjoint en fit autant; le commandant de la garde nationale qui postulait depuis six mois, faisant valoir que son bataillon n'avait pas obtenu une seule croix, oublia sans doute que le notaire en faisait partie; il fut tenté d'imiter le maire et l'adjoint, et déjà il avait fièrement pris la plume; toutefois, réfléchissant que sa charge rapportait considération, honneur, sans dépense aucune de temps ou d'argent, il se ravisa et continua généreusement à se dévouer. Le juge de paix mit en avant ses vingt années de service, le garde champêtre sa jambe de bois, et ceux qui n'avaient rien à faire valoir crevèrent de dépit et se mirent avec les autres à l'affût de toute occasion d'humilier le nouveau chevalier, comme si sa décoration était une insulte faite au mérite de chacun. Ce fut un soulèvement, un déchaînement général d'amours-

propres irrités, et il y eut, dans tous les cœurs, comme un mouvement électrique de haine contre ceux qui décorent et contre le dernier décoré. Le ministre avait sans doute cru bien faire en récompensant un homme honorable, aimé, estimé, bien méritant à tous égards, il s'était flatté d'encourager ainsi le dévoûment dans la ville, d'y rallier des esprits difficiles à satisfaire, et, tel étant son but, il faut convenir qu'il n'avait pas été heureux dans le choix du moyen.

L'amour-propre du notaire avait eu déjà quelques rudes assauts à soutenir, et son entretien avec ses deux amis lui donnait fort à penser; cependant il n'était encore que faiblement convaincu de la vanité des grandeurs humaines: « Mon enfant, dit-il à sa fille, d'un air satisfait, le lendemain de cette rude journée, le grand chancelier vient de m'écrire et je dois prêter mon serment de chevalier au chef-lieu de l'arrondissement dans les mains du président du tribunal qui m'attend aujourd'hui. Prépare mon habit, car le temps presse, la voiture va partir.

— S'il est ainsi, mon père, tu ne pourras être au poste ce soir, j'ai reçu ton billet de garde.

— Non, c'est tout-à-fait impossible et c'est la première fois que je ferai défaut, ajouta le notaire qui avait entièrement oublié le billet de la garde précédente, c'est contrariant; mais qu'y faire? du moment que M. le chancelier a pris la peine de m'écrire, il n'y a pas à balancer.... j'en vais

dire deux mots au capitaine.... j'aurai tout au plus le temps d'écrire. »

Il écrivit donc pour s'excuser, et il parla, style étrange, du profond regret qu'il éprouvait de manquer sa garde ce jour-là. Il disait vrai cependant, le digne et excellent homme, son désappointement était réel, car il aurait paru au corps-de-garde dans toute sa gloire, avec ruban et croix au bout, et le factionnaire lui eût porté les armes. Il envoya sa lettre et se mit en route. Il n'était encore que peu ou point désenchanté; toutefois l'expérience étant bonne à quelque chose, il crut devoir raccourcir quelque peu le ruban de sa boutonnière, vu qu'il est toujours dangereux de provoquer l'envie.

Tout se passa bien et fut à souhait au chef-lieu, et le lendemain le notaire rentra chez lui, le cœur plus léger, la tête plus droite que la veille: mais, hélas! les mauvaises passions n'avaient point sommeillé en son absence, et Laforet trouva sur sa table une lettre du capitaine Dulaurier.

Le capitaine se tenait pour offensé de quelques paroles un peu vives échappées à l'indignation du notaire, il exigeait qu'il les rétractât ou qu'il en rendît raison.

En écoutant cette lettre que Laforet lut à haute voix, Valentine fondit en larmes, et la lecture était à peine achevée que M. Benoît entra:

— Monsieur Benoît, dit le notaire, vous y

étiez : lisez cela. Dulaurier me demande raison, tandis qu'au contraire, c'est moi qui....

Cette réticence était plus éloquente qu'aucune parole qu'il eût ajoutée. M. Benoît lut et répondit qu'une rétractation pure et simple suffirait et qu'il ne fallait qu'un mot pour arranger l'affaire. Valentine appuya fortement cet avis : « De grâce, mon père, dit-elle, fais cela, pour l'amour de moi ! »

Laforet cependant gardait le silence, il n'était assurément pas d'un tempérament belliqueux, et il avait horreur du duel en sa triple qualité de chrétien, de père de famille, de notaire. Néanmoins il avait du cœur, et lorsque sa conscience parlait, elle était écoutée.

— « Non, dit-il d'une voix sourde, mais ferme, je n'obéirai point à cette injonction insolente : Dieu m'est témoin que c'est moi plus que cet homme qui ai eu besoin de patience et qui en ai fait preuve. Me rétracter serait me déshonorer.

— Mon père, s'écria Valentine épouvantée, au nom du ciel, oublie....

— Monsieur Laforet, dit le contrôleur, réfléchissez, je vous en conjure.

— J'ai réfléchi, monsieur. Cet homme veut m'imposer un acte de faiblesse pour m'accabler ensuite d'un insolent dédain. Je sais ce que je dois à moi-même, à toi, mon enfant, car quel honnête homme voudrait épouser la fille d'un père voué au mépris? Je sais aussi ce que l'hon-

neur veut de moi, et puisque j'en porte le signe sur la poitrine, on verra qu'il n'y est point déplacé. Allez, monsieur Benoît, allez, je vous prie, trouver cet homme; dites-lui que je ne n'ai pas eu l'intention de l'offenser; il n'obtiendra de moi aucune autre parole, et s'il me cherche, il me trouvera. »

Le notaire quitta la chambre et entra dans l'étude, tandis que Valentine s'attachait suppliante aux pas du contrôleur, le conjurant avec larmes d'employer toute son influence pour étouffer cette malheureuse affaire. M. Benoît ne demandait pas mieux : il s'était amusé d'abord de la querelle sans la croire sérieuse; il avait la douce habitude de passer ses soirées en tiers avec les deux anciens amis, dont il était partner tour-à-tour au piquet et au domino. Une brouille durable entre eux, un accident grave survenu à l'un ou à l'autre, eût compromis sérieusement sa félicité personnelle, et puis M. Benoît était bon homme au fond. Il remplit donc de son mieux son rôle conciliateur auprès du capitaine, qui, une fois sa colère exhalée, oubliait vite comment elle était venue. M. Benoît se montra diplomate consommé; il rappela très habilement à Dulaurier qu'il était débiteur du notaire, et qu'avant de se battre il conviendrait de restituer. Ce fut là un argument merveilleux, et le capitaine, considérant en outre qu'une victoire sur Laforet ajouterait peu à sa réputation militaire, se tint pour satisfait.

Le notaire cependant prenait la chose au tragique, il se déroba à sa fille, s'enferma dans son cabinet et fit ses dernières dispositions. Il écrivit ensuite à Valentine une lettre touchante qu'il devait laisser sur son bureau en cas d'événement, et, comme il y apposait son cachet, son regard tomba sur son ruban : « Je le paie un peu cher », dit-il, en laissant échapper un gros soupir : toutefois son cœur ne faiblit point, il était triste, agité, mais résolu.

Au moment où il rejoignit Valentine, M. Benoît revenait en toute hâte, annonçant que le duel n'aurait pas lieu, attendu que la paix était faite. Mais la malice des hommes est grande, et l'excellent notaire n'était pas au bout de ses peines.

Il avait encore, le jour suivant, la tête remplie du danger auquel il échappait, lorsqu'une main vigoureuse ébranla violemment sa sonnette : c'était un gendarme qui sonnait. La bonne Thérèse, le voyant à travers la grille, en pâlit, elle courut ouvrir et revint, toute effarée, apportant à son maître une assignation pour comparaître, dans les vingt-quatre heures, par-devant le conseil de discipline, comme prévenu d'avoir manqué deux gardes consécutives : « C'est faux cela, c'est abominable, dit le notaire en bondissant sur sa chaise, ils veulent me perdre et se venger de ma décoration : c'est encore elle qui me vaut cela.... Ah! c'est affreux, c'est infâme ! » Puis relevant fièrement la tête! il reprit en homme sûr de son fait : « Je les con-

fondrai ; les envieux : il faut récidive, selon la loi, pour qu'il y ait condamnation, et je n'ai manqué qu'une garde en ma vie ; l'appel d'avant-hier est le premier auquel je n'aie pas répondu : je n'ai reçu qu'un billet ; pas vrai Valentine ?

— Le mal n'est pas grand, mon père, mais je crains qu'ils n'aient raison : avant-hier, en ton absence, j'ai trouvé un autre billet sur la table à la date du 25.

— Pas possible ! dit Laforet, pour qui cette parole fut un coup de foudre. »

Valentine montra le billet, et le notaire, recueillant ses souvenirs, comprit que son brevet de chevalier était cause d'une distraction dont autrement il n'eût jamais été coupable. Cependant cette distraction ne constituait encore qu'une seule infraction réelle à la discipline, son excuse pour la seconde étant sans réplique. L'ordre du grand-chancelier était précis, il avait dû obéir : d'ailleurs, ayant prévenu son capitaine, il était en règle ; ses ennemis avaient pu se donner le méchant plaisir de le traîner devant un tribunal, mais nul n'oserait élever la voix pour le condamner ; voilà ce que lui suggérait sa conscience : telle était aussi l'opinion de son futur gendre, le jeune avocat Didier, qui venait d'hériter de son oncle et ne s'en croyait pas plus riche, vu la manie du défunt. Didier, appelé en aide au notaire, laissa dormir les papiers de la succession, et offrit au père de Valentine ses conseils et ses bons offices. . . . .

Toute la ville sut bientôt que M. Laforet le notaire, l'homme qui se piquait de l'exactitude la plus scrupuleuse au service, le seul peut-être qui prît tout-à-fait au sérieux la garde nationale et le conseil de discipline, allait comparaître par-devant ce tribunal. Cela, joint à la profonde sensation qu'avait produite sa récente chevalerie, ne contribua pas médiocrement à donner pour tous un vif intérêt à cette séance; et, lorsqu'au jour fixé, le notaire entra dans la salle accompagné de M. Benoît le contrôleur et du jeune Didier, l'auditoire et le conseil étaient au grand complet.

Le président était ce même chef de bataillon qui avait failli donner sa démission, considérant la croix du notaire comme injurieuse à son propre mérite. Auprès de lui siégeait le capitaine Martin, dont les prétentions ne le cédaient guère à celles de son commandant : les autres juges, pour la plupart, étaient gens fort inoffensifs, mais travaillant peu du cerveau, abandonnant volontiers à autrui la solution des questions difficiles, et opinant, comme on dit, du bonnet.

L'homme que ses fonctions rendaient le plus redoutable aux prévenus, celui dont le titre seul les faisait frissonner, innocens ou coupables, le capitaine rapporteur, c'est tout dire, était moins terrible que son ministère; modèle des avocats du roi, celui-là ne pensait point qu'un réquisitoire fût le préambule obligé d'une condamnation, et, dans le doute, il savait s'abstenir.

Le président ouvrit la séance, et la cause du notaire fut la première appelée. Laforet se leva, fit quelques pas et se tint debout en face du tribunal : chacun se pencha pour le mieux voir : ce mouvement général de curiosité n'échappa point au notaire, et, se voyant de la sorte exposé en spectacle, l'excellent homme sentit son front honnête rougir, sa fermeté fléchit, et cédant à une vague inquiétude malgré le sentiment de son innocence, il promena sur ses juges des regards mal assurés.

— Vous êtes prévenu, lui dit le président d'un ton sévère d'avoir manqué deux gardes, celles du 25 et du 27. Qu'avez-vous à répondre?

Laforet avait préparé de concert avec son gendre futur un petit plaidoyer fort bien tourné; mais interpellé par le président, en face de l'auditoire attentif, ses idées se brouillèrent, et il se trouva qu'il n'avait pas retenu le premier mot de son discours. Il balbutia, et le président renouvela sa question d'un ton plus sec :

— Convenez-vous d'avoir manqué deux fois à votre service, oui ou non?

— Oui, monsieur, répondit le notaire, j'ai manqué, je dois en convenir, puisque c'est la vérité; mais c'est, de ma part, oubli involontaire, ce n'est pas négligence..... je suis connu, j'ose le dire, et l'on doit comprendre qu'il a fallu un incident grave, majeur, unique dans ma vie pour que j'aie oublié un des premiers devoirs du citoyen.

— Et cet incident, monsieur, quel est-il?

La question ainsi posée causa au prévenu un embarras pénible; enfin, regardant tour-à-tour ses juges et le ruban qui décorait sa boutonnière, il dit, non sans hésiter plusieurs fois :

— Au moment même où je reçus le billet du 25, j'ai appris que sa majesté daignait récompenser quelques services par la croix de la légion d'honneur : j'ai été, je l'avoue, si ému, si saisi par cette récompense inespérée, que j'ai oublié le reste... et je crois que chacun à ma place, en aurait fait autant : voilà pourquoi j'ai manqué ma première garde.

Cet aveu naïf provoqua des chuchottemens dans tous les coins de la salle, et fit sourire les juges eux-mêmes.

— Et la seconde garde? demanda le président, la garde du 27?

Le notaire répondit cette fois avec assurance :

— Veuillez lire cette lettre que M. le grand-chancelier m'a fait l'honneur de m'écrire, et par laquelle j'étais invité à prêter mon serment le 27, entre les mains de M. le président du tribunal civil. J'ai dû obéir à M. le chancelier, et si j'ai manqué mon service, c'est à mon très grand regret, je vous le jure; d'ailleurs je suis en règle, j'ai prévenu mon capitaine ici présent.

— Oui, dit celui-ci d'un ton sépulcral, vous avez prévenu, mais vous êtes parti sans permission.

A cette réponse inattendue, le notaire demeura interdit; il se remit enfin, et répliqua :

— Je ne croyais pas pouvoir différer de me rendre à l'injonction de M. le grand-chancelier.

Le président qui, depuis six mois qu'il commandait, avait à peine, dans l'intérêt public, fatigué sa mémoire de six commandemens, s'amenda tout-à-coup : il se montra touché d'un beau zèle pour le bien général, et répondit au prévenu en l'accablant perfidement de ses propres maximes :

— Monsieur, dit-il avec un flegme impitoyable, le service public avant tout : la garde nationale, vous ne l'ignorez pas, fait un service d'ordre et de sûreté ; manquer une garde sans permission, s'absenter sans savoir si l'on sera ou non remplacé, c'est compromettre la sûreté de tous, c'est se rendre responsable des malheurs qui en peuvent résulter, c'est une infraction grave, très grave.

Rien au monde plus que pareille tactique ne pouvait causer un mortel déplaisir au notaire : c'était s'emparer de ses armes pour l'en frapper, c'était faire ce qui lui était aussi sensible qu'une condamnation, c'était le convaincre d'infidélité à ses doctrines. La noirceur d'un tel procédé le blessa au cœur, et l'indignation lui donna des paroles :

— « Qu'est-ce à dire ? s'écria-t-il d'une voix émue et avec un geste éloquent ; est-ce à moi que s'adresse un avis où je vois un reproche ? Ces principes d'ordre dont on veut m'accabler ce sont les miens : j'en appelle à tous ceux qui m'é-

content, ce sont les miens, vous dis-je, et lorsque tant d'autres les mettaient en oubli, moi, messieurs, je les ai constamment mis en honneur par la pratique, et, si j'ai péché c'est par ignorance, oui, messieurs, par ignorance j'ai péché. J'ai l'âme navrée, je l'avoue, j'ai peine à comprendre tant d'acharnement contre moi. A qui ai-je fait tort? à qui n'ai-je pas été toujours prêt à rendre service? Pour qui ai-je épargné mon temps, mes peines, mon argent? Ah! messieurs, rappelez ma vie, ma vie tout entière, et vous ne rendrez pas un arrêt dont je serais inconsolable, vous ne déclarerez point, par une condamnation, que j'ai manqué à mes devoirs, à mes principes, que j'ai montré moins de zèle pour le bien public, que j'ai démérité enfin après avoir reçu, pour récompense de mes services, cette croix, cause de ma comparution devant vous, et qui n'a été pour moi jusqu'à présent qu'un perpétuel sujet de douleur, une crucification véritable. »

Le notaire se rassit; la majorité des juges paraissait fortement ébranlée, l'auditoire était ému; la femme du porte-drapeau jura, dans un accès d'attendrissement, que ce bon M. Laforet était innocent comme elle, et un tambour essuya une larme. Témoin de la sympathie qu'il inspirait, le notaire se crut à demi sauvé, et lorsqu'il entendit le capitaine-rapporteur abandonner l'accusation, prodiguer l'éloge à son zèle, à son dévoûment, nous laissons à penser sa

joie; pour le coup il se vit hors de peine. L'arrêt ne fut pas immédiatement prononcé, on appela d'abord d'autres causes semblables, et Laforet crut pouvoir s'absenter quelques momens, tant il avait hâte d'annoncer à sa fille l'heureuse tournure que prenait l'affaire.

Cependant l'orage grondait sourdement derrière lui : aussitôt après les conclusions du rapporteur et le départ du prévenu, quelques murmures s'étaient fait entendre dans la salle. Certaines gens que nous avons déjà signalés, et pour qui l'habit du notaire était trop propre et son chapeau de l'an passé trop neuf, trouvèrent mauvais que le ministère public eût incliné à l'indulgence.

— Un pauvre diable comme nous y passerait, dit une voix.

— Pas de privilège pour nous, répliqua un autre.

— M. Laforet sera acquitté lui, dit un troisième.

— Ah! pardi, c'est clair, s'écria le père Gigoux, ils ne se mangent pas entre eux, et M. Laforet c'est un bourgeois.

Ces propos prononcés entre deux causes ne furent perdus ni pour le président ni pour le capitaine qui, ayant leur réélection à cœur, soignaient, comme on dit, leur popularité; d'ailleurs, il n'était pas à présumer que leur jalousie laisserait échapper une occasion si propice, et s'arrêterait en si beau chemin.

Le notaire se disposait à retourner à l'audience, lorsqu'il vit venir M. Benoît qui en sortait.

— Quelle nouvelle? lui cria-t-il de loin.

— L'arrêt est rendu, répondit M. Benoît d'un ton lugubre.

— Je suis absous?

— Condamné, mon cher, et tout d'une voix, deux jours de prison!

— Condamné!! répéta le notaire à qui l'espèce humaine apparut alors pour la première fois sous son aspect le plus sombre : Condamné! dit-il encore, en interrogeant tour-à-tour sa fille, Didier, M. Benoît, d'un douloureux regard; non, je n'aurais jamais imaginé que la méchanceté des hommes allât si loin : tous les malheurs à-la-fois; mes services sont oubliés, j'ai perdu mes amis, j'ai failli perdre la vie... et maintenant condamné, déshonoré, traîné en prison comme un criminel! Oh! oh!!

L'honnête notaire refusa toute consolation, il cacha sa tête dans ses mains, et demeura quelques momens comme insensible dans une désolation tout-à-fait lamentable.

Lorsque, vers le soir, il sortit à l'heure accoutumée, sa boutonnière ne laissait plus échapper qu'un modeste et presque imperceptible ruban : celui-ci avait diminué de longueur et de largeur à mesure que les peines du bon chevalier s'étaient accrues en nombre et en intensité, on pouvait juger par là de ses douleurs..... il avait cruellement souffert.

Et pourtant le coup le plus sensible n'était pas encore frappé. Quatre jours après sa condamnation, Laforet entra dans la chambre de sa fille un journal à la main. La colère, le désespoir se peignaient ensemble sur son visage, sa poitrine était oppressée, les sanglots, la fureur étouffaient ses paroles. Valentine jeta un cri d'effroi et l'interrogea épouvantée.

— Le malheureux! dit-il enfin, le monstre! il m'égorge, il m'assassine.

— Qui, mon père, qui donc? au nom du ciel!

— Dupré, le scélérat, le banqueroutier! Il est parti le misérable! Il m'a ruiné.... Ta dot est perdue, volée! Ah! chienne de croix! croix de malheur! dit Laforet en arrachant de sa boutonnière un reste de ruban; que maudit soit le jour où j'ai eu la sottise de courir après ce ruban infernal! Ta dot! ma Valentine, ta dot! Ah Dieu!!

Valentine comprit son malheur; mais son père était si accablé, si désespéré qu'elle s'oublia elle-même pour ne songer qu'à lui.

— Mon père, dit-elle en lui baisant les mains, que Dieu te conserve! c'est tout ce que je lui demande. Je ne te quitterai pas, je vivrai, je travaillerai ici à côté de toi, pour toi. Je t'aimerai, je te soignerai, je serai tout à toi, et, quoique pauvres, nous serons... tu seras heureux.

— Merci, mon enfant, dit le notaire profon-

dément ému, merci pour ton tendre amour qui depuis seize ans fait toute ma joie; mais ce n'est pas à toi d'expier les fautes de ton père; j'ai follement joué ta dot, je l'ai perdue, et il t'en faut une, car Didier n'est pas riche malgré son héritage. Je t'en dois une autre, ma fille, et il ne sera pas dit que tu es malheureuse parce que j'ai été insensé. Ma charge est payée, elle m'appartient : je la vendrai pour toi.

— Mon père, dit Valentine essayant de l'interrompre.

— Tais-toi, reprit-il, tais-toi. Je vendrai ma charge, te dis-je, elle vaut son prix, car elle n'a point perdu en mes mains, j'ose le croire. Je travaillerai, moi, et si mon successeur a besoin d'un premier clerc, instruit, laborieux, exact, je demanderai la préférence.

— Oh! ne parle point ainsi, dit Valentine en sanglotant, tu me brises le cœur.

— Je ne suis pas si cassé, poursuivit l'honnête homme, que je ne puisse tenir une plume une quinzaine d'années encore, ni à ce point gâté par la bonne fortune, que je regarde comme un déshonneur de travailler en cheveux gris. Le travail honorable, mon enfant, est la plus belle décoration de l'homme; ce sera la mienne jusqu'à la fin, et plût à Dieu que je n'en eusse jamais demandé d'autre! Dès aujourd'hui ma charge est à vendre, et on le saura demain.

Cette détermination étant bien arrêtée dans l'esprit du notaire, il courut dans son cabinet

faire ses dispositions en conséquence. Cependant Valentine avait aussi pris de son côté une noble résolution. Se voyant seule, elle saisit une plume et écrivit ces lignes à Didier, en inondant son papier de ses larmes :

« Un événement imprévu détruit nos espé-
« rances, ne cherchez point à ébranler ma ré-
« solution..... irrévocable..... je ne puis être à
« vous..... je vivrai désormais pour mon père,
« pour lui seul, à qui je me dois tout entière.....
« Adieu, tendre ami, adieu..... »

Elle plia sa lettre et l'envoya sur-le-champ au jeune avocat que son message rencontra en chemin. Valentine alla ensuite rejoindre son père :

— Renonce à ton projet, dit-elle, il me rendrait trop malheureuse........ Je renonce à Didier..... tout est rompu.

— Quoi, ma fille!

— J'ai écrit..... c'est un adieu éternel.

La porte s'ouvrit et Didier parut : il savait par le journal, le mot de l'énigme qu'il avait trouvée dans la lettre de Valentine.

—Valentine, s'écria l'impétueux jeune homme, en s'élançant vers elle, je sais tout, j'ai compris ta lettre, ta résolution généreuse ; mais quand il me faudrait gagner ma vie, à la sueur de mon front, comme le plus pauvre manœuvre, elle me serait douce avec toi ; sans toi, elle est impossible.

— Rien n'est perdu, reprit le notaire, ma charge est à vendre, elle est la dot de Valentine.

— Je l'achète, répondit en souriant Didier, et

je vous la rends, monsieur Laforet; je viens de m'assurer que l'héritage de mon oncle est beaucoup plus considérable que je n'osais le croire, c'est la dot de Valentine que la providence lui renvoie.

Et comme il pressait tendrement la main de sa jeune fiancée dans les siennes en la regardant avec ivresse :

— Embrasse-la, mon ami, embrasse-la, dit le notaire attendri; tu es un brave garçon, toi; vrai Dieu, dit-il, essuyant une larme de joie avec sa manche, voilà le premier bonheur depuis dix jours.

Le jeune homme, appuyait encore ses lèvres sur la joue rougissante de Valentine, quand la bonne Thérèse entr'ouvrit la porte :

— Je viens demander ses ordres à mosieu, dit-elle, s'adressant au notaire, car mosieu se souviendra que c'est après-demain grande cérémonie chez nous, et il n'y a pas de temps à perdre pour les provisions.

— Comment? qu'est-ce que c'est? demanda Laforet.

— Dame, mosieu n'a pas oublié que c'est pour après-demain qu'il a invité tout un monde à dîner, pour la réjouissance de sa croix de la légion d'honneur.

— Au diable la croix! dit Laforet, il est bien question de cela, vraiment! nous remettrons la partie à quinzaine, dit-il, en regardant d'un air malin les deux jeunes gens; au lieu d'un sot fes-

tin pour une sotte affaire, nous aurons un repas de noces, et celui-là vaudra bien l'autre.

. . . .

. . . .

Parmi ceux qui liront cette histoire, peut-être quelqu'un se trouvera qui, prenant au sérieux la condamnation disciplinaire de mon héros, en voudra savoir des nouvelles.

— Rassurez-vous, bien aimé lecteur, l'excellent notaire n'eut point à subir tant d'ignominie ; l'anniversaire des glorieuses journées arriva fort à propos, pour le tirer de peine ; une amnistie toute royale lui épargna la prison.

— Et le capitaine Dulaurier enrage-t-il toujours ? La paix est-elle faite enfin ?

— Oui, monsieur, et la guerre dura peu : Le capitaine, un beau jour, après avoir brossé sa moustache et fumé son cigarre, voyant venir l'ennui et se trouvant, pour le moins, aussi dépourvu d'argent que d'idée, sentit l'amitié revenir en même temps que son dernier écu s'en allait ; il prit son parti en brave, et alla droit frapper à la porte du bon notaire, dont d'ailleurs la boutonnière était redevenue modeste et ne l'offensait plus.

— Et M. Ambroise ? autre querelle ?

— Autre paix ; car il est avec la philosophie des raccommodemens. La dixième pétition de M. Ambroise ayant eu le sort des autres, il publia un violent factum contre la chevalerie ; il démontra comme quoi l'ordre illustre, pour le-

quel notre chambre des Pairs s'éprend aujourd'hui d'une si touchante et si exemplaire tendresse, est une véritable peste diabolique; il stigmatisa l'institution comme la plaie des familles, comme le ver rongeur des âmes, comme le charme magique de l'esprit tentateur pour mener le monde à mal. Le digne M. Laforet, le cœur encore tout saignant de ses innombrables blessures, admira l'ouvrage sur son titre, et courut l'acheter. L'excellent homme était dans la boutique du libraire, parcourant le livre, s'extasiant, disant AMEN à tout. Il tenait son exemplaire d'une main, et sa bourse de l'autre, lorsque l'auteur entra. Or, depuis le commencement du monde, il n'y a point d'exemple de rancune opiniâtre dans l'âme d'un auteur contre celui qu'il surprend de la sorte, admirant et payant son livre : la paix se fit donc, et la réconciliation fut des plus attendrissantes. Nous ajouterons que le notaire ne jouit pas long-temps du bonheur d'avoir retrouvé ses deux amis ; car l'année suivante, il vendit sérieusement sa charge, et alla s'établir auprès de sa chère Valentine, au chef-lieu de l'arrondissement, où nous l'avons perdu de vue. Nous sommes néanmoins autorisés à croire qu'il vit heureux des joies de la famille, radicalement guéri de la poursuite des honneurs.

EMILE DE BONNECHOSE.

SOEUR BATILDE.

I.

UNE modeste chaise à porteur sans armoiries, sans dorures, et seulement portée par deux valets dont les habits gris et usés ne témoignaient d'aucun vestige de livrée, essayait de se frayer un passage à travers la foule de carrosses armoiriés, de chevaux somptueusement empanachés, et de chaises richement sculptées qui encombraient les approches du Palais-Royal. Ce n'était pas chose facile ; on était au commencement du mois de février 1718, et la pluie qui depuis le matin tombait par torrens, avait depuis une heure redoublé d'intensité ; la

grêle et la neige s'y joiguaient, et le vent qui soufflait avec violence, complétait le temps le plus affreux qui se puisse voir.

Cette chaise atteignit le vestibule du palais, où elle s'arrêta. Il en sortit un très jeune homme, dont le premier regard fut de s'assurer, si dans le ballottement du transport, sa toilette n'avait pas souffert; puis rassuré, il se sourit à lui-même et s'avança vers le double escalier, qui monte en spirale jusqu'au premier étage du palais; alors seulement il songea à regarder autour de lui.

L'affluence des grands seigneurs à grands cordons et à brochettes de croix, dont il se vit entouré, l'émut profondément; à l'air de satisfaction qui se montrait sur son visage, succéda une expression d'embarras et de contrainte. Au lieu d'avancer, il se mit à reculer, saluant à droite et à gauche; ses beaux yeux noirs qui laissaient échapper un regard timide et indécis, semblaient dans cette foule brillante et aristocratique chercher un appui, solliciter une main protectrice qui le guidât sur ce théâtre où l'on devinait bien, qu'il paraissait pour la première fois.

Il fut abordé par un jeune et beau seigneur d'environ vingt-quatre ans, d'une mise, d'un luxe et d'un goût merveilleux.

— Je veux être damné si ce n'est là le seigneur Cadmus, dit-il, en toisant, d'un ton de politesse insolente, le jeune homme venu en chaise. Et par la sambleu, mon cher, que viens-tu faire ici?

— Son altesse royale le régent m'a fait dire de me rendre au palais, monsieur le duc de Richelieu, répondit le jeune homme en s'inclinant jusqu'à terre.

— Pas mal, d'honneur, pas mal, dit le duc de Richelieu sans écouter la réponse de son timide voisin, mais occupé à lorgner minutieusement chaque détail de son costume.... Sais-tu que tu as du goût, Cadmus; je veux être damné si avec cette mise de bon goût, cette élégance et cette jolie figure,... et surtout en cachant ton nom et ton rang, tu n'enlèves d'assaut les cœurs les plus récalcitrans, et les plus sévères.... Mais tu ne lèves pas les yeux si haut, tu t'intéresses peu aux enchanteresses qui ornent la cour de notre régent.

— Pardonnez-moi, monsieur le duc, et il y en a une,... répondit Cadmus avec un soupir.

— Laquelle, s'il te plaît?

Celui que le duc de Richelieu appelait Cadmus continua d'un air de confidence pleine de bonhomie :

— Monsieur le duc de Richelieu doit les connaître toutes, « lui ! » Celle dont je veux parler est très belle.

— Elles le sont toutes, mon cher.

— Très jeune.

— Elles le sont encore toutes, par la sambleu.

— Mais elles ne sont pas toutes muettes, monsieur le duc, et la mienne l'est.

— Muettes ! il n'y en a pas une ici, mon cher, je puis te l'affirmer de reste, quel est son nom ?

— Batilde.

— Batilde, répéta le duc tristement surpris, je ne la connais pas. Batilde, répéta-t-il encore préoccupé, mais elle doit avoir un autre nom que celui de Batilde?

— Je l'ignore, monsieur le duc.

— Où lui as-tu parlé ?

— Je ne lui ai jamais parlé, monsieur le duc.

— Par la sambleu, où l'as-tu donc vue ?

— Il y a trois jours, de grand matin, passant sur le Pont-Neuf à pied, un carrosse qui venait très vite, renversa près de moi une petite fille qui vendait des pommes; aux cris de l'enfant, le carrosse s'arrêta, deux dames en descendirent, mais je n'en vis qu'une, je n'en regardais qu'une, elle était jeune, belle et pâle. Elle fendit la foule, courut à l'enfant, le releva, ses beaux yeux exprimaient la plus vive inquiétude, la plus tendre sollicitude, mais ce fut la dame âgée qui parla, qui s'informa du mal que ressentait la petite, de sa demeure, et qui donna ordre à ses gens de la porter dans le carrosse; je m'empressai, je la plaçai moi-même sur la banquette de devant, alors la dame âgée me remercia; quant à la jeune, elle remua les lèvres comme si elle eût voulu m'adresser la parole, mais aucun son n'en sortit, elle en resta comme confuse; puis me saluant, elle fit un signe et le carrosse partit en emportant cette charmante personne.

— C'est très bien, mais tout cela ne m'indique pas que ta beauté muette habite la cour, plutôt que la ville ou le faubourg.

— Son carrosse portait la livrée et les armes de la maison d'Orléans.

— Diable! dit le duc réfléchissant en se caressant le menton d'une main. Mais d'abord, es-tu bien sûr, Cadmus, qu'elle s'appelle Batilde, et qu'elle soit muette.

— A l'endroit du pont où elle s'était baissée pour relever la petite fille, j'ai trouvé ce médaillon où ce nom est gravé; du reste, si elle n'avait pas été muette, monsieur le duc, elle aurait adressé la parole à la petite ou à moi.

— Bah! dit Richelieu en pirouettant sur les talons. Puis il fit quelques pas dans l'antichambre où il se vit aussitôt entouré.

— Bonjour Canillac, Cheverni, Gamaches, dit le duc en leur tendant la main l'un après l'autre; quel temps affreux, ajouta-t-il en jetant un regard à travers les vitres que fouettait la pluie avec violence.

— *Quand ce serait un régent qui gouvernerait là-haut, les affaires n'en iraient pas plus mal,* dit une voix railleuse derrière les jeunes seigneurs.

On se retourna avec étonnement; celui qui venait de parler était un homme jeune et maigre; une espèce de moquerie amère était répandue sur toute cette sèche physionomie, et soit qu'il parlât ou ne parlât pas, une perpétuelle

épigramme semblait jaillir de ses yeux et de ses lèvres. Il s'appelait Arouet de Voltaire.

Au même instant, et comme un violent coup de vent avait rendu tout le monde muet, la porte de l'appartement de la duchesse d'Orléans s'ouvrit, et un huissier fit signe à la foule des courtisans d'entrer; ce qu'ils firent en silence, et par rang de titres et de dignités.

Lorsque chacun eut salué, d'abord une grande femme habillée en façon d'amazone, et qui était la mère du régent, puis sa femme, assez belle, bien qu'avec des joues pendantes, et enfin un groupe de jeunes et jolies princesses, le duc de Richelieu frappa sur l'épaule de Cadmus.

— Y est-elle ? demanda-t-il en lui montrant les dames de la cour.

— Oui, monsieur le duc, là-bas, contre la princesse Palatine, cette jeune et belle fille vêtue de satin blanc....

— Ah! c'est là ta Batilde muette.... Délicieux sur mon âme! délicieux couple que vous feriez ensemble.... une future religieuse et un...., mais je veux être damné si je ne te présente pas moi-même à elle; suis-moi! ce sera piquant.

Richelieu suivi de son acolyte, atteignit bientôt la place où se trouvait la soi-disant muette.

— Mademoiselle veut-elle me permettre de lui présenter un pauvre jeune homme, qui ne sait comment faire pour mettre aux pieds de votre beauté, et un médaillon perdu l'autre jour

en accomplissant une œuvre de bienveillance... et son cœur...

Puis il fit une pirouette et s'éloigna, laissant Cadmus en présence de l'inconnue. Celui-ci tira timidement de son sein un petit médaillon d'or émaillé de bleu, et le présenta en tremblant à l'inconnue.

— Merci! dit-elle, et avec un gracieux mouvement d'hésitation, elle ajouta : c'est... le portrait d'une amie.

—Vous n'êtes donc pas muette, dit vivement Cadmus, comme malgré lui.

La jeune fille leva ses grands yeux bleus surpris sur son interlocuteur, et répondit, mais en hésitant encore.

— Non . . . monsieur.

— Et moi qui le croyais. . . Oh ! pardon, pardon, mademoiselle.

La soi-disant Batilde répondit à voix basse :

— J'ai une infirmité .... qui me fait paraître souvent hautaine.... orgueilleuse... On croit que c'est le dédain qui m'empêche .... de répondre... c'est que je ne le puis ... pas.... je bégaie en parlant... et j'en ai honte ... voilà la cause de mon silence.

— Et vous avez la bonté de vous excuser, dit l'amoureux jeune homme, vous qui paraissez être si fort au-dessus de moi !

— Est-ce que vous ne savez pas que je suis mademoiselle de Chartres ?..... demanda naïvement la jeune fille.

— Mademoiselle de Chartres! interrompit Cadmus en pâlissant, mademoiselle de Chartres! .... la fille du régent... Malheureux!

Richelieu qui l'observait de loin, lui jeta un regard moqueur.

En ce moment le régent fit signe à ce mystérieux personnage d'approcher. Celui-ci s'inclina avec un trouble visible, il sortit avec le duc d'Orléans, qui revint un moment après, mais seul.

—Je viens de donner mes ordres pour l'opéra de demain, dit-il en s'approchant de sa famille, on représentera Cadmus.

— Nous irons, nous irons, s'écrièrent les princesses d'Orléans avec joie.

— Et ma petite religieuse viendra-t-elle? dit le duc en frappant un petit coup sur la main de mademoiselle de Chartres.

— Moi, et pourquoi pas? répondit la princesse comme réveillée en sursaut.

—Vraiment, tu compromettrais ainsi ton salut en venant avec nous dans ce lieu de perdition, dit le régent en riant.

— Oui... j'irai... dit la princesse, si sérieusement qu'on aurait pu croire qu'elle pensait à toute autre chose.

II.

La salle de l'Opéra était éblouissante de parures et de lumières; la loge du duc d'Orléans surtout offrait un assemblage gracieux de femmes jeunes et parées. On venait de lever la toile, mais mademoiselle de Chartres sans s'occuper de ce qui se passait sur la scène, sans même y jeter un regard, laissait errer ses yeux de loge en loge; l'impatience, l'espoir et le dépit se peignaient tour à-tour sur son charmant visage; enfin elle se pencha vers sa sœur.

— Aglaé, lui dit-elle, vous souvenez-vous du personnage que le duc de Richelieu m'a présenté hier soir.

— Certainement, répondit mademoiselle de Valois le plus simplement du monde, et si vous voulez le voir il est là.

Puis, au grand étonnement de mademoiselle de Chartres dont les yeux se portaient déjà vers

les loges les plus somptueuses, l'éventail de mademoiselle de Valois se dirigea sur la scène.

— Où donc? demanda mademoiselle de Chartres ne comprenant rien au signe de l'éventail.

— Quoi, vous ne voyez pas le personnage qui représente Cadmus, le chanteur Caucherau.

— Caucherau! répéta la princesse apercevant enfin l'acteur et ne pouvant en croire ses yeux, Caucherau!

Et les yeux fixés sur la scène, elle resta comme frappée de la foudre, puis, elle ne dit plus une parole; mais quand la toile se baissa, chacun put remarquer que les joues de la princesse étaient baignées de larmes.

— Quel chagrin pour une fiction, lui dit sa sœur en riant, l'auteur de Cadmus doit en être bien glorieux, ma chère Adélaïde.

— Hélas! répondit naïvement mademoiselle de Chartres, ce n'est pas l'opéra de Cadmus qui m'arrache des larmes, c'est le sort de ce pauvre Caucherau qui doit être damné?

— Je vous conseille de le convertir, lui répartit en plaisantant mademoiselle de Valois.

Ces paroles prononcés avec légèreté, furent prises au sérieux par la simple et naïve enfant. Le lendemain Caucherau reçut la lettre suivante:

« Monsieur,

« Pour le salut de votre âme, il faut que je

« vous parle; trouvez-vous ce soir à huit heures « à la porte de mon appartement, suivez la per- « sonne que vous y trouverez, et qui vous intro- « duira chez moi.

« LOUISE-ADELAIDE DE CHARTRES. »

A la réception de cette lettre, Caucherau devint ivre de joie; sa folle imagination ouvrant un champ immense à des pensées plus folles encore, ce fut la tête haute, en conquérant sûr de sa victoire que cet homme, si humble et si timide la veille, se présenta aux portes du palais. Une dame le conduisit à l'oratoire de la princesse. Mademoiselle de Chartres était agenouillée sur un prie-dieu, vis-à-vis d'un crucifix d'argent et semblait absorbée par ses prières.

Quand Caucherau entra, elle se releva soudain, et se tournant vers lui, elle prononça avec son accent hésitant et plein de charmes.

— Je.... vous... attendais, monsieur.

Ces paroles bienveillantes achevèrent d'égarer le peu de raison du jeune fat, il se jeta aux genoux de la princesse en prononçant des paroles d'amour.

Mademoiselle de Chartres pâle, mais superbe de dignité, s'appuyant d'une main sur le dossier de son prie-dieu, ordonna au jeune homme de se lever. Il obéit en cachant sa confusion sous un air tendrement respectueux.

— Pardonnez mes transports... mademoiselle,

répliqua-t-il, mais je suis si heureux !.. si heureux !..

— Si heureux !.. et de quoi, monsieur? demanda la princesse dont l'étonnement ne pouvait égaler que la candeur.

— De l'ordre qui me conduit à vos pieds ? madame.

Ces dernières paroles éclairèrent alors Adélaïde sur sa légèreté. Fondant en larmes elle cacha son visage dans ses mains.

—Vous pleurez....et vous vous taisez, madame, demanda Caucherau, la voix si harmonieusement pénétrante que la pauvre jeune fille se sentit tout émue.

—Hélas! monsieur, répondit-elle, froide mais sans colère... je devrais me fâcher de votre audace, mais en pensant que c'est mon imprudence, mon inexpérience des choses de cette vie, qui la causent... je n'en trouve pas le courage.

— Alors, madame, pourquoi donc m'avez vous fait appeler ? demanda l'acteur stupéfait à son tour.

La princesse lui indiqua de la main un tabouret et se laissant tomber, comme abattue, sur son prie-dieu. Elle lui dit :

—En vérité, monsieur, après les idées coupables qui vous ont conduit vers moi, je ne sais comment appeler votre attention sur un sujet plus grave, si grave qu'il m'a fait oublier pour le salut de votre âme, ce que je devais, non à mes titres de princesse et de fille du régent, mais à ma dignité de femme.

Profitant de la confusion dans laquelle toutes ses espérances éteintes avait plongé le pauvre Caucherau, mademoiselle de Chartres continua.

— Ne pensez-vous donc qu'à vivre, monsieur, sans songer à mourir ?

— Hélas ! mademoiselle, si je vous ai déplu je voudrais que le moment en fût arrivé.

— Et vous ne seriez pas effrayé de le voir approcher de vous en état de péché mortel que vous êtes.

— Je ne vous comprends pas, mademoiselle, dit l'acteur d'un air candide qui n'était pas feint.

— En voyant la profession abominable que vous exercez ?...

— Ah ! sublime, madame, sublime! interrompit l'acteur avec un chaleureux emportement, car à mon jeu plein d'âme et de vérité, avouez-le, ne vous ai-je pas vu verser des larmes d'attendrissement ?

— Dites de pitié, monsieur... je pleurais sur vous... sur votre sort... ah, monsieur, écoutez moi,... quittez le théâtre.

— Ce lieu de ma gloire, madame ?

— De votre perdition, monsieur !

— Où tous les soirs les applaudissemens des spectateurs me récompensent de mes peines?

— Applaudissemens du démon qui se changeront plus tard en cris de damnés.

— En vérité, madame, je ne puis croire que vous me parliez sérieusement.

D'un mouvement charmant, plein d'abandon et d'amour, la princesse leva sur Caucherau ses yeux pleins de larmes.

—Voyez ; si je plaisante, dit-elle.

Hors de lui à cette vue le jeune homme ploya le genou devant la princesse.

— Ordonnez de mon sort, madame, lui dit-il.

— Vous quitterez le théâtre, dit Adélaïde avec un petit cri d'enfant plein de joie.

— Si vous l'exigez, madame.

— Vous vous repentirez ?

— Oui madame, lui dit-il sans trop savoir ce qu'il répondait.

La princesse ajouta vivement et sans presque bégayer.

— Vous vous amenderez, vous prendrez pour confesseur le père Denis, un bien digne homme et bien saint, et s'il l'exige, car vous avez vécu jusqu'à ce jour d'une vie abominable, s'il l'exige en expiation de vos péchés, vous entrerez dans un séminaire...

Caucherau se releva vivement.

—Dans un séminaire, s'écria-t-il, moi, Caucherau, devenir prêtre! mais songez donc, madame, que je n'ai aucune vocation pour cet état.

—Quoi, monsieur, ne m'avez-vous pas promis. . . .

— Ah! tout ce que vous voudrez, hors cela, madame; mais à votre tour, daignez me prêter un moment d'attention, car il me semble que nous parlons tous deux ici un langage qui nous

est à chacun inconnu; vous, mademoiselle, pure et sainte comme les anges du ciel, comme eux aussi vous n'aimez que Dieu; — moi, brutal et grossier comme les fils des hommes, je me suis laissé entraîner à adorer, non Dieu, mais son œuvre la plus parfaite.— Pardon, mille fois pardon, vos chastes regards m'ont fait rentrer en moi-même; je pleure mon malheur, mais celui seulement de vous avoir déplu, et si je me repens d'une chose, c'est d'avoir osé troubler le calme de votre heureuse vie par l'aveu téméraire de mon imprudent amour... Vous voyez bien que nous ne nous entendions pas, mademoiselle.

— Ainsi, monsieur, vous persistez dans votre erreur? dit tristement Adélaïde.

—Et que vous importe, un damné de plus ou de moins, madame, dit Caucherau, dans l'accent duquel perçait le dépit d'une espérance déçue.

— Eh! monsieur, si cela ne me faisait rien, seriez-vous ici? dit étourdîment la naïve enfant.

— Oh! cette fois-ci, vous ne vous retracterez pas, dit le jeune homme tremblant de joie, et serrant fortement ses deux mains l'une contre l'autre, — vous vous intéressez à mon sort, je ne vous suis donc pas indifférent! et faisant un pas en avant, comme pour saisir la main de la princesse, il en fit aussitôt deux autres en arrière, en s'écriant : Mon Dieu, je m'en vais, car je suis fou; mais en m'en allant, oh! merci, merci

madame, j'emporte du bonheur pour toute une éternité.

Caucherau se trouvant alors près de la draperie, qui cachait la porte de l'oratoire, la souleva brusquement et disparut.

La princesse resta muette à la même place, écoutant les pas de celui qui s'éloignait et dont chaque bruit répondait à son cœur; puis, quand tout fut redevenu tranquille, sans changer de position, sans essuyer les larmes qui coulaient une à une sur ses belles joues satinées, elle éleva lentement ses beaux yeux vers le ciel, et d'un accent plein d'âme, que rien ne saurait rendre, elle murmura :

— Oh! je l'aime! je l'aime, mon Dieu!

Le lendemain elle était au couvent de Chelles où elle s'était rendue, sous prétexte de faire ses dévotions. Elle n'en sortit jamais. Au moment où la porte du couvent se refermait sur elle, Caucherau recevait ce billet :

« Mademoiselle de Chartres n'existe plus, mais « sœur Batilde priera le reste de ses jours pour « le salut de Caucherau. »

. . . .

A quelque temps de là, le 20 juillet de la même année, plusieurs seigneurs se rencontrant dans la salle des gardes du Palais-Royal, l'un d'eux s'écria :

— Salut, messieurs...... Eh bien, Richelieu, savez-vous la grande nouvelle? Il n'y aura pas

d'opéra cette semaine, Caucherau est au fort l'Evêque, il a refusé hier soir de jouer Cadmus.

— Bast! dit Richelieu, en se caressant le menton d'une main, et jouant de l'autre avec le nœud de son épée... A propos, Canillac, n'était-ce pas hier que notre belle et charmante mademoiselle de Chartres a prononcé ses vœux?

— Hélas! oui! mais qu'a cela de commun, je vous le demande, avec le caprice de Caucherau? répondit Canillac.

— C'est juste, dit Richelieu, si ce n'est que ce sont deux caprices bien inconcevables, et je veux être damné si je devine l'un plus que l'autre.

EUGÉNIE FOA.

UNE CONSULTATION.

Au commencement de l'automne dernier, parmi les personnes réunies dans le salon d'attente du docteur Magnian, se trouvait un homme d'une quarantaine d'années, blond, grêle, blafard, un peu voûté, d'aspect si malingre, en un mot, qu'il eût suffi de le regarder pour deviner qu'on était chez un médecin. En entrant, ce chétif personnage s'était assis dans un coin d'un air soucieux; il y resta patiemment jusqu'à ce que tous les autres malades eussent été reçus par le maître du logis qui, après avoir donné sa dernière consultation, vint à lui avec un sourire cordial.

— Bonjour, Duquesnoy, dit le docteur, mille pardons de vous avoir fait attendre; vous savez que mon temps appartient d'abord aux malades, et j'espère qu'à ce titre vous n'y avez aucun droit?

— Les souffrances de l'âme sont pires que celles du corps, répondit l'homme blafard en étouffant un soupir.

— Qu'avez-vous donc? reprit le médecin; vous êtes tout défait! madame Duquesnoy serait-elle malade?

— Ma femme a une santé de fer, répliqua Duquesnoy, qui accompagna ces paroles d'un sourire plein d'amertume.

— Alors, expliquez-moi la cause de l'agitation où je vous vois. Il s'agit de l'âme, dites-vous? si vous ne parlez pas, comment voulez-vous que je devine ce qui se passe dans la vôtre? Voyons: en quoi puis-je vous servir?

— Mon cher docteur, répondit l'autre en s'asseyant d'un air d'abattement; voilà plus de vingt ans que nous nous connaissons. Je vous regarde comme un de mes meilleurs amis et j'ai en vous une confiance sans bornes.

— Passons les complimens :

— Ce ne sont pas des complimens, je vous dis le fond de ma pensée. D'ailleurs l'étrange confession que j'ai résolu de vous faire, vous attestera de reste l'estime que j'ai pour votre caractère.

— Au fait, dit le docteur avec un peu d'impatience.

— Le fait est triste pour moi et même il peut paraître ridicule; voilà pourquoi j'hésite à l'entamer; mais d'abord promettez-moi de ne révéler à personne au monde ce que je vais vous dire.

— Le secret de la confession est aussi sacré pour un médecin que pour un prêtre, dit le docteur Magnian d'un ton grave.

Duquesnoy soupira derechef, puis il se mordit les lèvres et leva les yeux au plafond.

— Vous connaissez Pelletier? dit-il enfin en regardant d'un air morne son interlocuteur.

— Le capitaine d'état-major? je ne connais que ça. Tempérament sanguin, cou court, plus d'épaules que de cervelle, organisation de taureau! il y a long-temps que j'ai prédit qu'il mourrait d'apoplexie.

— Dieu vous écoute!

— Vous m'étonnez : je vous croyais amis.

— Amis! répéta Duquesnoy avec une ironie mêlée d'indignation.

— Que diantre! parlez clairement ou taisez-vous. Je ne suis pas un OEdipe pour deviner vos énigmes.

L'impatience dont pétillaient les petits yeux noirs du médecin, ne permit pas à son dolent ami d'éluder plus long-temps le point capital de la confession.

— Eh bien! mon cher Magnian, voici le fait en deux mots, dit-il d'une voix émue; Pelletier fait la cour à ma femme.

Le docteur avança la lèvre inférieure pour

dissimuler un sourire et hocha la tête à plusieurs reprises avec une gravité affectée.

— Voyez-vous ça? dit-il ensuite; je n'aurais pas cru que ce gros Pelletier eût si bon goût; mais êtes-vous bien sûr de ce que vous dites? D'ordinaire les maris sont les derniers à savoir ces choses-là.

— Je n'en suis que trop sûr; vous allez voir comment : Ma femme est allée passer quelques jours chez sa mère à Fontainebleau. Avant-hier en furetant par hasard dans sa chambre à coucher, j'ai remarqué que la clef de mon bureau allait également à son armoire à glace. Machinalement j'ai ouvert ce meuble, et dans un arrière-tiroir, assez mystérieux, j'ai trouvé plusieurs lettres de Pelletier.

— Diable! mais aussi, à quel propos ouvrir un meuble appartenant à votre femme?

— J'étais dans mon droit : d'ailleurs suspendez votre jugement. D'après la teneur même de ces lettres, j'ai acquis la preuve de la complète innocence de Virginie, qui n'a guère à se reprocher d'autres torts que celui de m'avoir fait mystère de cette correspondance. Elle ne l'a jamais encouragée, j'en suis à-peu-près sûr. Je lui en veux donc beaucoup moins qu'à Pelletier; mais quant à lui, je sens que je ne lui pardonnerai jamais. Un homme à qui j'ai ouvert ma maison! un ancien camarade de Sainte-Barbe! un ami, enfin; du moins je le croyais!

— Oubliez-vous qu'on n'est trahi que par ses amis?

— Hier, je suis allé chez lui.

— Ah!

— Je lui ai reproché son indigne conduite; savez-vous ce qu'il m'a répondu?

— Il a nié.

— D'abord. Mais à la vue de ses lettres, il a compris que toute dénégation serait vaine.— Mon cher Duquesnoy, m'a-t-il dit alors de l'air impertinent que vous savez, puisque vous êtes si bien au courant, je ne prendrai pas la peine de mentir. Il est très vrai que je suis amoureux de votre femme; je le lui ai déjà dit, et je ne vous promets pas de ne plus le lui redire, car selon toute probabilité, je ne tiendrais pas mon serment. Je comprends à merveille que ce procédé vous déplaise et vous blesse; mais vous n'ignorez pas que je suis un galant homme et que j'ai l'habitude d'accepter la responsabilité de mes faits et gestes. Si donc, vous vous trouvez offensé, je suis à vos ordres, prêt à vous rendre raison, où, quand et comme vous voudrez.

— Voilà de l'aplomb, dit le médecin en s'efforçant de garder son sérieux; comment! il a osé vous dire cela!

— Textuellement.

— Et que lui avez-vous répondu?

— Qu'il aurait bientôt de mes nouvelles. Là-dessus je suis sorti, car il ne me convenait pas

de pousser plus loin une pareile discussion. Les choses en sont là.

La figure du médecin prit une expression de gravité. Il fit un tour dans le salon, la tête baissée et les mains derrière le dos; se rapprochant ensuite de son hôte :

— Maintenant que comptez-vous faire? lui dit-il en le regardant fixement.

— Que me conseillez-vous?

— Je conçois que le procédé vous semble dur à supporter; d'un autre côté, je serais fâché de vous voir engagé dans un duel avec ce bretteur de Pelletier.

— Un bretteur! s'écria Duquesnoy dont les yeux semblèrent s'élargir; c'est un duelliste, c'est un spadassin qu'il faut dire; un homme qui passe toutes les matinées au tir de Lepage ou dans les salles d'armes, et qui se bat régulièrement tous les trois mois!

— Et vous-même, dit le docteur avec un regard perçant, vous êtes-vous battu quelquefois?

— Jamais, répondit l'homme marié, en ce moment plus blafard encore que de coutume; ce n'est pas que je n'en aie trouvé plusieurs fois l'occasion, mais le duel répugne à mes principes. L'idée de répandre le sang me révolte; c'est là une coutume barbare qui m'a toujours paru constituer une monstrueuse anomalie au milieu de nos mœurs policées.

— Bref, vous n'avez pas une envie ardente d'aller sur le terrain?

— Si j'étais positivement offensé, si j'avais à venger une mortelle injure, la voix de la passion me parlerait sans doute plus haut que celle de l'humanité; car, dans certaines conjonctures, l'homme le plus sage ne peut répondre de lui-même. Mais ici les choses n'ayant pas été poussées à l'extrême, si Pelletier, au lieu d'affecter un langage arrogant, m'avait adressé quelques excuses auxquelles je crois avoir droit, et qu'il eût pris l'engagement de se mieux comporter à l'avenir, il me semble qu'alors..... dans l'intérêt de tout le monde... pour éviter une esclandre... ne pensez-vous pas comme moi qu'il eût été possible et honorable...

— De ne pas vous battre? Certainement, interrompit Magnian; si vous allez sur le terrain, il y a dix à parier contre un, que Pelletier vous saignera comme un poulet, et cela vous serait désagréable.

— Docteur, vous me comprenez mal.

— A merveille, au contraire, et la preuve, c'est que vous ne vous battrez pas, et que le capitaine vous adressera des excuses satisfaisantes. N'est-ce pas là ce que vous désirez?

La perspicacité du médecin fit éclore une faible rougeur sur les joues de l'ami de la paix.

— Pelletier est un brutal, reprit le docteur comme s'il se fût parlé à lui-même. Ordinairement les officiers d'état-major ont plus d'usage que cela; qu'il cherche à plaire aux femmes rien de mieux, mais qu'il provoque les maris,

c'est manquer à toutes les règles du savoir-vivre.

— Vous me conseillez donc de laisser l'affaire s'arranger? demanda Duquesnoy d'une voix insinuante.

— Oui, certes, répondit le médecin en riant, et de plus je me charge des négociations. Je vous le répète : dès demain, Pelletier rétractera sa provocation; il vous adressera des excuses formelles, et jurera de ne plus chercher à troubler votre repos conjugal, ceci est mon affaire; le reste vous regarde.

— Le reste?

— Promettre et tenir sont deux, vous le savez; il y aurait, je crois, de votre part une haute prudence à faciliter au capitaine l'exécution de son serment, au moyen d'un petit voyage qui l'éloignât de madame Duquesnoy pendant quelques mois. Sa place le retient à Paris; vous êtes libre, vous. Qui vous empêche d'aller passer l'hiver dans le midi? par exemple, à Nice.

— J'avais déjà songé à l'opportunité de ce voyage, et je suis bien aise de me trouver d'accord avec vous sur ce point. Mais pourquoi Nice plutôt qu'une autre ville?

— C'est que le climat en est très salutaire, surtout pour les gens qui ont la poitrine un peu délicate.

— Mais j'ai la poitrine excellente... du moins je le suppose, interrompit Duquesnoy qui interrogea les yeux du médecin avec une sorte d'inquiétude.

— Sans doute ; je ne dis pas le contraire, reprit le docteur d'un ton sérieux ; de ce côté rien ne motive positivement le conseil que je vous donne ; mais les précautions ne sont jamais nuisibles, et il vaut mieux prévenir le mal que de l'attendre.

— Vous me croyez donc menacé d'une maladie de poitrine, dit en pâlissant l'homme marié qui, comme on a pu le voir, avait voué à sa propre personne le plus vif attachement.

— Je n'ai pas dit un mot de cela, répondit M. Magnian, qui eut l'air de se reprocher intérieurement d'avoir trop parlé. Voulez-vous savoir, pourquoi j'ai prononcé le nom de Nice? c'est par égoïsme. Il est possible que j'y aille passer moi-même une partie de l'hiver et si vous y étiez, ainsi que madame, le séjour m'en paraîtrait assurément beaucoup plus agréable.

— Eh bien, nous verrons ça ; la chose pourra s'arranger, répondit Duquesnoy, qui sortit de chez le docteur, plus soucieux encore qu'il n'y était entré, car à l'inquiétude que lui causait la perspective d'un duel, venait de se joindre, la crainte non moins vive, d'une maladie souvent mortelle, à laquelle il n'avait pas songé jusqu'alors.

A six heures du soir, le médecin Magnian entra au café Anglais, où il était à-peu-près sûr de rencontrer Pelletier. Le capitaine d'état-major s'y trouvait déjà en effet, installé solitairement à une petite table et dînant de fort

bon appétit, sans mettre d'eau dans son vin. C'était un grand, gros et vigoureux compagnon, carré des épaules, pincé des hanches, l'œil ferme, la moustache luisante, le teint chaudement coloré, le poignet musculeux, un de ces hommes à prestance martiale, qui, s'ils n'étaient pas militaires, sembleraient avoir manqué à leur vocation et dont l'aspect seul impose aux gens les plus avantageux, une sorte de retenue et de modestie. D'autres que le blafard Duquesnoy eussent regardé comme une véritable catastrophe, le fait d'avoir quelque maille à partir avec un semblable lion.

Le médecin et l'officier se saluèrent d'un air cordial, et après avoir échangé quelques complimens, ils dînèrent chacun de son côté. Ils sortirent du café en même temps, se rejoignirent à la porte et s'étant donnés le bras par un mouvement simultané, ils suivirent le boulevard du côté de la Madeleine.

— Eh bien, docteur, dit Pelletier avec enjoûment; m'avez-vous trouvé ce que je vous ai demandé, au moins dix fois; une aimable femme (demoiselle ou veuve, brune ou blonde, petite ou grande, ça m'est égal); une femme, enfin, qui consente à faire mon bonheur, en unissant son sort au mien? je ne demande que cent mille écus de dot : que diantre! il me semble que je suis modeste.

— Trop modeste! vous valez mieux que cela.

— Vous vous moquez de moi?

— En aucune manière ; d'ailleurs le moment serait mal choisi pour plaisanter, car j'ai à vous entretenir d'une chose grave en attendant la future aux cent mille écus. Duquesnoy m'a chargé de vous parler.

— Et vous appelez cela une chose grave, dit le capitaine en riant dédaigneusement.

— Toute affaire me semble telle, lorsqu'elle peut se terminer par du sang, dit le docteur avec un sérieux affecté.

— Ah! M. Duquesnoy a soif de mon sang, reprit Pelletier en riant plus haut; jusqu'à présent, je l'avais cru plutôt herbivore que carnivore; et à quelle sauce prétend-il me manger? à l'épée ou au pistolet?

— Il vous laisse le choix des armes, dit M. Magnian avec une gravité imperturbable.

— Tout m'est égal, je le lui ai déjà dit. Voyons: demain je déjeune avec quelques-uns de mes camarades; c'est une espèce de repas de corps, et je serais fâché d'y manquer; mais je suis votre homme pour après-demain matin. Cela vous convient-il?

— Parfaitement. Après demain à sept heures du matin, à l'entrée du bois de Vincennes.

— Convenu, dit le capitaine, qui frappa familièrement de sa large main le bras de son compagnon. Ah çà, docteur, vous vous mêlez donc de duel? C'est pourtant là une concurrence qui devrait vous inspirer de l'antipathie.

Le médecin répondit à cette plaisanterie su-

rannée par un malicieux sourire qu'il réprima aussitôt.

— En riant vous venez de mettre le doigt sur une de mes plaies, dit-il après un instant de silence. Vous avouerai-je une pensée bizarre, je pourrais dire monstrueuse, qui me vient en ce moment?

— Parlez; j'aime assez les pensées monstrueuses.

— Je me disais que, dans l'intérêt de ma réputation, j'aurais lieu de désirer que la rencontre d'après-demain eût pour Duquesnoy un résultat fatal.

— Pourquoi cela? demanda l'officier d'un air surpris.

— C'est que, si vous ne le tuez pas, avant un an c'est moi qui passerai pour l'avoir tué.

— Je ne vous comprends pas. Est-ce que vous voulez aussi vous battre avec lui?

— Nullement; mais je suis son médecin, et comme tel, responsable de son existence aux yeux de beaucoup de gens qui exigent de l'art médical qu'il conserve aux malades la santé que leur refuse la nature. Or, comme Duquesnoy, selon toute apparence, n'a pas un an à vivre...

— Quelle maladie a-t-il donc? s'écria Pelletier en ouvrant de gros yeux.

— Poitrinaire! répondit le docteur avec un accent de compassion, une maladie chronique, sans remède! J'allais l'envoyer à Nice. Vous savez; nous autres médecins, quand nous ne sa-

vons plus qu'ordonner aux malades, nous les envoyons aux eaux ou dans le midi. S'il ne lui arrive rien après-demain, il partira. Reviendra-t-il? Dieu le sait!

—Poitrinaire! lui qui est toujours blafard comme Débureau.

—La couleur n'y fait rien.

—Et vous le croyez en danger?

—Je ne lui donne pas un an à vivre, pas six mois peut-être.

Les deux interlocuteurs marchèrent quelque temps en silence, d'un air sérieux.

—Oui, capitaine, dit le docteur en reprenant la parole, on peut regarder ce pauvre Duquesnoy comme un homme perdu, même en mettant de côté le danger que va lui faire courir votre flamberge. Bien certainement, avant un an sa femme pourra songer à se remarier. Ce sera une petite veuve fort séduisante, ma foi, et les adorateurs ne lui manqueront pas.

Pelletier jeta un regard oblique à son compagnon. L'air de bonhomie du médecin détruisit l'espèce de défiance qu'avaient excitée ses paroles.

—Si Duquesnoy mourrait, sa femme serait riche? dit le capitaine à demi-voix, mais avec un accent interrogateur.

— Peste! répondit le docteur, cette fois ce ne serait pas par cent mille, mais par deux cent mille qu'il faudrait compter les écus de la dot.

— Vous exagérez, s'écria le capitaine dont les yeux brillèrent d'un éclat soudain.

— Le calcul est facile à faire, répondit M. Magnian d'un air assuré; madame Duquesnoy a hérité de son père cent mille francs; elle en attend cent cinquante mille de sa mère et son mari lui en laissera au moins trois cent cinquante mille : additionnez.

— Il lui a donc tout donné par contrat de mariage? demanda Pelletier dont l'émotion s'était accrue à chaque chiffre articulé par son compagnon.

— Tout, répondit le médecin d'une voix solennelle.

Ce puissant monosyllabe valait un long discours : avec un interlocuteur dont il eût estimé l'intelligence, M. Magnian n'aurait pas ajouté un seul mot; mais trouvant le capitaine plus riche en épaules qu'en cervelle, ainsi qu'il l'avait dit quelques heures auparavant, il ne craignit pas d'insister un peu lourdement sur une idée dont il attendait un résultat magique.

—Vous qui avez la protubérance matrimoniale bien développée, reprit-il d'un air de plaisanterie, voilà un parti qui vous conviendrait; une femme jeune, jolie, aimable et six cent mille francs de fortune! il est vrai que pour mener à bon port une pareille affaire, il ne faudrait pas commencer par tuer le mari.

Pelletier affecta de rire quoique sa physionomie eût pris depuis un instant une expression rêveuse, puis il changea de conversation. Certain d'avoir atteint son but, le docteur prétexta

une visite et quitta son compagnon qu'il laissa sur le boulevard, frappé au cœur par les six cent mille francs de la future veuve.

Tout d'un trait et avec la vélocité furieuse d'un sanglier blessé, le capitaine alla de la Madeleine à la Bastille sans omnibus; à la Porte-Saint-Martin, son parti fut pris.

— Sans s'en douter, pensa-t-il, le docteur m'a donné un excellent conseil; me battre avec Duquesnoy! pas si niais, je le tuerais; j'ai la main si malheureuse! comment alors oserais-je reparaître devant Virginie? La petite femme ne me voit pas d'un œil indifférent; par bonheur, en lui faisant la cour depuis trois mois, j'ai pris l'avance; en sorte que quand le grand jour sera venu elle ne pourra pas supposer que je l'aime pour sa fortune. Tuer Duquesnoy! cela serait stupide. Qu'il meure de sa belle mort, le cher homme! je ne m'y oppose pas. Selon toute apparence je retrouverai assez l'occasion de me battre avec mes concurrens dès que Virginie sera veuve. Six cent mille francs! il y aura presse, mais que les autres se tiennent bien; je suis le premier inscrit et ce n'est pas moi qui permets qu'on me passe sur le corps.

Le lendemain matin, le capitaine entra chez le médecin Magnian, bien avant l'heure réservée aux consultations.

— Docteur, lui dit-il d'un air de franchise militaire, ce que vous m'avez dit hier de la maladie de Duquesnoy m'a fait faire de sérieuses

réflexions. Il me semble que loyalement je ne puis guère me battre avec un homme qui n'a plus que six mois à vivre. Supposons que je le blesse. Un coup d'épée, dont un autre guérirait, lui serait peut-être mortel, vu son état, et alors je me reprocherais toute ma vie d'avoir tué un ancien ami pour une bêtise. Vous a-t-il dit la cause de notre querelle?

— Non, dit le médecin, qui, en sa qualité de négociateur, crut avoir le droit de mentir.

— Quelques paroles un peu vives échangées de part et d'autres, reprit l'officier abusé par l'air candide du docteur; à vrai dire, je crois bien que c'est moi qui ai eu tort. Vous savez que j'ai une mauvaise tête; à propos de je ne sais quelle bagatelle j'ai rudoyé ce pauvre Duquesnoy, et je m'en repens maintenant; bref, j'ai eu assez d'affaires pour pouvoir en arranger une pacifiquement sans qu'on croie que je saigne du nez. Ainsi donc, si vous voulez conseiller à Duquesnoy d'en rester là, je vous donne carte blanche. Entre nous, je crois que la proposition ne lui déplaira pas.

— Vous pourriez vous tromper, capitaine, répondit le docteur, qui garda son sérieux admirablement; hier Duquesnoy m'a paru exaspéré; quoique de mœurs paisibles, il devient tigre quand son sang fermente. Il paraît que, dans votre altercation, vous l'avez gravement blessé, et, à moins que vous ne lui adressiez des excuses formelles...

— Qu'à cela ne tienne, interrompit Pelletier, des excuses ne sont guère dans mes habitudes; ce sera la première fois que pareille chose me sera arrivée; mais, avec un ancien ami, l'on n'y regarde pas de si près. D'ailleurs j'aime mieux faire des concessions que d'avoir, par la suite, des reproches à m'adresser. Voulez-vous que nous allions ensemble chez Duquesnoy?

— Allons, dit le docteur, qui put à peine s'empêcher de sourire en remarquant à quel point l'intérêt rendait humain, sensible et délicat un duelliste de profession.

En voyant entrer dans son salon le médecin suivi de l'officier d'état-major, Duquesnoy, qui n'avait pu fermer l'œil de la nuit, éprouva une émotion comparable à celle du condamné à qui le greffier donne lecture d'un arrêt emportant la peine capitale.

Les premiers mots de l'entretien rendirent la fluidité au sang près de s'engourdir dans ses veines. Le capitaine articula les excuses les plus formelles et les plus explicites, et se retira immédiatement après avoir serré la main à son ancien ami, qui, dans sa joie d'en être quitte, ne songea pas à se montrer intraitable.

— Docteur, vous êtes sorcier, s'écria Duquesnoy, dès qu'il fut seul avec le médecin.

— C'est un peu mon état, dit celui-ci en riant; voilà donc cette terrible affaire arrangée. Ma part est faite, ferez-vous la vôtre? Quand partez-vous pour le Midi?

La satisfaction empreinte sur les traits de Duquesnoy disparut à l'instant et fit place à une expression soucieuse et sombre.

— Docteur, dit-il d'une voix altérée, il faut me dire la vérité. J'ai du caractère, je saurai entendre mon arrêt, j'ai la poitrine attaquée, n'est-ce pas ?

— Vous voulez dire le cerveau.

— Le cerveau aussi ! s'écria Duquesnoy, qui devint plus pâle.

— Vous êtes fou, reprit le médecin en haussant les épaules; je changerais bien volontiers ma poitrine contre la vôtre.

— Vous me trompez. Vos paroles d'hier ne me sortent pas de la tête. J'ai toussé toute la nuit, et j'éprouve entre les épaules une douleur dont je ne m'étais jamais aperçu jusqu'à présent.

— Imagination !

— Je sens ce que je sens, continua Duquesnoy d'une voix lugubre; je ne crains pas la mort, mais, je l'avoue, ce n'est pas sans regret que, dans la force de l'âge, je me verrais forcé de dire un éternel adieu à ma femme et à ma famille. Il est de mon devoir de me soigner pour eux, si je ne le fais pas pour moi. Au lieu d'écrire à Virginie de revenir ici, je la prendrai en passant à Fontainebleau, et nous partirons aussitôt pour Nice.

— Partez, dit le docteur, ce voyage ne peut pas vous faire de mal.

— Mais pensez-vous qu'il me fasse du bien?

— Sans doute.

— Et qu'il soit encore temps de lutter contre cette affreuse maladie?

— Oui, nous vous tirerons de là, dit Magnian avec une gravité moqueuse. Avant six semaines je serai moi-même à Nice. Ainsi, vous êtes sûr d'être soigné par un médecin en qui vous avez confiance, si, contre toute apparence, votre état empire.

Les deux amis se séparèrent, le médecin riant des frayeurs de son client, tandis que celui-ci croyait sentir déjà la mort dans sa poitrine, et se demandait si, péril pour péril, il n'aurait pas mieux valu affronter la terrible épée du capitaine Pelletier, que d'aller peut-être expirer, à la fleur de l'âge, sur la terre étrangère. En deux jours, Duquesnoy, poursuivi par cette funèbre vision, eut pris son passeport, mis ordre à ses affaires et achevé ses préparatifs de départ. Il monta aussitôt en chaise de poste, et tomba comme une bombe à Fontainebleau, où il n'était pas attendu. Usant de sa puissance maritale plus qu'il n'avait osé faire jusqu'à ce jour, il enleva sa femme, stupéfaite d'un procédé si nouveau, et fort contrariée de s'éloigner de Paris, dont les épîtres langoureuses de l'officier d'état-major lui avaient rendu depuis quelque temps le séjour plus agréable encore que de coutume. A la fin de la semaine, les deux époux, l'un tremblant pour la vie, l'autre regrettant ses amours, arrivèrent à Nice, où, vers la fin

de l'automne, ils furent rejoints par le docteur Magnian, qui mit une scrupuleuse exactitude à remplir sa promesse.

Au mois d'avril suivant, on jouait Horace au Théâtre-Français. Grâce au jeune talent de mademoiselle Rachel, plus encore qu'au vieux génie de Corneille, la salle était pleine. Au milieu du balcon de droite, le capitaine Pelletier, accompagné de quelques triomphateurs de son espèce, parlait haut, riait de même, critiquait les acteurs, passait en revue les femmes et incommodait tout son voisinage, sans que personne se permît de le rappeler à l'ordre, tant est puissant en certain cas le prestige d'un regard insolent, d'une moustache féroce et d'une carrure d'éléphant!

A force de promener son lorgnon sur tous les recoins de la salle, depuis les baignoires jusqu'au cintre, le capitaine aperçut dans une loge des secondes un groupe qui, à l'instant même, absorba son attention. C'étaient d'abord, au premier rang, M. et madame Duquesnoy, et, dans le fond, le docteur Magnian, assis derrière la jeune femme. L'attitude de ces trois personnages était caractéristique. La face blême et la

physionomie médicamentée comme de coutume, les yeux ornés de lunettes à verres bleus, grâce nouvelle dont il était redevable à une ophthalmie imaginaire, le mari pacifique tenait à la main le programme des théâtres qu'il lisait pendant les entr'actes, et il écoutait consciencieusement la tragédie, même quand Corneille avait pour interprètes M. Arsène et M. Fonta. Madame Duquesnoy jouait avec un joli bouquet qu'elle respirait souvent, et dont les fleurs pourprées faisaient si bien ressortir la blancheur de son teint, qu'il était permis de croire que cette manœuvre, exécutée d'un air de négligence, n'était pas tout-à-fait exempte de coquetterie. Négligemment appuyée sur le dossier de son siége, la jeune femme tournait quelquefois la tête à demi, pour mieux entendre les paroles que le médecin lui adressait à demi-voix et en souriant, sans que le mari prît part à cet entretien, ou parût en remarquer le caractère intime et confidentiel.

— Qui donc regardes-tu depuis un quart d'heure? demanda au capitaine un de ses voisins; serait-ce ton ancienne passion madame Duquesnoy? Je croyais que depuis long-temps tu n'y pensais plus?

— J'ignorais qu'elle fût revenue de Nice, répondit Pelletier d'un air réservé.

— Il y a quinze jours qu'elle est à Paris.

— Ne trouves-tu pas que Duquesnoy a bien mauvaise mine? Il ne paraît pas que le climat du

midi lui ait fait grand'chose. Il est deux fois plus blême qu'avant son départ. Pauvre Duquesnoy!

— Ah! ah! dit l'autre interlocuteur, est-ce que tu donnes aussi dans la maladie de poitrine, toi? ce serait trop drôle.

— Qu'est-ce qui serait trop drôle? demanda brusquement le capitaine.

— Le tour que ce sournois de Magnian a joué à Duquesnoy et à toi, car si j'en crois ton air ébahi, tu es pour moitié dans la mystification.

— Berton, tu abuses de ma patience, dit Pelletier d'un ton bourru.

— Les loups ne se mangent pas, reprit Berton en riant, ainsi parlons sans nous fâcher. Voici l'histoire : Tout Paris, excepté toi, s'en amuse depuis huit jours. Il paraît que d'une part et sans qu'on s'en doutât le susdit Magnian était amoureux de madame Duquesnoy, et que de l'autre, souffrant de la poitrine depuis quelque temps, il avait jugé à propos d'aller passer l'hiver dans un climat plus doux que celui-ci. Qu'a fait mon gaillard? il a persuadé à l'innocent Duquesnoy, que c'était lui Duquesnoy qui avait mal à la poitrine; il vous l'a fait partir pour Nice, ainsi que son aimable épouse; puis à loisir, sans se presser, il est allé les rejoindre. La figure qu'ils font tous trois, en ce moment, ne laisse aucun doute sur le dénoûment de l'histoire; rien qu'à les voir on devine que sans calomnie on pourrait suspendre au rebord de leur loge le titre d'un des

derniers romans de Paul de Koch : *Le mari, la femme et l'amant.* Ce Magnian est un garçon d'esprit et il a des idées ingénieuses. Craignant sans doute que le mari n'y vît trop clair, il lui a persuadé de porter des lunettes bleues, en le menaçant d'une ophthalmie. N'est-ce pas que c'est bien joué, et que l'aventure est amusante ?

— Charmante, délicieuse, répondit le capitaine en souriant de manière à faire croire qu'il grinçait les dents.

La tragédie venait de finir. Le docteur Magnian sortit de la loge, Pelletier suivit aussitôt cet exemple. Un instant après les deux hommes se trouvèrent face à face dans le foyer.

— Docteur, un mot, dit l'officier d'un air sérieux.

— Deux si vous voulez, capitaine, répondit Magnian d'un ton jovial.

— Il paraît que malgré vos pronostics, Duquesnoy se porte à merveille.

— Voudriez-vous *qu'il mourût ?* demanda le docteur, en parodiant avec une emphase comique l'accent de Joanny, qui venait de remplir le rôle du père des Horaces.

— Je sais que vous plaisantez à ravir, reprit Pelletier avec un dépit qui commençait à tourner en colère; mais vous devriez savoir que je n'ai pas l'habitude de servir de plastron. Veuillez me répondre sérieusement, est-il vrai que Duquesnoy n'ait jamais été en danger ?

— Fort en danger au contraire. Ne devait-il pas se battre avec vous?

— Ainsi quand vous l'avez envoyé à Nice...

—C'était pour empêcher ce duel. Comme médecin, je suis habitué à veiller sur la santé de mes cliens, et mon devoir était de préserver Duquesnoy de votre épée qui a le renom d'être une terrible maladie.

— Une maladie dont vous aurez peut-être à vous traiter vous-même avant peu, dit le capitaine que le sang-froid du docteur acheva d'exaspérer. Que cet imbécille de Duquesnoy meure de peur ou d'autre chose, je ne lui ferai certes pas l'honneur de m'en mêler; mais vous, mon cher, qui plaisantez si bien, je serais bien aise de voir si vous avez autant de cœur que d'esprit.

Le rôle de rival malheureux et mystifié est si humiliant que par vanité Pelletier durant cette discussion avait soigneusement évité d'articuler son véritable grief et de prononcer le nom de madame Duquesnoy. Le médecin imita une réserve dont sa position d'amant favorisé lui faisait d'ailleurs une loi. Il accueillit la provocation de l'officier d'état-major avec l'impassible sourire qui jusqu'alors avait constamment erré sur ses lèvres.

— Mon cher capitaine, lui dit-il, je vois qu'en ce moment il vous serait particulièrement agréable de me percer le flanc de votre bonne lame ou de me placer une balle dans la cuisse (je suppose qu'en raison de notre ancienne amitié vous

épargneriez ma tête), c'est là une fantaisie que vous pourrez vous passer si vous y tenez absolument. Mais si vous me tuez, qui vous mariera avec mademoiselle Nanteuil ?

Pelletier regarda son adversaire d'un air ébahi qui redoubla la bonne humeur de celui-ci.

— Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Nanteuil ? dit-il ensuite d'un ton involontairement radouci.

— Une aimable héritière dont je suis le médecin quoiqu'elle se porte à merveille ; qui a deux cent mille francs comptant ; autant en perspective et qui, si un ami intelligent se mêlait des négociations, consentirait je crois à faire le bonheur d'un beau garçon de votre espèce.

— Ce diable de Magnian, dit le capitaine en prenant le bras du docteur, avec lui il n'y a pas moyen de se fâcher.

CHARLES DE BERNARD.

LES DEUX AMOURS.



lotti au fond de sa chaise de poste, vers les quatre heures du matin, et dans les premiers jours du printemps passé, un jeune homme qui paraissait de retour d'un long voyage, descendait de voiture pour prendre possession de l'appartement qu'on avait préparé pour lui dans un hôtel de Melun, devant lequel les chevaux venaient de s'arrêter.

Au lieu de se livrer à un repos que sa position semblait lui commander, le voyageur ouvrit sa fenêtre ; le jour commençait à poindre à l'horizon, l'alouette encore absente laissait au coq le soin de saluer l'aurore ; l'atmosphère était tranquille, seulement quelques bouffées de brise,

messagères de la saison nouvelle, agitaient de temps en temps la cime des arbres comme pour les secouer de leur sommeil, et leur dire de se hâter de reverdir; le ciel était traversé par des nuages derrière lesquels allaient se cacher les étoiles, beautés pudiques honteuses d'être surprises par le jour.

Quand il eut pendant quelques minutes, contemplé le spectacle qu'il avait devant les yeux, le jeune homme s'approcha d'un nécessaire de voyage, l'ouvrit, en tira deux paquets cachetés, et appela son domestique.

— Jacques, lui dit-il, prends un cheval et cours à franc étrier remettre ce message au commandant Poitevin. Tu connais le chemin du château. Il faut que tu sois de retour avant ce soir; nous repartirons à six heures.

— Pour Paris, monsieur Gilbert?

— Que t'importe! répondit celui-ci avec une brusquerie qu'il ne put contenir.

— C'est que nous sommes si près de Paris, et il y a si long-temps que je n'ai embrassé ma femme et mes enfans.

— Tu les embrasseras plus tard; en attendant exécute mes ordres, et surtout souviens-toi que je veux partir avant la nuit.

Jacques disparut en jetant sur son maître un regard attristé, et quelques minutes après on entendait le galop rapide d'un cheval qui ébranlait les rues encore solitaires de la ville endormie.

— Ma femme! mes enfans! qu'ils sont heureux de pouvoir prononcer ces noms; Dieu n'a donc pas enlevé à tout le monde la faculté d'aimer, s'écria le voyageur quand son domestique l'eut quitté; puis il laissa retomber son front sur ses mains, et resta plongé dans une rêverie profonde. On eût pu croire qu'il dormait, si de temps en temps un soupir ne fût venu trahir les angoisses secrètes de sa veille. Le premier rayon du soleil vint le tirer de son silence.

Dans quelques heures, dit-il en se levant, le commandant saura les motifs qui dictent mon refus. Ce devoir accompli, nous recommencerons le cours de nos voyages; je sens que le moment du repos n'est point encore arrivé pour moi. Avant que le soleil ait accompli le quart de sa course, il aura sous les yeux, l'histoire de toute ma vie, il me comprendra, il me plaindra peut-être; mais si je n'avais pas réussi à exprimer les souffrances que j'ai éprouvées, et celles que j'éprouve encore; si ma plume n'avait pas su rendre l'état de mon cœur, si le commandant allait me trouver ridicule, si au lieu d'un malheureux, il ne voyait en moi qu'un fou! Oh non, c'est impossible, j'ai trop souffert pour n'avoir pas été bien inspiré!

En même temps, comme s'il voulait se confirmer à lui-même cette assurance, le jeune homme ouvrit une seconde fois son nécessaire de voyage, et en tira l'autre paquet semblable à celui qu'il venait d'envoyer au commandant, il en brisa vio-

lemment le cachet et se mit à lire avec une douloureuse attention, les pages suivantes :

Mon ami,

Le délai d'un an, que je vous avais demandé, est expiré. Maintenant, il ne me reste plus qu'un devoir à remplir, celui de la franchise ; mon ami, il est impossible que je devienne le mari de votre sœur.

Refuser la main d'une demoiselle jeune, belle, spirituelle, riche, vous semblera, à mon âge et dans ma position, un pur caprice, une fantaisie de jeune homme ; quand vous aurez lu attentivement les pages que je vous adresse, vous me jugerez différemment.

Au moment de m'expatrier, au moment de quitter pour long-temps, et pour toujours peut-être, un ami comme vous, je n'ai pas voulu qu'il pût se méprendre sur les sentimens qui me dictent un refus pénible, et sur lequel il ne m'est pas permis de revenir. Après ces premières lignes, vous vous demandez déjà avec impatience d'où peut m'être venue une résolution si arrêtée. Ma réponse est dans le récit de ma vie, c'est pour qu'elle servît à cela que je l'ai écrite, et aussi pour que quelque chose de moi restât dans le cœur d'un ami, si Dieu consentait à m'enlever une existence qui ne peut que m'être à charge de plus en plus. Maintenant, cher commandant, écoutez-moi avec attention, et surtout avec in-

dulgence : c'est le testament moral d'un homme que vous lisez.

Dès ma plus tendre enfance j'ai été malheureux ; mon père s'était retiré du commerce avec quelques débris d'une fortune autrefois considérable ; l'adversité presque continuelle qui l'avait frappé, rendait son caractère étroit et tracassier, il tourmentait sans relâche ma pauvre mère, et surtout à cause de moi : j'étais un paresseux, un gourmand, un enfant sans intelligence, incapable de rien, et dont il fallait se débarrasser au plus tôt en l'envoyant aux colonies. Dans les ports de mer du Midi, quand un fils de famille a donné des preuves évidentes d'incapacité ou de corruption, on en fait un mousse. On le déporte sur l'Océan.

Quand mon père manifesta cette velléité, j'avais atteint l'âge où l'on entre au collége ; ma mère désirait avant toutes choses me faire donner une excellente éducation, mais comment faire pour réaliser ce désir ; elle avait à Paris deux frères riches, avec lesquels elle était brouillée, parce qu'ils avaient refusé de soutenir de leur crédit mon père, lancé dans une spéculation hasardeuse, il ne lui restait donc pour soutien que cette force que Dieu met au fond du cœur de toutes les mères ; grâces à elle, les répugnances de mon père furent vaincues, et l'on m'envoya commencer mes études dans un collége des environs.

C'est de mon arrivée au collége que date le commencement de ma vie intellectuelle. Jusque-là, je n'avais pas eu la perception des efforts surnaturels de ma mère pour m'élever jusqu'à une éducation, je ne l'avais aimée qu'en raison des soins qu'elle me donnait, et sans portée intérieure; jusque-là, je n'avais pas compris tout ce qu'elle avait dû souffrir pour me faire accepter, moi, pauvre enfant, tout dépoétisé et banal, comme digne d'apprendre quelque chose, mais la révélation se fit toute complète. Les confidences de mes camarades, ce que je voyais percer autour de moi de l'intérieur de leurs familles, les lettres de ma mère m'ouvrirent tout-à-coup un nouvel horizon. Une sensibilité merveilleuse se développa en moi : comme ces arbres qui donnent un suc, quel que soit le lieu où l'on pratique l'incision, je pleurais à chaque émotion extérieure, mais toujours loin de mes camarades, car un instinct précoce m'avait averti que le secret était l'âme de la douleur, et que les pleurs, versés devant un public quelconque, n'étaient que des fleurs passagères et de peu de parfum pour le cœur. Si la révélation fut tardive, elle eut un effet plus profond et plus durable. Mes plus belles années ont été celles où je fondais en larmes à la seule réception d'une lettre maternelle; à voir le développement brusque et profond que prit en moi la piété filiale, je puis dire que mon premier amour a été pour ma mère.

La première année se passa ainsi; mes progrès furent jugés dignes de la récompense des vacances. Je revins au sein de ma famille. Comme mon cœur battait en approchant de la maison paternelle que j'avais quittée avec tant de calme et d'indifférence; comme ma paupière s'humectait en songeant à ma mère dont je m'étais séparé avec tant de froideur; la joie faisait danser les larmes dans mes yeux; ce fut un moment bienheureux que celui de mon arrivée. Après huit années, le souvenir en est encore gravé dans mon cœur. A mes pleurs et à mes embrassemens, ma mère vit qu'elle était comprise, et cette certitude la combla d'une douce joie. Il faut dire aussi qu'une révolution s'était opérée dans les idées de mon père; les magnifiques bulletins qui lui étaient envoyés mensuellement, touchant les exploits grammaticaux de son fils, l'avaient enorgueilli à son insu. La vue de mon uniforme acheva de l'attendrir, et il résolut de me laisser faire toutes mes classes.

Déjà à cette époque, je n'avais que faire de tous les amusemens de mes camarades; la poésie, cette divinité que je ne pouvais nommer encore, bruissait dans mon cœur, comme une source mystérieuse. L'attrait poétique des lieux s'était révélé à moi. J'aimais à parcourir les anciennes promenades de mon enfance, à retrouver mes anciennes impressions dans les rues où j'avais si souvent passé, soit pour jouer, soit pour me rendre à l'école. Notre quartier était singulièrement

pittoresque; la mousse y couvrait une grande partie des rues; les moineaux des toits sautillaient gaîment sur les trottoirs déserts; des échappées de terrain permettaient d'apercevoir la campagne. La nuit, ce quartier isolé laissait échapper des bruits mystérieux. La voix du garde de nuit, tradition du nord que le midi conserve encore, y retentissait d'une façon lugubre. Assis à côté de ma mère, je savourais cette poésie si puissante à ressentir, si difficile à exprimer.

A la rentrée des classes, la famille de l'un de mes condisciples voulut saluer son départ par une fête donnée à ses camarades. J'y fus invité. Cette première entrée dans le monde devait marquer dans ma vie. Le premier bal fait toujours un effet inexplicable sur le cœur d'un jeune homme. Chez moi, cette impression fut telle, que le soir en me rendant chez mon camarade, je restai plusieurs minutes sur la porte, avant de me décider à sonner, tant je ressentais par anticipation des jouissances confuses, et de singulières émotions. Ce n'est que long-temps après que j'ai vu que ce trouble que j'avais pris pour le résumé de mille jouissances, n'était que le résumé de mille pressentimens. J'ai eu souvent occasion depuis ce jour d'assister à ces soirées du grand monde, toutes dorées et reluisantes, mais rien ne m'a rendu cette naïve joie du branle, avec ses refrains d'amour pastoral, cette rougeur et ce battement de cœur, compagnons perpétuels des jeux innocens, et qui attestent leur innocence,

ce doux aspect de jeunes filles, avec leurs cheveux bouclés, leur robe blanche, et leur empressement sans prétention. Il semble ridicule maintenant d'avouer de semblables plaisirs; on se moque des jeux innocens, comme des idylles de Florian et de Gessner, et cependant il est encore bien grand le nombre de ceux, auxquels l'amour vient en jouant à *Collin-Maillard*, et la poésie en lisant *Estelle et Nemorin* ou bien encore le *premier Navigateur*.

Parmi les jeunes filles invitées à la soirée dont je vous parlais tout-à-l'heure, se trouvait la cousine de mon condisciple : on l'appelait Lovely. Son père, négociant anglais, depuis long-temps fixé en France, lui avait donné ce nom qui signifie aimable. Née d'un père protestant, Lovely avait été élevée avec une sévérité qui donnait à sa physionomie une expression plus grave que celle qu'on a habituellement à douze ans; ses compagnes semblaient reconnaître en elle une certaine supériorité; c'était à-la-fois une jeune fille, que l'on caressait encore, et une demoiselle à laquelle on commençait à faire la cour. Je la vis pour la première fois, entourée de trois ou quatre fashionables en gants jaunes, et sans trop savoir pourquoi, je me sentis plein d'un chagrin étrange et inconnu. Je fus sombre pendant toute la durée du bal, et quand à la fin de la soirée, on réunit tous les enfans dans une ronde générale, mon sang remonta tout entier dans mon cœur, lorsque je me vis à côté de Lovely qui me

tendit la main d'un air tout étonné de l'émotion que je paraissais ressentir.

Trois jours après, je regagnai le collége, le cœur tout débordant de pensées délicieuses. Là, entouré d'une centaine d'enfans bruyans et vides, vivant de cette vie taillée, pour tous, sur le même modèle; obligé de lire, de travailler, de manger en public, forcé de rentrer au sein de la règle commune, toutes les fois que je tentais d'en sortir; chassé des parties retirées du jardin collégial, où la surveillance que les maîtres poussent parfois jusqu'à l'impudeur, venait me chercher, n'ayant aucun ami, auquel je pusse confier mon secret, aucun confident qui pût apprécier mes émotions, je m'habituai de bonne heure à contenir mes sentimens en moi-même, et à m'en nourrir intérieurement. Je ne pouvais me livrer à mes chères rêveries que la nuit. Quand tous mes camarades dormaient paisiblement et que la dernière visite s'était faite dans les dortoirs, j'ouvrais silencieusement la fenêtre sous laquelle était adossé mon pliant, et là je m'enivrais de la vue de la campagne. Je pensais à ma mère, aux bruits de ma rue et à la jeune fille du bal, à Lovely! J'étais ainsi parvenu à me créer une seconde vie, pleine de vigueur. Le temps même n'a pu tuer cette existence artificielle, j'ai quelquefois des retours sur moi-même, qui me reportent vers cette époque avec un inconcevable effet de vérité. Je ne puis par exemple voir scintiller les pâles lueurs de l'aube, sans me rappeler

que c'était elle seule qui venait interrompre mes rêves passionnés. Tant que les étoiles pâlissent, je suis toujours l'amoureux de treize ans. L'amour de l'enfance est le seul amour pur, le seul amour dont la sainteté puisse plus tard vous rapprocher du ciel.

Pendant toute la durée de mes études, l'image de Lovely ne m'a pas abandonné un seul instant; assis devant mes livres, je me livrais à d'interminables rêveries, tellement étranger à tout ce qui se faisait autour de moi, que je passais pour un des écoliers les plus studieux de ma classe. Cet état de somnolence morale ne m'abandonnait point même devant le professeur. Souvent mes rêves arrivaient à leur paroxysme au pied de la chaire doctorale, et lorsque mon tour était venu d'expliquer un passage de Virgile ou d'Horace, préoccupé de mon amour, je lisais le texte latin qui se rattachait à une pensée identique, d'une manière tellement chaleureuse et sentie, qu'elle excitait le rire inextinguible de mes condiciples émerveillés.

Je restai ainsi pendant de longues années en contemplation silencieuse devant Lovely comme devant un portrait. Rentré au sein de ma famille, pendant cette période où l'homme se complète, et sort des sentiers étroits pour entrer dans une route large et bien tracée, mon amour ne fit que s'accroître; je voyais Lovely tous les jours, et la passion que j'éprouvais pour elle, était si intime et si profonde, qu'elle me tenait lieu de toute autre préoc-

cupation. Toutes mes idées, tous mes sentimens, tous mes mouvemens même se résumaient dans mon amour. Je serais mort, je crois, si malgré moi mon secret n'était sorti de mon cœur. Jugez de mon bonheur quand j'appris que j'étais aimé!

Les gens qui n'ont jamais aimé ne comprennent pas cette fusion simultanée de deux êtres, ils ne savent pas que l'amour est un hôte invisible qui pénètre nuit et jour dans les cœurs prêts à le recevoir. N'y a-t-il pas toujours dans les villes et dans les hameaux, des essaims de jeunes hommes et de jeunes filles, sur lesquels s'arrête avec complaisance l'œil du créateur; chaque fois que Dieu les regarde, ces enfans tressaillent, car ce regard leur a inoculé l'amour; comment se fait-il, disent les sages, que ce jeune homme et cette jeune fille qui se voient pour la première fois, s'aiment tout-à-coup d'une passion si ardente. Est-ce le cœur ou les sens qui parlent en eux pendant cette fraction de seconde qui suffit pour allumer une flamme éternelle? Insensés, c'est la voix du ciel qui se fait entendre, et non celle du cœur ou des sens. C'est ainsi que l'œil de Dieu nous avait embrassés Lovely et moi, et nous avait unis dans son regard divin.

S'il m'avait été permis de réaliser le plus cher de mes vœux, mon mariage avec Lovely, ma vie, résumée dans un bonheur de tous les jours, aurait rendu inutile la triste confession que je suis aujourd'hui obligé de vous faire. Malheureusement, il n'en fut pas ainsi. Une maladie terrible,

le choléra, vint ravager le pays, mon père frappé dès l'apparition du fléau, mourut un des premiers, quelques jours après ce fut le tour de ma mère, cette sainte femme à laquelle je n'ai pas pu rendre en bonheur tout ce qu'elle m'avait donné en amour.

Le convoi de ce que j'avais de plus cher au monde s'est fait presque en même temps; les plus grandes souffrances de mon âme, l'ont frappée à-la-fois. Après avoir fermé les yeux de mon père et de ma mère, il y a maintenant quatre ans, j'ai vu le dernier regard de celle que j'aimais. C'était un dimanche de Pâques: Lovely, recouverte d'un voile blanc, renouvelait les mystères de la première communion, la tête inclinée, elle accompagnait les fidèles qui chantaient les psaumes de David. Le temple était plein d'une lumière étrange, les voix privées des mélodies de l'orgue, avaient des inflexions d'une singulière mélancolie, le pasteur grave et immobile attendait que le chant eût cessé pour commencer la prière; au milieu de ce spectacle presque surnaturel, j'eus des impressions d'amour toutes saintes et mystiques. Il me semblait que Lovely était devenue ma fiancée dans le ciel; un moment nos yeux se rencontrèrent, et semblèrent sceller d'une promesse inviolable, ce pressentiment de notre cœur, que la mort prit bientôt le soin de détromper. Le lendemain Lovely ressentait les premières atteintes du mal qui devait l'enlever en trois jours. Dieu voulait qu'elle ne fût qu'à lui.

Maintenant le désir est mort avec la créature mortelle; mais cet amour céleste qui a suffi aux développemens de ma sensibilité, subsiste dans toute sa force. Le parfum s'est envolé; mais il reste une fleur desséchée que je retiens soigneusement sur mon cœur, et dont le temps a flétri les feuilles sans pouvoir les faire tomber.

C'est alors que, me sachant orphelin, mon oncle m'appela auprès de lui; il avait toujours beaucoup aimé ma mère, et c'était l'imprévoyance évidente et sans cesse renouvelée de mon père qui l'avait empêché de lui porter secours. Il y a des négocians qui ont la passion du commerce, comme d'autres ont la passion du jeu. Mon père était de ce nombre; tout lui était bon, pourvu qu'il fît des affaires; sa destinée était de dévorer sa fortune et celle de ses parens, si le bon sens de mon oncle n'eût su prévoir et empêcher un pareil résultat. A mon arrivée à Paris, il m'accueillit comme un fils véritable; un moment, je crus avoir retrouvé toute la tendresse de ma pauvre mère. Mon oncle avait cinquante ans: c'était un homme d'une taille élevée, d'une grande maigreur, et d'une minutieuse propreté. Il avait dans son maintien et dans ses manières quelque chose de l'aspect d'un ministre anglican. L'ensemble de toute sa personne était sévère; son sourire seul était bienveillant. Jamais je n'ai pu découvrir en lui le moindre ridicule, et vous savez cependant si l'imagination des neveux est fertile en ce point. Du reste, la vie de mon

oncle justifiait le respect dont on l'entourait. Placé à la tête d'une des études les plus importantes de la capitale, il n'avait rien retenu de la fortune des autres pour augmenter la sienne; le temps seul et l'économie l'avaient fait riche. Plusieurs fois on lui avait offert la députation, et toujours il l'avait refusée. Il avait arrêté des démarches commencées pour lui faire obtenir la croix, quoiqu'il fût sûr du succès. Pendant les trois journées, il habitait une terre dans un département voisin de Paris. Le préfet avait abandonné son poste; ce fut lui que les notables du pays vinrent prier de prendre les rênes de l'administration provisoire; il accepta courageusement, et quand le danger fut passé, il résigna ses fonctions, comme Cincinnatus, et retourna à ses dossiers. Il était un des derniers représentans de ce vieux puritanisme bourgeois qui a fourni tant de maximes à la sagesse des nations. Mieux vaut être que paraître: telle était la devise de l'incorruptible avocat. Un jour, je crus apercevoir le défaut de cette cuirasse: comme après un grand dîner on causait de récompenses honorifiques, un des convives de mon oncle lui dit que lorsqu'on avait été comme lui avocat remarquable, président du conseil général pendant quinze ans, préfet alors qu'il y avait quelque danger à l'être, et que de plus on possédait cinquante mille livres de rentes en biens-fonds, on avait des droits incontestables à la pairie. Pendant cette ouverture, la physionomie de mon

oncle avait pris une expression de contentement très visible; mais quelques jours après, ayant voulu employer cette flatterie pour le rendre moins rebelle à mes désirs, je fus accueilli avec une sévérité glaciale: la raison du bourgeois avait repris le dessus.

Voilà l'homme qui était chargé désormais de veiller sur ma destinée. Avec un instinct plein de délicatesse, il comprit qu'il fallait me laisser épuiser toute ma douleur avant de me parler d'embrasser une carrière; il me présenta à ses connaissances, m'ouvrit le vaste champ des plaisirs parisiens, comptant sans doute que j'irais moi-même au-devant des propositions qu'il avait à me faire. Un de mes compagnons les plus assidus à cette époque, était le fils de l'ancien associé de mon oncle. Alfred était plus âgé que moi de quelques années seulement; il était franc, aimable et spirituel. Son seul défaut était de douter de tout; il avait la précoce expérience que donnent les riches loisirs, et vivait au sein des plaisirs avec la gaie insouciance d'un sage de la Grèce. Alfred me conduisait souvent dans ce monde de jeunes gens et de femmes faciles qui était le sien. Sans soupçonner le danger, je me livrais sans crainte à toutes les distractions de cette existence brillante; la douce image de Lovely me protégeait encore, et je passais ma vie au milieu de femmes dangereuses sans soupçonner qu'il me fût possible d'en aimer une.

Cependant à mon insu, le poison de l'oubli

se glissait dans mon cœur; mes rêves m'apportaient des images nouvelles et des troubles nouveaux. La poésie a su trouver une forme pour exprimer tous les sentimens, toutes les passions, mais qui saura jamais rendre les mystérieuses hallucinations d'un cœur qui aime et qui désire. Je ne parle pas ici de ce désir net et décidé du voluptueux qui sait ce qu'il cherche, mais des tressaillemens et des incertitudes de l'amoureux mystique, qui demande tout à-la-fois à réaliser l'ardeur qui le tourmente, et à la laisser flottante à demi. Deux voix également tendres, également harmonieuses retentissent à ses oreilles et il ne sait à laquelle ouvrir son cœur. L'une du haut de ces chastes nuages qui semblent renfermer des vierges dans leur plis, lui crie à travers la brise du soir : Reste dans l'idéalité, c'est une fleur qui suffit à l'existence, son calice est la couche nuptiale du véritable amour, ses feuilles lui font une alcôve parfumée; sur sa tige frêle cette fleur a supporté le bonheur de tous les grands hommes, les passions la courbent quelquefois comme un orage, mais ne la renversent jamais. Insecte doré par l'amour, endors-toi, et meurs dans sa corolle divine. . .

L'autre voix chante derrière les haies touffues, dans les branches des arbres verts, sur les pierres polies et sur la mousse des petits ruisseaux, où viennent se mirer les demoiselles bleues. Elle dit à celui qui est épris et qui rêve: Viens, suis-moi au fond de ces bosquets où se

cachent les nymphes. Je connais le mal inconnu qui te tourmente ; j'ai des moyens pour le guérir ; rien dans le monde, pas même l'amour, ne vit de sa propre force; à la violette timide, il faut l'herbe des prés pour la protéger ; à l'herbe des prés, il faut l'eau de la source pour la faire croître ; à l'eau de la source, il faut la pluie du ciel ; à l'amour, il faut la volupté ; viens, je t'apprendrai à connaître la volupté par l'amour, l'amour par la volupté. Je m'appelle la possession et je suis une déesse immortelle, je ne me laisse pas respirer, mais j'enivre ; je suis une liqueur, et non un parfum, je rends la passion féconde et éternelle, je règne dans tous les cœurs en y laissant une forme ; je suis Vénus, la réalité de l'amour.

L'âme flotte incertaine entre ces deux concerts; long-temps il lui suffit d'entendre ces deux voix pour être heureuse ; mais bientôt l'une se tait, l'autre devient plus impérieuse ; le rêve fait place au désir; l'idéalité décroît comme une étoile du matin ; la réalité monte comme le soleil ; adieu le parfum de la fleur, on ne sent plus que l'ivresse du philtre, et la volupté tue l'amour sur le sein même de la femme adorée.

Ces deux voix je les entendais retentir au fond de mon âme ; tantôt j'enviais l'éternel amour de Pétrarque, tantôt je pensais aux passions sans cesse renouvelées de don Juan ; je commençais à voir distinctement les femmes qui m'entouraient ; j'avais déjà fait un choix, et je l'igno-

rais moi-même. Il fallut qu'Alfred s'aperçût du trouble de mon âme, pour me forcer à le lui révéler, il me rendit le mauvais service de m'expliquer toutes mes sensations. Cet éclaircissement me perdit.

— Mon cher Gilbert, me dit-il un jour, vous aimez Rosalie (c'était une des convives les plus assidues de nos parties de plaisir). Elle est sur le point de vous aimer, car elle ne vous perd pas un seul instant de vue quand nous sommes ensemble; autrefois c'était notre plus joyeux boute-en-train, maintenant elle est triste; or chez les femmes la tristesse est le commencement de l'amour. Vous ne pouviez débuter dans le monde galant sous de plus heureux auspices. Rosalie n'est point une femme ordinaire; elle finit en ce moment le printemps de la seconde jeunesse, époque bien dangereuse pour les amans; elle est bien faite, élancée, et les extrémités sont surtout chez elle d'une rare perfection.

Rosalie a encore l'immense mérite de ne rester jamais plus d'un quart d'heure à sa toilette. Une suite non interrompue d'études lui a appris le secret de ces armes qui lui sont particulières. Les véritables coquettes ont toutes une ceinture de Vénus qui les rend invincibles. Pour les unes, c'est un nœud de rubans posé sur la tête de telle façon; pour les autres, c'est un chapeau de telle couleur ou de telle forme. Déposez le ruban, enlevez le chapeau, la femme reste et la beauté s'évanouit. La coquette qui hésite

toujours sur sa coiffure, sur la forme de sa robe, sur la couleur de son châle, n'est jamais dangereuse long-temps. Ce qui vous a saisi en elle pour la première fois, peut disparaître le lendemain. Les femmes sûres d'elles-mêmes savent parfaitement par quel côté elles vous ont pris, et par conséquent par quel côté elles doivent vous retenir. C'est par une spécialité que l'on parvient dans le monde, c'est aussi par une spécialité que l'on réussit en amour.

Rosalie qui connaît la force de ce principe, ne modifie jamais sa toilette que dans les détails; vous avez dû remarquer que l'ensemble restait toujours le même. Elle sait que l'on commence à s'attacher par les yeux et elle évite soigneusement tout ce qui pourrait faire disparaître l'impression première qu'ils ont reçue. Comme on l'a quittée la veille, on la retrouve le lendemain. On n'a jamais de prétexte pour ne plus l'aimer.

Alfred termina cette tirade, dans laquelle, il avait pris plaisir à me faire voir toutes les finesses de son expérience (c'est un de ces amours-propres auxquels les hommes les plus forts n'échappent pas toujours), en me proposant de me présenter chez Rosalie. Vous avez votre éducation à faire, me dit-il, vous êtes heureux qu'elle veuille s'en charger. Après cela, nous nous séparâmes en nous donnant rendez-vous pour le lendemain.

Le portrait que venait de me tracer Alfred,

aurait dû m'éclairer sur le véritable caractère de la femme que j'allais aimer, il produisit sur moi l'effet contraire; j'étais jaloux par anticipation, et je ne vis dans les paroles dégagées de mon compagnon, que le produit d'une fatuité bien ordinaire de nos jours, celle de rabaisser toutes les femmes, pour faire croire qu'elles sont toutes à votre portée. J'aimais encore Lovely, mais je voulais admettre une autre personne au partage de mon cœur; je voulais le séparer en deux parties; la première devait appartenir à l'amour immatériel, la seconde à la passion réalisée. Je comptais sur ma volonté, pour empêcher tout empiétement entre ces deux royaumes, et satisfait de m'être ainsi partagé entre deux rivales qui me voulaient tout entier, j'entrevis sans trop d'effroi, caché derrière mon impartialité mensongère, le moment où j'appartiendrais à une autre qu'à Lovely. Hélas! l'idéalité commençait à tomber feuille à feuille dans mon âme.

Alfred fut exact au rendez-vous, nous montâmes dans sa voiture et au bout de vingt minutes, nous étions chez Rosalie. Il fut convenu que nous lui proposerions une partie au bois.

— Eh quoi, Rosalie, trois heures viennent de sonner, et vous êtes à peine levée? s'écria Alfred en m'introduisant dans un frais boudoir de la cité d'Antin, calme oasis au milieu de laquelle fleurissent tant de beautés; mais vraiment votre paresse est inconcevable; n'est-ce pas aujour-

d'hui le premier jour de printemps, ouvrez vos croisées, et voyez comme les derniers nuages ont hâte d'aller s'absorber à l'horizon dans les rayons du soleil; entendez-vous les cris joyeux que pousse votre Bengali, bel oiseau qui regrette sa patrie dans la prison dorée que vous lui avez faite d'un pan de votre fenêtre; allons, belle nonchalante, quittez votre divan, que la main habile de votre femme de chambre mette un peu de gaîté dans ces cheveux qui pleurent le long de vos joues. Ma calèche vous attend, mes chevaux impatiens piaffent devant votre porte. Tenez, voici votre chapeau de gaze, votre mantille de satin. Vous restez immobile, auriez-vous par hasard quelque chagrin qu'un coup-d'œil à votre glace ne pût consoler? Venez, la brise du bois séchera vos larmes; le galop de mes chevaux emportera toute votre mélancolie.

Rosalie interpellée d'une façon si poétique, laissa Alfred terminer sa tirade, elle me salua avec un doux sourire, puis elle s'enfonça encore plus avant, dans les replis moelleux de son divan à grandes rosaces.

— Non, monsieur, je ne sortirai pas aujourd'hui; il y a des anniversaires que j'aime à célébrer dans la solitude; pensez-vous que la nature puisse sortir de son sommeil, sans éveiller en nous tout un monde de pensées ensevelies; les souvenirs renaissent dans l'âme, en même temps que les fleurs dans les bois; le printemps de la nature ramène toujours après lui de vagues réminiscen-

ces du printemps de l'esprit qui est le premier amour. Laissez-moi donc seule, monsieur, me rappeler mon passé et mes jeunes années; allez au bois sans moi, je serais une bien triste compagne pour vous en ce moment.

— Moi vous quitter, quand je vous vois dans de pareilles dispositions, m'en préserve le ciel! Qui sait jusqu'où pourrait vous entraîner votre tristesse sentimentale; quand de pareils accès les prennent, les femmes sont capables de tout, n'est-ce pas Gilbert; je ne veux pas vous perdre de vue un seul instant, mais je ne veux pas non plus gêner votre tristesse, je me prêterai, ainsi que mon ami, à vos fantaisies les plus lugubres; voulez-vous descendre dans votre jardin, nous y trouverons peut-être quelques bluets, pour vous en faire une couronne, comme à la tendre Ophélia; ou bien, tenez, je vais appliquer une échelle à votre balcon, qui n'est malheureusement pas ombragé par des grenadiers, et je viendrai vous demander comme Roméo, si c'est le rossignol qui chante ou bien l'alouette.

— Vous avez bien raison de vous moquer de ma tristesse, elle vous paraît le résultat de l'ennui de l'oisiveté, qui cherche à se faire illusion au moyen du romanesque: ce n'est pas cela; ma tristesse est réelle et cependant il n'en eût pas été ainsi si j'avais voulu.

— Si j'avais voulu! voilà une exclamation qui cache quelque mystère. Racontez-nous ce qui

cause ainsi vos tourmens, vous trouverez en nous des amis prêts à les partager.

— Hélas! c'est la confidence de ma vie tout entière que vous me demandez, aurez-vous la patience de m'écouter jusqu'au bout; et vous, monsieur Gilbert, dit-elle, en me jetant un regard qui m'éblouit, ne vous moquerez-vous pas de moi?

J'eus à peine la force de lui répondre, tant ce regard m'avait ému.

— Mon ennui tient à des causes qui ont commencé avec ma vie.

— Suzanne, dit Alfred après avoir sonné la femme de chambre, dites à mon cocher que je n'aurai pas besoin de lui avant ce soir : maintenant, madame, permettez-moi d'ouvrir la fenêtre afin d'introduire un peu de soleil dans notre conversation. On dit que les ténèbres sont propices aux confidences, moi j'aime mieux la clarté, surtout lorsque je suis comme à présent sur un divan fort doux, et à côté d'une jolie femme. Commencez votre récit, mélancolique Scheherazade; le sultan ici présent n'a pas la moindre envie de faire trancher votre charmante tête. En même temps Alfred voulut jouer avec les cheveux qui décrivaient leurs capricieux méandres sur les épaules de la belle conteuse.

— Je commencerai quand vous vous serez un peu plus éloigné, monsieur; vous êtes sujet à des distractions qui pourraient nuire à la clarté de mon récit. Mettons entre nous l'intervalle de

trois rosaces. C'est cela ; maintenant prêtez l'oreille et ne riez que lorsque j'aurai fini, si c'est possible.

Je ne me suis pas toujours appelée Rosalie de Saint-Victor. Avant de prendre ce titre, on me nommait tout simplement Rose Feraud, et dans mon pays où les diminutifs sont très à la mode, tout le monde m'appelait Roson, ce qui veut dire en patois, petite Rose. Mon père vigneron de Valence en Dauphiné, aimait beaucoup mieux les produits de son métier que son métier lui-même. Le vigneron était plus souvent au cabaret qu'à la vigne; aussi quand l'automne arrivait, que la joie des vendanges se répandait dans toutes les maisons, la nôtre seule était triste, parce que la récolte avait été mauvaise; faute de soins et de surveillance, les abeilles butinaient les grappes les plus belles sur nos plus beaux espaliers, et les herbes parasites étouffaient nos ceps les plus vigoureux; alors comme l'hiver était proche et que les provisions manquaient, il fallait grever d'une hypothèque ma dot future, notre pauvre petit coin de terre. Ce manége dura plusieurs années; puis un beau jour, après une récolte désastreuse, comme mon père voulut recourir au moyen qui l'avait déjà secouru tant de fois, l'homme de loi non-seulement lui annonça que l'on refusait de lui prêter de nouvelles sommes, mais encore lui signifia qu'on exigeait le paiement de celles qui avaient été avancées. En apprenant cette nouvelle ma mère se mit à pleurer en m'embrassant;

quant à mon père, il essaya de nous consoler, mais sa brutale indifférence perçait malgré lui dans toutes ses paroles, et il fut noyer son chagrin dans le vin.

A cette époque j'étais belle d'une façon qui ne ressemble en rien à celle d'aujourd'hui. C'est l'ignorance de leur propre beauté qui fait l'innocence des femmes, et nulle d'entre mes compagnes ne savait moins que moi, si ses dents étaient blanches, ses yeux brillans, et sa taille fine. Les femmes candides, et en disant cela Rosalie se pencha encore de mon côté, sont celles qui aiment le plus vite et le plus sincèrement : aussi l'amour remplissait-il mon âme; mais comme j'avais à faire à un jeune homme aussi naïf que moi, ce sentiment, tout en ajoutant de nouveaux battemens à mon cœur, n'avait dénaturé en rien la virginité de mon esprit. Ce jeune homme était brigadier au dixième de chasseurs à cheval.

A ce mot de brigadier, Alfred ne put retenir un violent éclat de rire.

— Vous m'aviez promis, il me semble, de m'écouter jusqu'au bout, sans vous moquer de moi. Du reste, rassurez-vous : le brigadier d'autrefois est maintenant chef d'escadron; c'est une inclination que je puis avouer. François était donc un simple brigadier et moi une pauvre paysanne, et nous aimions comme de véritables gens du peuple, c'est-à-dire avec passion. François avait une nature semblable à la mienne. La sensibilité, qui plus tard devait développer en lui

des qualités si précieuses, bruissait dans son cœur comme une source cachée. Mes parens, qui savaient notre penchant, ne cherchaient pas à le contrarier : mon père par insouciance, ma mère par amitié. Quand le dimanche arrivait, François venait me prendre, et, tous les deux, nous allions nous promener sur les rives du Rhône, à l'ombre des saules.

— *Assisa al pie d'un salice*, murmura Alfred.

— Quand je devrais exciter encore plus votre verve caustique, je vous dirai que ces journées étaient pour moi les plus agréables du monde; nous poussions la niaiserie jusqu'à nous promettre de n'être jamais l'un qu'à l'autre, et, ne vous en déplaise, il nous arrivait quelquefois d'entrelacer nos initiales sur l'écorce tendre des osiers rouges.

Un soir, nous revenions de notre promenade, lorsque nous rencontrâmes mon père sur le seuil de la maison, il nous fit défense de nous revoir jamais, et il m'annonça, quand je fus rentrée, que, dans trois jours, je serais la femme de M. Jauffret.

Ce Jauffret était le créancier de mon père. Sa réputation était fort mauvaise dans le pays; il n'avait pas reculé, malgré son âge, sa fortune et son avarice, devant l'idée de m'épouser. Les vieillards amoureux vont plus loin que les jeunes gens, et Jauffret le fit bien voir en cette circonstance. Je ne vous dirai pas quels furent mon

désespoir et ma résistance, mais tout fut inutile. Mon père aima mieux perdre sa fille que sa vigne. Jauffret donna quittance de tout; et, pour comble de malheur, j'appris que François, qui m'avait dit dans une lettre secrète, qu'il croyait avoir trouvé un moyen de nous sauver, avait déserté la veille. Alors, il me fallut subir mon sort, et je devins la femme de Jauffret.

Mon mari me conduisit chez lui. Mais là, quand je me vis face à face avec ce vieillard, un immense désespoir s'empara de moi. Je résolus de tout braver plutôt que de devenir la proie d'un homme qui me faisait horreur. Pendant qu'il était sorti pour aller chercher mon père, afin de vaincre ma résistance, je quittai le logis, et courus me réfugier chez une vieille marchande nomade, à laquelle François avait bien souvent acheté des rubans pour moi. L'industrie de Marthe et sa réputation étaient problématiques. Quand je lui eus raconté mon histoire, elle m'encouragea dans ma résistance avec un empressement auquel je ne fis attention que plus tard; elle partait le soir même, et m'offrit de la suivre. J'acceptai avec empressement. Nous descendîmes le Rhône, et elle me servit de chaperon jusqu'à Lyon. Là, elle me plaça tout de suite, en qualité de servante, chez un riche négociant, qui paraissait la connaître beaucoup. Ils eurent ensemble un long conciliabule; Marthe me dit qu'elle m'avait recommandée, puis je ne la revis plus. Ici commence pour moi le rôle d'Agar.

Le négociant, mon maître, était fort riche et fort débauché. Il ne fut pas long-temps sans me faire des agaceries. Sa femme en devint jalouse me maltraita et demanda mon renvoi. L'esprit de vengeance se glissa en moi, et me fit commettre ma première faute. Le souvenir de François, que j'accusais de m'avoir abandonnée, ne fut pas assez puissant pour me protéger; j'avais été humiliée, et je voulus humilier à mon tour. Agar quitta le logis, mais pour devenir la concubine du maître. Je me donnai sans amour; et ce qui me console aujourd'hui de ce malheur, si quelque chose peut consoler de cela, c'est de savoir que mon histoire est celle de toutes les femmes. Nous croyons toujours trop accorder à ceux qui nous aiment, et nous ne savons comment récompenser la moindre flatterie.

Depuis ce moment, la paysanne porta des robes de soie, la servante eut des servantes à son tour; la jolie Rose, devint la belle Rosalie. — Je me laissais aller à ce déshonneur que je ne comprenais pas encore, et dans tout ce luxe qui m'entourait, je ne voyais qu'une seule chose, le plaisir de pouvoir aller me promener en grande toilette sous les fenêtres de mon ancienne maîtresse, pour l'humilier. C'est la première et dernière mauvaise action de ce genre, que j'ai commise dans ma vie.

— Et moi qui écoute sans sourciller tous vos aveux, savez-vous que ce négociant était un infâme, s'écria Alfred, en bondissant sur sa chaise

d'une façon comiquement exagérée. Où est mon épée, je veux le tuer.

Pour moi je considérais Rosalie avec attendrissement, et j'étais de plus en plus suspendu à son récit.

— Calmez-vous, monsieur, ceci ne mérite pas un si grand emportement. Je vous disais, à ce que je crois, que le temps s'écoulait sans m'apporter aucune arrière-pensée trop pénible. Je voyais des femmes de ma position, et leurs idées, leurs mœurs, étaient peu-à-peu devenues les miennes. J'essayais quelquefois de parler de François, mais le rire de mes compagnes coupait court à la confidence. Nous avons eu toutes notre François, me répétaient mes nouvelles amies, nous l'avons oublié, et remplacé par un autre. Le François de Mélanie s'appelle Frédéric; le mien s'appelle Théodore; je soupçonne fort Léonilde d'avoir deux François en ce moment, un dans la cavalerie, l'autre dans l'infanterie. Veux-tu prendre le tien dans la bourgeoisie. Il y a aussi des avantages de ce côté. Je ne comprenais pas bien encore cette théorie. La science vient si lentement.

Un jour, c'était le premier mai, comme aujourd'hui, le soleil du printemps faisait danser mille atômes joyeux dans ses rayons; ma chambre était comme remplie d'une poussière d'or; tout respirait la gaîté autour de moi, et comme, en ce moment, mon âme seule était triste. Je pensais à mon pays, à mon innocence perdue, à mes

jeunes années si voisines de moi par le temps, et si éloignées par la conduite; plusieurs de mes amies se trouvaient chez moi, et me pressaient comme vous venez de le faire, d'aller avec elles jouir dans une partie de campagne des premiers beaux jours, lorsque tout-à-coup la porte de mon appartement s'ouvrit, et je vis paraître François.

—Enfin, me dit-il, je te retrouve, la vieille Marthe ne m'a point trompé, si tu savais combien j'ai souffert depuis ton départ; j'étais allé, malgré la rigueur des lois militaires, dans mon pays, demander à ma mère l'argent nécessaire pour payer le misérable qui t'a enlevée à mon amour; juge de mon désespoir, lorsqu'à mon retour j'ai appris que tu étais partie; je me serais mis immédiatement à ta poursuite, mais on m'a arrêté; j'ai long-temps expié dans une prison, le crime d'avoir voulu te sauver, heureusement les motifs de ma fuite ont été connus; mon passé répondait pour moi. J'ai été acquitté par le conseil de guerre. Maintenant j'ai obtenu un congé, dans peu de temps, je serai libre, je viens te chercher pour te ramener à Valence, puis quand j'aurai quitté le régiment, nous nous retirerons dans mon pays, et nous vivrons du modeste patrimoine que m'a laissé mon père. Je sais que tu as commis un faute, mais ne redoute aucun reproche de ma part; le désespoir, la colère où devaient t'avoir jetée la croyance de mon abandon, la faim peut-être, la misère, ont fait

cela, mais ton cœur n'y est pour rien, n'est-ce pas que tu m'aimeras toujours ma petite Roson?

Le mot de Roson produisit un effet magique sur mes compagnes, elles partirent toutes d'un éclat de rire convulsif; je devins rouge jusqu'au blanc des yeux, la crainte du ridicule m'empêcha de suivre l'impulsion de mon cœur; peut-être aussi la vie laborieuse que je prévoyais avec François, répugnait déjà à mes habitudes. Comme cela arrive toujours, j'étais sans m'en douter, gagnée au vice par la paresse. Quoi qu'il en soit, je répondis d'une manière très froide à mon amoureux, et comme il donnait des marques trop bruyantes de sa douleur naïve, je lui dis que j'avais autre chose à faire, que l'écouter pleurer, et je le priai de me laisser tranquille. Ce mot suffit pour ramener François qui était humble et confus, au sentiment de sa dignité. Mademoiselle Rose, me dit-il, d'une voix grave et attendrie, je vous obéis, mais en vous quittant je désire que vous soyez toujours heureuse, et que vous ne vous repentiez jamais de votre refus.

— Et le repentir arriva-t-il, demandai-je alors d'un ton qui prouvait combien je m'intéressais vivement à cette confidence?

— Pas tout de suite, malheureusement, car le repentir ne vient qu'avec l'expérience, cette déesse qui marche à pas comptés, comme la vengeance. A partir de ce premier refus, je sentis en moi, un vague besoin de m'étourdir. J'étais

trop jeune pour avoir des sens, et comme je manquais de sens, je manquais aussi de pudeur; je ne suis devenue plus sage que lorsque j'ai pu comprendre le bonheur qui résulte de la possession d'une personne aimée. Celui qui fit naître en moi cet instinct, était un jeune peintre plein d'enthousiasme et de poésie; en l'entendant parler j'eus honte de mon ignorance; je me livrai à la lecture avec ardeur, et quoique nous ne fussions séparés que par une rue, j'envoyais sans cesse à mon peintre chéri, et sur le moindre prétexte, des billets qui brilleraient du plus vif éclat au milieu de la collection grotesque de Gavarni : j'ai écrit bien des lettres depuis ce temps, et aucune n'est restée dans ma mémoire, tandis que je me souviens de tous ces essais dans les recoins les plus reculés de leurs fautes d'orthographe. Je vois d'ici mes pâtés, ma signature de travers, et mes gigantesques points d'exclamation. L'instruction qui m'arrivait peu-à-peu, épurait mon intelligence. Le souvenir de mon passé m'était odieux, et parfois l'image de François se présentait à mon esprit ennoblie de tout l'éclat de son dévoûment. Je ne me repentais pas complétement d'avoir refusé de le suivre, mais je m'en voulais de l'avoir traité froidement. Depuis notre entrevue à Lyon, je n'avais point eu de ses nouvelles; je savais que son régiment avait fait la guerre d'Espagne, mais voilà tout. »

Il y a quelque temps, je revenais d'Italie avec ce pauvre baron de Granville que vous avez

connu. J'étais logée à Marseille dans un grand hôtel dont les croisées donnent sur le port. Un jour, pour respirer l'air de la mer, je m'étais avancée sur un balcon commun à deux appartemens, lorsque la fenêtre voisine s'ouvrit et donna passage à un militaire qui n'était autre que François. Au cri involontaire que je poussai, il se retourna, et il ne m'eût pas plus tôt aperçue, qu'il s'écria, les yeux baignés de larmes : Roson, est-ce bien toi que je revois! Ce moment, je l'avouerai, fut pour moi plein de charmes; toute ma jeunesse me remonta au cœur. J'étais ivre du passé. François était tendre, amoureux et respectueux comme autrefois, malgré ses deux épaulettes gagnées en Afrique. Nous nous séparâmes en nous promettant de nous revoir; toute la nuit j'eus des rêves charmans parfumés de la senteur des osiers, accompagnés par la douce harmonie des flots du Rhône lointain, et le lendemain je reçus la lettre suivante. En disant ces mots, Rosalie tira de son sein une lettre soigneusement cachée dans un petit souvenir en nacre et or.

Chère Roson,

Malgré tous les efforts que j'ai faits pour t'oublier, ta vue m'a prouvé combien je t'aimais encore, je sens que mon bonheur définitif n'est qu'auprès de toi, et je ne veux pas le laisser échapper par un faux amour-propre. Tu as cédé

à l'entraînement funeste de la jeunesse, tu as pris l'ombre pour la réalité, je te pardonnerai si tu consens à me faire un sacrifice, celui de te retirer avec moi dans mon pays. Tu as besoin pour quelque temps encore d'être séparée du monde, je compléterai ton éducation et mon bonheur dans la solitude. Il y a long-temps que j'aspire au repos, c'est ton amour qui m'a rejeté dans l'état militaire, c'est ton amour qui doit me rendre aux douceurs du foyer. J'attends ta réponse avec impatience, n'oublie pas que je l'espère depuis huit ans.

François.

Cet amour immuable, cette indulgence sans cesse renouvelée, m'avaient vivement touchée, je sentais que je ne pouvais lui faire subir un second refus. Malheureusement cette lettre tomba entre les mains du baron, vous savez, mon cher Alfred, son humeur querelleuse et cette soif de duels qui ont causé sa mort. Granville adressa un cartel à François. Le provocateur fut blessé; je ne pouvais le quitter sans ingratitude au moment même où il venait de se battre pour moi; comme sa blessure était légère, nous partîmes le lendemain même du combat, et François n'eut pas de réponse.

— Et a-t-il connu plus tard le motif de votre refus, demandai-je encore, avec un intérêt qui augmentait à chaque parole de Rosalie.

— Oui, mais il n'a pas pu y ajouter foi. Il y a

deux ans, je l'ai revu au bal de l'Opéra; j'ai voulu profiter de mon déguisement pour lire, sans qu'il s'en doutât, dans sa pensée: mais je n'ai pu avoir cette satisfaction. A peine avais-je appuyé mon bras sur le sien, qu'il me dit : Vous avez beau déguiser votre voix et cacher votre taille sous un domino, je vous reconnaîtrai toujours, Roson, parce que je vous vois par le cœur. Est-ce la réponse à ma lettre de Marseille, que vous venez m'apporter? Comme je suis un de ces tempéramens malheureux qui ne peuvent aimer qu'une fois, je la recevrai avec joie. Vous n'avez voulu ni du soldat ni du capitaine, accepterez-vous le commandant aujourd'hui? Les fatigues de l'Afrique m'ont rendu le repos encore plus précieux; voulez-vous venir suspendre vos robes de fête au même trophée qui retiendra mon épée de bataille? Velours et fer, voulez-vous que tout cela ne soit plus pour nous qu'un souvenir?

Combien je fus fière d'être aimée ainsi! Je sentais revenir mon ancienne passion. Malgré cela, je remis ma réponse au lendemain, et je lui écrivis une lettre dans laquelle je lui expliquais ma conduite à Marseille; mais pouvait-il croire à ma sincérité en présence d'un troisième refus, car je refusai!

— Mais pourquoi ce refus, si vous l'aimiez, demanda Alfred?

—Ceci est un secret, répondit Rosalie, et peut-être me sera-t-il toujours impossible de le révéler. En prononçant ces paroles, Rosalie dirigea

vers moi un coup-d'œil dont je ne compris pas d'abord toute la portée.

D'ailleurs, poursuivit-elle, qu'importe mon refus? Maintenant tout raccommodement est impossible : François est marié.

— Est-il amoureux de sa femme ?

— Je suis sûre, du moins, monsieur Alfred, qu'il aime ses enfans.

— Alors, madame, il n'y a plus de remède, m'écriai-je tristement.

— Vous avez bien raison, il n'y a plus de remède; et voilà pourquoi je vous ai fait à tous les deux cette longue et triste confidence. Ma passion pour François est un de ces sentimens fantastiques dont on s'occupe une fois par année; tout le monde, les hommes et les femmes ont de ces passions-là. Vous-mêmes, messieurs, je suis sûre que vous avez quelque souvenir de cousine, enfoui bien avant dans votre cœur. Je vous remercie tous les deux de la bonne volonté que vous avez mise à m'aider à fêter mon anniversaire. J'entends votre voiture qui s'arrête devant ma porte. Vous allez partir, et je ne vous ai pas accordé la récompense que mérite votre dévoûment. Vous assisterez à ma toilette, et nous irons ensuite souper ensemble au rocher. Suis-je assez généreuse?

A ce souper fatal, je puisai de nouveaux alimens à ma flamme insensée. Assis à côté de Rosalie, j'étais pour ainsi dire magnétisé par sa

beauté. Le lendemain je ne me faisais plus illusion; l'amour de l'enfance était vaincu par celui de la jeunesse.

C'en était fait: je ne voyais plus que Rosalie; je voulais être heureux en dehors de l'idéalité. Cette décision une fois prise, il ne s'agissait plus que de la mettre à exécution: mais là précisément était la grande difficulté. Dans une organisation comme la mienne, la timidité que l'on éprouve vis-à-vis des femmes est un indice certain de l'irrésolution de l'âme; l'attitude extérieure se ressent des combats intérieurs; on n'a ordinairement tant de peine à franchir l'intervalle qui sépare un soupir d'un aveu que parce qu'on comprend qu'on est au bout d'une grande crise du cœur. Tant que les yeux seuls sont de la conversation, on reste dans le passé; dès que la bouche parle, on entre dans l'avenir, un amour succède à un autre amour; tout un passé de vingt ans disparaît dans un mot. Doit-on s'étonner de ce que tant de jeunes gens dont la conduite, le regard, les paroles trahissent une préoccupation amoureuse très forte, hésitent cependant à se prononcer. Cette timidité m'aurait sauvé peut-être, si la funeste expérience d'Alfred ne fût venue me perdre.

Le lendemain de notre souper, il me dit: Gilbert, Rosalie vous aime, et vous l'aimez?

Je n'osai pas lui dire le contraire.

— Alors vous êtes parfaitement heureux, s'é-

cria-t-il, en me tendant la main comme pour me féliciter.

— Pas comme vous l'entendez, lui répondis-je.

— Mais quel est donc l'obstacle qui s'oppose à votre bonheur?

— La peur de lui déplaire et de l'outrager, en lui demandant plus qu'elle ne veut peut-être m'accorder. Je craindrais de tout perdre en voulant tout obtenir.

— Alors on n'obtient rien, on dérobe.

— Je ne suis pas entreprenant.

— Eh bien, soyez subtil.

— Je ne sais ni feindre, ni mentir.

— Sans mentir on peut tromper.

— Cette théorie m'échappe.

— Elle est fort peu compliquée cependant. Vous n'êtes pas homme à procéder par voie d'allusion, vous ne vous déciderez à rien emporter d'assaut; eh bien, alors ayez recours aux moyens détournés. Dites-lui que la vie vous est insupportable que vous voulez mourir.

— Quelle puérilité.

— Cette puérilité, ce lieu commun, comme vous voudrez l'appeler a déjà vaincu bien des femmes. Si elle vous aime, elle fera tout pour vous sauver.

Pour toute réponse, je hochai la tête en signe d'incrédulité.

— Vous riez de ce que je vous dis; il ne vous reste pourtant qu'une chose à faire pour obtenir ce que vous désirez, sans alarmer sa pudeur ni la

vôtre; annoncez-lui que vous avez quelque chose de très important à lui communiquer, et demandez à Rosalie un rendez-vous à une heure du matin.

— Il faut faire bien peu de cas de l'intelligence d'une femme pour oser croire qu'elle deviendra aussi facilement votre dupe.

— Il s'agit bien d'intelligence et de duperie; croyez-vous que je sois arrivé à trente ans, sans savoir que les femmes ne se laissent tromper que lorsqu'elles le veulent, mais c'est là précisément ce qui fait votre force; Rosalie vous aime! et soyez sûr qu'elle ne désire rien tant en ce moment que de vous voir lui fournir un prétexte pour tomber dans le piége. La femme est un oiseau qui a horreur de la liberté, tout filet est bon pour la prendre.

— Mais en supposant que Rosalie consente à m'accorder cet entretien, comment m'introduire chez elle à cette heure de la nuit.

— Ceci la regarde, et l'embarrasse fort peu je vous assure. Le jour du rendez-vous une fois fixé, Rosalie fera monter le matin son portier chez elle, elle lui donnera une pièce quelconque, elle lui demandera des nouvelles de sa fille, et en remuant quelque meuble de sa chambre, elle lui dira : — Pierre, Mathieu, Duval ou tout autre nom de portier, j'attends du monde ce soir.

Ah! — ah ! — répondra le portier.

— Vous ne ferez pas attendre le cordon n'est-ce pas? On se réunira à une heure du matin.

Ici nouvel ah ! ah !

— Il y aura une personne.

Troisième ah ! ah !

Après ces trois interjections successives, le portier s'il est jeune s'en ira; s'il est vieux, il attendra que Rosalie lui demande des nouvelles de sa femme, toujours avec une pièce quelconquè; le soir vous frapperez chez votre belle, un homme ayant l'air parfaitement endormi, mais qui pourrait au besoin vous désigner un an après à la police, viendra vous ouvrir en se frottant les yeux, vous remettra un bougeoir tout neuf, emplette élégante que l'on aura faite dans la journée à votre intention, vous gravirez l'escalier avec les ailes de l'amour et vous serez le plus heureux des mortels.

— Ceci peut être vrai avec une grisette, mais voilà tout.

— Toutes les femmes sont grisettes sur ce point, croyez-en mon expérience, il y a plusieurs manières de faire la cour aux femmes, mais il n'y a pas deux manières d'en triompher, à moins cependant, que vous ne croyez encore à l'échelle de soie. Ce que Rosalie fera avec son portier, une duchesse le ferait avec sa femme de chambre et ainsi de suite. On amuse le public par de grosses bêtises, on séduit les femmes par de gros mensonges. Ainsi donc demandez votre entretien nocturne, et l'on vous saura un gré infini de votre mensonge. Qui ment bien aime bien, c'est la sagesse des nations retournée à l'usage des femmes.

— Je ne me déciderai jamais à faire une pareille démarche, d'ailleurs j'ai pu me laisser séduire un moment par Rosalie, mais je ne songe pas à devenir son amant.

— Gilbert, vous mentez en ce moment; puisque vous êtes en veine, profitez-en pour aller formuler dans une longue lettre votre demande de rendez-vous. On juge souvent de la force de l'amour au nombre des lignes; on refuserait tout à un billet, et on accorde tout à une lettre. Allons, allons, ayez le courage d'être heureux comme tout le monde l'a été.

Alfred eut enfin raison; je fus heureux à la manière de tout le monde; j'écrivis à Rosalie, et le soir elle m'accorda un rendez-vous.

Lorsque je pénétrai chez elle, le silence de l'attente régnait dans sa chambre à demi éclairée par une veilleuse d'albâtre, les longs rubans des souliers de Rosalie traînaient sur le parquet comme des serpens endormis. Les femmes ont le don de communiquer la vie à tout ce qui les couvre, et la robe de Rosalie, négligemment jetée sur une chaise, semblait se reposer dans sa molle attitude du bonheur d'avoir porté ses charmes tout le jour. Plongé dans une espèce d'extase immobile, je m'enivrai long-temps de la vue de tout ce qui m'entourait. Toute chose prenait peu-à-peu sa place dans mon cœur. Il y a deux souvenirs qui ne s'effacent jamais dans la vie, le premier prix au collége, et la chambre de sa première maîtresse.

Elle seule manquait au tableau. Rosalie s'était couchée, et faisait semblant de dormir. Ne sachant plus que devenir, timide au sein même du bonheur, je m'armai de tout mon courage, j'éteignis la lampe nocturne, et je réveillai Rosalie par un baiser!....

Comme je la trouvais belle le lendemain dans sa toilette du matin! C'était bien si vous voulez; l'éternel peignoir blanc que mettent toutes les femmes; la cravate noire nouée autour du cou, pour faire ressortir la blancheur du teint; mais ce qui relevait tout cela, c'était mon innocence, c'était surtout la grâce enchanteresse de Rosalie, ses yeux qui semblaient avoir l'intelligence des voluptés passées, en même temps que leur souvenir; c'était sa peau veloutée, ternie par les baisers du soir, et qui reprenait peu-à-peu son éclat, comme un verre poli qu'un souffle aurait obscurci en passant.

La conversation roula long-temps sur ces riens délicieux, qui remplissent les premières heures du bonheur: après être resté quelque temps dans les régions élevées du sentiment et de l'amour, l'homme éprouve le besoin de se faire petit, et de redevenir enfant pour ainsi dire: chez la femme, cette réaction n'a pas tout-à-fait le même caractère; dans les momens de l'extase la plus profonde, il y a toujours en elle une partie de ses sensations accordée à quelque pensée puérile; elle ne peut donc jamais sentir la nécessité de redevenir ce qu'elle n'a jamais cessé

d'être; mais alors survient une autre préoccupation, qui n'est ni moins active, ni moins puissante, que celle qui agit sur l'homme; il faut à tout prix que les femmes donnent à cette passion qui commence aujourd'hui, et qui pourra finir demain, les caractères de l'éternelle durée; le passé disparaît entièrement; pour elles, il n'y a plus que l'avenir; la veille encore, elles ont oublié quelqu'un, et les voilà qui se remettent à l'œuvre, et qui cherchent à se faire illusion sur le besoin de changement qui les domine, par les rêves d'une tendresse illimitée; les jours, les mois, les saisons semblent des minutes à leur imagination exaltée, elles se reportent d'une année à l'autre, avec une incroyable facilité; elles connaissent leur amant depuis un mois à peine, et elles lui demandent : que ferons-nous quand nous serons vieux!

Avec quelle ardeur j'embrassais moi-même ces illusions! je croyais que ma vie était désormais liée sans retour à celle de Rosalie. Alfred, quand il vit avec quelle frénésie et quelle candeur, je m'étais livré à cette femme, essaya de m'en détourner par toutes sortes de plaisanteries sur son passé. Mais, dans tous ces reproches, je ne voyais toujours que la jalousie blessée, et je me contentais de lui répondre, que c'était la durée de l'amour, et non la qualité de la femme qui faisait la beauté de la passion et la gloire de l'amant. D'ailleurs comment ne pas croire aux sermens de Rosalie lorsqu'elle m'avait dit, qu'elle

n'avait pas voulu suivre François, parce qu'alors elle commençait à m'aimer!

Mes journées, mes nuits, je les passais toutes avec Rosalie ; je n'étais heureux qu'auprès d'elle, j'aurais voulu inventer un moyen de rendre mon absorption encore plus complète. Je ne voyais plus mon oncle; peu-à-peu je m'éloignais de mes anciennes connaissances ; je n'avais qu'un seul sentiment, un seul désir, un seul but, celui d'aimer Rosalie, de la posséder, et de rester à ses côtés. Une félicité inconnue remplissait mon âme; nulle image du passé ne venait encore troubler mes rêves, ma conscience se taisait, et je prenais ce silence pour une approbation. Cette sécurité ne fut pas de longue durée. Ma félicité était à peine commencée, que déjà elle menaçait de s'écrouler.

Un matin que j'étais seul chez moi, mon oncle vint me trouver. Son aspect avait quelque chose de grave, qui me fit presque trembler.

—Mon neveu, me dit-il, vous deviez bien penser que tôt ou tard, nous aurions un compte à régler ensemble. Le moment est arrivé. Jusqu'ici je ne vous ai point tourmenté, je ne vous ai fait aucune observation sur l'avenir, maintenant je serais coupable si je gardais le silence. Je vais vous dire ce que je pense de votre conduite, après cela, vous suivrez mes conseils s'ils vous paraissent bons ; du moins, j'aurai rempli mon devoir.

L'amour, reprit-il d'une voix plus douce, et presque attendrie, commence pour toi, tu es aimé,

tu es heureux. Songe bien à une chose cependant; ton avenir ne dépend plus de toi, il est tout entier entre les mains de la femme qui s'est donnée et qui t'a pris. Ne compte pas sur la satiété pour te tirer du gouffre, si tu dois y tomber; il y a des gens pour lesquels la satiété n'arrive jamais; une fois qu'on s'est livré à l'amour matériel, il vous impose sa constance, cette constance n'est point un sentiment doux comme celle du cœur, c'est une tyrannie, une obsession; le désir est partout, dans votre tête et dans votre âme. Insensés sont ceux qui croient que la forme s'oublie; vous allez voir une courtisane que l'on vous a vantée pour sa beauté. Dieu qui a un dessein sur vous, veut que vous en deveniez amoureux. Cette femme que vous avez tirée de la boue, qui a juré de vous aimer sans cesse, cette femme vous quitte. Dans les premiers momens, vous êtes heureux, l'orgueil de votre dignité abaissée, revient et vous monte à la tête; vous êtes libre, vous êtes fier; le lendemain la forme comme un implacable tyran, chasse toutes les bonnes pensées et vient reprendre son empire. Quand on aime et qu'on est malheureux on pleure; quand on désire et qu'on ne possède pas, on commence par maudire, puis on s'avilit; dans mille jouissances prises au hasard, on cherche à se dédommager de la jouissance perdue, et jamais on n'est satisfait. Alors les ardeurs du sang se sont accrues de toutes les déceptions éprouvées, on vient solliciter son pardon aux pieds de

la femme qui vous a trahi. Elle vous fait des sermens qu'elle ne tiendra pas, parce qu'elle vous méprise, et d'alternatives en alternatives, plus acharné à chaque déception,. vous irez chercher des lambeaux de la forme qui fait battre vos artères, jusque dans la chambre maudite de la courtisane descendue au dernier degré de l'avilissement.

C'est surtout dans un cœur comme le vôtre que la forme peut exercer ses plus grands ravages; sans doute nous saurons vous préserver des extrémités les plus funestes, mais vous n'en serez pas moins à plaindre pour cela. Quand l'heure de l'abandon viendra, heure fatale, et qui sonne si promptement, vous aurez non-seulement la douleur, mais encore le remords. Vous souhaiterez la forme, et vous appellerez l'idéalité. Toutes les deux vous feront défaut, l'une reviendra peut-être s'il y a en vous l'étoffe d'un débauché, l'autre restera éternellement absente, et vous poursuivra des regrets d'un bien qu'on a perdu. Vous aurez acheté le plaisir, mais au prix de l'impuissance d'aimer.

Voilà le sort qui t'attend, Gilbert, si la femme que tu aimes n'est pas digne de toi; ta destinée est attachée au fil imperceptible, qui sépare un caprice d'une passion; interroge ton propre cœur, sois franc, car il y va de ton avenir. Abandonne cette femme, Gilbert, il est temps encore de te sauver, un baiser de plus et tu es perdu! Gilbert, il faut te marier.

J'essayai dans ma consternation de balbutier quelques excuses pour tromper mon oncle, qui continuait à attacher sur moi ses yeux fixes et profonds.

— Ecoutez, me dit-il, je sais que vous avez à votre service une foule de lieux communs qui abusent quelquefois les oncles de comédie. Je vous fais grâce de votre tirade, et puisque le tableau que je viens de vous mettre sous les yeux ne paraît pas vous convaincre de la nécessité du mariage, prêtez l'oreille à ce que j'ai encore à vous dire.

— Je vous écoute, mon oncle.

— Il y a vingt ans de cela, ne vous impatientez pas si je prends les choses d'un peu haut, nous étions deux frères et une sœur à-peu-près du même âge, établis tous les trois dans la même ville, votre mère qui est morte, votre oncle Joseph qui l'a précédée de bien peu, et moi. Nos parens nous avaient laissé pour tout patrimoine, une bonne éducation. Votre mère qui était notre aînée se maria la première, et elle eut plusieurs enfans. Vous seul avez survécu. Quand vous fûtes venu au monde, Joseph arriva un jour chez moi, et me dit : — Frère, notre sœur a maintenant un fils, la famille aura des rejetons, j'ai résolu de ne pas me marier, afin que tout ce que je laisserai passe sur la tête de cet enfant : les nouveau-nés d'aujourd'hui auront plus d'ambition et plus de besoins à satisfaire que leurs devanciers. Si je prenais une femme, une fortune mé-

diocre, partagée entre plusieurs, ne ferait peut-être que des malheureux. En gardant tout pour mon neveu, j'évite peut-être des catastrophes; de cette manière notre race sera heureuse, et nous aurons un but en travaillant. La pensée de Joseph était depuis long-temps la mienne; nous nous promîmes tous les deux de garder le célibat, et nous avons tenu notre promesse. Nous résolûmes cependant de cacher notre projet à votre mère, craignant que sa faiblesse en voyant votre avenir assuré, vous empêchât de devenir un homme.

Croyez-vous que ce soit sans peine que nous avons accompli ce sacrifice? croyez-vous que l'on se résigne facilement à la solitude du cœur? croyez-vous que nous n'aurions pas aimé, mon frère et moi, à avoir des enfans et une femme à embrasser? mais me direz-vous, vous avez eu des maîtresses? sans doute, j'en ai eu, mais à quoi m'ont-elles servi? à me faire regretter encore davantage les biens dont je m'étais privé pour vous. Eh bien, maintenant, je viens au nom de votre mère, au nom du pauvre Joseph qui est mort, et au mien, vous demander le prix de notre sacrifice. Mon ami, je me fais vieux, j'ai besoin de me sentir revivre. Je me sens au cœur ce désir qui empoisonne l'agonie des célibataires, je veux mourir entouré d'enfans.

— Mon cher oncle, m'écriai-je, je jure de satisfaire vos vœux, donnez-moi seulement quelques années, je vous le demande en grâce, à

trente ans, ne sera-t-il pas temps encore de me marier!

— Pour toi, à la bonne heure; mais pour moi, ce sera fini. J'ai cinquante ans à peine, Dieu peut me donner un enfant; choisis ou ton mariage ou le mien; j'ai dans ma poche un testament en ta faveur, et le compte des faibles sommes que tu as à toucher sur l'héritage paternel. Prends ce dernier, je déchirerai l'autre. Je ne veux pas me sacrifier plus long-temps pour un ingrat!

— Abandonner ainsi brusquement une femme qui s'est donnée à moi, mais c'est une lâcheté que vous me conseillez!

Mon oncle se prit à sourire. — Si c'est là ce qui t'inquiète, Gilbert, tous les obstacles seront bien vite aplanis. C'est moi qui me chargerai de ta justification complète, et sans que tu t'en doutes, elle est déjà bien avancée. En attendant, je te laisse à tes réflexions. Songe bien qu'il me faut demain une réponse. Adieu, Gilbert, mon sort est entre tes mains.

Presque anéanti par le coup imprévu qui venait de me frapper, je courus chez Rosalie pour lui faire part du danger suspendu sur notre amour. A mon grand étonnement, elle écouta mon récit sans partager mes alarmes. Loin de m'encourager à la résistance, elle m'engagea au contraire à seconder les intentions de mon oncle. — Mon ami, me dit-elle, j'ai plus d'expérience que toi; tôt ou tard une maîtresse nou-

velle t'aurait enlevé à mon cœur, le mariage te protégera contre l'inconstance. N'appartenant qu'à une épouse, il me semble que je t'aurai encore tout entier. Notre passion augmentera parce que nous nous aimerons en secret, et si jamais tu m'abandonnes, ce sera du moins pour remplir un devoir; tu me laisseras la mélancolie du regret, mais non le tourment de la jalousie. D'ailleurs, Gilbert, je n'ignore pas que derrière ce mariage, il y a pour toi une question d'avenir; je me sacrifie, il est vrai, mais c'est pour assurer ton bonheur, et cette pensée me console.

Dans cette magnanimité feinte, dans ce dévoûment apparent, je puisai la force de me rendre aux désirs de mon oncle. Je me mariai, et le vieillard heureux de voir son souhait le plus ardent réalisé, croyant avoir tout fait pour me soustraire à l'influence d'une liaison dangereuse, se retira à la campagne pour y attendre en paix le moment où il lui serait permis de recueillir le bénéfice qu'il avait espéré de mon mariage, c'est-à-dire, un petit-fils!

Si la beauté suffisait pour faire naître l'amour, nulle femme au monde, n'aurait dû plus m'en inspirer que la mienne. Julie avait été élevée en province, ses formes encore imparfaites décelaient partout la prochaine apparition d'une grâce nouvelle et plus achevée; ses cheveux blonds étaient posés sur sa tête comme un diadème divin, son œil avait la couleur du ciel qui

se reflète dans un lac, il brillait comme la flamme bleue du soufre quand il commence à s'allumer; sa mise trahissait une inexpérience pleine de charmes; il y avait sur elle bien des couleurs qui entretenaient un commerce illicite; c'était un chaos de gaze et de satin, sur lequel se promenait cependant, non pas l'esprit de Dieu, mais celui des femmes, la grâce!

Cette femme de tant de beauté, d'une douceur si angélique, je ne l'aimais pas; je fuyais sa présence, et jusqu'à ses caresses qui me laissaient froid; il me fallait d'autres jouissances que celles du lit nuptial, d'autres baisers que ceux de l'épouse; en sortant de ses bras j'avais honte de moi comme si j'eusse été infidèle. Rosalie seule m'occupait. Julie ne sachant à quoi attribuer ma froideur, se contenta de pleurer en silence, puis elle éclata en reproches. Un beau jour elle cessa de se plaindre. Elle connaissait mon secret.

Que m'importait à moi, cette douleur silencieuse! j'étais heureux auprès de Rosalie, et tant que dura ce bonheur je n'avais de force que pour en jouir. Mais la tranquillité de l'âme, dans une position comme la mienne, n'est que le précurseur d'un orage. Ma maîtresse fut d'abord telle qu'elle me l'avait promis avant mon mariage, mais bientôt elle devint jalouse.

Chez la femme, la jalousie n'est pas une passion, c'est une occupation. Le jaloux embrasse tout d'un seul coup-d'œil, il procède par ensem-

ble, la jalouse au contraire ne prend garde qu'aux détails, elle est ingénieuse mais non clairvoyante, elle est espion plutôt que geôlier. La jalousie de la femme n'est qu'un côté de cet éternel mensonge qu'elle se joue à elle-même pour se persuader qu'elle est amoureuse. Le premier mois toute maîtresse est confiante, parce qu'elle aime; le second elle est soupçonneuse, parce qu'elle doute d'aimer; le troisième elle est jalouse, parce qu'elle n'aime plus.

Rosalie, me faisait donc subir la tyrannie de ce sentiment étroit. C'étaient à chaque instant de nouvelles querelles, et de nouveaux dissentimens; jeune et sans expérience, je ne pouvais faire qu'une chose, c'était de tenir mon amour au niveau des exigences de ma maîtresse. Je faisais tous les efforts, et tous les sacrifices imaginables, pour calmer avec ma tendresse, la jalousie sans but de Rosalie. Je cessai complétement de voir Julie, je m'absorbai plus encore, s'il est possible dans mon amante, mais par une réaction naturelle, cette absorption n'avait pas lieu sans de grands déchiremens intérieurs. Je sentais confusément que je perdais mon avenir sans autre compensation que celle d'un plaisir chèrement acheté. La paix de mon âme s'était enfuie; cette conscience de sa pureté qui fait regarder le ciel, m'avait abandonné. Plus de rêve, plus de tressaillemens sympathiques vers l'infini, plus d'aspiration vers l'idéal. Pour fuir la réalité, je n'avais d'autre ressource que celle de me jeter dans

ses bras, je demandais à l'agitation des sens le réveil de l'esprit.

Les deux voix que j'avais entendues dans le commencement de ma liaison avec Rosalie, retentissaient de nouveau dans mon cœur; mais l'une ne m'apportait que le regret du passé, et l'autre la douleur du présent. Mon âme n'avait pas un seul moment de calme. Auprès de ma maîtresse, je subissais tous ces caprices, derniers vacillemens d'une flamme prête à s'éteindre, et ces caprices me déchiraient d'autant plus que, lorsqu'on aime véritablement, on regarde tout reproche comme une humiliation. Loin d'elle, je supputais toutes les chances de l'orage qui allait gronder sur moi en la revoyant. Parfois il me prenait un dégoût profond pour cette liaison qui me maintenait sans cesse dans des inquiétudes vulgaires. Une généreuse impatience de la rompre s'emparait de mon esprit; puis tout cela s'éteignait brusquement devant le souvenir des voluptés passées, devant le désir de voluptés nouvelles, et surtout devant cet invincible besoin qu'ont certaines natures d'épuiser un amour, malgré les malheurs et les déceptions qu'il conduit à la remorque, comme ces voyageurs qui remontent les fleuves à travers mille dangers, mille écueils, et qui, lorsque l'eau elle-même vient à leur manquer, mettent pied à terre et gravissent les récifs en portant leur barque sur leur dos, pour arriver jusqu'à la source.

Pendant ce temps, Julie, totalement abandonnée par moi, dépérissait à vue d'œil : j'étais seul à ne pas m'apercevoir de cette décomposition lente. Les chagrins qui remplissaient mon cœur aveuglaient mes yeux. Rosalie avait changé tout-à-coup de vie; elle s'était mise comme autrefois à parcourir les théâtres, les concerts, les promenades publiques. Souvent elle partait pour des parties de plaisir dont je n'étais pas, et cette humiliation ne me donnait pas la force de la quitter. Les prophéties de mon oncle se réalisaient; j'allais devenir l'esclave d'une femme perdue, si elle n'avait pris soin elle-même de m'arracher à cette honte.

Un jour, je ne trouvai pas Rosalie chez elle. Un billet de sa main m'apprit qu'elle était partie pour les eaux. Alfred que je rencontrai eut soin d'ajouter qu'elle n'était point partie seule.

En un instant, je devins la proie de la plus atroce de toutes les souffrances; je fouillais mon âme pour y trouver le mépris, la haine ou au moins l'indifférence, et jamais je ne rencontrais que l'amour. Au moindre bruit derrière moi, à la moindre robe qui m'effleurait, il me semblait reconnaître le pas et la robe de Rosalie, qui revenait vers moi et qui m'aimait toujours. Pendant plusieurs jours, je marchai ainsi sans direction, sans but, avec une seule idée que je ne pouvais saisir, parce qu'elle était composée de mille idées. Il y a toujours un doute dans les heures qui suivent immédiatement l'abandon.

Ce doute soutient comme une espérance; il semble impossible que celle qui vient de se séparer de vous n'éprouve pas au même instant une douleur aussi cruelle que la vôtre; vous croyez sentir dans votre âme l'écho de ses propres regrets; puis les heures s'écoulent, et le lendemain, toutes vos douleurs se sont réunies dans une seule douleur; l'esprit n'a plus qu'une seule pensée, l'œil qu'un même spectacle, la tête qu'un même frisson. Partout et toujours vous voyez la même chose : chacune des caresses que le rival donne, semble vous arracher violemment une de celles que vous avez reçues; à chaque minute de la nuit et du jour vous recevez une commotion violente, comme si un audacieux ou un impudique écartait violemment les rideaux de l'alcôve de votre femme ou surprenait votre sœur dans son bain. Une pudeur douloureuse vous tourmente, on dirait que c'est quelque chose de vous qui se prostitue dans la personne de votre maîtresse. Au milieu de tous ces sentimens entassés, surnage une lumière sinistre, le désir de posséder encore les voluptés perdues, la fureur de se les voir enlever; c'est alors que naît la jalousie, affreuse torture qui se compose du désir et du regret; de la pensée de ce que l'on a eu et de ce que l'on voudrait avoir, horrible déception de l'égoïsme auquel on a enlevé la forme qu'il avait enfouie pour en jouir seul! Un jaloux, c'est un avare qui a des sens!

En m'endormant, je n'étais que malheureux;

en me réveillant j'étais jaloux ; ce spectacle affreux dont je vous ai parlé tout-à-l'heure de la femme aimée aux bras d'un autre, se déroulait devant mes yeux pour ne plus disparaître ; quand le repos de la nuit faisait tomber pour quelques heures son rideau pesant sur cet horrible drame, j'étais en proie à de nouvelles tortures, à de plus affreuses convulsions ; mes songes avaient une monotonie que rien ne venait distraire ; c'est en vain que dans le paroxysme de la fièvre j'appelais le fantôme de Lovely, c'est en vain que je cherchais dans mes aspirations vers l'idéal les moyens, ou plutôt l'espérance, de retrouver la pureté passée, c'était toujours la réalité qui répondait à mon appel ; quelquefois à force d'évoquer les images sereines de mon ancien et premier amour, le paysage de mes jeunes années reparaissait à l'horizon, j'entrevoyais un frais ruisseau de souvenirs au milieu d'ombrages verts, je courais m'y précipiter, et par un prodige inouï l'eau du ruisseau, au lieu de réfléchir mon image, ne me montrait que les traits de Rosalie. Pendant un mois cette torture épouvantable continua sans aucun moment de relâche ; l'invisible bourreau qui s'était emparé de moi, me châtiait impitoyablement, et lorsque, vaincu par la souffrance même, je perdais le sentiment de ma position, un bras inconnu poussait devant mes yeux le tableau des nouvelles amours de ma maîtresse, et me forçait à reprendre une à une toutes les sensations de ma dou-

leur : c'est ainsi que les valets de l'exécuteur faisaient boire de l'eau-de-vie au patient évanoui sur le chevalet, afin qu'il pût recouvrer les forces nécessaires pour s'apercevoir qu'il souffrait.

Par tous les efforts imaginables je cherchai à vaincre le mal qui me tourmentait; plaisirs, distractions, ivresses désespérées, j'employai tout comme remède; mais je m'aperçus bientôt que l'indifférence même ne pouvait suffire à me consoler; par momens j'oubliais la femme, mais la forme restait attachée à mon esprit; les sens ont leur constance comme le cœur, et rien ne pouvait remplacer pour les miens les plaisirs dont la possession de Rosalie était la source; comme ces gens qui cherchent dans une passion nouvelle, une issue pour regagner le calme, je fouillais toutes les jouissances pour perdre le désir qui me tourmentait, mais le désir abusé un moment, se relevait plus implacable que jamais, et réclamait impérieusement la seule satisfaction qui pouvait lui être accordée.

Alfred, lui-même, fut ému de ma douleur, en la voyant si grande. Après avoir tout employé pendant plusieurs mois pour me consoler, il eut l'imprudence de m'avertir que Rosalie était de retour. Aussitôt je me présentai chez elle.

Le propre de cette femme, était de ne s'étonner de rien. — Je vous attendais, dit-elle, dès qu'elle m'eut aperçu.

— Vous m'aimez donc encore, m'écriai-je!

— Non, monsieur, répondit-elle froidement.

— Et vos sermens?

— Est-ce qu'une femme comme moi peut les tenir.

— Quelle femme êtes-vous donc?

— Je suis une femme qui désire devenir sa propre maîtresse, après avoir été celle de tout le monde. J'ai toujours été franche avec vous, eh bien, je veux l'être encore. J'ai embrassé l'état dans lequel vous me voyez, parce que j'ai été trompée, ce n'est jamais autrement qu'on s'y jette. Je l'ai continué, parce que l'habitude une fois prise, ce métier m'a paru plus agréable qu'un autre. On est libre, entourée d'hommages, et l'on jouit de tout. Le génie de la spéculation domine le siècle; j'ai subi l'impulsion générale, et comme j'étais femme, c'est-à-dire une mine de plaisirs très recherchée, je me suis mise moi-même en actions. J'ai délivré des coupons à trois ou quatre amans à-la-fois; quand un seul, comme vous, a voulu prendre à sa charge unique tous les frais de l'entreprise, j'ai livré le capital social en entier. Vous avez été mon gérant pendant six mois, et je ne me suis pas réservée seulement un second amant, comme prime et action industrielle. Maintenant j'ai rompu le bail, et je refuse de le renouveler.

— Rosalie, votre cœur n'est pour rien dans ce que dit votre bouche. Craignez le repentir, aimons-nous encore et préparons-nous une vieillesse sans regret.

— Un homme marié qui parle ainsi, et c'est nous autres pauvres femmes qu'on accuse d'immoralité! Pour ce qui concerne ma vieillesse, vous pouvez vous rassurer. J'ai mille moyens de la rendre heureuse, et sans regret. Ne suis-je pas la Madeleine moderne, celle à laquelle il sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a eu beaucoup d'esprit.

— Quels sont donc ces moyens dont vous me parlez?

— Le mariage d'abord?

— Vous marier, vous et avec qui?

— Avec tout ce qu'il y a de mieux; j'ai quinze mille francs de rente inscrits au grand livre; avec cela on n'a qu'à choisir parmi les généraux de l'empire, les procureurs du roi de la restauration, et les financiers de juillet. Une fois mariée, j'aurai des enfans qui me rendront malheureuse. Cela me distraira sur mes vieux jours.

— C'est très bien, vous m'inviterez à vos noces? lui dis-je avec un rire forcé.

— Non, le mariage ne me sourit pas. Dans quelques années, je suis décidée à quitter Paris; j'irai me fixer dans une petite ville de province. Je sais l'anglais, et je me ferai passer pour une vieille douairière, immensément riche, et un peu folle. Je ferai des extravagances; j'habillerai mes domestiques en cipayes et l'on me transportera dans la ville, en palanquin. Je m'appellerai lady Douglas Wilmord, veuve d'un colonel au service de la compagnie anglaise. Je parlerai de Tippoo-

Saïb au sous-préfet, et de la chasse au tigre, au lieutenant de louveterie, tout le monde m'adorera. Si cette vie m'ennuie, je congédierai mes cipayes et je me retirerai dans mon pays, à Valence. Je découvrirai quelque parent éloigné, je lui ferai acheter l'espérance de ma succession, par toutes sortes de tourmens, et en mourant je léguerai mes biens à l'église! Pensez-vous maintenant que je puisse jamais manquer de distractions dans ma vieillesse!

— Vous voulez plaisanter, Rosalie, mais voyons maintenant, la plaisanterie a duré assez long-temps, votre conversation, je l'espère, n'est pas sérieuse?

— Très sérieuse?

— Mais enfin, dites-moi les motifs qui vous ont poussée à cette rupture.

— Je veux me ranger.

— Quoi vous y songez déjà?

— Ainsi le veut la destinée; j'aurai bientôt trente ans, je me compromettrais en continuant à vivre avec vous; il me faut maintenant des amans de quinze à vingt ans, vous n'êtes plus dans cette catégorie, ainsi vous sentez qu'il ne nous est plus permis de nous voir!

— Ne plus nous voir, ce serait par trop cruel, ne m'aimerez-vous donc plus jamais, quand ce ne serait qu'une fois tous les mois, par hasard.

— Dieu m'en préserve, Arthur est d'une jalousie! s'il se doutait de quelque chose, il m'assassinerait!

En prononçant ces mots empreints d'une raillerie cruelle, les yeux de Rosalie se portèrent vers son alcôve; les miens suivirent machinalement cette direction, et j'aperçus un portrait suspendu au mur par un clou d'or. C'était une tête d'adolescent, calme et fraîche, sur laquelle on lisait toute l'innocence de l'âme et de l'esprit. En voyant cette image, la colère qui allait déborder en moi fit place à l'attendrissement; mes paupières se mouillèrent de larmes, et la douleur que j'éprouvais me sembla moins grande. — O mon frère inconnu, m'écriai-je, pauvre victime, qui sacrifies peut-être comme moi, une femme longtemps aimée, que n'es-tu là pour entendre notre conversation, et pour savoir à quel prix on vend les secrets de l'amour, sur l'oreiller d'une prostituée!

Ce mot que je prononçai avec une rage concentrée opéra une révolution dans l'attitude de Rosalie; elle me dit d'une voix entrecoupée par les sanglots : — Gilbert, le mot que vous venez de m'adresser est plus cruel que toutes les souffrances qui vous sont venues de moi. Vous m'appelez prostituée, parce je ne vous aime plus, et cependant le ciel m'est témoin que j'ai fait tous les efforts possibles pour vous aimer éternellement. Ma destinée était d'être la femme de François; depuis que je l'ai abandonné, je ne fais que chercher l'amour; hélas! il paraît que l'on ne peut aimer qu'une seule fois. Dieu, pour nous punir d'avoir méconnu sa volonté divine,

nous laisse le désir à côté de l'impuissance. Ce n'est pas la bonne volonté de t'aimer, qui m'a manqué, c'est la force. Dès que je me fus livrée à toi, ce furent des rêves, des ardeurs, des efforts inimaginables pour retenir au fond de mon cœur le germe que tu y avais déposé. Qu'elles étaient douces les caresses, qu'elles étaient vraies les protestations que je te prodiguais. Cette fois, peut-être, j'aimerai, voilà l'incertitude qui me poussait; ce n'est pas toi que je trompais, c'est moi-même, qui cherchais à m'abuser. J'ai fait comme ces mères malheureuses dont tous les enfans sont morts d'une maladie héréditaire, et qui, malgré la pâleur de celui qui leur reste, espèrent encore à force de soins le retenir à la vie.

Que ne puis-je te raconter ce qui se passait au fond de mon âme, lorsque je te couvrais de caresses passionnées au moment même où j'allais te quitter? Dans mon exaltation fébrile, je cherchais à ressaisir les émotions du passé, et à poursuivre celles de l'avenir. Tantôt je mentais à la réalité pour rester fidèle à une fiction que je voulais m'imposer. Je t'aimais, et je ne t'aimais plus; je serrais quelqu'un dans mes bras, mais j'ignorais son nom; je ne savais si je donnais un baiser à l'amant de la veille, ou à celui du lendemain; j'appartenais à deux hommes à-la-fois; à l'un par le regret, à l'autre par l'espérance; je voulais rester fidèle, et j'étais inconstante; je voulais me garder, et j'allais me

livrer; je voulais combattre, et j'appelais la défaite. Pourquoi n'as-tu pas deviné l'état de mon cœur? il fallait te lever et me dire : Où vont tes caresses pauvre infortunée, sais-tu si je suis celui que tu cherches, ou celui que tu veux fuir; tu as des embrassemens à double entente; tes lèvres ont révélé aux miennes le secret de ton âme. Mais, innocent comme tu l'étais, pouvais-tu lire un aveu d'impuissance, dans un baiser! Non, Gilbert, je ne suis pas une prostituée, mais une chercheuse d'amour. Celui qui vous succède, me donnera peut-être ce que je n'ai pu trouver en vous qu'un instant. En tout cas, j'obéis à une volonté plus forte que la mienne.

— Ainsi donc, vous allez encore de sang-froid sacrifier un homme. Après l'avoir fait servir à des expériences, dont le temps devrait vous avoir démontré la vanité, vous l'abandonnerez en lui laissant, comme à moi, le désespoir pour toute ressource. Rosalie, renoncez à votre recherche impossible, respectez la jeunesse de votre nouvel amant!

— A-t-on respecté la mienne, quand on m'a poussée dans les bras d'un vieillard odieux, et quand plus tard on a fait servir mon ignorance à ma corruption. Il arrive que les victimes jouent quelquefois le rôle de bourreau. C'est la destinée!

Cette conversation fit sur moi une impression profonde. Je n'osais plus aimer Rosalie. Cette logique m'avait effrayé. Des sentimens nouveaux

pénétrèrent dans mon âme. J'éprouvai le besoin de revoir Julie. Le mal dont elle était atteinte avait fait des progrès terribles, et j'avais continué à l'ignorer. Quand je pénétrai dans son appartement, elle était à l'agonie. Que venez-vous chercher ici, me dit-elle, quand je me fus montré?

— Mon pardon, répondis-je, en tombant à genoux devant son lit.

— Votre pardon, qu'avez-vous fait pour le mériter?

— Je souffre!

— Quel triste sort vous m'avez fait sur cette terre, vous ne m'avez rien épargné, pas même la honte de laisser traîner sur mes meubles, les lettres de votre maîtresse; vous ne me traitiez pas même comme une servante.

— Oh! je suis bien coupable, mais j'étais si jeune, et puis le ciel pour me rappeler au sentiment de mes devoirs, avait oublié de me donner un fils.

— Malheureux, ne me rappelez pas ce souvenir qui me tue; moi aussi j'aurais voulu avoir un fils. Mais vous ne m'aimiez pas, vous étiez insensible à mes caresses, tout vous ennuyait chez moi, même ma beauté. Comment aurais-je pu devenir mère?

— Julie, épargnez-moi, au nom du ciel; soyez clémente, je meurs si vous me maudissez, Julie par grâce votre pardon!

— Eh bien oui, je te pardonne, parce que je t'aime encore en présence de la mort. Juge si

j'ai dû souffrir. Gilbert je ne te maudis pas, mais à une condition, c'est que tu te remarieras, et que tu rendras ton autre femme plus heureuse que moi. Je ne veux pas que tu attristes la vieillesse de ton oncle, qui a toujours ignoré ta conduite, et mon secret désespoir. Gilbert, mon époux, viens une dernière fois sur mon cœur, je te pardonne!

Je me précipitai dans ses bras, mais je n'embrassai qu'une sainte. Julie n'était plus.

Epuisé par tant d'émotions, je m'endormis, et pour la première fois depuis long-temps mes yeux purent se fermer sans voir passer d'impurs fantômes. Pendant les heures tranquilles de la nuit, un songe vint me visiter. Il me sembla que je me trouvais tout-à-coup transporté au milieu d'une plaine immense dont rien ne troublait le silence; au milieu était un grand lac, mais qui n'avait pas de vagues, des arbres pâles comme l'olivier croissaient sur ses rives et rien n'agitait leurs feuilles sèches et cependant immobiles; quelquefois un rayon lumineux traversait l'espace, comme si une âme montait au ciel, puis tout rentrait dans l'éternelle monotonie; un crépuscule plus voisin de la nuit que du jour éclairait faiblement ce sombre paysage, la lumière existait, mais on ne pouvait dire d'où elle venait. J'étais dans le purgatoire.

Un homme et une enfant étaient assis à l'écart sur un bloc de lave sombre. Le cavalier était revêtu de l'harmonieux costume castillan; la jeune

fille avait l'habit des châtelaines espagnoles. Je me ressouvins d'avoir vu cet homme quelque part; quant à l'enfant, par une coïncidence commune dans les rêves, elle avait pour moi tous les traits de Lovely, et cependant je sentais que ce n'était pas elle.

Le cavalier disait à la jeune fille : Inès, ô mon Inès, je te retrouve enfin, ma petite cousine, toi que j'ai tant aimée; te souviens-tu quand nous courions ensemble sous les grenadiers du jardin de mon père, je voulais t'épouser, et pour échapper à mes poursuites tu te réfugias dans un couvent. Oh! comme je t'ai pleurée, car tu es la seule femme qui ait fait battre mon cœur.

En ce moment trois ombres passèrent devant le couple, l'une s'arrêta et dit : — Je suis dona Elvira; l'autre : — Je suis dona Anna; la dernière fit une petite révérence et disparut en chantant : — Je suis Zerline.

— Se peut-il que j'aie aimé toutes ces femmes, s'écria le cavalier en pressant Inès contre son sein; oh! malheur! malheur sur moi! mais non, c'est impossible, c'est toi seule, divine enfant, toi seule que je veux aimer.

Alors un autre groupe d'ombres s'avança vers les deux amoureux : c'était un assemblage lamentable de victimes désolées; elles se tenaient à la file les unes des autres : tous les bras étaient tendus vers le jeune Castillan. Une voix s'écria : —Souviens-toi de la nonne de Murviedro, et l'on vit passer une ombre qui retenait avec énergie

son linceul autour de son corps, comme une femme que l'on voudrait déshonorer.

Une autre ombre lui succéda : une boue verdâtre tachait son blanc suaire; sa tête était couverte de ce fauve glaïeul, enfant du limon, qui sert de couronne aux suicidés. — Souviens-toi, dit-elle, de la fille du médecin de Tudèle, que tu avais juré d'épouser.

Pendant long-temps ce fut une longue procession de nièces de corrégidors, de filles d'alcades, de religieuses séduites; dans cette foule on remarquait des servantes et des paysannes; toute cette vaine cohorte défila devant le cavalier en lui disant : — Souviens-toi....

— Je ne me souviens que de mon premier amour, répondait le cavalier, n'est-ce pas, Inésilla, que c'est toi que j'ai toujours aimée?

— Oui, dans toutes ces femmes, c'est moi que tu as sans cesse cherchée; c'est ton premier amour que tu as poursuivi; dans l'une tu as vu ma mélancolie, dans l'autre ma beauté, dans l'autre ma grâce; dans toutes tu as épuisé une partie de ce premier amour que j'avais allumé en toi; oui, tu m'as toujours aimée, et tu t'en aperçois maintenant, mais il fallait rester fidèle; Dieu qui pardonne toutes les faiblesses, parce qu'il sait que les hommes ne pèchent que par ignorance, t'a remis une partie de tes fautes, et a permis que tu vinsses dans le purgatoire; là-bas la souffrance, ici l'expiation; la tienne va com-

mencer et elle sera longue : don Juan, on n'aime jamais qu'une seule femme !

— Je le sens depuis que je suis ici; ô mon passé ! comme il me torture; mais Dieu veut me pardonner, puisqu'il t'envoie auprès de moi, mon Inès, mon amante éternelle.

— Tu te trompes, je ne suis point une femme; don Juan, quand tu auras tout expié, l'ange des premières amours t'attend dans le ciel !

L'éclat que projeta l'ange en s'éloignant fut si vif, que mes yeux s'ouvrirent comme si une clarté réelle les eût traversés. A mon réveil des idées plus consolantes entrèrent dans mon esprit; après le désespoir la résignation était arrivée. Il me sembla que le ciel m'avait envoyé cette vision comme pour m'absoudre de mes ardeurs illégitimes. La consolante idée de retrouver Lovely dans le ciel, après l'avoir cherchée sur la terre, me fait envisager la vie comme un purgatoire anticipé. Comme je quitterais volontiers le monde, si un suicide ne devait pas me séparer de toi pour l'éternité, ô ma première bien-aimée !

Vous voyez, mon ami, par le récit que je viens de vous faire, qu'il ne m'est plus permis de me marier; mon indifférence forcée pourrait être encore fatale à quelqu'un, je ne veux pas avoir à me reprocher la mort d'une seconde Julie !

. . . .

Quelques pages du manuscrit restaient encore

à parcourir; comme au commencement de cette lecture, Gilbert laissa tomber son front sur sa main et parut absorbé dans une rêverie profonde, lorsque tout-à-coup la porte de son appartement s'ouvrit, et laissa paraître le commandant Poitevin.

— Vous ici! s'écria Gilbert profondément ému.

— Moi-même, jeune homme, je viens vous rappeler au sentiment de vos devoirs!

— Ce mariage ne peut-il donc se rompre sans déshonneur pour personne?

Un intérêt plus grand que celui-là m'amène, Gilbert, vous m'avez fait une confidence, je vous en dois une autre : celle là, je l'espère, ramenera complétement le calme dans votre âme; vous verrez que je ne puis pas vouloir votre malheur.

— Ce calme existe déjà, mon ami. Mais il ne peut se traduire vis-à-vis d'une femme que par l'indifférence. Il en est, comme Julie, que cette indifférence peut tuer. Vous n'aurez pas le courage de me faire recommencer cette épreuve avec votre sœur. Celui qui se donne sans amour corrompt celle qui devient sa femme ou sa maîtresse; il ouvre à toutes les deux le chemin du déshonneur.

— Mais les dernières volontés de Julie, les vœux de votre vieil oncle, ne voulez-vous pas les remplir.

— Julie me pardonnera dans le ciel, et je consolerai mon oncle, en devenant pour lui un fils! Il ne me reste plus maintenant qu'une assu-

rance à attendre, celle de votre amitié; si je l'obtiens, je serai heureux; vous m'avez connu au milieu de mes plus vives souffrances, un intérêt puissant et mystérieux semblait vous attacher à moi, vous m'avez consolé, vous m'avez offert votre sœur, et maintenant que je la refuse, voudrez-vous encore rester mon frère?

— Gilbert, vous le devenez en ce moment. Nous avons tous les deux souffert par la même femme, et tous les deux nous avons appris que l'on n'aime qu'une fois. Mon frère, embrasse-moi; je te rends ta parole; tu vois devant toi l'amant trois fois dédaigné de Rosalie: je suis le commandant François Poitevin!

Taxile DELORD.

LE 7 AOUT 1829.



C'était le sept août. O sombre destinée!

C'était le premier jour de leur dernière année.

Seuls dans un lieu royal, côte à côte marchant,

Deux hommes, par endroits du coude se touchant,

Causaient. Grand souvenir qui dans mon cœur se grave!

Le premier avait l'air fatigué, triste et grave,
Comme un trop faible front qui porte un lourd projet.
Une double épaulette à couronne chargeait
Son uniforme vert à gance purpurine,
Et l'ordre et la Toison faisaient sur sa poitrine,
Près du large cordon moiré de bleu changeant,
Deux foyers lumineux, l'un d'or, l'autre d'argent.
C'était un roi; vieillard à la tête blanchie,
Penché du poids des ans et de la monarchie.
L'autre était un jeune homme étranger chez les rois,
Un poète, un passant, une inutile voix.

Ils se parlaient tous deux, sans témoin, sans mystère,
Dans un grand cabinet, simple, nu, solitaire,

Majestueux pourtant. Ce que les hommes font
Laisse une empreinte aux murs. Sous ce même plafond
Avaient passé jadis, ô splendeurs effacées!
De grands événemens et de grandes pensées.
Là, derrière son dos croisant ses fortes mains,
Ebranlant le plancher sous ses pas surhumains,
Bien souvent l'Empereur, quand il était le maître,
De la porte en rêvant allait à la fenêtre.

Dans un coin, une table, un fauteuil de velours
Miraient dans le parquet leurs pieds dorés et lourds.
Par une porte en vitre, au dehors, l'œil en foule
Apercevait au loin des armoires de Boule,
Des vases du Japon, des laques, des émaux,
Et des chandeliers d'or aux immenses rameaux.
Un salon rouge orné de glaces de Venise,
Plein de ces bronzes grecs que l'esprit divinise,
Multipliait sans fin ses lustres de cristal;

Et comme une statue à lames de métal,
On voyait, casque au front, luire dans l'encoignure
Un garde, argent et bleu, d'une fière tournure.

Or entre le poète et le vieux roi courbé,
De quoi s'agissait-il?
D'un pauvre ange tombé
Dont l'amour refaisait l'âme avec son haleine;
De Marion, lavée ainsi que Madeleine;
Qui boitait et traînait son pas estropié,
La censure, serpent, l'ayant mordue au pied.

Le poète voulait faire un soir apparaître
Louis treize, ce roi sur qui régnait un prêtre;
—Tout un siècle, marquis, bourreaux, fous, bateleurs;

Et que la foule vint, et qu'à travers des pleurs
Par momens, dans un drame étincelant et sombre,
Du pâle cardinal on crût voir passer l'ombre.

. . . .

Le vieillard hésitait. — Que sert de mettre à nu
Louis treize, ce roi chétif et mal venu?
A quoi bon remuer un mort dans une tombe?
Que veut-on? où court-on? sait-on bien où l'on tombe?
Tout n'est-il pas déjà croulant de tout côté?
Tout ne s'en va-t-il pas dans trop de liberté?
N'est-il pas temps plutôt, après quinze ans d'épreuve,
De relever la digue et d'arrêter le fleuve?
Certe un roi peut reprendre alors qu'il a donné.
Quant au théâtre, il faut, le trône étant miné,
Etouffer des deux mains sa flamme trop hardie;
Car la foule est le peuple, et d'une comédie
Peut jaillir l'étincelle aux livides rayons

Qui met le feu dans l'ombre aux révolutions :
Puis il niait l'histoire, et, quoi qu'il en puisse être,
A ce jeune rêveur disputait son ancêtre;
L'accueillant bien d'ailleurs, bon, royal, gracieux,
Et le questionnant sur ses propres aïeux.

Tout en laissant aux rois les noms dont on les nomme,
Le poète luttait fermement, comme un homme
Epris de liberté, passionné pour l'art,
Respectueux pourtant pour ce noble vieillard.
Il disait : — Tout est grave en ce siècle où tout penche.
L'art, tranquille et puissant, veut une allure franche ;
Les rois morts sont sa proie ; il faut la lui laisser.
Il n'est pas ennemi, pourquoi le courroucer,
Et le livrer dans l'ombre à des tortionnaires,
Lui dont la main fermée est pleine de tonnerres ?
Cette main, s'il l'ouvrait, redoutable envoyé,
Sur la France éblouie et le Louvre effrayé,

On s'épouvanterait, — trop tard, s'il faut le dire, —
D'y voir subitement tant de foudres reluire.
Oh! les tyrans d'en bas nuisent aux rois d'en haut.
Le peuple est toujours là qui prend la muse au mot,
Quand l'indignation, jusqu'au roi qu'on révère,
Monte du front pensif de l'artiste sévère!
— Sire! à ce qui chancelle est-on bien appuyé?
La censure est un toit mauvais, mal étayé,
Toujours prêt à tomber sur les noms qu'il abrite.
Sire, un souffle imprudent, loin de l'éteindre, irrite
Le foyer, tout-à-coup terrible et tournoyant,
Et d'un art lumineux fait un art flamboyant! —
D'ailleurs, ne cherchât-on que la splendeur royale,
Pour cette nation moqueuse, mais loyale,
Au lieu des grands tableaux qu'offrait le grand Louis,
Roi-soleil, fécondant les lis épanouis,
Qui, tenant sous son sceptre un monde en équilibre,
Faisait Racine heureux, laissait Molière libre:
Quel spectacle, grand Dieu! qu'un groupe de censeurs,
Armés et parlant bas, vils esclaves chasseurs,

A plat ventre couchés, épiant l'heure où rentre
Le drame, fier lion, dans l'histoire, son antre ! —

Ici, voyant vers lui, d'un front plus incliné,
Se tourner doucement le vieillard étonné,
Il hasardait plus loin sa pensée inquiète,
Et laissait de côté le drame et le poète ;
Attentif, il sondait le dessein vaste et noir
Qu'au fond de ce roi triste il venait d'entrevoir.
Se pourrait-il ? quelqu'un aurait cette espérance ?
Briser le droit de tous ! Retrancher à la France,
Comme on ôte un jouet à l'enfant dépité,
De l'air, de la lumière, et de la liberté !
Le roi ne voudrait pas ! lui, roi sage et roi juste !

Puis, choisissant les mots pour cette oreille auguste,

Il disait que les temps ont des flots souverains;
Que rien, ni ponts hardis, ni canaux souterrains,
Jamais, excepté Dieu, rien n'arrête et ne dompte
Le peuple qui grandit ou l'océan qui monte.
Que le plus fort vaisseau sombre et se perd souvent
Qui veut rompre de front et la vague et le vent;
Et que, pour s'y briser, dans la lutte insensée,
On a derrière soi, roche partout dressée,
Tout son siècle, les mœurs, l'esprit qu'on veut braver
Le port même où la nef aurait pu se sauver!
Il osait s'effrayer, fils d'une Vendéenne,
Cœur n'ayant plus d'amour, mais n'ayant pas de haine;
Il suppliait qu'au moins on l'en crût un moment,
Lui qui sur le passé s'incline gravement,
Et dont la piété, lierre qui s'enracine,
Hélas! s'attache aux rois comme à toute ruine!
Le destin a parfois de formidables jeux:
Les rois doivent songer dans ces jours orageux
Où, mer qui vient, esprit des temps, nuée obscure,
Derrière l'horizon quelque chose murmure!

A quoi bon provoquer d'avance, et soulever
Les générations qu'on entend arriver ?
Pour des regards distraits la France était sereine ;
Mais dans ce ciel troublé d'un peu de brume à peine,
Où tout semblait azur, où rien n'agitait l'air,
Lui rêveur, il voyait par instant un éclair ! —

Charles-Dix souriant répondit :

O poëte !

Le soir tout rayonnait de lumière et de fête.
Regorgeant de soldats, de princes, de valets,
Saint-Cloud joyeux et vert, autour du fier palais
Dont la Seine en fuyant reflète les beaux marbres,
Semblait avec amour presser sa touffe d'arbres.
L'arc de triomphe orné de victoire d'airain,

Le Louvre étincelant, fleurdelisé, serein,
Lui répondaient de loin du milieu de la ville;
Tout ce royal ensemble avait un air tranquille,
Et, dans le calme aspect d'un repos solennel,
Je ne sais quoi de grand qui semblait éternel.



Holyrood ! Holyrood ! Ô fatale abbaye,
Où la loi du destin, dure, amère, obéie,
S'inscrit de tous côtés !
Cloître ! palais ! tombeau ! qui sous tes murs austères
Gardes les rois, la mort et Dieu ; trois grands mystères,
Trois sombres majestés !

Château découronné ! Vallée expiatoire !
Où le penseur entend dans l'air et dans l'histoire
Comme un double conseil pour nos ambitions,
Comme une double voix qui se mêle et qui gronde,
La rumeur de la mer profonde,
Et le bruit éloigné des révolutions !

Solitude, où parfois des collines prochaines
On voit venir les faons qui foulent sous les chênes
Le gazon endormi,
Et qui, pour aspirer le vent dans la clairière,
Effarés, frissonnans, sur leurs pieds de derrière
Se dressent à demi !

Fière église où priait le roi des temps antiques,
Grave, ayant pour pavé sous les arches gothiques
Les tombeaux paternels qu'il usait du genou!
Porte où superbement tant d'archers et de gardes
Veillaient, multipliant l'éclair des hallebardes,
Et qu'un pâtre aujourd'hui ferme avec un vieux clou!

Prairie, où quand la guerre agitait leurs rivages,
Les grands lords montagnards comptaient leurs clans sauvages
Et leurs noirs bataillons;
Où maintenant, sur l'herbe, au soleil, sous des lierres,
Les vieilles aux pieds nus qui marchent dans les pierres,
Font sécher des haillons!

Holyrood! Holyrood! la ronce est sur tes dalles;
Le chevreau broute au bas de tes tours féodales.
O fureurs des rivaux ardens à se chercher!
Amours! — Darnley! Rizzio! quel néant est le vôtre!
Tous deux sont là, — l'un près de l'autre; —
L'un est une ombre, et l'autre une tache au plancher!

Hélas! que de leçons sous tes voûtes funèbres!
Oh! que d'enseignemens on lit dans les ténèbres
Sur ton seuil renversé,
Sur tes murs, tout empreints d'une étrange fortune,
Vaguement éclairés de ce reflet de lune
Que jette le passé!

O palais, soit béni! sois bénie, ô ruine!
Qu'une auguste auréole à jamais t'illumine!
Devant tes noirs créneaux, pieux, nous nous courbons,
Car le vieux roi de France a trouvé sous ton ombre
Cette hospitalité mélancolique et sombre
Qu'on reçoit et qu'on rend de Stuarts à Bourbon!

10-13 juin, 1839.

VICTOR HUGO.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DU SECOND VOLUME.



BABEL.

Cette édition originale, destinée exclusivement à l'étranger, ne peut être réimportée en France, sous peine d'être saisie comme contrefaçon.

Imprimé chez Paul Renouard, rue Garancière, n. 5.

BABEL.

PUBLICATION

DE LA

SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES.

TOME TROISIÈME.

PARIS

JULES RENOUARD ET Cie,

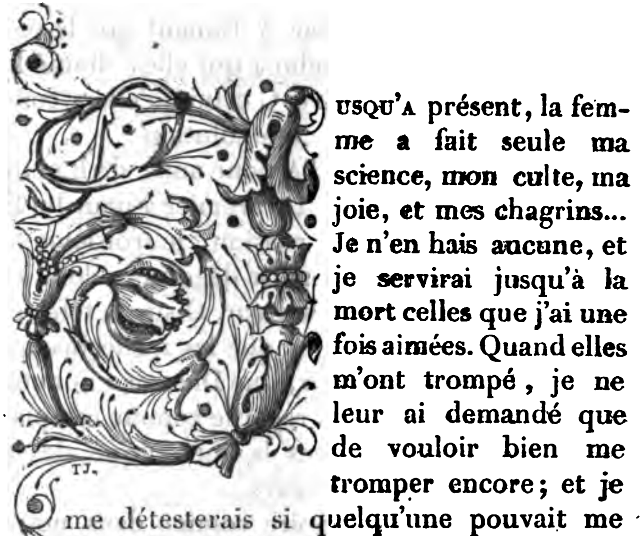
LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES ET DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE

RUE DE TOURNON, N. 6.

1840.

LA BÊTE FÉROCE.

ÉDIT. ORIGINALE POUR L'ÉTRANGER. III.



Jusqu'à présent, la femme a fait seule ma science, mon culte, ma joie, et mes chagrins... Je n'en hais aucune, et je servirai jusqu'à la mort celles que j'ai une fois aimées. Quand elles m'ont trompé, je ne leur ai demandé que de vouloir bien me tromper encore; et je me détesterais si quelqu'une pouvait me reprocher de m'être joué de ses secrets, de lui avoir refusé les conseils de la probité, ou arraché des plaisirs aux dépens de son bonheur!

Tels sont les sentimens qui doivent me faire pardonner l'outrecuidance des réflexions que m'inspire un caractère pathologique de l'amour.

Quant au titre bizarre dont je les baptise, il s'explique par l'anecdote suivante, que je place sous la responsabilité du cœur humain.

Une coquette avait trois amans; elle baisa l'un, donna le reste de son verre à l'autre, et couronna le troisième; on demande lequel des trois elle préférait.

Dans le Bas-Empire, la question fut résolue de cette manière :

Si nous désignons par A l'amant que la coquette a baisé, par B celui à qui elle a donné le reste de son verre, et par C celui qu'elle a couronné, il nous viendra cette solution :

La coquette a envie d'A pour ami, de B pour amant, de C pour mari. Le premier a pour lui la confiance, le second la passion, le troisième la vanité. Elle essaiera de A, se dégoûtera de B, et gardera C. A règne sur le cœur, C sur la tête, et B sur ce mobile de l'âme que les médecins appellent le *plexus nerveux*, que Diderot a nommé la *bête féroce*, et qu'on regarde comme remplaçant avec avantage dans la mécanique de la femme la *machine à vapeurs*.

Du reste, au Bas-Empire comme dans notre siècle, ce problème est une fiction. Nous sommes persuadé que le sexe de toutes les époques possibles a dû répugner beaucoup à un pareil carambolage, par la raison fort simple que si jamais une femme expérimentait A, B, C, elle ne résisterait pas à la curiosité de poursuivre ses exercices sur les autres lettres de l'alphabet. Or

le plaisir ne racheterait pas le danger des conséquences. Donc, etc.

Moralement parlant, la bête féroce est la susceptibilité exquise dont toute femme se sent inopinément envahie, comme d'un feu grégeois, dès que l'homme se révolte contre sa volonté. Au point de vue médical, c'est une migraine dont le centre est partout et la circonférence nulle part.

On a élevé des doutes et des scrupules sur la clarté de cette définition. Essayons de la compléter par des exemples.

Une veuve m'honorait de ses bontés. Je vais la voir un matin, je tire la sonnette; une femme de chambre m'ouvre la porte.

— Votre maîtresse est-elle visible ce matin? dis-je à la soubrette.

— Madame ne reçoit pas.... *Elle a ses nerfs.*

Etait-ce un congé ou une maladie? on trouverait plutôt la quadrature du cercle qu'on ne résoudrait une question semblable. Le problème du Bas-Empire n'irait pas à la cheville de ce mythe. Voilà la bête féroce.

Ecoutez Diderot :

« ..... Jamais un homme ne s'est assis à Delphes sur le sacré trépied; le rôle de Pythie ne convient qu'à une femme. Il n'y a qu'une tête de femme qui puisse s'exalter au point de pressentir sérieusement l'approche d'un Dieu, de se tourmenter, de s'écheveler, d'écumer, de s'écrier : Je le sens, je le sens, le voilà, le Dieu! »

et d'en trouver le vrai discours. Un solitaire, brûlant dans ses idées ainsi que dans ses expressions, disait aux hérésiarques de son temps : Adressez-vous aux femmes ; elles reçoivent promptement, parce qu'elles sont ignorantes ; elles répandent avec facilité, parce qu'elles sont légères ; elles retiennent long-temps, parce qu'elles sont têtues ». Elles s'en imposent mieux que nous sur ce qui leur plaît. L'opiniâtreté est plus leur vice que le nôtre. Une femme samoïède dansait avec un poignard à la main. Elle paraissait s'en frapper ; mais elle esquivait les coups qu'elle se portait avec une prestesse si singulière, qu'elle avait persuadé à ses compatriotes que c'était un dieu qui la rendait invulnérable : et voilà sa personne sacrée. Quelques voyageurs européens assistèrent à cette danse religieuse, et quoique bien convaincus que cette femme n'était qu'une saltimbanque très adroite, elle trompa leurs yeux par la célérité de ses mouvemens. Le lendemain ils la supplièrent de danser encore une fois. « Non, leur dit-elle, je ne danserai point, le Dieu ne le veut pas, et je me blesserais ». On insista. Les habitans de la contrée joignirent leur vœu à celui des Européens. Elle dansa. Son prestige fut découvert. Elle s'en aperçut, et à l'instant la voilà étendue à terre, le poignard dont elle était armée plongé dans son sein. « Je l'avais bien prévu, disait-elle à ceux qui la secouraient, que le Dieu ne le voulait pas, et que je me blesserais ». Ce qui me

surprend, ce n'est pas qu'elle ait préféré la mort à la honte, mais qu'elle se soit laissé guérir. Et, de nos jours, n'avons-nous pas vu, dans les assemblées de convulsionnaires, une de ces femmes qui figuraient en bourrelet l'enfance de l'Eglise, les pieds et les mains cloués sur une croix, le côté percé d'une lance, garder le ton de son rôle au milieu des convulsions de la douleur, sous la sueur froide qui découlait de son visage, les yeux obscurcis du voile de la mort, et, s'adressant au directeur de ce troupeau de fanatiques, lui dire, non d'une voix souffrante : « Mon père, je veux dormir », mais d'une voix enfantine, « papa, je veux faire dodo ». Pour un seul homme, il y a cent femmes capables de cette force et de cette présence d'esprit. C'est cette même femme ou une de ses compagnes qui disait au jeune Duboyes qu'elle regardait tendrement, tandis qu'avec une tenaille il arrachait les clous qui lui traversaient les deux pieds : « le Dieu de qui nous tenons le don des prodiges, ne nous a pas toujours accordé celui de la sainteté.... »

Respirons un moment ici, Diderot va vite, il résume trop. Et pour nous en tenir déjà aux convulsionnaires, il faut noter à quel point, même dans le dix-huitième siècle, la passion religieuse, cette variété de la passion dans la femme, a exalté la bête féroce.

« Ils pansent, dit M. Poncet, des écrouelles ouvertes, pleines de pus et horribles à voir, ils

les lèchent, ILS en attirent le pus avec la langue jusqu'à ce qu'ILS aient parfaitement nettoyé les plaies, ILS l'avalent sans en recevoir aucune incommodité; ILS lavent les linges qui ont servi de compresse dans de l'eau qu'ILS boivent ensuite... »

En parlant de ces tours de force, M. Poncet emploie vaniteusement le masculin : nous sommes au-dessus des petitesses de la rivalité. Grimm, La Condamine et Carré de Montgeron revendiquent pour les femmes la moyenne partie de ces exploits. Dans les différentes gammes de son clavier, la femme reste un instrument que rien n'épuise et auquel tout répond.

« Jeanne Mouler, jeune convulsionnaire de vingt-trois ans, debout et le dos appuyé contre une muraille, recevait, *dans l'estomac et dans le ventre, cent* coups d'un chenet pesant trente livres, assénés par un homme vigoureux. Carré de Montgeron essaya la force du chenet contre un mur; au *vingt-cinquième coup,* la pierre ébranlée acheva de se briser, le mur s'ouvrit. » Charlotte Turpin, naine et bossue, s'avisa d'un procédé qui humilie singulièrement les lits mécaniques. « Elle se faisait attacher par le cou avec une très forte lisière, et faisait lier les deux bouts de deux autres lisières à chacun de ses pieds. Elle engageait ensuite deux des spectateurs à tirer avec toute la violence qui leur était possible les deux lisières qui tenaient à ses pieds; et afin qu'ils fussent en état de le faire avec plus de

force, elle les priait de passer ces deux lisières en forme de ceinture autour de leurs reins, et de s'appuyer les pieds contre une grosse pièce de bois; par ce moyen, les spectateurs désignés tiraient les deux lisières de toute la force de leurs reins et de leurs bras; ils étendaient le cou de cette fille avec une si grande violence, qu'on entendait les os de ses cuisses et de ses bras craquer avec un grand bruit... »

« Dans l'exercice du caillou, dit toujours Carré de Montgeron, il est à observer que celui qui frappait la convulsionnaire se mettait à genoux près de cette femme couchée sur le plancher, qu'il levait le caillou de ses deux mains aussi haut qu'il était possible, qu'il le précipitait de toutes ses forces sur la poitrine de la convulsionnaire, et qu'il lui en donnait ainsi *cent coups* de suite. A chaque coup toute la chambre était ébranlée, le plancher tremblait, et les spectateurs ne pouvaient s'empêcher de frémir en entendant le bruit épouvantable que faisaient les coups en frappant le sein... »

« Il y avait une convulsionnaire qu'on exposait à un feu capable de rôtir un mouton, elle ne s'en apercevait pas; cette femme se nommait la Salamandre. Sur la fin de l'épreuve, quand le mouton eut été cuit, elle criait gaîment : *Sucre d'orge! sucre d'orge!* Ce sucre d'orge était un bâton plus gros que le bras, aigu et pointu par un bout. La convulsionnaire se mettait en arc au milieu de la chambre, soutenue par les reins

sur la pointe du sucre d'orge, et dans cette posture elle criait : *Biscuit! biscuit!* C'était une pierre pesant environ cinquante livres; elle était attachée à une corde qui passait par une poulie au plancher de la chambre. Elevée presque à la poulie, on la laissait tomber sur l'estomac de la sœur à plusieurs reprises, ses reins portant toujours sur le sucre d'orge... »

Je continue avec Diderot :

« ...La Guyon a dans son livre des torrens d'une éloquence, dont il n'y a point de modèle. C'est sainte Thérèse qui a dit des démons : « qu'ils sont malheureux ! ils n'aiment point. » Le quiétisme est l'hypocrisie de l'homme pervers et la vraie religion de la femme tendre. Il y eut cependant un homme d'une honnêteté de caractère et d'une simplicité de mœurs si rares, qu'une femme aimable put, sans conséquence, s'oublier à côté de lui, et s'épancher en Dieu; mais cet homme fut le seul, il s'appelait Fénélon. C'est une femme qui se promenait dans les rues d'Alexandrie, les pieds nus, la tête échevelée, une torche dans une main, une aiguière dans l'autre, et qui disait : « Je veux brûler le ciel avec cette torche, et éteindre l'enfer avec cette eau, afin que l'homme n'aime son dieu que pour lui-même. « Ce rôle ne va qu'à une femme. Mais cette imagination fougueuse, cet esprit qu'on croirait incoërcible, un mot suffit pour l'abattre. Le célèbre médecin Silva, dans un voyage qu'il eut occasion de faire à Bordeaux, fut consulté, pen-

dant son séjour, par toute la ville. Les plus jolies femmes venaient en procession se plaindre à lui de maux de nerfs, dont elles se disaient tourmentées. Silva ne répondit rien et ne prescrivit aucun remède. Pressé long-temps de s'expliquer sur les motifs de son silence, il dit enfin d'un ton d'oracle : « Ce n'est pas le mal de nerfs, c'est le mal caduc », et voilà les femmes guéries. Un autre médecin secoue un fer ardent aux yeux d'une troupe de jeunes filles épileptiques, et les voilà guéries.. Le dégoût de vivre saisit les femmes de Milet; les magistrats déclarent que la première femme qui se tuera sera exposée sur la place publique : plus de suicide, et voilà les Milésiennes réconciliées avec la vie. Les femmes sont sujettes à une férocité épidémique. L'exemple d'une seule en entraîne une multitude. Il n'y a que la première qui soit criminelle, les autres sont malades. O femmes! vous êtes des enfans bien extraordinaires. »

A l'appui de cette éloquente paraphrase de Diderot, nous rappellerons brièvement tout ce que l'histoire a gardé dans ses archives d'excès barbares et de dévoûmens sublimes de la part des femmes; il n'y a pas un trait d'emportement, de haine ou de sympathie qu'elles ne réclament comme leur propriété. Les grandes époques leur appartiennent; Salomon, Cyrus, Alexandre, Annibal, César, Luther, Louis XIV, Charles Ier, Louis XVI, Napoléon, se sont énervés, compromis ou perdus par leur faute. On

sait ce que fut Charlemagne, ce que fut encore don Juan d'Autriche; ce que furent aussi Charles Quint, François Ier, Henri IV, Henri VIII, Alfred-le-Grand et Pierre de Russie. Officiellement ou sous-cape, les femmes ont joué le rôle de leur vie. Qui alluma les torches de la Saint-Barthélemy? c'est une femme. Qui but un verre de sang, pour sauver son père? c'est une femme. Qui adora comme un dieu Robespierre? c'est encore une femme. Pendant l'insurrection du 12 germinal an II (1795), le conventionnel Choudieu voulut prendre une femme par le bras pour la faire sortir de la salle de l'assemblée. « *Nous sommes chez nous*! » lui répondit-elle en colère. (M. Thiers, *hist. de la révolution*).

J'ai montré la bête féroce politique. Elle ne règne pas moins dans la diplomatie. « Madame de Staal fut mise à la Bastille avec la duchesse du Maine, sa maîtresse. Elle s'aperçoit que madame du Maine a tout avoué; à l'instant elle pleure, elle se roule à terre, elle s'écrie : Ah! ma pauvre maîtresse est devenue folle. — N'attendez rien de pareil d'un homme. » (Diderot.)

Souvent la bête féroce revêt dans la femme, un machiavélisme qui, dirigé contre l'homme, paraît véritablement carnivore. Madame de Staal (voyez plus haut), étant mademoiselle Delaunay, se laissait courtiser par un amant respectueux et tendre, qu'elle n'aimait pas, dont elle observait la passion avec l'ironie du philosophe, et qui la reconduisait timidement chaque soir, au sortir

d'un cercle, où tous deux se rencontraient depuis long-temps. Pour atteindre la maison de mademoiselle Delaunay, il fallait traverser une certaine place qui était carrée. « Dans le début de la passion de M. N..., raconte cette femme impitoyable, je m'aperçus qu'il faisait avec moi le tour de la place, en suivant les maisons, au lieu de couper par le milieu; mais sur la fin, il se résignait à traverser directement. J'en conclus que son amour était diminué de toute la différence qui se trouve entre la diagonale et la somme des côtés du carré. »

La bête féroce peut dégrader même complétement le sexe aimable qui sème de fleurs le chemin de la vie. En 1718, on vit une princesse de Condé, veuve du duc de Vendôme, se reclure dans un cabinet rempli de flacons de liqueurs et mourir à quarante ans par ces excès d'une crapule solitaire. (Lemontey, *Histoire de la Régence.*)

Que voulez-vous! c'est une maladie de l'âme, de l'esprit ou du cœur, qui se nourrit de la foi, de l'amour, de la peur, de la vanité, du tempérament, selon qu'elle dépend de l'un ou de l'autre de ces instincts. Elle suggère à la femme du courage, elle lui impose des faiblesses, elle lui communique pour un instant tout le sang-froid d'un homme en des proportions que l'homme n'atteindra jamais. Web, dans ses *Lettres sur la Peinture*, a résumé fort heureusement en quelques lignes l'idiosyncrasie de la bête féroce:

« Porcia se sépare de Brutus sans verser une larme ; mais un tableau des adieux d'Hector et d'Andromaque tombe sous ses yeux, et brise son courage. Une courtisane d'Athènes est convertie au milieu d'un banquet par le spectacle heureux et tranquille d'un philosophe dont le portrait était placé devant elle. »

« Rien ne saurait se comparer, dit Grimm, à l'ascendant prodigieux que mademoiselle de Lespinasse avait acquis sur toutes les pensées et sur toutes les actions de d'Alembert. Pour s'être révolté quelquefois contre une tyrannie si dure, il n'en supportait pas moins le joug avec un dévoûment à toute épreuve. Il n'y a point de malheureux Savoyard à Paris qui fasse autant de courses, autant de commissions fatigantes, que le premier géomètre de l'Europe, le chef de la secte encyclopédique, le dictateur de nos académies, le philosophe qui eut l'honneur de refuser la gloire d'élever l'héritier du plus vaste empire, n'en faisait tous les matins pour le service de mademoiselle de Lespinasse ; et ce n'est pas encore tout ce qu'elle osait en exiger. Réduit à être le confident de la belle passion qu'elle avait prise pour un jeune Espagnol, M. de Mora, il était chargé de tous les arrangemens qui pouvaient favoriser cette intrigue ; et lorsque son heureux rival eut quitté la France, c'était lui qu'on obligeait d'aller attendre, au bureau de la grande poste, l'arrivée du courrier, pour assurer à la demoiselle le plaisir de recevoir ses lettres

un quart d'heure plus tôt. » (*Correspondance littéraire*. Tom. XII.)

Ces faits singuliers rendent excusables les diatribes de Juvénal et de lord Chesterfield qui ont parlé des femmes comme s'il n'avaient point eu de mères. Au dix-neuvième siècle, la bête féroce paraît généralement s'éparpiller dans une seule femme en mille caprices divers; c'est l'étincelle électrique, tombée du nuage, qui se dissipe en plusieurs courans et se perd dans le sol. Il y a moins de phénomènes incompréhensibles, de monstres tout-à-fait surnaturels. La bête féroce se plaît aujourd'hui dans les détails, comme en France, où par exemple les hommes qui ont enterré leurs femmes sont tristes, les veuves au contraire gaies et heureuses. Dans le mariage, dans les arts, dans la toilette, dans la politique, dans la vertu, on découvre le bout de son oreille. Prenez seulement la dévotion: vous y rencontrerez la bête avec des yeux brillans et une griffe toujours levée. « La dévotion (*Mémoires de Dumouriez*) quand elle est outrée et minutieuse, semblable à un vêtement trop étroit, se prête aux défauts de notre corps; elle les couvre, mais elle ne les cache pas.... » Cette vérité a rendu les dévotes fort rares dans une époque où les femmes s'étudient du matin au soir à cacher leurs défauts par le costume et par le langage. C'est à dessein que j'écris: du matin au soir; car, du soir au matin, nos femmes actuelles ressemblent au Cierge du Pérou (*Cactus grandiflorus*); on

sait que les fleurs de cette plante imprudente s'ouvrent naïvement au crépuscule pour ne se refermer qu'à l'aurore, et, durant la nuit, répandent une odeur assez douce de vanille. Ainsi font nos contemporaines, elles ne se relâchent un peu de leur sévérité que dans l'ombre; il en résulte que la dévotion leur est suspecte aujourd'hui, parce que les formes de ce vêtement accusent trop le nu de la bête féroce. Passons à de plus tristes envahissemens.

La femme aimante existe;

Telle est l'opinion des médecins, des herboristes, des somnambules, des magnétiseurs, des confesseurs, des cordonniers, des tapissiers, et en général de toutes les personnes qui ont expérimenté le sexe dans ses rapports avec les sciences physiques, l'histoire naturelle et les armes de la coquetterie.

La femme aimante n'existe pas,

A ce que prétendent les célibataires, les hommes blasés, les caractères intimes, les cœurs incompris, les âmes seules, les poètes, les musiciens, les peintres, les bossus, les Byrons, les Werthers, les professeurs, les romanciers, les portiers, tous ceux enfin qui poursuivent le sexe d'une observation tenace, quotidienne, rancuneuse, sentimentale et compréhensive.

D'où vient cette guerre civile entre deux classes d'hommes également recommandables, soit par leurs malheurs, soit par leurs professions? de la bête féroce.

Interrogez un parfumeur : il vous répondra, en clignant de l'œil, que la toilette a épuisé en France les ressources du génie, qu'un grand caractère de mollesse, de recherche et de caprice la rend de jour en jour plus immorale, et qu'il s'y prépare pour les âges futurs une consommation énorme de temps, de goût, de numéraire et de vertu. Il vous indiquera sur les tablettes de son laboratoire, et avec un geste significatif, les productions qui tourmentent, en les flattant, la fidélité des épouses et l'innocence des jeunes filles, depuis la poudre de riz si rafraîchissante et la pommade de concombre si virginale, jusqu'à ces mystérieux cosmétiques dont les femmes ne parlent jamais qu'à l'oreille et quand les hommes sont absens. Il vous dira même que si les Grecques et les Romaines se faisaient enduire d'essences, déterger la peau, épiler les lèvres, couper les cors, pétrir les jointures et peigner tous les cheveux par de charmans petits esclaves sans barbe et sans malice, le sexe français a poussé plus loin les voluptés de la toilette, et qu'il y a certains lieux à Paris où, suivant les modes russes, les merveilleuses se laissent fouetter avec des branches de bouleau en sortant du bain qu'on leur prépare avec le meilleur lait des vacheries de Meudon, de Suresne et de Ménilmontant. Trop honnête encore si, respectant fort les secrets de sa profession et la confiance des femmes les plus haut placées, il ne vous décrit pas avec enthousiasme ce raffinement asiatique

récemment importé de l'Orient par quelques saint-simoniens modernes, lequel consiste à souffrir que la langue d'un enfant, pénétrant sous vos paupières, les épure complétement, et, loin de blesser les glandes et de comprimer le globe, répande dans toute l'orbite une sensation de plaisir aussi neuve que ravissante!

Le parfumeur croit à la femme aimante.

Interrogez un philosophe: il vous répliquera, en haussant les épaules, que les Françaises n'ont pas de toilette, et conséquemment pas de sens. Est-il question des instrumens et des apprêts? le moraliste vous dira que, dans les plus célèbres boudoirs de la Chaussée-d'Antin, on n'en compte que sept cent vingt-neuf, et aussitôt il tire de sa poche le catalogue imprimé de deux mille trente-cinq, qui sont de nécessité première dans la tribu des Ricaras, aux sources du Missouri. Faut-il mesurer l'étendue sur laquelle on opère? il évaluera tout au plus à un quart de la personne la partie d'une Parisienne qui reçoit les enduits cosmétiques, tandis que, sur le corps entier des filles Chactas, il ne se trouve pas un pouce carré où les soins ingénieux de la coquetterie n'aient déposé leur empreinte. Traiterez-vous les progrès de l'art? il vous prouvera que l'apprêt d'un torse européen se borne à récrépir et à superposer quatre couleurs, ce qui ne dépasse pas le talent d'un peintre en bâtimens; mais au contraire, que l'épiderme tatoué du sauvage réunit, aux yeux du connaisseur, la peinture de

genre, l'arabesque, l'histoire et le paysage. S'agit-il du courage? la fille américaine, s'écriera-t-il, endure le mordant du stylet, du feu et des caustiques, au lieu que nos mesquins supplices des papillotes, des crêpes, des épilatoires, des fausses dents, etc., sont à peine une parodie de ces larges exécutions de la vanité nomade! Du bon goût? il est reconnu que les costumes du Nouveau-Monde drapent mieux, suivant le vœu des artistes, et ramènent à la nature avec une sincérité plus sublime. De la richesse? les plumes, les métaux, les nuances qui éclatent sous les tropiques sont incomparables; il y a tel pagne de la Floride, chef-d'œuvre de patience et d'adresse, dont la façon représente trente années de travail, et les voyageurs qui ont visité les maisons de tolérance d'Alger savent bien que les femmes complaisantes de notre colonie reçoivent les étrangers avec des robes de mille écus. D'empressement et de passion? on sait que, pour un frivole ornement, le sauvage est toujours prêt à vendre la maison paternelle, et sa femme à donner son honneur; il y a même lieu de croire que ces échanges se font chez eux plus rapidement que chez nous.

Le philosophe ne croit pas à la femme aimante.

Mais tous deux, le philosophe et le parfumeur, demeurent convaincus, par des résultats diamétralement opposés, que la bête féroce, en dérangeant l'équilibre ou en corrompant les lois de

la toilette, a rendu plus que jamais douteuse l'existence d'une sensibilité morale dans cette créature charmante où semble régner au contraire exclusivement, depuis l'origine des choses, la sensibilité physique.

Reste l'envahissement de la bête féroce dans les arts, et ce fléau contemporain qui est, comme l'amour, de toutes les saisons, aura la plus large part de nos observations rapides sur l'épidémie. La chambre des députés ne revient sur l'horizon qu'une fois par année, la Bourse ferme à quatre heures et la rente dort même le dimanche, les magistratures ont des vacances et les agriculteurs des saisons mortes, le journalisme occupe nos passions sans les détruire et entretient nos idées sans les accroître, le gouvernement sauve la monotonie des ministères par la fréquente succession des ministres. La femme féroce dans les arts ne quitte jamais la place. Nous la retrouvons dans la rue, dans la maison, chez le roi, au palais de justice, au spectacle, à table, au lit, partout : c'est notre ombre. Si nous la croyons très loin de nous, elle en est encore trop près ; plus nous nous cachons, plus elle nous voit ; et quand nous voulons dormir, elle ne veut pas se lever.

Le moment d'une férocité semblable est d'autant mieux venu que nous entrons dans une péripétie sociale, où la femme aura d'abord terriblement à se débattre contre l'homme. Tous les changemens matériels qui se préparent dis-

poseront à leur tour les révolutions plus élevées dont la femme fera tôt ou tard son profit; mais, pour l'instant, elle est en faillite. Des littératures qui manquent d'un culte unitaire pour la femme, parce qu'elles ne savent plus comment l'adorer, des chemins de fer qui, en abrégeant les routes, diminueront les constances et les résistances, amèneront les maris trop vite, tariferont l'exactitude et la rapidité d'une passion au même prix qu'un ballot de marchandises, et lui ôteront le charme qu'un amant retient à fatiguer long-temps dans les méandres d'un sentier et le long des buissons, ce mot *passion* lui-même, substitué dans le langage à des termes moins vifs, et signalant par une exagération de vocabulaire les secrètes lassitudes du cœur, nos costumes revenant à ces formes étroites, et collantes du siècle de Boccace, où le plaisir détrônait le sentiment, mille innovations encore plus séduisantes et plus inévitables caressent traîtreusement cette bête féroce de la femme et la compromettent en réalité sans relâche. Les peuples, qui par numéros d'ordre vont à la remorque de la civilisation actuelle, n'ont jamais regardé les femmes que comme un instrument de volupté; par un contre-sens bizarre, mais irréfutable, nous, placés à la tête de la phalange humaine, nous en sommes arrivés au point de les traiter absolument de la même manière. Peu de résultats prouvent avec autant d'énormité le ridicule de notre soi-disant progrès.

On me répondra que jamais époque n'a possédé, toutes rivalités cessantes, un plus grand nombre de femmes de niveau avec l'intelligence de l'homme. Soit! mais, au lieu d'être une gloire, cette merveille est un fardeau pour nous. La femme artiste nous obsède, nous tue, nous déchire. Elle nous arrache nos illusions, elle nous bouleverse nos raisonnemens. On ne sait plus qui porte des culottes, qui porte des jupons.

Les livres d'un homme valent ordinairement mieux que lui; une femme au contraire vaut mieux que les siens. L'état de nos mœurs est tel, que ces derniers manqueront toujours des deux qualités qui seules immortalisent les productions de l'esprit: la franchise et l'originalité. George Sand, madame de Staël et lady Morgan semblent offrir des exceptions, mais elles confirment ma règle; toutes les trois s'étant placées en dehors des mœurs féminines, la première en vivant à sa guise, la seconde en faisant de la politique et la troisième en se moquant officiellement, publiquement de l'Angleterre. Un livre et un bal sont pour une femme deux représentations solennelles, et il ne lui est pas plus possible de paraître dans l'un avec le style de son âme que dans l'autre avec le teint de son visage.

« ... Ce qui fait que les femmes, quand elles sont auteurs, a dit M. de Stendhal, atteignent bien rarement au sublime. Ce qui donne de la grâce à leurs moindres billets, c'est que jamais elles n'osent être franches qu'à demi. Etre fran-

ches, serait pour elles comme sortir sans fichu... »

Donc, la littérature dans une femme est comme un léger oubli de la pudeur. Commencement de férocité!

Il y a mieux : nous prétendons que les femmes illustres dans notre littérature ne sont pas des femmes; leurs livres sont des livres d'homme. C'est par une complexion masculine qu'elles deviennent capables d'acquérir les facultés et de développer les talens de notre sexe; et quand Horace écrivait *mascula Sapho*, il expliquait d'une manière ingénieuse et pratique, le génie de la fameuse Lesbienne. Si mademoiselle Schurman, madame Dacier, la marquise de Sévigné, madame de Lafayette et les bas bleus modernes contredisent mon paradoxe par la frigidité de leur vie, cela prouve qu'elles étaient ou qu'elles sont des femmes d'esprit, de mémoire, de sentiment, de babil, mais pas autre chose. Les femmes puisent leur style à la source où elles puisent leurs passions. Le génie, dans leur nature, c'est la force générative de l'homme moins le sexe.

Les hautes qualités de l'intelligence dans les femmes sympathisent tellement avec l'organisation spéciale de l'homme, que ces créatures adorables en perdent aussitôt l'usufruit dès qu'elles retombent dans les fonctions ou dans les prérogatives de leur espèce. La virilité, le don de créer, est un despote qui veut régner sans partage. Ainsi, quand l'activité essentielle de la femme est absorbée, comme dans la grossesse,

par une œuvre caractéristique, on la voit fréquemment devenir simple et même idiote, de très spirituelle qu'elle nous paraissait en état normal.

La conséquence de ce phénomène est que la virginité dans la femme pousse au développement de son génie pour les arts. Les Hurons attribuent à la chasteté le don de prophétie, comme jadis on le croyait chez les Hébreux. La pythonisse de Delphes était ordinairement une vieille fille chlorotique et nymphomane qui, par un goût dépravé, se couchait sur un trépied d'airain en guise de chaise longue, de même qu'elle eût mangé du plâtre et des fourmis au lieu de poisson et de miel attique. Le génie dans les arts n'est qu'une certaine révélation de l'avenir; et comme il n'y a plus d'oracles, les vierges inspirées prennent leur revanche avec le style, la poésie, les nouvelles et les réformes sociales.

Qu'on nous permette une remarque incidente. Presque tous les grands astronomes parvinrent à une vieillesse fabuleuse : Thalès vécut 90 ans, Démocrite 109, Erastothènes 80, Copernic 70, Galilée 78, Stoffer 79, Fernel 72, Mercator 82, Clavius 75, Briggs 78, Borelli 71, Newton 85, Halley 86, Bradley 70, Mouton 78, Hévilius 76, Sethward 73, Kirch 71, Lahire 78, Flamsteed 74, Desplaces 77, Jean Bernouilli 71, Daniel 82, Dominique Cassini 88, Jacques 84, François 71, Huyghens 66, Delisle 80, Euler 77, La Condamine 71, Pingré 85, Lemonnier 84; je ne parle

pas des vivans, parce que rien n'est plus inviolable dans le secret de l'existence privée que le chiffre de l'âge. Or, tous ces astronomes vécurent comme si la femme n'existait pas. Il en résulte qu'il est plus avantageux pour la longévité d'étudier les astres que les femmes, sans doute à cause de la réunion absolue des facultés physiques et morales de l'astronome dans le cerveau. Réciproquement, dans les arts, il est plus favorable aux femmes d'observer le célibat que les hommes; leur sensibilité tient entièrement à l'imagination, il s'opère une résorption puissante de bas en haut, et la tête gagne ce qui est de trop au cœur.

Oui, regardons encore le génie des arts dans les femmes comme une monstrueuse résistance aux institutions de la nature. Les anciens, dont la civilisation n'a rien oublié, comprirent admirablement cette fausse position de la plus belle moitié du genre humain; Minerve, la déesse de l'intelligence, était vierge; sa littérature n'était pas un oubli, mais une exagération de la pudeur : on ne pouvait outrer plus la bête féroce. Son nom Αθηνη, qui n'est autre chose qu'Αθηλη, signifie sans mamelle, ou selon la vigueur des termes, *non efféminée*. Toutes les muses étaient vierges, non-seulement, parce que dans l'allégorie, l'œuvre de la pensée exige que les favoris d'Apollon évitent le commerce des femmes, mais aussi parce que ces demoiselles, trop énervées par l'amour même sous leur enveloppe divine,

eussent été incapables de fournir aux disciples de leur père les moyens de grimper sur le Parnasse.

Les saintes femmes, les martyrs de la primitive église, comme les sorcières, les bohémiennes et les convulsionnaires, qui toutes subissaient les écarts d'une organisation terrible, épuisaient en des vocations différentes une sensibilité que les circonstances auraient pu également répandre sur les arts; mais la chasteté était le principe de leur énergie. Sapho eût dépeint moins vivement ses ardeurs pour Phaon, si cet homme à caractère avait fléchi. Lisez les mémoires de madame Roland; quelle femme fut jamais plus chaste! En supposant que Sévigné et Lafayette n'aient pas été d'une complexion très indifférente, il faut admettre que leur réserve est pour quelque chose dans leur talent. Madame de Sévigné accomplit son veuvage avec une parfaite discrétion, et madame de Lafayette ne voulut prendre que l'amitié de M. de la Rochefoucauld. Une seule passion dévora toute la vie de mademoiselle de Lespinasse, et cette passion, qui a dicté ses admirables lettres, déploie un lyrisme de cœur à-la-fois si candide et si emporté, qu'il est difficile de ne point vénérer la faute qui fut unique par égard pour le monument qui l'est aussi. Madame du Châtelet ne succomba qu'une fois et en mourut; tant que la marquise du Deffand, d'un esprit sec et d'un caractère égoïste, fut jeune, elle n'écrivit pas et resta galante par ambition; trente

ans venus, elle se moqua de l'amour, saisit la plume et sa correspondance avec Walpole est un chef-d'œuvre de jugement supérieur et d'observations mâles. Si le chanoine Fulbert n'eût pas estropié Abailard, le Paraclet serait un cloître fort obscur, et les chroniqueurs de l'éloquence sentimentale auraient complétement ignoré le talent épistolaire d'Héloïse.

Mais si la continence règle les mouvemens de la bête féroce dans la femme qui possède le génie littéraire, la peinture et la musique, et surtout la musique, empruntent maintenant ce fléau à l'amour. La forme et le son participent beaucoup trop à la vie extérieure pour que l'imagination suffise à la connaissance des phénomènes qui en dérivent. C'est dans la musique contemporaine que la femme artiste éclate et se révèle. Ici, la délicatesse de ses organes remplace tout ce qui lui manque d'intelligence virile dans la littérature et même en peinture. Presque toutes les femmes de notre époque sentent la musique, et il y en a peu qui ne fassent de cet art un très barbare moyen de séduction pour un homme. A la moindre mélodie, elles frissonnent, elles deviennent rêveuses; un fluide particulier circule autour de leurs membres. Elles ne s'appartiennent plus, elles demeurent esclaves de leur ivresse musicale et trop souvent de l'orchestre vivant d'où ce prestige émane.

Les merveilles du chant embellissent l'homme le plus laid, et prêtent à la plus charmante figure

un attrait nouveau; les parties du visage qui sont le miroir de l'esprit et de l'âme, la bouche, les yeux, le front, le nez lui-même concourent, au moment où la voix s'échappe, à un résultat d'harmonie générale; le système nerveux des femmes est ébranlé par le son, l'ébranlement gagne leur caractère passionné; la solitude fait le reste. On peut lire dans les mémoires de madame d'Epinay, et dans la correspondance de Grimm, les bonnes fortunes incroyables de Jéliotte. L'anecdote, si connue dans le dix-huitième siècle et où George Sand a puisé une charmante nouvelle, se rapporte à Clairval, de la comédie italienne. Nos contemporaines se rappellent le frémissement qui éclatait à Feydeau, dans les loges, quand Martin chantait *les voitures versées;* on prétend que madame Boulanger s'évanouit un soir.

La vie d'Elleviou au théâtre fut un roman quotidien, donné au public par fragmens, comme se publient nos romans aujourd'hui dans les gazettes. Molé ayant été malade et manquant de vin de Bordeaux pour sa convalescence, dans un seul jour, il en fut déposé dix-huit cents bouteilles à son domicile, avec des billets doux, et pourtant Molé ne chantait pas; il n'était que mime. Dans ses recherches médicales, Roubaut nous dit que la musique de l'opéra de *Nina* produisit, dans les premiers temps, des commotions nerveuses parmi des jeunes femmes avec un penchant au suicide. Veut-on remonter plus

haut dans l'histoire ? La mort tragique de Stradella au dix-septième siècle à Gênes, et les faiblesses de Marie Stuart pour Rizzio le joueur de luth, prouvent assez que la musique est le langage que les femmes entendent le mieux ; leur aptitude les initie facilement à tous les secrets de cet idiome qui semble avoir été créé spécialement à leur usage. Ce sont même les femmes qui ont fait les révolutions de la musique en France.

Gluck n'a triomphé que par la faveur de Marie-Antoinette et de sa jeune cour. Les femmes, provoquées vers une mode nouvelle par la princesse allemande, achevèrent ce que Galiani, Grimm et Rousseau avaient ébauché par leurs sarcasmes ; plus récemment, Rossini ne parvint à faire accepter sa musique en France que par l'intercession des dames parisiennes qui jetaient des couronnes à Pasta et conséquemment à *Tancredi ;* des pianos du faubourg Saint-Germain, les partitions du maëstro s'élancèrent dans les départemens. A quoi tint la réputation éphémère de Bellini ? à l'engouement de la haute banque et du quartier Saint-Lazare dont l'aristocratie règne maintenant à la salle Favart.

Rossini d'ailleurs est un exemple des syncopes dont tout grand musicien frappe involontairement l'organisation des femmes. Pauvre, inconnu, n'ayant qu'un habit noir, il débute à Venise par *Tancredi* en 1813, et, s'il faut en croire son biographe, on tombait à la lettre dans ses bras.

Il est vrai que c'était à Venise, mais la couleur italienne a quelquefois dominé dans nos mœurs sous ce rapport. Lisez les paroles d'enthousiasme qui échappent à mademoiselle de Lespinasse en causant de Milico, le Soprano italien. Lorsque Lekain parut pour la première fois dans *Tancrède*, elle écrivit le soir même au marquis de Guibert :

« Je pensai mourir, j'en perdis connaissance, et toute la nuit on fut obligé de me garder, parce que j'avais des défaillances continuelles. »

Cinquante années plus tôt, la fille du régent, qui fut depuis abbesse de Chelles, s'était beaucoup moins gênée. Elle avait pour maître particulier de musique un chanteur de l'Opéra nommé Cochereau. Un jour, dans la loge de son père, en présence de la duchesse douairière d'Orléans, qui raconte le fait, Cochereau venant de chanter en scène d'une manière admirable, elle ne fit qu'un bond sur son fauteuil et s'écria les larmes aux yeux : *Ah! mon cher Cochereau!* Lespinasse comprenait très bien cet élan, et, quoique moins grave, son enthousiasme pour Lekain et Milico est de la même portée. Aussi les dames de la cour de Louis XV, qui se pâmaient de rire sur *Annette et Lubin* de M. Marmontel, se moquaient beaucoup de mademoiselle de Lespinasse : elle passait pour folle. En Grèce, à Delphes, c'eût été une pythie, au moyen âge une sorcière, chez le diacre Pâris une convulsionnaire, dans l'Inde une bayadère, en France, et aujourd'hui, on lui

reconnaîtrait tout bonnement une bête féroce prodigieuse. Par malheur, cette femme extraordinaire mettait Duplessis à côté de Vandyck ; voilà de ces contradictions qui font désespérer de l'éducation des jeunes filles dans les arts.

En peinture, la bête féroce est encore une question ; il est aisé de s'expliquer ce phénomène. La peinture est un art réfléchi, silencieux, immobile ; l'exaltation qu'on ressent à contempler ses œuvres est déjà pour l'homme toujours intérieure ; elle touche moins nos organes que la musique, mais elle remue davantage le mobile penseur qui est en nous. Avec de l'habitude, le sentiment de la musique pénètre chez le vulgaire, la peinture jamais. L'intelligence de cet art est essentiellement contemplative ; il faut sans cesse rapporter le jugement qu'on se permet sur ses qualités et la manière dont on perçoit ses jouissances aux facultés les plus abstraites de l'imagination, et cette synthèse laborieuse n'est pas le partage des femmes. Enfin la peinture est un art qui n'émeut le cœur et ne pique l'esprit que par une étude lente et approfondie de ses moyens, qui plaît moins soudainement que peu-à-peu. L'effet d'un tableau n'est pas encore senti, que les femmes ont déjà trop de sa vue.

Aussi en rencontrez-vous fort peu, même dans les plus distinguées, qui sachent juger un tableau ; tandis que la musique est au contraire instinctive dans leur nature, éclose avec leur

jours brillans, compagne de leurs peines et de leurs joies. C'est leur domaine, leur maison, le refuge le plus inviolable et à-la-fois le plus séduisant. Elles y font parler ce qu'elles n'osent dire, elles y disent souvent trop même en se taisant. La musique, avec ses impressions vives et passagères, avec son effet moins moral que physique, paraît une émanation du sexe dont elle imite mélodieusement l'existence encore superficielle et pourtant infinie.

Madame de Sévigné écrivit à sa fille le 6 mai 1672. — « Lulli avait fait un dernier effort de toute la musique du roi; ce beau *miserere* y était encore augmenté. Il y eut un *libera*, où tous les yeux étaient pleins de larmes. » Placez la même marquise devant les toiles de la galerie italienne de Louis XVI : elle sera touchée, mais elle aimera mieux les portraits de Mignard, *pour la ressemblance.*

Il faut reconnaître que, dans les beaux-arts, la mélodie et l'harmonie forment un principe énervant qui bouleverse les sens d'une femme, plus délicats et plus irritables que les nôtres. Faites maintenant que la musique soit soutenue, accompagnée, exaltée par la pantomime, qui n'est autre chose qu'une façon muette de crisper à distance le système nerveux : la plus jeune fille et la plus vieille veuve n'y résisteront pas. On a vu à Paris quelle puissance les merveilles physiques de la danse de Mazurier exerçaient sur les femmes; il agaçait leur imagina-

tion par le dévoûment de ses jambes et les périls de sa voltige. Les plus frêles Parisiennes, à Franconi, se penchaient haletantes et échevelées, quand Diavolo risquait mille fois sa vie pour leur plaire : c'était la vestale romaine claquant des mains au gladiateur mourant. Si le tigre de Martin a tant réussi, c'est qu'il bondissait dans le cirque comme s'il eût voulu grimper aux loges. L'émotion de la peur, la plus douce des émotions quand elle est garantie, s'emparait de la femme artiste, et il ne manquait à son bonheur ***sensationnel*** que l'orchestre de l'Opéra, et ces frissonnantes vibrations dont les instrumens à cordes surtout torturent si délicieusement nos entrailles.

C'est que la musique, par les prestiges du son et les finesses de l'ouïe, joue relativement à la sensibilité des femmes le rôle d'un corps invisible et chatoyant, dont la présence érige leurs papilles jusqu'au délire, lorsque toutes les séductions extérieures se joignent d'ailleurs à cet enchantement. L'effet du jeu de Lekain sur mademoiselle de l'Espinasse était un effet musical; sa voix tragique devenait l'instrument, le magnétisme de ses gestes et de sa physionomie soutenait les mélopées presque tactiles qui radiaient de son talent comme des yeux du basilic. La femme artiste de Paris a dit de Rubini et de Nourrit que ces deux chanteurs ***avaient des larmes dans la voix;*** jamais expression ne rendra mieux les spasmes intimes que la Parisienne

éprouve. Duprez, plus mâle, plus élevé, aurait peut-être moins de fascination. Telle est la manière dont les femmes sentent les arts : il faut que les impressions soient caressantes, vives, mobiles, souvent douloureuses, toujours un peu physiques. Ce qu'on a raconté des concerts donnés par Liszt au milieu des ténèbres, des improvisations faites sans lumières pour que l'ébranlement de son jeu fût plus fantastique, des attaques de nerfs et des convulsions qui suivaient de pareilles épreuves, n'a rien que de fort naturel et de très explicable par la fièvre communicative des sons. Je connais une dame belge de la plus haute vertu qui s'est mise à genoux devant le fauteuil où M. Kalkbrenner s'était assis pour toucher du piano, et qui a couvert ce meuble de baisers; il n'y avait pas d'équivoque dans sa dévotion : M. Kalkbrenner a peut-être soixante ans. On se rappelle encore les couronnes jetées à Thalberg, et ces belles tailles élancées hors des loges avec des regards d'amour. La peinture et la littérature n'exciteront jamais dans notre siècle les mêmes transports.

Il y eut pourtant une époque en France où la femme comprit la bête féroce en peinture : ce fut sous le règne de Wateau. Le mode de certains artistes se trouvait précisément répondre à la couleur la plus générale des mœurs, et comme ce sont les femmes qui font les mœurs d'une époque, les femmes du dix-huitième siècle firent en même temps sa peinture. Alors cet art demeu-

rait extérieur, matériel, sensuel, à l'exemple de la philosophie du moment. Tandis que, suivant le système de Locke, d'Alembert, Diderot et les encyclopédistes, établissaient que la perception résulte uniquement de la sensation, et que la pensée n'est qu'une sécrétion du cerveau, les beaux-arts se hâtaient de refléter ces doctrines, et Wateau tranchait du matérialisme en peinture. Aussi les femmes furent-elles unanimes sur son mérite, et si ce n'est le parfait accord qui éclate maintenant entre les Parisiennes et M. Delaroche, on ne rencontrerait pas en France, dans l'histoire des beaux-arts, une manifestation de sympathie mieux prononcée.

Les arts et l'amour se réunissent dans une dernière catégorie de la bête féroce que nous indiquerons très brièvement, à tel point elle nous afflige. La femme artiste, dans ses choix d'amour, cède ordinairement aux sots. Pour le musicien même, c'est trop souvent l'instrument, et non pas l'homme qui séduit. Soit, comme chez la pianiste, que le fluide nerveux s'écoule entièrement par les doigts; soit, comme chez la danseuse, qu'il passe tout-à-fait dans les jambes, soit enfin, comme chez la savante et le bas bleu, qu'il s'amoncèle uniquement dans la tête, il n'est pas moins certain que la femme artiste goûte peu les gens d'esprit. A l'époque où nous vivons, les exemples ne nous manqueraient pas; et si nous consultions l'histoire, elle serait d'une fatale indiscrétion. Cela tient probablement à ce

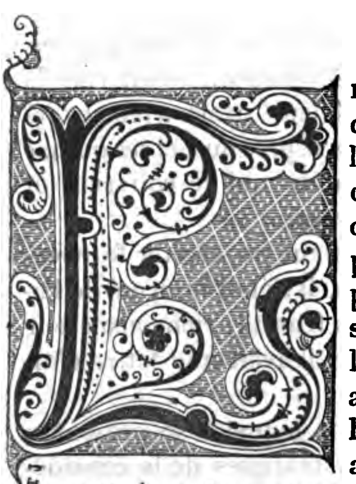
qu'un homme plat repose. Personne au monde n'a mieux caractérisé cette anomalie que M. de Champcenetz. Quoique la diatribe soit méchante, nos lectrices me pardonneront de la citer : elle est si invraisemblable !

« ..... Quand un sot, a dit cet homme d'esprit, n'aurait auprès d'une femme que le mérite d'être au-dessous d'elle, cela suffirait pour qu'elle se l'attachât. Elle le juge digne d'être le plastron de ses inconséquences, et comme une dupe lui est encore plus nécessaire qu'un amant, elle lui pardonne sa froideur en faveur de sa stupidité. » (*Petit Traité de l'Amour des femmes pour les sots*, 1788.)

Je m'arrête : on n'est pas plus mauvaise langue. Sans doute l'auteur n'était pas heureux en galanterie, et la bête féroce l'avait quelquefois dévoré. Je m'arrête d'autant plus volontiers que mes critiques vont me perdre moi-même de réputation chez les femmes qui la possèdent libre ou muselée. Il faudrait avoir le talent de M. de Balzac ou la finesse de madame de Girardin, pour charmer le monstre tout en l'attaquant, et c'est à peine déjà si j'ai leur courage.

André DELRIEU.

L'AMOUR D'UNE CRÉOLE.



E cap sur la Havane qu'on venait de signaler, un trois mâts parti du Havre naviguait dans les eaux phosphorescentes des tropiques par une belle soirée de pleine mer; le ciel était balayé, et au tiède parfum de la brise on sentait les approches de la terre.

A l'avant du navire était assis un des passagers, dont les habitudes solitaires avaient été remarquées de tous depuis les premiers jours de la traversée. Les yeux fixés dans la direction où les côtes de Cuba apparaissaient encore vagues et indécises, il semblait éprouver dans cette contemplation une mélancolique et

pénétrante volupté de l'âme. C'était un jeune homme d'un visage correct et plein d'une expression ardente et rêveuse tout à-la-fois. Cependant rien ne méritait en lui une attention particulière, si ce n'est la *magnificence* de ses yeux et l'arc étendu de ses sourcils dont la ligne se détachait nette sur sa *peau pâle*.

Le lendemain le bâtiment avait jeté l'ancre au milieu du golfe dont les dents de loup festonnent si poétiquement le rivage, et au fond duquel s'élèvent les murailles de la Havane.

Si l'on veut comprendre la vieille Espagne descendue sur le sol de l'Amérique, il faut voir la Havane, son port de forme ovale avec ses pirogues conduites par des nègres nus, et ses quinze cents vaisseaux marchands qui le couvrent et s'y renouvellent sans cesse.

Mais ces scènes n'avaient pu arrêter le voyageur. A peine débarqué, il s'était informé de l'adresse *del señor* Alonzo Huertà, riche armateur du pays, et pour lequel il avait une lettre d'introduction.

El señor Alonzo, chez lequel il se présenta, le reçut avec toutes les marques de la considération, et l'*affectivité* d'une hospitalité mise rarement à l'épreuve.

Il s'était retiré dans la salle où il avait coutume de faire la sieste. Livré au charme du *hacer nada*, il se balançait dans un hamac aux trèfles rouges et *blancs*, au son d'une guitare dont jouait une jeune fille de couleur, se balan-

çant elle-même dans un autre hamac. L'Espagnol froissait un cigare entre les doigts, tandis qu'un nègre avec un éventail de plumes de colibris, rafraîchissait la température de la pièce toute tapissée de nattes odorantes.

On connaît l'indolence des Espagnols d'Europe; ils sont surpassés en mollesse, le croirait-on? par leurs frères d'Amérique. Il n'y a qu'une chose qui soit comparable à la paresse de ces derniers, c'est leur orgueil. Nul mandarin chinois n'a porté ce sentiment plus loin.

Alonzo fit un signe au nègre qui annonça l'étranger, et aussitôt on lui présenta une *butaca*, espèce de fauteuil de la forme d'un bain de siége d'Europe.

— *Ave Maria purisima,* débuta l'étranger, selon les formes de la salutation espagnole.

— *Sin pecado concebida*, répondit le créole.

Les premières paroles échangées et les *minuties de l'étiquette* étant accomplies, le nouveau venu demanda à don Alonzo s'il aurait par hasard connaissance d'un *marques del Ritto*, propriétaire dans l'île.

—Attendez... marques del Ritto!... *Por Dios!* je connais ce nom-là. J'ai eu des relations de commerce avec lui.

L'étranger tressaillit.

Le négociant retira son cigare de la bouche, souffla au ciel une bouffée de fumée aromatique et appela son commis principal qui était dans une pièce voisine.

— Señor Corrubedo, ne vous souvenez-vous pas d'un marquis del Ritto avec lequel nous avons fait une affaire de sucre et de café ?

— Si, Señor, répondit aussitôt le commis qui avait dans la tête les noms de tous les colons, planteurs, marchands et capitaines, avec lesquels la maison Huerta était ou avait été en relation, ce nom a passé dans nos livres, mais il y a bien long-temps.

— Cherchez l'époque et ......

— Le lieu de son habitation, dit vivement l'étranger.

— C'est cela même, ajouta le commis Corrubedo, en laissant retomber les larges feuillets du livre-journal sur son pupître.

Reçu cent cinquante boucauts de sucre de monsieur le marquis *del Ritto*, demeurant à Guoyama. *Reçu* deux cents couffes de café, etc.

— C'est bien cela, dit le jeune homme.

— Je suis heureux, monsieur, d'avoir pu vous procurer un renseignement qui vous intéresse.

Pauvre jeune homme ! tout son sang avait reflué vers son cœur quand il avait entendu ce nom sortir de la bouche du nonchalant créole; son visage se sillonna d'un éclair de bonheur et de souvenir.

— Guoyama, poursuivit son hôte, n'est pas très près d'ici. C'est un véritable voyage qui vous prendra au moins vingt-quatre heures. Il y a deux moyens de s'y transporter, l'un par terre en *Quitrin* d'abord, puis à cheval, car la route

n'est pas partout praticable ; l'autre par eau jusqu'à Massipa, et au-delà à dos de mulet. Je crois que cette dernière voie est la meilleure. Vous rencontrerez sur le port des patrons de pirogue tant que vous voudrez, avec qui vous traiterez aisément de votre passage pour Massipa.

Le jeune homme remercia el Señor Alonzo de ses bons renseignemens et se rendit sur le port, où il trouva en effet une foule de marins qui ne demandaient pas mieux que de le prendre à leur bord. Il convint de partir vers le milieu de la nuit.

Quand on arrive dans un pays qu'on n'a pas encore visité, on est poussé par un besoin insatiable de voir et de connaître qu'il faut satisfaire à tout prix ; mais pour cela il ne faut pas que votre cœur ou votre esprit soient accablés sous le poids d'une pensée dans laquelle tout l'intérêt de la vie se résume pour vous. Un touriste doit avoir l'âme comme son livre : blanc et vide. C'est une affaire pour lui que de la remplir.

L'hôte de Señor Alonzo était loin de posséder cette liberté d'esprit. D'ailleurs si c'était réellement pour la première fois qu'il débarquait à la Havane, le spectacle saisissant de la nature tropicale ne lui était pas pour cela inconnu. L'année précédente, il habitait Porto-Rico, l'une des îles espagnoles de la grande chaîne de l'archipel atlantique. Qu'y faisait-il alors ? Pourquoi venait-il aujourd'hui à Cuba ?

Georges sentit de bonne heure en son âme l'aiguillon des arts.

Il commença la peinture avec succès, si bien que ceux qui étaient initiés à sa vie d'artiste, ceux qui avaient jeté les yeux sur ses cartons où dormaient des esquisses poétiques, rêveries que le crayon ou le pinceau avaient matérialisées, ceux-là prévoyaient en lui une illustration de plus. On lui parlait de l'Italie et de la nécessité d'aller y compléter ses études; mais l'école de Rome, selon lui, n'avait de véritable utilité que pour celui qui touche les appointemens de directeur de l'académie de France. Il pensait que l'observation de la nature était suffisamment inspiratrice dans tous les pays, avec cette différence pourtant que les contrées septentrionales moins vigoureuses, moins tranchées, moins accusées dans leurs tons que cette nature en relief de l'Italie, offraient au pinceau de plus grandes difficultés à vaincre, et pour rendre le pittoresque, il avait aussi pensé, élargissant sa conviction, qu'il existe des pays plus heureusement dotés encore, les contrées placées sous les tropiques entre autres. En Italie c'est un ciel, c'est un paysage qui touche par quelques points aux choses que nous avons coutume de voir, tandis que là, sous ces climats d'outre-mer, il n'y a plus trace des images auxquelles nous sommes accoutumés dans notre vieille terre d'Europe.

Un jour donc il dit adieu à sa ville de prédi-

lection, à son Paris, et riche de ses pinceaux, de ses crayons, de ses cartons, de ses albums, riche surtout de cette idée d'avenir qui était en lui, il partit pour Porto-Rico. C'est de toutes les belles Antilles la moins visitée par les Européens, et cette raison avait été déterminante pour lui. Les artistes qui ne sont pas routiniers le comprendront.

Quelle terre en effet que celle des colonies pour féconder de hautes facultés poétiques. Combien de teintes vierges sur les palettes de la nature, et ensuite quel foyer d'émotions que ces mœurs où perce partout l'esclavage, où des castes entières, sont opprimées et souffrantes, où la vengeance est au cœur des faibles comme des feux volcaniques, comprimés dans les entrailles du sol, et menaçant sans cesse d'engloutir qui les domine. Quels étouffemens de cœur, à la vue de cette dégradation humaine! Comparez donc vos molles souffrances de vieille civilisation, quand vous êtes artiste, poète ou philosophe, avec celles de cette terre où l'on ne peut faire un pas sans heurter le cœur contre une épine qui le fait saigner.

Georges ne suffisait pas à ses vives émotions. Il écrivait, dessinait tour-à-tour sous leur irrésistible inspiration.

Au milieu de toutes les autres poésies, la poésie de l'amour vint aussi le visiter. Ce fut peut-être un jour maudit que celui où il rencontra Anitta; mais enfin Dieu l'avait ainsi voulu.

Elle lui était apparue comme le chef-d'œuvre de la création américaine. Jamais ses regards ne s'étaient arrêtés sur des formes plus sveltes et plus souples, jamais des lignes plus précises n'avaient posé devant lui ; mais en même temps qu'elle offrait à ses yeux toutes les perfections de la beauté matérialisée, Anitta avait dans son âme un inépuisable foyer d'abnégation et de dévoûment ; l'amour dans son cœur s'était éveillé, non parce qu'aimer est une loi générale et que ce sentiment eût parlé en elle indifféremment pour tous et par hasard pour celui qui se trouvait devant elle, mais parce qu'une individualité avec laquelle elle s'identifiait et dont Georges était l'expression s'était rencontrée avec elle face à face. Ces cœurs de femme sont inconnus en Europe. Une femme n'aime un homme parmi nous, que parce que c'est *elle* et parce que c'est *lui ;* elle l'aime parce qu'à partir de dix-huit ans, il est de règle dans notre civilisation que l'on aimera.

Georges avec son âme et son imagination de poète comprit le cœur d'Anitta ; l'amour éclata en lui avec toute la véhémence de la vapeur qui n'a pas encore d'issue pour s'échapper. En France il avait rêvé l'amour, ici son rêve se réalisait.

— Ne me jure pas que tu m'aimeras toujours, disait-elle. Tu vois, je ne suis rien qu'une pauvre fille de couleur : si je crois à ton amour je vivrai de cette pensée, et si tu cessais de m'aimer je mourrais.

— Rassure-toi, tu es si belle, si douce et il y a tant d'intelligence dans cette tête-là! sais-tu bien, Anitta, que dans mon pays les hommes mettraient leur fortune et leur rang à tes pieds!

Anitta appartenait à cette caste que les mœurs et les lois opprimaient jadis aux colonies avec la rigidité du fer. Le seul avantage de sa position, c'est qu'elle était libre comme on l'entend dans ce pays-là, c'est-à-dire qu'elle pouvait disposer de sa personne; un maître n'avait pas sur elle droit absolu de vie et de mort. Georges, élevé en France, étranger aux idées qui régissent l'état moral de ces contrées, n'aurait pu imaginer un seul motif pour répudier l'amour d'Anitta. D'ailleurs il eût vainement cherché sur les traits de cette belle enfant les preuves de son origine : elle n'était pas plus brune que ces autres femmes espagnoles réputées blanches dans le pays. Seulement la tradition disait à propos d'Anitta: — elle est de couleur, — exactement comme chez les musulmans, on dit : — il est chrétien, — et comme on disait jadis parmi les chrétiens et encore en Allemagne : — il est juif.

Aussi cet amour du jeune peintre français pour Anitta, la femme de couleur, ne tarda pas à éveiller la susceptibilité orgueilleuse des blancs. Georges ne fut plus admis parmi eux qu'avec une extrême réserve. Mais que lui importaient ces restrictions d'un monde qui pouvait si peu pour son bonheur? Sa vie se passait loin d'eux; Anitta l'accompagnait partout. Dans

leurs courses les plus lointaines et dans leur douce communauté d'existence, elle dépensait plus d'amour et de sollicitude d'âme en un jour, qu'une maîtresse d'Europe n'en éprouve pendant toute la durée de sa passion.

Que Georges s'inquiétait peu du dédain des blancs, lorsque le soir assis sur l'herbe des savanes de Porto-Rico, ou bercé dans des hamacs de lianes, il écoutait les longues cadences du Bengali et la voix d'Anitta, chantant ces mélodies primitives, qui n'ont pas d'écho sur les rivages européens.

Aux colonies il est une maladie qui de loin en loin vient éclater au milieu des populations et les décimer : c'est la fièvre jaune, ce fruit amer de l'esclavage; elle semble parfois poursuivre l'Européen jusque sur sa terre natale, pour prix de cet esclavage dont il gratifia jadis les Africains du Nouveau-Monde. Lorsqu'elle débarque dans une de nos Antilles, elle devient un fléau contre lequel les ressources de l'art sont presque impuissantes.

Un jour Georges se sent tout-à-coup la tête appesantie, ses yeux se cavent, son pouls bat avec une violence inaccoutumée et ses jambes s'arrêtent paralysées.

La contagion l'avait touché.

Sans le danger qui menaçait la vie de Georges, Anitta eût peut-être, dans l'enthousiasme de son amour, béni cette occasion de dévoûment et d'abnégation qui lui était envoyée. Que

d'heures passées au chevet de ce lit où l'effigie livide de son amant se dessinait encadrée dans les plis du drap! que de larmes versées dans l'ombre et de ferventes prières adressées à la Vierge! On s'étonnait de la voir résister ainsi à des fatigues sous lesquelles d'autres plus robustes qu'elle auraient succombé.

— Fuis loin de moi, Anitta! ce mal est contagieux; épargne ta vie.

— Tu es un diseur de folies, Georges. De quelle contagion parles-tu? tu n'as pas la fièvre jaune. Tiens! donne-moi ton bras, pose-le sur mon cou; vois donc mes lèvres sur tes lèvres. La fièvre jaune! mais si c'était cette horrible maladie, ferais-je ainsi sans péril?

Georges dont le courage n'était pas abattu par le sentiment du danger qui menaçait sa vie, comprenait le dévoûment d'Anitta. Il n'avait plus un mot de reproche à adresser au ciel en présence de la compensation qu'il trouvait à ses souffrances dans la possession d'un pareil cœur. Et cependant les malheurs qui le frappaient étaient grands et profonds; car, tandis que le mal l'accablait, les besoins, la misère, cet autre fléau, venaient frapper à sa porte. Pendant quelque temps ses amis lui vinrent en aide, mais leur sympathie s'épuisa peu-à-peu.

Enfin Dieu sembla prendre en pitié les larmes et la douleur de cette pauvre femme. Georges résista aux ravages de la maladie. Il fut au nombre de ceux qu'elle n'abattit pas sur sa route.

Le fléau s'était éloigné, mais la misère était restée se tenant toujours devant eux avec ses haillons et sa figure hâve. Ce n'était pas ainsi, placé à la merci de tous les besoins de la vie, que Georges pouvait espérer de rétablir complétement sa santé; on n'en est pas quitte à si bon marché avec la fièvre jaune, et malheur à vous si la contagion vient une seconde fois visiter le pays et si elle vous trouve, comme disent les gens de l'art, dans un état de prédisposition: c'est la condamnation à mort, sans le recours en grâce.

— Il faut que M. Georges quitte la colonie, répétait le médecin, il le faut; l'air natal seul lui rendra les forces et la vie. Je ne réponds pas de lui, s'il reste.

— Mon Dieu! épargnez-le, prenez-moi! mais qu'il vive! qu'il vive! disait Anitta. Elle priait le matin aux pieds de sa madone, elle priait dans le jour; et le soir, au moment où sonnait l'angelus, on voyait dans un coin de l'église une femme qui priait et dont les sanglots étouffaient la voix suppliante.

— Il faut que M. Georges quitte ce pays, répétait le médecin.

Partir! partir! mais comment, se demandait Anitta, et son esprit tombait accablé sous le poids de cette nécessité.

Un jour elle enlaça Georges de ses bras et le tint ainsi long-temps et étroitement serré.

— Sais-tu, mon ami, que je sens ma vie s'en

aller. Ne comprends-tu pas que ma vie c'est la tienne, et que je sais que pour toi ce climat est fatal? Si tu restes et que je te voie souffrir, à mon tour je succomberai.

— Dieu ne veut pas que je parte....

— Non, Georges, Dieu est bon pour nous, il veut te sauver; cette nuit une idée m'est descendue du ciel.

Et elle l'embrassait. — M'aimes-tu bien? dit-elle. Et sans donner à Georges le temps de répondre, — oui, oui, tu m'aimes; j'ai tort de te parler ainsi. Eh bien, écoute, je suis à tes pieds, je suis à genoux. Promets-moi de m'accorder tout ce que je te demanderai.

— Je ne te comprends pas, Anitta, parle vite; ai-je donc une volonté qui ne soit pas la tienne?

Georges fit cependant ce qu'Anitta demandait.

— Et maintenant, m'expliqueras-tu cette étrange énigme? Non, dit-elle, c'est mon secret, et elle se prit à sourire si doucement que Georges pensa, que tout cela n'était qu'une fantaisie, un caprice dont la signification lui viendrait tôt ou tard.

Dans le port il y avait un bâtiment en partance pour le Havre. Beaucoup parmi les convalescens de la fièvre jaune, avaient retenu leur passage pour l'Europe.

Georges, parfois en se promenant sur le bord de la mer avec Anitta, jetait involontairement ses regards du côté de la rade où le navire était à l'ancre, et un soupir s'échappait de sa poitrine.

Anitta voyait et ne paraissait jamais avoir vu. Cependant ses regards étaient devenus plus tristes, le son de sa voix plus agité; si des larmes venaient mouiller ses yeux, elle se hâtait de les essuyer. Mais Georges était si accoutumé à ces effusions de sensibilité, qu'il ne pouvait alors en chercher l'explication en dehors du cours ordinaire de leurs affections.

Un matin, comme elle se disposait à sortir, elle prit les mains de Georges, et fixant ses yeux sur son visage si changé par la maladie, elle fondit en larmes.

—Adieu! Georges, dit-elle, d'une voix émue.

— Au revoir! Anitta, ne sois pas long-temps dehors.

Anitta ne répondit pas. Elle sortit en couvrant son visage.

La matinée se passa sans qu'Anitta fût de retour à la maison. Le soir elle ne parut pas non plus. Sur le chevet de son lit, Georges trouva ces quelques mots écrits de la main d'Anitta : « Ne t'inquiète pas, cher cœur, je t'enverrai bientôt de mes nouvelles. »

Mais deux jours s'écoulèrent et il était toujours seul. On eût dit l'oiseau appelant de son chant douloureux sa compagne, tombée sous le plomb du chasseur.

Un nègre paraît tout-à-coup devant Georges. Il est haletant; la sueur le couvre et détrempe sa chevelure laineuse. Il demande M. Georges, il a une lettre et de l'argent pour lui.

— D'où vient cet argent?

— Je ne sais pas.

— Qui l'envoie?

— La lettre vous le dit.

« Cher Georges, vous avez juré de faire tout ce « que j'exigerais de vous. Eh bien! écoutez, « j'exige que vous partiez sur-le-champ pour l'Eu- « rope; quittez ce pays si fatal au rétablisse- « ment de votre santé. Allez et quand vous au- « rez repris vos forces, vous reviendrez dans nos « savanes, où désormais vous serez acclimaté; « aucun danger ne vous menacera plus. Partez « vite, Georges, partez et revenez, non pour vivre « aux Antilles, mais pour me ramener en France, « dans cette France, dont vous m'avez parlé si « souvent, où nos destinées peuvent être les mê- « mes, où les affections de l'âme ne sont pas « étouffées par des préjugés. Ma résolution, « écoutez bien encore ceci, Georges, est prise sans « retour. Vous ignorerez où je suis, tant que « vous resterez dans ce pays. Faites vos efforts « en France pour réunir ce qu'il faudra d'argent « à notre voyage commun; mais avant tout, soi- « gnez votre santé. Si vous partez, je serai con- « tente de vous, Georges, et je vous jure sur mon « amour, sur la vierge Marie, de vous faire savoir « en quel lieu je me trouve dès que vous serez « en Europe. Ne cherchez pas à savoir com- « ment je me suis procuré la somme que je vous « envoie; qu'il me suffise de vous dire que vous « pouvez l'accepter d'Anitta. Vous me con-

« naissez, vous connaissez mon dévoûment pour « vous. Je suis capable de tout faire pour votre « bonheur, dût-il m'en coûter la vie, mais je re« fuserais les trésors du monde, si en les accep« tant je pouvais blesser votre cœur. Partez donc, « cher Georges, etc. »

— Jamais! fut le premier cri de Georges, jamais je ne partirai sans toi.

— Où donc est Anitta? demanda-t-il de nouveau au nègre. Le nègre ne répondit pas plus que s'il eût été de bronze.

—Eh bien, puisque tu prétends ne pas me répondre, retourne vers Anitta, et dis-lui que je veux la voir, ne fût-ce que pour quelques instans.

Le nègre fit signe qu'il refusait.

— Pourquoi?

— Anitta est bien loin à cette heure. Elle est partie avec des Espagnols qui allaient à la Havane.

— Oh! mon Dieu, est-il bien vrai?

— Oui, dit le nègre, en essuyant une larme du revers de sa main.

Le médecin entra sur ces entrefaites. En voyant le malade, son visage exprima une vive anxiété.

— Allons, monsieur Georges, il faut vous décider à partir. Voyez-vous, cela est urgent, j'ajouterai même que vous le devez pour Anitta. Vous êtes dans ce monde son seul protecteur, sans vous...

Georges ne put retenir une larme.

— Permettez-moi, dit le docteur en hésitant,

je vais commettre une indiscrétion....! j'ai pensé qu'éloigné de votre pays, de votre famille, peut-être n'aviez-vous pas actuellement à votre disposition toute la somme qu'il faut pour payer votre passage. Je regrette de ne pouvoir vous l'offrir en entier, mais vous m'obligeriez en en acceptant une partie....

Le docteur s'arrêta.

— Je vous remercie, dit Georges, Anitta y a pourvu.

Il conta au docteur ce qui venait de se passer.

— N'hésitez pas à faire ce que dit votre Anitta, monsieur, continua le docteur. Il devinait un mystère que Georges était loin de soupçonner.

Peu de jours auparavant, il y avait eu sur un point occidental des côtes de Porto-Rico une vente publique d'esclaves noirs et mulâtres. Des négocians espagnols accaparaient le plus qu'ils pouvaient cette marchandise humaine, dont manquaient leurs habitations. Parmi les marchés qui se traitèrent ce jour-là, on avait vu un vieux nègre mettre à l'encan une jeune mulâtresse. A sa vue, une rumeur d'admiration avait circulé parmi les assistans et après de longs débats et de nombreuses enchères sur sa mise à prix, elle avait fini par tomber aux mains d'un vieux colon de l'île de Cuba. Cette jeune femme paraissait triste mais résignée. L'affaire conclue, une goelette avait levé l'encre et le nègre avait repris le chemin de la ville.

Le départ de Georges pour la France fut dé-

cidé; il est aisé de se faire une idée des douloureuses pensées qui présidèrent à ce départ, et de la profonde mélancolie qu'il y eut dans l'adieu que Georges jeta à cette terre, qui gardait tous les objets de son affection.

Les prévisions du docteur ne tardèrent pas à s'accomplir. En touchant le sol de la France, Georges avait recouvré ses forces et toute son énergie; mais son âme resta toujours tristeet maladive; il attendait avec une *fébrile* anxiété les nouvelles qu'Anitta devait lui envoyer. Il rêvait le retour, il était prêt à aller de nouveau affronter toutes les fatigues du voyage, et les rudes atteintes du climat des tropiques.

Vint enfin cette lettre, dont la lecture le foudroya, car elle renfermait une affreuse révélation: Anitta exprimait avec l'accent du cœur tous les chagrins que lui faisait éprouver l'absence, et rentrait dans le détail des faits qui s'étaient passés depuis leur séparation. Elle s'était vendue et elle vivait sur l'habitation de son maître. Elle donnait des renseignemens précis sur le lieu de sa demeure, sur le caractère de son maître, et comme si elle n'eût eu qu'une seule préoccupation, elle quittait souvent et bien souvent son récit pour parler de la santé de Georges et le supplier de lui en donner promptement des nouvelles. Du reste pas un mot de regret sur sa situation, pas un mot qui rappelât Georges auprès d'elle. Cette lettre était une sorte de continuation de sa vie, une abnégation qui s'ignore

et qui se croit toujours au-dessous de son apostolat. Elan sublime, comme tout ce qui émane du cœur d'une femme dont l'âme n'a pas été faussée par *l'éducation des pensionnats*, et par le pédantisme littéraire.

Personne, parmi les intimes amis de Georges, n'essaya de le détourner de son projet de départ. Il vendit à grand prix ses cartons si riches d'études et d'esquisses; et, comme l'histoire de ses aventures avait éveillé dans sa famille la plus vive sympathie, des offres d'argent lui furent faites de tous côtés; si bien que Georges s'était embarqué au Havre, possesseur de dix fois plus de ressources pécuniaires qu'il n'en fallait pour l'accomplissement de son voyage.

Le navire qu'il monte a jeté l'ancre dans le port de la Havane : comprenez donc cette impatience qu'a mise Georges à prendre des renseignemens sur Guoyama et à fréter la barque qui doit l'y conduire.

Guoyama est le lieu qu'habite Anitta.

A minuit il se rendit au môle, où les bateliers l'attendaient.

La nuit avait une grande magnificence. La lune resplendissait de tout l'éclat du ciel des tropiques, mais penchée à l'horizon, elle faisait ruisseler sur les flots de la rade, les flots de nacre de ses rayons.

Pas de nuages au ciel, pas un souffle dans l'air; les palmistes et les cocotiers si trembleurs

à la moindre brise restaient immobiles. On eût dit des arbres d'argent.

Un moment après, le bruit d'une amarre qu'on détachait et celui des avirons qui s'engagaient dans les tolets de la pirogue annoncèrent le départ. L'équipage était composé de sept hommes. Le patron était Génois ; le *second* Portugais ; des quatre matelots, l'un était Africain du Mozambique, l'autre du Congo, le troisième Caraïbe et le quatrième Indien d'Amérique.

Dans toute autre disposition d'esprit que celle où se trouvait Georges, il n'eût pas manqué de réfléchir aux combinaisons bizarres du sort, qui avait réuni dans ce petit espace, comme en un faisceau, sept créatures parties de points de la terre si éloignés.

Ce soir-là au bruit régulier et cadencé des rames, au silence inspirateur de la nuit, le Génois avait senti se réveiller tout-à-coup cette nature poétique, dont le ciel a doué les peuples de l'Italie. Le patron n'en avait pas été déshérité par l'exil, et avec ce ton passionné du banni quand il rêve la patrie, il se prit à chanter quelques vers d'une chanson italienne, qui dans d'autres instans, eût été sans harmonie et sans retentissement dans les âmes. Puis il essuya une larme avec sa main rude, et il dit : *ah! Genova, Genova! no mai ti rivedro*!

Cette lamentation si simple jetée à la brise de l'Océan américain par un pauvre marinier italien, résonna aux oreilles de Georges, comme

un hymne funèbre chanté sur la splendeur passée d'une des anciennes gloires de la terre italienne; mais aussi comme un souvenir poétique de la vieille Europe. Et à son tour, il se sentit ému. Devait-il la revoir encore cette Europe! et cette fois Anitta l'accompagnerait-elle?

Et la pirogue glissait rapide, la proue dirigée vers l'embouchure de la rivière de la Gida.

Le cours lent et calme de ses eaux laissait réfléchir comme en un lac les étincelantes constellations de l'hémisphère austral, et tous les autres accidens du ciel si semblable alors à une riche coupole de soie azurée, parsemée de paillettes. Les deux rives changeaient souvent d'aspect; tantôt elles étaient encaissées par d'épaisses palissades de lianes, de haziers et de fougères échevelées; tantôt accompagnées de papayers et de leucomats qui se penchent comme des curieux pour regarder les embarcations voyageuses. Dans ses nombreuses sinuosités, la rivière présentait, non-seulement des aspects variés de plus en plus appréciables, car la lumière du jour n'avait pas tardé à poindre, mais de nouvelles scènes animées: chaque baie, chaque anse, chaque saillie anguleuse, avait son monde d'animaux. Par-ci, par-là, sur des côteaux plus escarpés étaient juchées quelques cases de nègres, entourées d'un petit jardin. Ces habitations annonçaient l'approche du village de Massipa, où devait s'arrêter la pirogue.

De là à Guoyama, il y avait à peine une demi-

journée de marche. Le voyage commençait à prendre un intérêt plus vif pour Georges. Ce n'était plus une route explorée par la foule banale des voyageurs. Il allait quitter les voies de tout le monde. A mesure qu'il approchait du but de son voyage, il se sentait l'âme resserrée par toutes les alternatives de la joie et de la crainte.

A Massipa, il dit adieu à la rivière, à la pirogue, au patron et à ses rameurs, et après six heures environ de marche, à travers le kaléïdoscope des campagnes tropicales, l'homme qui lui servait de guide, montrant quelques cases éparpillées sur le versant d'un morne peu éloigné, lui dit : « Voilà Guoyama. » Puis indiquant une plantation de palmistes : « Ici commence, ajouta-t-il, l'habitation del señor marques del Ritto. »

Georges, secoué par ces paroles, devint pâle. Son guide effrayé crut qu'il était malade.

Dans les tristes et délabrées demeures qui composaient le village de Guoyama, Georges parvint à rencontrer un gîte. Le but de son voyage fut motivé aux yeux de ses hôtes en quelques paroles : « Il était peintre et venait faire des études. »

Les renseignemens qu'il avait pris à la Havane étaient fort exacts. El marques del Ritto habitait la plus vaste propriété du pays, et parmi ses nombreux esclaves se trouvait une jeune femme, dont le signalement était bien celui d'Anitta. « Mais quant à celle-là, avait-on ajouté,

c'est la favorite du marquis. Il passe pour l'aimer beaucoup. »

Georges, en écoutant cela, crut que la lame d'acier d'une épée était entrée dans ses chairs. « Seulement, continua le narrateur, à propos de cet amour de maître à esclave, jamais on n'a vu résistance plus opiniâtre que celle qui s'oppose à la fantaisie du marquis. C'était un scandale sans exemple. Aussi prévoyait-on qu'après quelque temps d'attente, les rudes traitemens commenceraient. »

Les esclaves aux colonies, lorsqu'elles ont le malheur d'exciter la convoitise de leur maître, se trouvent aux prises avec cette alternative : la prostitution ou le fouet. Elles se jettent dans les bras des blancs, en leur disant : *Tenez, maître, prenez-moi et ne me battez pas.*

Il y eut, comme bien vous le pensez, une sorte de consolation pour Georges dans la dernière partie des détails qu'on lui avait donnés. Involontairement sa main se saisit de son portefeuille qui renfermait plus de 12,000 francs. Et cette somme tout entière, si le marquis l'exigeait, lui serait livrée pour prix de la liberté d'Anitta. Georges ne se dissimulait aucune des difficultés de cette négociation ; aussi résolut-il de ne rien compromettre par une démarche précipitée.

Il ne doutait pas que la nouvelle de sa présence ne se propageât dans le village, et que, arrivée à la maison du marquis del Ritto, elle ne

fût le premier mot d'éveil pour le cœur d'Anitta.

La journée se passa ainsi. Le soir, il rôda aux abords de l'habitation, pour découvrir Anitta. Soit hallucination du cœur, soit réalité, il se persuada qu'à l'une des croisées de la maison qu'il entrevoyait dans une lointaine perspective, une femme s'était montrée, et qu'un mouchoir blanc avait été agité en signe de reconnaissance.

Ce fut là tout; mais cette circonstance était déterminante. Il en conclut qu'Anitta était avertie, et qu'il pouvait maintenant se présenter chez l'orgueilleux colon.

La nuit fut pleine de terreurs et de sombres pressentimens. Une lieue séparait Guoyama de la demeure du marquis. Le matin, avant que les rayons du soleil eussent acquis de la force, cet espace fut parcouru en quelques minutes.

— Monsieur le marquis del Ritto? demanda-t-il au premier négrillon qu'il rencontra sur son chemin.

Au même instant, une femme parut sur le seuil de l'habitation dont il était très rapproché.

— Monsieur le marquis, dit-elle, n'est pas à la maison; il est sorti pour quelques heures.

Anitta, pâle, émue et tremblante, montrait le chemin à Georges, qui pouvait à peine lui-même se soutenir en la suivant. Quand ils furent entrés dans le salon, Anitta, d'un coup-d'œil rapide, s'assura que la sécurité la plus complète

les enveloppait, et là, à moitié suffoquée par des larmes de surprise et de bonheur, elle se précipita dans les bras de Georges.

Après cette première effusion, ils se regardèrent, et Georges, impatient de savoir toutes les circonstances de la vie actuelle d'Anitta, l'interrogea plus encore de ses regards que de la voix.

Le marquis l'aimait, ou du moins le marquis depuis long-temps avait résolu de n'avoir pas d'autre favorite qu'elle. La résistance inattendue qu'il avait rencontrée avait donné à cette passion brutale une violence extrême. Anitta prévoyait des malheurs auxquels elle était préparée avec tout l'héroïsme que lui mettait au cœur son amour et la religion de ses sermens. Mourir, c'était ce qu'elle désirait le plus, car sa vie était intolérable. Elle passait les jours à travailler; les nuits, elle veillait pour se mettre en garde contre les périls qui la menaçaient. Mais ce n'était rien encore que cet amour du maître à éloigner, celui d'un misérable nègre était venu accroître les ennuis et l'horreur de sa position. Elle éprouvait un profond dégoût à le dire; mais un des esclaves du marquis avait osé lui révéler son ardente passion pour elle. Il fallait que le sentiment sous lequel cet homme se courbait eût égaré sa raison, car il suffisait d'un mot d'Anitta dit au maître pour que son audace eût été châtiée. Elle le savait, mais elle était retenue par l'horreur du châtiment qu'elle aurait fait

tomber inévitablement sur ce nègre. Ainsi placée entre le danger et la pitié, sa situation depuis long-temps lui rendait l'existence à charge.

Tout cela fut dit, interrompu et repris au milieu des larmes et des étouffemens de cœur. Tenez, lui dit-elle en indiquant une ombre qui passait sur les zébrures de la jalousie, on me surveille : c'est le nègre! il aura quitté ses travaux pour venir auprès de moi, à la première nouvelle qu'un étranger était sur l'habitation.

— Eh bien! dit Georges, il ne faut plus différer un seul instant, j'attendrai le retour du marquis, je lui dirai notre histoire, notre amour, ton dévoûment, mon voyage en Europe, mes souffrances. Je lui offrirai tout l'argent que je possède.

—Il refusera, dit Anitta. Cher Georges, le marquis est riche, et il est plus orgueilleux que riche; il ne consentira jamais à se séparer de moi. Non, Georges, point d'efforts, point de tentatives de ce genre; il faut fuir. Cette nuit, je quitterai l'habitation pour aller te joindre à l'extrémité de l'avenue des palmiers. N'avance pas au-delà de peur des chiens qui rôdent, et des nègres qui font la garde, mais sois là. Si cette nuit, avant deux heures, tu ne me voyais pas, retourne à Guoyama, et reviens la nuit suivante.

Georges, en sortant, se rencontra sur le seuil de la porte avec un nègre dont les yeux glauques le regardèrent fixement. C'était une sorte

d'athlète au nez épaté, aux grosses lèvres, à la chevelure volumineuse et compacte, aux épaules largement développées, et dont la *musculature* semblait avoir tout à-la-fois et la résistance du fer et l'élasticité du jonc. Il resta immobile jusqu'à ce que l'étranger eût disparu en s'éloignant; quand il ne le vit plus, il s'élança comme un fauve d'Europe, et se mit à courir au devant de son maître. En peu d'instans, le marquis del Ritto fut informé de la visite qui s'était faite chez lui. Le nègre, dans sa passion pour Anitta, cachait toujours la jalousie la plus farouche à l'abri de son zèle pour les intérêts de son maître. Il avait ainsi gagné toute la confiance de l'homme qu'il eût, au besoin, écrasé comme une mouche s'il n'avait pas craint la hache ou le gibet.

Le marquis, en rentrant, remarqua sur le visage d'Anitta une expression plus calme et plus avenante que de coutume; il s'enquit vivement des motifs qui avaient conduit un inconnu chez lui.

Anitta l'ignorait, mais l'hospitalité du noble marquis était assez connue dans le pays, et selon elle, il n'en fallait pas davantage pour expliquer cet incident.

On ne parla plus de l'étranger.

Le marquis était fatigué, il demanda à Anitta du punch froid, boisson qu'il aimait beaucoup et qu'elle savait si bien préparer. Presque aussitôt, Anitta lui en présenta un verre qu'elle

apportait sur un plateau. Le marquis, dont le sang fermentait sous la double influence de la température et du caprice que cette femme lui inspirait, la vit dans ce moment plus belle encore que de coutume. Il prit le verre de punch et, l'ayant posé sur une table, il se saisit avec passion d'Anitta dont il enlaça la taille.

— Tiens, lui dit-il, voici la clef de mon coffre-fort, tout pour toi.

Il avait senti les voluptueuses inflexions de ce corps de femme, dont la fermeté avait repoussé la pression de ses doigts comme un ressort.

Mais Anitta, avant qu'il eût achevé de parler, avait déjà glissé de ses mains avec un irrésistible sentiment de dégoût.

La rage lui vint au cœur.

— Sais-tu, Anitta, que je pourrais te punir? un mot, un seul, et tu serais ignoblement fouettée.

— Oui, je le sais, et après? dit Anitta avec calme.

— Après, je serais vengé.

— Mais je serais bien plus vengée moi, en supportant le châtiment et en résistant toujours.

— Le supplice viendrait à bout de toi.

— Je ne le sentirais pas deux fois.

— Et que ferais-tu donc?

— Je me tuerais.

Le marquis en savait assez du caractère de

cette esclave, pour croire qu'en effet son énergie ne reculerait pas devant un parti aussi extrême. Il espérait d'ailleurs que le temps ferait pour lui ce que la prière et la menace n'avaient pu obtenir jusqu'alors; mais il est aisé de comprendre que son orgueil de vieux noble espagnol, son orgueil de colon était cruellement blessé par le refus opiniâtre de cette fille.

La nuit était profonde; moitié étoiles et moitié nuages, le ciel offrait de nombreux accidens qui se succédaient sous les efforts tumultueux du vent. Tout dormait: les lumières dans les cases et les feux allumés sur le versant des mornes étaient éteints, aucun bruit ne se mêlait à celui des mélodies du vent qui babillait dans le feuillage des palmiers.

A cette heure une jalousie de l'habitation s'entr'ouvrit, mais si doucement *qu'un moustique n'en aurait pas été réveillé*. Une femme parut à la fenêtre, ses yeux inquiets regardèrent d'abord au ciel ensuite sur la terre.

« O sainte Vierge, murmura-t-elle, protégez-moi ! » Et au moyen d'une corde qu'elle attacha fortement à l'appui de la croisée, elle se laissa glisser jusqu'en bas sur l'herbe mate. Tandis que tout cela se passait, deux yeux flamboyans dans l'ombre d'un arbre voyaient en silence sans pouvoir être vus. Elle se mit à marcher. Ses pieds comme ceux des chamois qui fuient, laissaient à peine leurs traces sur le sol. L'allée qu'elle suivait était obscure, pas un *fulgora laterna* ne je-

tait de loin en loin son auréole bleue. Mais on aurait pu distinguer, à quelque distance de la ligne qu'elle parcourait, un long sillage blanc dans les hautes herbes de Guinée imbibées de rosée et qui allait presque de conserve avec elle.

A l'extrémité de l'avenue un homme enveloppé dans un manteau de chasse attendait.

— Anitta, me voici.

— Viens de ce côté et fuyons, dit Anitta. Dans trois heures nous serons à Massipa.

Comme un jaguar qui guête sa proie, un homme était là, il a bondi; sa main large et dure s'est saisi d'Anitta, et en même temps il a appelé à son aide. C'est le nègre de l'habitation. Sa finesse de singe et sa jalousie de tigre avaient éventé quelque complot, et cette nuit il avait fait meilleure garde que de coutume.

En un instant d'autres nègres accourent, les fugitifs sont entourés. Une lutte disproportionnée s'engage entre Georges et les assaillans, et dans cette crise où sa raison s'égare, un pistolet dont il est armé a été tiré sur le plus redoutable parmi ses adversaires. Le nègre est touché dans les chairs du bras. Son sang coule; mais il n'est blessé que très légèrement.

Ce fut un inexprimable étonnement que celui du maître, quand le bruit de cet étrange événement vint l'éveiller en sursaut. Il avait peine à croire le rapport qui lui était fait. — Pas possible, pas possible, répétait-il. A mesure que son doute se dissipait, ses traits se contractaient, ses

narines se gonflaient comme celles de la hyène ; ce n'était plus un visage humain que le sien. Au moment où il se vit en présence d'Anitta et de son amant, l'arrêt dont sa colère eût frappé cette fille, eût été un arrêt de mort, s'il avait cru que ce châtiment fût le plus redoutable pour elle.

Nuit horrible!

—Je te comprends maintenant, misérable femme! ce sont des amours de chienne qu'il te faut. Tu repousses le vieillard, le vieillard qui te protège, qui t'abrite, qui veut te faire riche, tu le repousses pour te prostituer au premier venu.

— Monsieur .... dit Georges.

—Tais-toi. Ne parle pas, toi! interrompit le marquis, sur qui la voix de Georges avait produit l'effet de l'étincelle sur la poudre.

— Grâce, monsieur, s'écria Anitta, car vous nous jugez mal; cet homme ne m'est pas étranger ; c'est mon amant, c'est le mari que Dieu m'a donné sur cette terre.

— Tu mens!

— Oh! non, je ne mens pas. Tout le monde vous le dira à Porto-Rico, où nous avons vécu longtemps, à Porto-Rico, où j'étais libre, car j'étais libre avant de devenir votre propriété. Je me suis fait vendre, vendre de ma propre volonté. Ecoutez cela, cet homme se mourait, l'air du pays le tuait, il n'avait pas d'argent pour s'en aller en Europe, j'ai été vendue et il a eu cet ar-

gent. Depuis, jugez ce que j'ai souffert loin de lui : oh! est-ce que ça ne mérite pas votre compassion ?

Anitta, avec des paroles animées, rapides, fit le récit de son amour avec Georges.

Le marquis écouta de sang froid, mais loin d'être touché, le tableau qu'elle avait tracé de son amour pour un autre, déracina le peu de pitié qu'il aurait pu ressentir. L'humiliation débordait en lui. Il avait prodigué tant d'affection et de soins à cette fille, et il avait été dédaigné!

Quand elle eut fini, il s'écria :

— Ainsi donc, j'ai été ta dupe! J'attendais à tes pieds que ton amour me vînt, comme je l'eusse fait aux pieds d'une reine, si je l'eusse aimée autant que je t'aimais! Et tu m'as repoussé de ton pied d'esclave, moi! le marquis del Ritto, noble d'Espagne et possesseur de plus de mille de tes semblables. Mesures-tu bien, dis, la grandeur de la tache que tu m'as faite sur le front avec ton doigt de mulâtresse? et encore, toi, misérable, tu me devais plus que les autres femmes qui sont ici et qui sont prêtes à me donner leur corps et leur âme; celles-là, on les a vendues, sans doute contre leur gré; mais toi, tu m'appartiens, parce qu'il t'a convenu de te vendre, comprends-tu cela? Ton corps, c'est mon argent, je puis en disposer.

— Infamie! s'écria Georges.

— Mais ne parle donc pas! cria le marquis.

Encore un coup ne parle pas, ou qu'on l'étrangle.

— Tais-toi, Georges, au nom du ciel, tais-toi.

— Me taire, mais suis-je donc aussi un esclave de cet homme? Les lois sont-elles muettes ici? ne me fera-t-on pas justice?

— Oui, il faut que justice soit faite, faite à tous, à moi, à vous, monsieur, à cette femme, et à toi aussi, mon nègre, ma bonne sentinelle! Eh bien, nous y songerons cette nuit à la justice; cela mérite le temps de la réflexion.

Il donna aussitôt des ordres à son économe, aux gardiens de l'habitation, à des esclaves pour qu'ils eussent à veiller sur l'étranger et sur Anitta. Ensuite, il congédia tout le monde et rentra dans sa chambre.

Le lendemain, on était dans l'attente de la justice que le marquis allait rendre.

De bonne heure, il avait envoyé chercher son nègre favori, et ils étaient restés long-temps enfermés ensemble.

— Dis-moi, nègre, comment trouves-tu Anitta? belle, n'est-ce pas?

— Pour cela, oui, maître.

— Cela vaut mieux que les négresses, tes semblables, n'est-ce pas?

— Anitta, c'est une enfant de Dieu, dit le nègre dans son patois, les autres des enfans du diable.

— L'aimerais-tu bien pour femme?

Le nègre étonné se tut.

— Parle! pour ta femme?

— Maître..... je la trouve si belle!

— Elle est à toi, je te la donne, tu l'épouseras aujourd'hui.

Le nègre se mit à rire et ses yeux flamboyèrent.

Cette nouvelle se répandit bien vite.

— Vous n'aurez pas à vous plaindre de la justice que vous avez invoquée, dit le marquis à Georges, avec un affreux sourire. Vous pouvez partir, vous êtes libre, les tribunaux de la Havane se seraient montrés, je crois, moins favorables à un assassin et à un voleur, monsieur, car vous êtes l'un et l'autre.

— Qu'acceptez-vous pour le prix d'Anitta, demanda Georges, qui dédaigna de répondre au marquis?

— Anitta! Ah! quand tu posséderais deux fois plus d'or que moi, tu ne l'aurais pas; quand tu m'offrirais la royauté de l'île, tu ne l'aurais pas. Il faut aussi que justice lui soit faite. Or, celle qui a dédaigné le noble marquis, son maître, seigneur de Guoyama; celle-là, Anitta, deviendra la femme d'un esclave comme elle. Ceci est justice, justice de Dieu : qui tirera l'épée, périra par l'épée; elle a eu dédain et mépris pour moi, alors dédain et mépris pour elle.

— Je loue ta clémence, marquis; ta vengeance peut-elle donc s'assoupir pour si peu? Que ne donnes-tu mon cadavre à dévorer à tes chiens, aux caïmans de ta petite rivière, ce serait un divertissement digne de toi, marquis del Ritto.

— Tu railles, je crois. Allons, hors d'ici! fit le marquis; qu'on le conduise loin de l'habitation.

— Gare à toi marquis del Ritto, s'écria Georges d'un ton concentré.

— Va, *cher cœur,* dit Anitta, va éloigne-toi de ces lieux où tu n'aurais jamais dû venir me chercher. Eloigne-toi, et sois résigné comme je le suis. Seulement compte sur Anitta; à toi pour toujours.

Le marquis fit signe à ses nègres de s'emparer de Georges. Ses paroles le fatiguaient.

La vengeance qu'il avait préméditée prit son cours.

Pendant la journée, on simula des formalités de mariage. Une case fut indiquée pour la demeure future des nouveaux époux, et le soir Anitta, pâle, mais d'un pas ferme, s'était laissé conduire vers cette case par la foule qui la surveillait. On la fit entrer, et conformément aux ordres du maître, on l'enferma. Quelques instans après, le nègre, dont elle était devenue la propriété, arrivait à la tête de ses camarades. Ils se préparaient à célébrer cette union par leurs danses et de copieuses libations d'un *tafia* que le maître leur avait fait distribuer en abondance. Le marquis avait voulu que ce mariage devînt une fête délirante pour l'habitation.

Le nègre était ivre. L'énergie de sa brutale passion s'était accrue par l'excitation factice de l'alcool : c'était une sorte d'orang-outang.

— Allons, lui dit le marquis qui était venu

voir comment cheminait la fête, allons! et en même temps il le poussait dans la case; tu es le maître ici et ta femme t'attend.

Le nègre entra.

La porte fut refermée. Aussitôt une ronde infernale, ronde de nègres et de négrillons à moitié nus, commença au son des voix, des tambourins, des tambours de basque, des *ouaouas*, ces castagnettes gigantesques des tropiques, puis des battemens de mains. Le sabbat se prolongea très avant dans la nuit, et jusqu'à ce que le sommeil, l'accablement, l'ivresse, eussent engourdi les voix et les jambes. Les bruits cessèrent progressivement. Le silence, un silence de mort succéda.

Le lendemain, à dix heures, les portes de la case étaient encore fermées. Ni le radieux époux d'Anitta, ni Anitta elle-même, ne se montrent: personne!

Le marquis, impatienté du retard que son nègre mettait à paraître, ordonne d'ouvrir les portes de la case.

Elles sont ouvertes.

Plusieurs avancent dans l'intérieur pour voir et pour appeler. Ils trouvent à leurs pieds deux cadavres.

Le nègre avait une large plaie au cœur; un couteau, poussé d'une main assurée, avait pénétré fort avant dans les chairs et s'y tenait encore

planté comme un flèche. Anitta avait été étranglée, et portait au cou l'empreinte des doigts de fer qui l'avaient étreinte. Evidemment une lutte s'était engagée entre eux, lutte rendue égale par l'ivresse de l'un et le courage de l'autre.

— Ah! dit le colon avec indifférence en regardant les deux cadavres; cela aurait bien pu m'arriver.

Puis il se signa deux fois et s'éloigna.



Cet événement venait de se passer à Guoyama, quand le hasard m'y conduisit. On me parla de Georges, Français comme moi et peintre comme moi. Cette communauté de patrie et de condition excita au plus haut degré mon intérêt.

J'allai le voir. Je le trouvai résigné. Il me conta l'histoire de sa vie, de ses tristes et mélancoliques amours. Il y avait un tel charme dans ses souvenirs, que je lui fournis l'occasion de me les redire plusieurs fois.

Son projet était de demeurer à Guoyama, de renoncer à jamais à son pays. La certitude que l'air des colonies lui était mortel, l'avait déterminé. Et puis, me dit-il encore, je reste

aussi dans l'espoir qu'un jour prochain ma raison s'égarera, et qu'alors la justice de Dieu s'appesantira par mes mains sur cet infâme colon.

— Allons, allons, lui disais-je, partons pour la France.

— Non, répondait-il avec un calme effrayant. Il faut que je le tue quelque jour. Vous comprenez que cela ne peut pas être autrement. Quand? je ne le sais; Dieu en décidera.

EUGÈNE CHAPUS.

UNE

NOUVELLE HISTOIRE ANCIENNE.

ESQUISSES DE VOYAGE.

Il m'arriva l'an dernier, en Normandie, une aventure fort singulière. Me trouvant à Rouen, et voulant aller visiter les ruines de l'abbaye de Jumièges que je ne connaissais pas encore, je pris sur le quai du Havre une voiture pour me conduire au petit bourg de Yainville, à une lieue de Duclair. On se préparait à monter en voiture quand j'arrivai au bureau. Le conducteur inscrivit mon nom sur un registre, et je sortis avec les autres voyageurs. Nous étions huit : deux paysannes, une dame de Rouen avec son mari et son fils, un ecclésiastique, un monsieur vêtu de noir, et moi en costume de voyage. On appela les voyageurs dans l'ordre que je viens

d'indiquer; mais quel fut mon étonnement en entendant dire à haute voix par le conducteur : Monsieur de Brinvilliers! — Je tournai la tête et j'aperçus le monsieur vêtu de noir, monter en voiture et s'asseoir sur la première banquette, en rappelant au cocher qu'il était inscrit pour Jumièges. Je me plaçai auprès de lui et nous nous mîmes en route.

Ce nom de Brinvilliers si malheureusement célèbre depuis le dix-septième siècle m'avait frappé. Je me rappelais bien avoir lu que cette famille était originaire de Normandie, mais je ne pouvais m'attendre à rencontrer sur mon passage et à trouver assis à mes côtés un des descendans de cette vieille noblesse neustrienne.

Au bout de quelques heures nous arrivâmes à Yainville. M. de Brinvilliers et moi nous descendîmes de voiture, et nous prîmes, à notre gauche, un petit sentier bordé d'arbres, qui conduisait à Jumièges.

Nous marchions depuis environ cinq minutes, lui, gravement comme un magistrat en fonction, moi, admirant avec enthousiasme les plaines verdoyantes qui se confondent au loin avec les montagnes bleues de l'horizon, et vont se perdre ensuite dans les eaux de la Seine.... Nous eussions peut-être gardé long-temps encore le même silence si une circonstance, futile en apparence, ne fût venue le troubler. Une vieille église ro-

mane, ravagée par le temps, s'offrit à nos regards. Par un instinct très naturel en pareil cas, nous nous détournâmes de notre chemin, et nous allâmes droit au vieux temple. Après avoir poussé une très jolie porte en bois sculptée, toute vermoulue, nous nous trouvâmes dans un lieu sombre, misérable, dégradé, qui servait de magasin et d'écurie. A cette vue mon compagnon de voyage poussa un soupir, et me dit :

— Voilà, monsieur, le sort de toutes choses, ici bas!

J'allais répondre; il ajouta:

— Il y a un siècle et demi, le peuple de Yainville se pressait dans cette église. Ces murailles, ces voûtes, ces chapiteaux, ces colonnes, ces statues, ces autels, aujourd'hui salis, profanés, mutilés, détruits par la main des hommes, étaient jadis couverts de riches peintures. A la place de ce ratelier, se trouvait un magnifique jeu d'orgue, et où vous voyez ces instrumens de jardinage, il y avait autrefois un confessionnal où mes ancêtres vinrent souvent s'agenouiller. Eh bien! monsieur, tout est anéanti! Les Brinvilliers, bienfaiteurs de cette paroisse, sont morts; la foi est éteinte, l'église n'existe plus, le village est désert!

Et il répéta sourdement:

— Voilà le sort de toutes choses ici bas!

Un pareil langage tenu par un homme dont on m'avait appris à maudire le nom, me surprit étrangement. Je ne sais s'il s'aperçut de l'effet

que ses paroles produisaient sur moi; mais il reprit, en se dirigeant vers la porte :

— Oh ! je vous surprendrais bien davantage, monsieur, si je vous disais que la marquise de Brinvilliers....

— Cette exécrable empoisonneuse, interrompis-je comme un étourdi.

Mon cicérone se mordit les lèvres avec dépit.

Je balbutiai quelques mots de justification; sans vouloir les entendre, il continua sur le même ton :

— Si je vous disais, monsieur, que la marquise de Brinvilliers est née dans ce village, et qu'elle a été baptisée dans cette église.

— Dans cette église! Comment se fait-il alors que cette particularité ne se trouve consignée dans aucune histoire?

— Parce que la plupart des histoires de ce temps-ci sont fausses, erronées, incomplètes. Il y a long-temps que Voltaire a dit, en relevant les fautes des historiens ses prédécesseurs ou ses contemporains : Voilà comme on écrit l'histoire! et je commence à croire que Voltaire écrivant cela aujourd'hui aurait encore raison.

— Cependant, répliquai-je, c'est d'après les pièces mêmes du procès que les histoires de la marquise de Brinvilliers ont été écrites.

— Non. Le guide des biographes, des historiens, et même des dramaturges de notre époque, c'est tout simplement un mauvais ouvrage qui a pour titre : *Les Causes Célèbres* de l'avocat

Richer. Moi, monsieur, ajouta-t-il, je vais publier la vie de la marquise de Brinvilliers; je vais, non pas réhabiliter la mémoire de ma parente, car ce serait inutile et inconvenant tout à-la-fois, mais la présenter telle qu'elle a été depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Pour faire ce long et pénible travail, je me suis servi des lettres et des papiers de ma famille; j'ai consulté les Registres du Parlement, les Archives du Palais, les grosses du procès, les *Factum* publiés en 1676 pour et contre elle, les Relations manuscrites de son avocat et de son confesseur, les Mémoires, les Gazettes du temps, et enfin toutes les pièces qui ont eu quelque rapport au procès de madame de Brinvilliers.

Il ouvrit un large portefeuille qu'il tenait sous son bras, et me montra plusieurs liasses de papiers couvertes d'écritures.

—Si le temps me le permettait, dit-il en me faisant examiner page par page son manuscrit, et en m'indiquant du doigt les sources où chaque phrase était puisée, je vous donnerais un résumé très dramatique de cette nouvelle histoire si curieuse et tout-à-fait inconnue du public.

Enchanté d'une semblable proposition, je me hâtai d'ajouter d'un air très suppliant:

—Jumièges est encore à une petite lieue; nous avons une heure de jour; le temps est beau; la chaleur est supportable; ainsi, monsieur...

Mon compagnon consulta sa montre, réfléchit quelques instans; puis, d'un air assez satisfait :

— J'accepte, me dit-il.

Nous ralentîmes le pas, et il commença en ces termes :

I.

La rue Neuve Saint-Paul.

IL existait en 1658 une rue, percée depuis environ un siècle, sur l'emplacement du manoir de l'abbé de St-Maur-des-Fossés : c'était la rue Neuve-Saint-Paul, au Marais, encore plus triste, plus silencieuse, plus déserte qu'elle ne l'est aujourd'hui. Elle était composée d'hôtels solidement bâtis sous Louis XIII, et habitée par des nobles, des magistrats et des fournisseurs généraux. Cette rue, peu passagère, jouissait d'une grande tranquillité; elle avait en outre l'avantage d'être située

entre l'Arsenal, la Bastille et la place Royale: c'est-à-dire au centre des réunions, des promenades et des plaisirs.

En entrant par la rue Neuve-Saint-Paul, on apercevait à droite un hôtel plus grand, plus riche que les autres, élevé tout récemment par le célèbre Lemercier, décoré avec luxe, bâti en briques et orné de statues. C'était celui de M. d'Aubray, lieutenant civil de la ville de Paris. On pénétrait dans cet hôtel par une porte-cochère cintrée, à panneaux sculptés à rocailles, et l'on se rendait par un large escalier en pierre dans les appartemens du premier étage. — Il faut avoir visité quelques-uns de ces appartemens du XVIIe siècle, pour se faire une idée de la grandeur et de la prodigieuse élévation de ceux de M. d'Aubray.

L'antichambre d'un lieutenant civil de ce temps-là avait un caractère particulier : il rappelait en quelque sorte par sa décoration les principaux traits de notre histoire nationale. Dans celui-ci se voyaient les batailles de Charles VII, de François Ier et de Henri IV; les portraits, en pied, des rois de la monarchie française, des maires du Palais, des connétables et des prévôts; les cartes des provinces françaises, et les plans des divers accroissemens de Paris. — De cette antichambre on passait dans de vastes pièces qui conduisaient à un petit salon parfumé, très coquet, d'une ordonnance exquise, orné de meubles sculptés, et rempli de glaces, de dorures, de

tapisseries à l'aiguille et de tableaux de prix.

Celui qui à cet instant serait entré dans ce salon, eût été frappé par l'attitude étrange de deux femmes, jeunes encore, assises devant une cheminée. La première, celle qui faisait face à la porte d'entrée, pouvait avoir environ vingt-cinq ans. Elle était petite, délicate et pâle, et elle se tenait dans un large fauteuil de bois doré, la tête appuyée sur une main d'une blancheur éblouissante. De longs cheveux noirs retombaient en boucles sur ses épaules et couvraient presque le haut d'un collet de dentelles tenu à une robe de satin blanc. Cette robe ouverte et lacée par-devant était garnie de bouffettes roses et bleues, placées de distance en distance en guise d'agrafes; à la ceinture pendait une montre et un médaillon soutenus par deux chaînes en or. Le visage de cette femme, à demi caché, paraissait exprimer la douleur la plus vive, et ses yeux attachés à la terre versaient des torrens de larmes. Celle qui faisait face à la croisée était plus âgée de quatre à cinq ans et d'une taille plus élancée : elle portait le vêtement noir et lugubre des sœurs de l'Hôtel-Dieu. Sa figure pleine de douceur, de calme, de noblesse et d'onction semblait avoir beaucoup souffert. Assise dans un de ces larges fauteuils à dos renversé, qu'on a appelés depuis *à la Voltaire*, elle regardait fixement la jeune femme qui se trouvait devant elle, comme pour lire dans sa pensée et interpréter ses moindres gestes.

Le silence le plus grand régnait dans cet appartement. On n'entendait que le pétillement du feu et les battemens cadencés d'une magnifique horloge en marqueterie, placée entre une *Madeleine convertie* de Lebrun, et une *Sainte famille* de Lesueur.

Il y avait déjà plusieurs minutes que durait cette morne tranquillité, lorsque la sœur, prenant tout-à-coup la parole, dit avec une douceur angélique :

— Marguerite, quel est ce secret? Ne sais-tu pas que j'ai toujours été pour toi la compagne et l'amie la plus fidèle et la plus dévouée?

— Oui, ma sœur; mais j'ignore si tu seras aussi indulgente qu'autrefois, si tes conseils soulageront mon âme, si ton pardon me rendra le repos et le bonheur que j'ai perdus.

Et sa voix devenait faible et mourante comme celle d'un agonisant.

— Dieu est grand et bon, ma sœur, espère en lui.

Ces simples paroles, prononcées d'un ton solennel par sœur Marie, eurent un plein succès; et son interlocutrice commença ainsi :

— Il y a sept ans, tu dois te le rappeler, je venais d'atteindre ma seizième année; notre père, M. Dreux d'Aubray, venant un jour me trouver au couvent, m'annonça, avec plus de bienveillance que de coutume, mon prochain mariage avec M. le marquis de Brinvilliers, mestre-de-camp au régiment de Normandie.

— Je sais cela, interrompit Marie, et quelques jours après cette courte entrevue, tu étais la *jolie petite* marquise de Brinvilliers, comme t'appelait alors monseigneur de Mazarin.

— Plût à Dieu que je ne l'eusse jamais été! s'écria Marguerite, que nous appellerons désormais la marquise de Brinvilliers; puis, se rapprochant de sa sœur, elle continua: — A seize ans, j'ignorais qu'il existât sous le ciel un autre sentiment que celui de l'amitié; j'aimais mes compagnes comme des sœurs, je partageais avec elles les instans que me laissait l'étude : j'étais heureuse. En un instant cette vie paisible changea pour toujours! Je sortis du couvent et je devins, par obéissance et non par amour, l'épouse de M. de Brinvilliers. — Ce qui est affreux à penser, ma sœur, c'est que mon mari, ne m'aimait pas! Il ne m'avait épousée que pour avoir les deux cent mille livres que je lui apportais en dot. Eh bien! te le dirai-je? pendant quatre ans je ne souffris point de cette cruelle indifférence! je n'aimais pas et je n'étais point aimée!

Elle s'arrêta quelques instans pour surmonter son émotion.

Cinq ans après mon mariage, reprit-elle, c'est-à-dire en 1656, les désordres des pages et des laquais croissaient tous les jours dans Paris; ces valets, non contens de se battre les uns avec les autres, volaient les marchands, insultaient les femmes, brisaient les vitres, troublaient les séan-

ces des tribunaux, sauvaient les coupables de la potence, et livraient des combats sanglans aux archers de la prévôté. A cette époque, mon mari, absent de Paris, servait avec son régiment, sous Turenne, contre les troupes espagnoles commandées par Condé; toi, ma sœur, tu étais encore en Italie, et moi j'habitais ma maison de campagne de Picpus.

Un soir, c'était le 16 juillet, je sortais de chez Penautier, receveur général du clergé, qui demeurait alors près de la tour de Nesle, et je me rendais à Picpus. En passant sur le nouveau pont construit en face de la porte Dauphine, mon cocher est assailli par des laquais qui lui jettent des pierres, et par des tire-laines qui cherchent à pénétrer dans mon carrosse. — Une heure auparavant, la voiture de M. de Tillandet s'étant heurtée contre celle du duc d'Epernon, avait été brisée par les domestiques de ce dernier; — la mienne allait sans doute subir le même sort, lorsqu'un jeune officier, que j'avais déjà rencontré sur mon passage, paraît accompagné de ses soldats. Armé de son épée, il s'avance jusqu'à moi, s'attaque aux plus mutins, blesse ou tue ceux qui lui résistent, et parvient à mettre tous ces valets en fuite. Je descends de mon carrosse pour remercier moi-même ce brave officier de m'avoir sauvé la vie : il avait disparu.

— Et tu ne le revis plus sans doute.

Sans faire attention à l'interpellation de sa sœur, la marquise ajouta :

— Je venais de ramasser un portefeuille, dans lequel se trouvait — chose extraordinaire! mon portrait peint de mémoire. Je me disposais à faire chercher, par mes laquais, le possesseur de cet objet, quand le même jeune homme, le bras gauche en écharpe, le visage pâle, la tête ensanglantée se présenta de nouveau. Il voulut m'adresser quelques paroles.... mais je vis aussitôt ses yeux se fermer et son corps tomber sur le marche-pied de ma voiture. — Une heure après il reprenait ses sens dans ma maison de Picpus.

L'étonnement de sœur Marie était à son comble; elle aurait bien voulu adresser quelques questions à la marquise; mais tout ce qu'elle venait d'entendre l'avait rendu incapable de prononcer un seul mot. Cependant elle se hasarda; mais madame de Brinvilliers, toute préoccupée de son récit, interrompit aussitôt sa sœur qui lui demandait de nouveaux détails sur cette histoire romanesque :

— Huit jours après cette aventure, dit-elle en accompagnant ses paroles d'un profond soupir, un nouveau sentiment s'était révélé en moi; j'étais aimée, Marie, et j'aimais, en épouse criminelle, le chevalier de Sainte-Croix, le jeune officier du régiment de Tracy qui m'avait sauvé la vie!...

— Toi, Marguerite! s'écria sœur Marie.

— Ne me blâme pas, ma sœur; car tu ne sais pas, toi, ce que c'est que d'épouser un homme sans amour, de passer ses jours et ses nuits avec l'être qu'on méprise, que l'on hait, et de rencontrer un soir, au milieu des dangers, celui qu'on avait rêvé, celui qu'un regard, une parole lie à notre existence comme l'âme à Dieu! — Tu l'aurais aimé, Marie, reprit-elle avec tendresse, si tu l'avais vu sur ton passage, si tu l'avais entendu te raconter sa vie pauvre, mystérieuse agitée, et te dire: — Marguerite (car il ne sut jamais, ni le nom de mon père, ni celui de mon époux), Marguerite, je n'ai ni famille, ni patrie, moi; je ne connais point ma mère et j'ignore quelle terre m'a donné le jour. Je suis noble, dit-on, oui noble! mais sans nom; noble par l'adultère ou la séduction! Une belle noblesse, en vérité! Que de fois j'ai maudit mes parens, lorsque après une action d'éclat on me demandait, pour me jeter un grade ou une croix au visage, le nom de mon père!.. Abreuvé de tant d'outrages, j'ai voulu me faire tuer dans les combats, j'ai présenté ma poitrine aux balles et aux boulets, et la mort m'a épargné! Vous l'avouerai-je Marguerite? j'ai songé lâchement au suicide; oui, je me suis endormi souvent un pistolet sur le cœur, en pensant ne me réveiller jamais! Mais, j'avais une espérance, et cette espérance, c'est vous. Je vous rencontrai, Marguerite, vous belle, vous jeune, vous compatissante, et je peignis votre image sur ce médail-

lon; et je vous aimai comme le seul ange que j'eusse sur la terre, comme la seule femme qui dût me faire goûter le bonheur, comme une mère, comme une sœur, comme une amante!

— Mais, demanda sœur Marie, avec un intérêt mêlé de curiosité, qu'est-il devenu?

— Quinze jours après, son régiment quitta Paris et se rendit à Valenciennes, où se trouvait alors mon mari. Il partit, en promettant de me donner de ses nouvelles...

— Tu te nommas donc, interrompit Marie.

— Non, ses lettres devaient m'être adressées à ma maison de campagne, sous le nom de Marguerite. J'attendis vainement deux ans et j'attends encore! — Il y a trois mois, mon mari m'écrivit que le siége de Montmédy devint funeste au régiment de Tracy, et que plusieurs officiers perdirent la vie; sans doute, Sainte-Croix est de ce nombre!

— Du courage, ma sœur, dit Marie en s'approchant de la marquise et en lui prenant les mains comme pour la consoler; du courage, et oublie cet amour illégitime; ne pense plus qu'à la réparation de cette faute...

— De cette faute! tu ne sais donc pas, Marie, dit la marquise en hésitant, mais il y a plus qu'un adultère, il y a... un... non, je n'oserai jamais te révéler ce terrible secret!

— Tu me fais peur! s'écria la religieuse en s'éloignant de sa sœur.

— Oh! je suis bien coupable, reprit la mar-

quise, et c'est pour recevoir des consolations que je t'ai fait demander; car je n'aurais pas eu la force, je le sens, d'avouer ce crime à un confesseur!

— Un crime! ô malheureuse, je te comprends; ce voyage que tu nous annonças, l'an dernier...

— Ce voyage, je le fis pour cacher ma grossesse aux yeux de mon père, de ma famille; et pour sauver mon honneur et celui de mon mari, je commis un crime!

—Comment?

—Je tuai mon enfant!!

A ces mots sœur Marie poussa un cri, se leva toute tremblante et fit un signe de croix. La marquise, les joues inondées de larmes, jeta un regard suppliant à sa sœur, et lui dit d'une voix faible et entrecoupée par les sanglots:

—C'est affreux, n'est-ce pas, de tuer son enfant, d'arracher volontairement la vie à un petit être qui vous tend les bras? C'est un crime, ajouta-t-elle en élevant la voix, ignoré des peuples les plus barbares, et que l'on commet impunément chez nous pour racheter l'honneur d'une fille ou sauver la réputation d'une femme!

—Il fallait le faire élever loin de toi, dit Marie animée d'une sainte colère.

—Le pouvais-je? En le confiant à des mains étrangères, j'aurais été forcée de lui apprendre un jour le secret de sa naissance, ou de le laisser

vivre comme Sainte-Croix, maudissant à chaque instant le monde et sa mère!

A peine avait-elle prononcé ces mots qu'on entendit un bruit de chevaux dans la cour.

Un domestique entra et annonça:

— M. le marquis de Brinvilliers.

La foudre serait tombée à cette heure entre ces deux femmes, qu'elles n'eussent pas été plus surprises. Le marquis de Brinvilliers de retour; lui qui depuis trois mois n'avait donné de ses nouvelles, il arrivait inopinément au milieu de cette terrible confession.

La marquise, habile à dissimuler les plus grands chagrins, se contrefit le visage, répara à la hâte le désordre de sa toilette, essuya ses jolis yeux humides de larmes, et parut calme malgré sa douleur.

Le marquis entra aussitôt, accompagné de M. Dreux d'Aubray, et d'un jeune homme que le lieutenant civil regardait attentivement depuis quelques minutes:

— Bonjour, madame, dit-il à la marquise en la baisant au front; sans faire attention à son trouble, il ajouta:

—Je te présente un de mes nouveaux amis, un jeune prisonnier que nous avons tous cru mort, et qui m'a rendu les plus grands services à l'armée.

Puis, se tournant vers le groupe du fond, il fit signe à l'inconnu de s'approcher, et le prenant par la main, il lui dit à l'oreille:

— Pas un mot à ma femme de ma petite Eulalie du théâtre du Petit-Bourbon.

Et comme s'il n'eût pensé qu'à la marquise, il s'approcha d'elle en lui disant :

— Ma chère amie, je te présente le chevalier de Sainte-Croix, capitaine au régiment de Tracy.

Un cri se fit entendre. Madame de Brinvilliers tomba évanouie entre les bras de sa sœur. Le lieutenant civil courut vers sa fille, l'examina d'un œil sec, et jetant un regard sur Sainte-Croix, il se contenta de dire en s'éloignant :

— Cela est étrange!

II.

La Bastille.

Au bout de la rue Saint-Antoine, là où se trouve aujourd'hui un animal monstrueux d'une couleur douteuse, un majestueux tuyau de poèle décoré du titre pompeux de *Colonne de Juillet*, un échafaudage sali par le temps, quelques planches moisies, des échoppes et des *coucous*, s'élevait, avant la révolution française, un immense édifice bâti en 1369, sous Charles V, par Hugues Aubriot, prévôt de Paris. Cet édifice, flanqué « de belles, hautes et grosses tours, » comme dit Christine de Pisan, et entouré de fossés larges et profonds, s'appelait la *Bastille Saint-Antoine*. Elle servait tout à-la-fois de château-fort, de trésor royal et de prison d'état. En 1661, c'est-à-dire trois ans après le retour de M. de Brinvilliers à Paris, la Bastille Saint-Antoine, avait déjà reçu bon

nombre de prisonniers. Pour y être enfermé, pour y passer les plus belles années de sa vie, souvent pour y mourir ! il n'était pas nécessaire d'avoir commis un crime, d'avoir trahi son pays, d'avoir déshonoré sa famille : il suffisait d'être important ou importun, écrivain spirituel ou ennemi de la noblesse, père d'une jolie fille ou amant d'une grande dame ; et, sans autre forme de procès, un sergent de la prévôté vous arrêtait en vous présentant une lettre de cachet, et vous conduisait silencieusement à la Bastille. Si vous demandiez des explications, on était sourd ; si vous vous débattiez, on vous liait les membres ; et si vous injuriez les archers ou le roi, on vous plaçait un baillon dans la bouche. Arrivé à la Bastille, on vous mettait huit ou quinze jours dans un cachot humide, creusé à trente pieds sous terre, baigné par une eau puante et peuplé d'animaux immondes ! — Voilà ce qui arriva à Sainte-Croix, deux ans après avoir été présenté à madame de Brinvilliers par son mari.

Sainte-Croix, ivre de bonheur et de joie d'avoir retrouvé dans la marquise la femme qu'il avait autrefois aimée sous le nom de Marguerite, passait tous ses instans auprès d'elle ; il l'accompagnait à la promenade, aux théâtres surtout, où l'on applaudissait alors Tiberio Fiorelli et Dominique, devenus célèbres sous les noms de *Scaramouche* et d'*Arlequin* ; il la suivait à la campagne, se plaçait auprès d'elle dans son carrosse, et la

consolait des dissipations insensées et des folles amours de son mari.

Ils se rendaient un jour à Picpus pour y visiter le célèbre couvent des *Pénitens réformés de Saint-François*, dans l'église duquel on admirait des figures de Germain Pilon et un tableau de Lebrun représentant le *Serpent d'airain*, lorsqu'un homme, revêtu du costume des officiers de la prévôté, fait arrêter les chevaux, et prie très poliment Sainte-Croix de le suivre. Celui-ci, sans défiance, quitte la marquise, se livre à cet homme, qui le conduit dans une ruelle étroite, où quatre archers s'emparent de lui et le font monter de force dans un carrosse. Indigné de cette trahison, il veut se servir de son épée, mais il ne l'avait déjà plus; il demande à l'officier pourquoi on le traite ainsi et quel est son crime : l'officier ne répond rien; il fait vingt fois la même demande, et obtient toujours le même silence. Lassé de tant d'obstination, il veut lever les stores de la voiture et crier aux habitans de le secourir, mais quatre bras vigoureux le tiennent cloué à sa place.

La voiture roula quelques instans, puis elle s'arrêta rue Saint-Antoine, en face de la rue Jean-Beau-Sire, devant une porte à pilastres carrés, surmontée d'un fronton aux armes du roi. C'était l'entrée de la Bastille. A un signal donné, un pont-levis s'abaissa. La voiture passa sous une voûte et entra dans une espèce de cour longue, étroite et tortueuse, bordée à droite par des corps-

de-garde et à gauche par des échoppes de vivandières; elle décrivit une courbe, traversa un second pont-levis, et s'arrêta dans la grande cour du château, au milieu d'une haie de soldats. Les archers firent descendre leur prisonnier et l'introduisirent dans une salle basse, séparée des appartemens du gouverneur par un gros mur.

— Ah çà! dit Sainte-Croix en renversant par terre, d'un coup de poing, deux archers qui se mettaient en devoir de le fouiller, me direz-vous pourquoi je suis arrêté?

Les archers ne répondirent pas.

— Il y a erreur sans doute, continua-t-il, car un capitaine du régiment de Tracy, qui a toujours servi le roi avec fidélité et zèle, ne peut être ainsi privé de sa liberté.

Un personnage gros et court que Sainte-Croix supposait être le gouverneur, à cause des honneurs qu'on lui rendait, se leva, vint à lui, visita quelques papiers que venait de lui remettre l'officier et s'adressant au prisonnier, il lui dit d'une voix aigre :

— Monsieur de Sainte-Croix, vous êtes arrêté au nom du roi, par l'ordre de M. Dreux d'Aubray, lieutenant civil de la ville de Paris.

— Le traître! s'écria Sainte-Croix en grinçant des dents; mais, poursuivit-il avec plus de calme, quel est mon crime?

— Quel est votre crime? reprit le gouverneur étonné, quel est votre crime?... on vous le dira plus tard, monsieur.

Et il sortit en plongeant ses doigts dans une magnifique tabatière en or.

Sainte-Croix resté seul avec les archers et les geôliers de la Bastille, fut dépouillé de ses habits, de ses bijoux, de son or, et revêtu d'un costume simple et grossier; deux hommes à faces patibulaires s'avancèrent armés de torches et se placèrent devant lui; quatre soldats le lièrent de nouveau et lui firent descendre les cent vingt marches qui conduisaient aux cachots de la *Tour de la Comté*. Un porte-clef ouvrit trois portes en fer et l'introduisit dans une petite pièce carrée, sale et fangeuse; deux serruriers lui ceignirent le corps de chaînes du poids de cinquante livres, lesquelles chaînes tenaient à une grosse pierre par un fort anneau. L'opération terminée, tout le monde se retira; les lourdes portes roulèrent sur leurs gonds, et Sainte-Croix se trouva plongé dans la plus affreuse solitude. L'air qu'il respirait était impur, ses pieds s'enfonçaient dans la vase; et si ses mains cherchaient à reconnaître les objets qui l'entouraient, elles se plaçaient sur des pierres visqueuses, sur du sang caillé, sur des ossemens humains!...

Au bout de huit jours, il sortit de son cachot et prit possession d'une chambre située au deuxième étage dans une autre tour. Les murailles de cette chambre, demi circulaire, étaient couvertes de cadavres mutilés, de potences, de cercueils, de haches et de billots, le tout peint en rouge et en noir, par un malheureux artiste, arrêté quel-

ques années auparavant comme conspirateur, et devenu fou à la Bastille! — On apercevait à gauche une fenêtre grillée; en face, une porte de communication qui donnait dans une autre chambre, et au milieu une autre porte verrouillée depuis le haut jusqu'en bas.

On était au mois de mars de l'an 1661. Le jour commençait à poindre; Sainte-Croix, les joues creuses, le teint pâle, la barbe longue, les cheveux en désordre, était assis sur son lit; il tenait à la main une lettre qui semblait le préoccuper étrangement. Le plus grand silence régnait autour de lui. On n'entendait que les sons argentins de l'hôtel de Saint-Paul marquer les heures, et le fracas des chaînes des prisonniers se propager dans le vide immense des tours.

— Comment, dit Sainte-Croix en se levant et en se promenant à grands pas dans sa chambre, je serais le fils naturel du duc de Miremont, tué en duel à Londres il y a six mois!... Et c'est la marquise de Brinvilliers qui m'envoie ces papiers. Il s'approcha de la lampe et lut :

« Rome fut le berceau de votre jeunesse, c'est « dans cette ville que vous reçûtes le jour; votre « mère, pauvre Italienne, nommée Fornarina, « séduite et abandonnée par le duc de Miremont, mourut en donnant le jour à un second « fils appelé Paolo, qui termina sa vie, nous a-t-« on dit, dans les prisons de l'inquisition. »

Ils sont tous morts! s'écria-t-il en pleurant, et

je suis seul sur la terre! seul avec Marguerite que je ne reverrai jamais! Et c'est pour l'avoir aimée, — car je sais mon crime maintenant, — que son père m'a séparé d'elle! Oh! monsieur Dreux d'Aubray! si jamais je deviens libre, malheur! malheur à vous!

Et ses yeux brillaient comme des éclairs, et ses gestes devenaient menaçans et terribles.

La porte de droite s'ouvrit, un homme jeune, grand et maigre, au teint basané, aux regards vifs et perçans, entra dans la chambre de Sainte-Croix; il s'avança jusqu'à la table, y déposa une fiole, un petit livret en parchemin, et s'assit sans façon dans un fauteuil de cannes.

— Il paraît capitaine, dit-il, que vous ne vous êtes pas couché cette nuit?

— Non, répondit machinalement Sainte-Croix.

— Tiens, et pourquoi?

— Pourquoi? parce que cela m'a plu apparemment, dit Sainte-Croix piqué d'une telle demande. Cependant il se hâta d'ajouter, d'une voix plus douce, vous devez le savoir comme moi, monsieur Exili, il y a des instans...

— Je ne vous comprends pas.

— Où l'on a besoin d'être seul, dit Sainte-Croix impatienté.

— Oh! qu'à cela ne tienne, capitaine, je m'en vais, je voulais seulement vous annoncer une nouvelle, c'est que.... la mort de monseigneur de Mazarin arrivée ces jours derniers.....

— Mazarin est mort!

— Va changer bien des choses, continua Exili avec indifférence ; on dit que le lieutenant civil est tombé en disgrâce, et que M. de Caumartin, l'ami de madame de Brinvilliers vient de solliciter votre grâce auprès de M. le ministre Colbert.

— Serait-il vrai ?.. Mais qui donc êtes-vous, monsieur, reprit Sainte-Croix avec défiance, pour recevoir de pareilles communications à la Bastille ?

— Ce que je suis, capitaine, je vous l'ai déjà dit cent fois : un réfugié italien, devenu par le hasard l'instrument d'un grand seigneur et détenu ici pour avoir composé les poisons dont mon maître se sert pour augmenter sa fortune... — Ah ! à propos de poison, en voilà un bien extraordinaire, ajouta-t-il avec gaîté en désignant du doigt la fiole qui était sur la table : quelques gouttes de cette liqueur prises par un animal quelconque, l'endormiront pendant plusieurs heures ; il se réveillera ensuite, paraîtra souffrant, agité, s'endormira une seconde fois d'un sommeil paisible, et ne se réveillera plus... Je vous ouvrirai son corps et dans les intestins vous ne retrouverez aucune trace de poison. Hein ! fit-il avec contentement, en retroussant ses longues moustaches, j'espère que mon maître me paiera cher celui-là.

— Quel homme infâme que cet Exili ! pensa Sainte-Croix. — C'est affreux, lui dit-il avec sévérité, d'empoisonner pour quelques misérables pièces d'or !

— Que voulez-vous, c'est mon état ; et ensuite remarquez bien, capitaine, que je n'empoisonne pas, moi : c'est mon noble protecteur qui se charge de ce soin. — Je suis le bras, il est la tête.

Et il se mit à bourrer nonchalamment une pipe de fabrique française.

Après un long silence, Sainte-Croix lui demanda ce qui l'avait poussé au crime.

— La vengeance! répondit-il.

— La vengeance! répéta son interlocuteur tout pensif.

— Oui, la vengeance et la fatale organisation de votre société! Oh! c'est une horrible histoire que la mienne! histoire tachée de boue et de sang! histoire d'infamies et de misères!... Oh! si vous saviez combien j'ai souffert avant de devenir un scélérat, comme vous dites, vous ne me maudiriez pas. Le croiriez-vous? j'étais né pour aimer, moi, pour vivre en honnête homme, et, vous le voyez, je suis un assassin, un empoisonneur!

Il resta quelques instans la tête dans ses mains; puis il alluma sa pipe et se mit à fumer, en fredonnant un refrain populaire.

Ces paroles, prononcées d'une voix mâle et forte, touchèrent le cœur de Sainte-Croix, et lui inspirèrent le désir de connaître le passé de cet homme bizarre. Espérant obtenir par lui, natif de Rome, des renseignemens sur sa famille, il le supplia de lui raconter sa vie.

— C'est une histoire bien longue, dit Exili en posant sa pipe sur la table. Mais puisque vous tenez absolument à la savoir, écoutez donc :

« Je suis le fils d'un riche personnage qui séduisit ma mère il y a aujourd'hui vingt-cinq ans...

Sainte-Croix voulut hasarder une parole ; Exili ne lui en laissa pas le temps, et il reprit :

« A quinze ans je sortis du couvent où j'avais été élevé, et j'entrai chez un apothicaire de Rome. A dix-sept ans, mon maître, le plus ignorant des droguistes de toute l'Italie, me citait comme le meilleur de ses élèves. Il est vrai que je passais le jour et la nuit à faire des expériences et à étudier les savans traités des botanistes et des alchimistes allemands. Bien plus, j'espérais, jeune insensé, arriver par mes travaux à l'Académie de Bologne! — Plaignez-moi donc capitaine. Près de notre boutique se trouvait celle d'un tailleur, et dans cette boutique une jeune fille belle comme un ange, que je ne pouvais me lasser d'admirer toutes les fois qu'elle venait rendre visite au droguiste, son parrain. Il paraît que je ne lui déplaisais pas non plus : car une fois, m'étant hasardé à lui faire un compliment, elle me répondit avec tant d'abandon, que le soir même je priai mon maître de la demander pour moi en mariage. Un grand obstacle s'opposait à notre union. Il fallait de l'or, et je n'avais que de la science, bien peu encore, à offrir au père de Juana, — c'est ainsi

qu'elle s'appelait. Cet artisan, très honnête homme du reste et fort bien considéré de son quartier, n'avait aucun préjugé, aucun scrupule. Il ne regardait ni à la probité ni à l'honneur : il ne prisait que l'argent. « Tes recherches, tes études, me disait-il souvent, — car il me tutoyait, — où cela te conduira-t-il? à devenir un savant, n'est-ce pas? Et qu'est-ce qu'un savant par le temps qui court? un pauvre hère qui n'a ni feu ni lieu, qui loge dans un grenier, dort sur un grabat et ne paie jamais ses dettes. Une belle profession, ma foi! Laisse à d'autres cette vie malheureuse, si tu veux obtenir ma fille. Crois-tu, par hasard, que le monde te tiendra compte un jour de tes travaux, de tes peines, de tes fatigues, et qu'il saura te récompenser comme tu le mérites? Désabuse-toi, le monde est si corrompu, vois-tu, qu'il n'adore plus qu'une chose maintenant : c'est l'or. Mais comme je sais que les drogues rapportent peu, quitte mon voisin, rends-toi à Naples, entre dans la maison de banque des frères Filippo, gagnes-y deux mille scudis romains, et la main de ma fille est à toi. »

« Vous comprenez bien, capitaine, que d'après un pareil raisonnement, je devais espérer n'être jamais l'époux de Juana. Cependant le hasard en décida autrement. Un noble — les nobles ont toujours fait mon malheur! — un noble que je voyais souvent chez notre voisin vint un jour me trouver dans la boutique de

mon patron, et après m'avoir félicité longuement sur le bien qu'on disait de moi et sur mes connaissances en pharmacie, il me demanda si je savais composer des poisons. Surpris d'entendre de telles paroles sortir de la bouche d'un seigneur, je ne sus que répondre. Il ajouta aussitôt : « Je vous donne deux mille cinq cents scudis romains, si avant un mois vous m'avez composé un poison qui ne laisse aucune trace après lui. Vous m'entendez, Paolo. »

Sainte-Croix fit un mouvement.

« Je m'appelais alors Paolo, dit Exili. Ce seigneur sortit, me laissant confondu et *atterré*. Oui, monsieur de Sainte-Croix, j'avais horreur, moi, de conclure un pareil marché. Cependant, j'aimais Juana, et je n'avais pas l'argent nécessaire pour l'acheter... pour l'épouser, veux-je dire. Voyez donc comme nos sociétés sont faites : on m'offrait deux mille cinq cents scudis pour commettre une mauvaise action, et l'on ne m'aurait pas donné vingt écus de ma meilleure découverte ! — En faisant de nouvelles expériences sur l'arsenic, l'orpiment et l'antimoine, je trouvai un poison, très violent, c'est vrai, mais qui ne laissait aucune trace. Je le livrai, et je reçus mes deux mille cinq cents scudis.

« Trois semaines après on célébrait dans l'église de Saint-Pierre-de-Rome le service funèbre du père de ce jeune seigneur et mon mariage avec la belle Juana. Je fis accroire à mon beau-père que je savais transmuer les métaux, et

alors le bruit se répandit que j'avais trouvé la pierre philosophale.

« Mon mariage, capitaine, fut encore la source de nouveaux maux. Un noble, — encore un noble! — paria, cent pièces d'or, à la fin d'une orgie, qu'avant huit jours, il aurait séduit ma Juana; comme si nos femmes, à nous, gens du peuple ne valaient pas bien les leurs! Quand je passais dans la rue, ils me montraient au doigt; ils m'appelaient bâtard, mari complaisant! Oh! je souffrais bien! et je ne pouvais leur répondre, et je ne pouvais châtier leur insolence: ils étaient nobles! Eh bien! je me vengeai pourtant. Trois jours après ce pari, je lui écrivis un billet à ce lâche fanfaron; je lui donnai rendez-vous dans ma propre maison, et je signai: *Juana*. Il vint; oui, capitaine, il vint joyeux, le sourire à la bouche, raillant mon titre d'époux. Il entra chez moi, se plaça, comme je le suis dans ce fauteuil, but, sans façon en attendant ma femme, un verre de vin de France, que j'avais préparé... et il expira devant moi, dans les souffrances les plus horribles.

« Je pris son corps sur mes épaules et je le jetai dans le Tibre. Mais la punition du ciel s'étendit sur moi! ma femme que j'avais envoyée chez son père, rentra pendant mon absence, se versa un verre de ce vin empoisonné, et quand je revins au logis, je la trouvai, ma bonne Juana, dans les bras de son père, rendant le dernier soupir! »

Il y eut un silence de quelques instans.

« Dénoncé à la police, reprit Exili, après avoir essuyé une larme, je changeai de nom et je pris celui que je porte aujourd'hui; je quittai Rome, j'errai dans les campagnes, échappant à la vigilance des estafiers du Saint-Père. Une femme de la confrérie de Jésus, une religieuse qui connaissait ma mère, et dont je garderai toujours le souvenir, me reçut dans son couvent, m'employa à des travaux manuels et me ramena, la sainte femme! dans le sentier de la vertu. Malheureusement la justice ne tint aucun compte de ma conversion. Un jour j'allais être saisi par elle, quand un noble voyageur français, sachant de quel crime j'étais accusé et quel était mon *talent*, paya ma rançon, m'emmena avec lui en France, à condition que je continuerais, dans le plus grand secret, la composition des poisons. — Voyez, capitaine, s'il est possible de rester honnête homme en ce monde. — L'habitude l'emporta sur les sentimens d'honneur; j'obéis et je retombai dans le crime. Tout alla bien pendant trois ans; mais des soupçons s'étant élevés contre mon riche protecteur et contre moi, il me fit mettre à la Bastille en me promettant son appui; et j'y suis, comme vous voyez, traité avec les plus grands égards. —Voilà, capitaine, l'histoire de ma vie et de mes malheurs.»

Sainte-Croix, interdit, ne savait que répondre.

— Vous vous appeliez Paolo, dit-il en hésitant; mais le nom de votre mère...

— De ma mère, ah! vous réveillez en moi de pénibles souvenirs; ma mère, séduite aussi par un noble, par ce lâche duc de Miremont, s'appelait...

— Par le duc de Miremont! s'écria Sainte-Croix suffoqué par les larmes; par le duc de Miremont!... ah! je sais maintenant le nom de votre mère, elle s'appelait Fornarina... et vous, vous Exili, vous Paolo... vous êtes... Mais ils m'ont dit qu'il n'existait plus.

Puis, montrant sa lettre à Exili :

— Lisez!

— L'écriture de sœur Marie!

— De sœur Marie! répéta Sainte-Croix étonné.

— Oui, de la religieuse dont je viens de vous parler.

Et il baisa ce papier avec tendresse.

— Quoi, capitaine, dit-il, en se jetant dans les bras de Sainte-Croix, vous seriez mon frère!.....

Ils se tenaient encore embrassés, lorsqu'un greffier entra et leur remit à chacun une lettre scellée aux armes du roi.

— Nous sommes libres! s'écrièrent-ils avec joie. — Je pars ce soir pour Londres avec mon noble protecteur, ajouta Exili.

— Déjà! oh! nous nous reverrons, frère?

— Que Dieu le veuille!

Sainte-Croix ouvrit une autre lettre qu'on lui avait remise avec sa grâce. La marquise lui apprenait que son père quoique tombé en disgrâce, se proposait de les faire poursuivre pour

crime d'adultère. Aussitôt qu'il eut achevé sa lecture, il s'empara de la fiole et du livret qui étaient sur la table, prit le bras d'Exili et sortit en disant :

— A nous deux, maintenant, monsieur le lieutenant civil !

III.

Le Laboratoire.

Au commencement du règne de Louis XVI, on montrait encore la maison dans laquelle Sainte-Croix composa ses poisons, après sa sortie de la Bastille. Elle était située dans le cul-de-sac des marchands de chevaux de la Place Maubert.

Sainte-Croix ne pouvait mieux choisir, soit pour être à l'abri des soupçons, soit pour éviter les visites de MM. les sergens du roi; car pour arriver à cette maison, il fallait longer la Place Maubert, toujours couverte d'immondices, et traverser une cour sale et fétide. En face on apercevait une habitation à deux étages, crevassée partout, bâtie en terre et en bois, et percée de quatre fenêtres. Dans l'intérieur se trouvait un escalier tremblant et disloqué, des murs noirs et humides et quelques salles mal éclairées. — Voilà la maison que Sainte-Croix loua à la dame

Bernard, sous le nom de M. de Breuille, en l'an 1662.

Depuis dix ans qu'il restait dans ce cul-de-sac, d'étranges propos circulaient sur son compte. Les uns le regardaient comme un sorcier possédé du diable ; les autres comme un malheureux pécheur qui expiait ses fautes en travaillant au grand œuvre ; l'on disait même que les plus hardis de la Place Maubert n'auraient jamais osé se trouver en face de lui, après l'heure du couvre-feu.

Ce qui faisait naître ces craintes, c'est que souvent au milieu de la nuit, des voisins l'avaient vu rentrer furtivement avec son domestique, portant des paquets ensanglantés. Un soir que la lune éclairait ce cloaque, on vit distinctement passer trois personnes enveloppées de manteaux; et le lendemain il n'en sortit que deux... Tous ces récits commentés et interprétés par les bonnes langues de la rue d'Amboise, n'étaient rien auprès du suivant : « Le père Christophe, disaient les commères de la Place Maubert, le doyen des mendians de Notre-Dame, entendit dans la nuit de la Toussaint de 1670, une forte détonation qui le réveilla en sursaut. Il se lève, ouvre le châssis de sa lucarne, et aperçoit chez M. de Breuille, au milieu d'une fumée jaunâtre, le diable en personne, écorchant avec ses ongles un cadavre humain étendu sur une table. La peur lui fit pousser un cri, et aussitôt la verrière de M. de Breuille se referma. — Trois jours après le père Christophe rendit l'âme. »

Que se passait-il donc chez M. de Breuille? Pour le savoir, franchissons les marches vermoulues de cet escalier chancelant, passons dans une espèce de salon meublé très simplement; soulevons une antique tapisserie, appuyons le doigt sur un bouton caché dans le mur, et pénétrons dans cet endroit obscur que nous appellerons désormais le laboratoire de Sainte-Croix.

Figurez-vous un intérieur comme pourraient en peindre Ruysbrank, Rembrandt, Van-Ostade, Callot et Roqueplan réunis; un intérieur plus sale que le cabinet astrologique de Ruggieri; plus sombre que la cellule de Claude Frollo, l'archidiacre de Notre-Dame. Figurez-vous une petite pièce étroite et basse, à solives découvertes, et faiblement éclairée par une verrière en verre oxidé. Couvrez les murailles de figures symboliques, de signes hiéroglyphiques, de caractères hébreux, grecs et persans, charbonnés à la main ou peints de diverses couleurs. Suspendez autour de ce réduit des squelettes d'animaux, des peaux de serpens, des reptiles empaillés, des masques en verre, des parchemins, des cartes, des atlas, des rayons de bibliothèque et des casiers remplis de creusets, de fioles, de plantes et de minéraux. Voyez maintenant, à droite de cette pièce, de larges fourneaux ordinaires à plu-

sieurs étages, des matras, des cornues en verre et des vases en grès; en face, le fameux *fourneau philosophique*, le générateur des alchimistes, où s'accomplissait le grand œuvre par la distillation de l'élixir de longue vie; à côté, des tables en marbre sur lesquelles sont étendus des cadavres mutilés; et enfin, à gauche, un grand bureau en marqueterie de cuivre, couvert de papiers, de fioles, de mercure, de paquets ouverts et fermés, d'alambics de toutes formes, de toutes grandeurs, et d'énormes in-folios enduits d'une double couche de poussière et de cendre.

Devant ce bureau, était Sainte-Croix, que nous retrouvons bien vieilli, et qui s'occupait à déchiffrer quelques caractères grossièrement dessinés sur un vieux parchemin.

— Maudit soit le langage des alchimistes! s'écria-t-il en frappant avec force sur le *Speculum Alchimiæ* de Roger Bacon ouvert près de lui; toujours des emblèmes, des figures, des symboles pour désigner, même les choses les plus simples! Que j'ouvre les ouvrages de l'Arabe Geber ou du savant Albertus Magnus, les traités d'Arnauld de Villeneuve ou de Raymond Lulle, toujours la même obscurité.

Il s'arrêta, lut à voix basse quelques pages d'un in-quarto à fermoirs d'argent, puis reprit :

— Jean de Meung, Nicolas Flamel, et Jacques Cœur, le malheureux argentier de Charles VII, ont interprété comme moi *mars* par acier, *chêne creux* par creuset, *cigne blanc* par mercure; et

ils ont réussi; alors pourquoi me décourager? Le savant Philactèthe n'a-t-il pas dit :

« Ne croyez point que cette science ait été con-
« nue d'aucuns de nous par hasard, comme le
« pensent sottement les ignorans. Pour y parve-
« nir nous avons beaucoup sué et travaillé; nous
« avons même passé des nuits sans dormir. Ainsi
« vous qui ne faites que commencer, soyez per-
« suadés que vous ne réussirez pas sans un grand
« travail. »

Allons! si les alchimistes sont de bonne foi, ce qui peut être à la rigueur, reprit-il en montrant du doigt un creuset placé près d'un sablier, j'ai là de quoi devenir honnête homme, et ce qui vaut mieux encore, riche! riche comme un fermier général; que dis-je! comme un intendant des finances! — O fortune, il n'y a que toi qui sache opérer des miracles aujourd'hui! De l'or! mais c'est plus que la vie et le bonheur; c'est le ciel!.... Et moi je n'ai que des dettes!

Sainte-Croix accompagna ses paroles d'un sourire; il se leva, prit sur son bureau un sablier, des vases et des cornues qu'il porta sur son fourneau. Il versa dans un alambic en verre, une huile épaisse extraite d'un cadavre, et se mit à commencer son opération. Un creuset en grès de forme étrange reçut diverses substances fort difficiles à désigner, attendu que les fioles qui les contenaient n'avaient pour toute étiquette qu'un signe astronomique. Il fit fondre ensuite de la cire blanche mêlée à de la gomme adra-

gante, en répétant sourdement deux mots qui semblaient appartenir à la langue arabe; il laissa tomber doucement cette nouvelle composition dans le creuset, et couvrit le tout de mercure en prononçant à haute voix cette phrase de Géber : « le mercure est l'âme de l'alchimie! » Il ferma soigneusement son creuset et le plaça avec de longues pincettes, au milieu d'un brasier.

La figure de Sainte-Croix, pâle et sinistre, noircie par le charbon et éclairée par cette lumière rougeâtre, avait quelque chose d'effrayant et de satanique. Son laboratoire plongé dans l'obscurité, et ne recevant le jour, pour ainsi dire, que des fourneaux, ressemblait assez à une succursale de l'enfer.

Il soufflait depuis une demi-heure environ, sans oser lever les yeux, ni tourner la tête tant cette opération l'absorbait. L'horloge des Carmes se fit entendre; il s'arrêta et retourna le sablier.

— Encore quelques minutes, et le secret de la pierre philosophale n'en sera plus un pour moi. C'est en opérant ainsi, ajouta-t-il, que l'Electeur de Mayence fit de l'or, très pur et très doux qui était dit-on à 24 karats, et que Gustenhower de Strasbourg, suivant le célèbre Jacobs Heilman, changea en 1604, devant l'Empereur Adolphe II, des balles de plomb en argent et des balles de mousquet en or. — Voyons si j'ai réussi et si le creuset est bien d'un rouge orange

comme l'indique le *Libellus de Alchymiâ* d'Albert-le-Grand.

Il retira du fourneau le creuset coloré d'une teinte à-peu-près semblable à du fer rougi.

— L'alchimie est bien une science ! s'écria-t-il dans le paroxysme de la joie, et Philactèthe a raison de dire qu'il n'y a que les ignorans qui en doutent. J'ai de l'or enfin! de l'or pour étouffer mes remords, pour payer mes dettes de jeu, pour mettre un terme à de nouveaux crimes! —Bah! reprit-il avec gaîté, oublions le passé et ne pensons plus qu'à mes nouvelles richesses.

Il s'empara du creuset, le trempa plusieurs fois dans un grand vase rempli d'eau, et le brisa avec un maillet pour retirer les riches matières qui devaient s'y trouver... Mais quel fut son désappointement en apercevant, au lieu d'un lingot d'or, un métal noirâtre, tirant sur le gris, qui était loin d'être précieux.

— Malheur! s'écria Sainte-Croix en grinçant des dents, et en jetant dans le brasier le fruit de six années de peines, d'études et d'expériences.

Sa douleur fut si grande, qu'il resta pendant plusieurs minutes debout, immobile devant son fourneau, les yeux fixés sur le métal en fusion. Il y serait peut-être resté long-temps encore, si trois coups frappés doucement à la porte ne l'eussent fait revenir à lui.

C'était Martin, son domestique, qui lui apportait deux lettres: l'une de l'usurier Belleguise, l'autre du sieur de Caumont.

— Ah! messieurs, vous voulez que je vous solde à l'instant, dit Sainte-Croix, avec rage, après avoir parcouru ces deux lettres; vous, de Belleguise, parce que j'ai refusé, il y a huit jours, d'empoisonner votre beau-père! vous, de Caumont, parce que je ne veux pas reconnaître les dix mille livres que vous m'avez volées au jeu!

Il froissa les lettres, et se mit à parcourir son laboratoire en tous sens. Il s'arrêta tout-à-coup comme frappé d'une idée subite.

— Il n'y a plus à balancer; Belleguise est riche, confiant, intéressé; écrivons-lui : il se rendra ici... Alors, j'aurai un créancier de moins, trente mille livres de payés, et je pourrai demain envoyer toucher à la maison du défunt sieur de Belleguise, la somme de soixante ou de cent mille livres, suivant ma volonté.

Sainte-Croix se mit à son bureau et écrivit la lettre suivante :

« Mon cher de Belleguise,

« Votre lettre ne pouvait mieux arriver. J'ai enfin réussi; je suis riche: j'ai trouvé le fameux secret de la transmutation des métaux. Venez donc me voir ce soir avant six heures, je vous attendrai chez moi pour vous faire part de mes

nouvelles découvertes et vous solder vos trente mille livres. »

« A vous de cœur.

DE SAINTE-CROIX.

« Ce 16 juillet 1672. »

Il relut ce billet, le cacheta, prit sur son bureau une petite fiole en verre blanc qui contenait une liqueur incolore, appela son domestique et lui remit la lettre en disant : « Pour M. de Belleguise. » Il ajouta confidentiellement et en baissant la voix : « Cent écus pour toi, si demain avant la nuit M. de Caumont a pris cette liqueur. »

— Voilà encore deux dettes d'acquittées! dit-il en se frottant les mains et en rentrant dans son laboratoire.

Il y était depuis quelques minutes, le visage couvert d'un masque en verre, occupé à transvaser divers liquides de différentes couleurs, lorsqu'il entendit une porte se fermer doucement et un bruit de pas dans l'antichambre. Il prêta l'oreille, et aussitôt la porte de son laboratoire retentit légèrement.

— Ouvre, c'est moi, fit une voix du dehors.

— La marquise!

C'était elle en effet.

Sainte-Croix poussa le bouton de métal et laissa retomber la tapisserie qui dérobait l'entrée de son laboratoire; il offrit à madame de Brinvilliers un large fauteuil garni de velours, l'aida à se débarrasser de sa mante et s'assit auprès d'elle.

La marquise n'était plus la femme jeune et belle que nous avons vue au commencement de cette histoire. Son visage d'une pâleur matte paraissait souffrant, ses yeux étaient caves, ses lèvres livides et ses longs cheveux noirs avaient blanchis.

— Tu es surpris de me voir, dit-elle d'une voix faible et en déposant une petite cassette sur un fauteuil, moi qui avais juré de ne plus franchir le seuil de cette porte depuis cette nuit affreuse où tu m'amenas ici, tremblante, la tête perdue...

— La nuit du 16 juillet 1670, après la mort du lieutenant civil; si je me le rappelle?

— Oui. Eh bien! Sainte-Croix j'ai violé cette promesse, car, malgré ma sœur, j'ai voulu te voir avant de partir.

— Avant de partir? interrompit Sainte-Croix.

— Avant de quitter la France pour toujours! Ecoute-moi : cette vie d'adultère et de parricide me pèse; je ne puis plus dormir dans cet hôtel où mon père et ses deux frères sont morts em-

poisonnés par moi et à cause de toi. Que je dorme ou que je veille j'aperçois l'ombre de mon père se dresser devant moi et me poursuivre de ses malédictions! C'est horrible, n'est-ce pas? Aussi je quitte Paris; je veux aller vivre dans la solitude, afin d'obtenir par mes prières, par mes jeûnes et par mes larmes le pardon du ciel!

— Et moi, dit douloureusement Sainte-Croix, crois-tu que je suis heureux, moi qui t'ai perdue?.. Je souffre encore plus que toi! Je veux m'étourdir pour oublier mes crimes: je ne le puis. Ma vie, Marguerite, est une agonie perpétuelle!.. Voilà donc où m'ont conduit la vengeance et la soif de l'or!

Après un long silence la marquise reprit d'un ton solennel:

— Nous devons nous séparer, Sainte-Croix, et vivre tous deux en pensant au salut de notre âme. Tiens, ajouta-t-elle en lui remettant un parchemin, voilà de quoi payer tes dettes et redevenir honnête homme. C'est une donation de cent mille livres payables à Paris chez mon vieil intendant.

— Comment Marguerite! fit Sainte-Croix surpris de tant de générosité.

— Accepte, lui dit-elle; abandonne cette maison; brise ces instrumens témoins de tous nos crimes; quitte Paris où tu n'es plus en sûreté; et va finir tes jours dans quelque monastère.

Il y avait dans la voix de la marquise tant

d'onction que Sainte-Croix en fut ému; il lui prit les mains et les baisa à plusieurs reprises sans pouvoir proférer une seule parole.

Madame de Brinvilliers se leva, s'enveloppa de sa mante, et d'une voix assurée elle fit ses adieux à Sainte-Croix. D'un ton plus tendre elle ajouta :

— Ecris quelquefois à sœur Marguerite, au couvent de la Visitation de Liége.

Sainte-Croix resté seul se mit à réfléchir sur l'apparition subite de la marquise, et sur la donation qu'elle venait de lui faire.

— Marguerite a raison, dit-il, je puis encore devenir honnête homme; avec cet argent je paierai Pennautier, Belleguíse et de Caumont, j'achèterai une charge à la cour qui me rapportera bien quinze à vingt mille livres; j'abandonnerai ce cloaque; je ferai à Lachaussée, mon domestique, une pension : il m'est dévoué....

En ce moment cinq heures sonnèrent.

— Cinq heures, dit-il; alors Belleguise ne tardera pas à me rendre visite.... Mais grâce à cette donation, il peut venir sans crainte.... En attendant, allons détruire ces poisons infernaux qui tuent par l'odeur qu'ils exhalent.

Il fit mouvoir le bouton caché dans le mur et se rendit à son laboratoire.

On entendait depuis un quart d'heure le bruit

monotone d'un liquide en ébullition, quand tout-à-coup un bruit semblable à du verre qui se brise retentit distinctement. Le même bruit se répéta une seconde et une troisième fois; il se fit un instant de silence, puis un corps tomba lourdement sur le plancher, et tout redevint calme.

Le dernier coup de six heures sonnait à l'horloge des Carmes lorsqu'un individu vêtu de noir, grand, sec et maigre, au visage faux, à la démarche pusillanime, entra en regardant autour de lui comme pour voir s'il n'était pas suivi, et s'il n'y avait personne de caché dans l'antichambre. Il fit un pas, tout en tenant la porte, se haussa, se baissa, hasarda un second pas et parcourut de ses petits yeux gris les coins et recoins de cette pièce. Après s'être assuré qu'il était bien seul, il se dit en montrant le laboratoire: « Il doit être là. » Il s'avança encore en prenant les mêmes précautions jusqu'à la tapisserie, la souleva, et appuyant ses yeux contre la porte, il tâcha de voir par quelques fentes ce qui se passait dans l'autre pièce; mais n'apercevant rien, il revint sur la pointe du pied et ferma le verrou de la porte d'entrée.

— On ne viendra pas, du moins, me surprendre de ce côté. Ah! monsieur de Sainte-Croix, murmura-t-il à voix basse, en tirant une paire de pistolets de sa poche, vous êtes adroit, j'en

conviens, mais vous auriez dû ne point vous adresser à moi. J'ai bien compris le sens de votre lettre, et cet : *à vous de cœur* m'en dit assez. — Voyons si toutes mes dispositions sont bien prises, reprit-il, en faisant encore une fois le tour de la chambre; cette porte est bien fermée; au bas de cet escalier sont placés deux laquais armés, qui accourront au premier cri et entreront par cette fenêtre; quant à moi, mes pistolets sont bons, je ne puis donc que réussir. Allons! il faut que je devienne aujourd'hui possesseur du secret de la transmutation des métaux et des admirables poisons de Sainte-Croix.

Il souleva la tapisserie et frappa trois coups à la porte du laboratoire; au même instant un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier et une voix du dehors cria : « Ouvrez, au nom du roi! »

— Au nom du roi! répéta Belleguise épouvanté, je suis perdu! où fuir, où me cacher?

Le verrou de la porte d'entrée céda sous les secousses réitérées des archers de la prévôté : un commissaire entra suivi de son greffier et de huit soldats.

— Emparez-vous de cet homme, dit le magistrat en désignant Belleguise.

— Mais vous vous trompez, estimable fonctionnaire, je ne suis point celui que vous cherchez, j'étais venu seulement... Ecoutez-moi donc, monsieur Picard...

—Taisez-vous! ajouta sèchement le commissaire.

Il ordonna à deux archers de le fouiller et à deux autres d'enfoncer la porte du laboratoire.

—Je ne souffrirai jamais une pareille insulte, disait Belleguise en se débattant et en cherchant à se débarrasser des mains des archers. Honnête monsieur Picard, je vous en supplie, faites-moi mettre en liberté; je vous jure que le hasard seul...

En faisant un mouvement, un de ses pistolets tomba par terre.

—Un pistolet sur vous, et dans cette maison... oh! je le vois, le *hasard* vous a bien mal inspiré, répliqua M. Picard avec ironie.

— Vous savez que je suis marguillier de ma paroisse, et de plus honnête homme...

—Les tribunaux en décideront; quant à moi, je remplis mon devoir en vous arrêtant.

La porte du laboratoire céda enfin. On entra, et l'on trouva sur le plancher le corps inanimé de Sainte-Croix. Le masque en verre s'étant brisé, l'odeur des poisons avait asphyxié notre alchimiste. Les archers et le greffier s'emparèrent des papiers qui étaient sur le bureau, et les remirent au commissaire.

— Le hasard vous abandonne, dit celui-ci à Belleguise en lui montrant un paquet de lettres; nierez-vous votre signature?

Belleguise frissonna.

—Imprudent, dit tout bas l'honnête propriétaire, qu'ai-je fait... Je suis perdu!

— J'en ai peur, répartit un archer d'un air assez goguenard.

M. Picard relut attentivement plusieurs autres papiers. Il appela son greffier, lui parla bas à l'oreille et dit à haute voix aux soldats :

A l'hôtel de madame de Brinvilliers!..

IV.

Le Couvent.

Dans une grande salle voûtée à ogives, ornée de tableaux de sainteté et éclairée par des fenêtres garnies de vitraux peints, étaient assises sur un banc de chêne sculpté, trois jeunes filles revêtues du costume blanc des sœurs de la Visitation.

—Je passe sous silence des détails qui me concernent et qui vous intéresseraient peu, disait la plus jeune des trois religieuses occupée à lire une lettre, et j'arrive au grand événement qui agite en ce moment tout Paris. Ecoutez, mes sœurs, ce que m'écrit à ce sujet mon frère, l'un des plus beaux et des plus aimables officiers du régiment de Tracy.

« Je t'ai promis dans ma dernière lettre, ma bonne Amélie, de te raconter prochainement une histoire surprenante qui se rattache à celle des fameux empoisonneurs de Paris. Je serai peut-être long, mais je tiendrai ma promesse.

« Pour que tu comprennes bien ce qui va suivre, je suis obligé de faire remonter mon récit à l'an 1658. A cette époque mon régiment possédait un brave capitaine sans nom et sans fortune : Sainte-Croix (c'est ainsi qu'on l'appelait) devint on ne sait comment l'ami du marquis de Brinvilliers, mestre-de-camp au régiment de Normandie; celui-ci le présenta à sa femme, et comme dit Lafontaine, notre aimable conteur, « les deux amans s'aimèrent. » Les choses allèrent bien pendant quelque temps : la noblesse fermait les yeux sur les intrigues de la marquise, et sur les folles amours de son mari; mais M. Dreux d'Aubray, père de madame de Brinvilliers, obtint du roi une lettre de cachet, et fit mettre Sainte-Croix à la Bastille.—Les prisons sont si mal organisées aujourd'hui, ma chère sœur, que les malheureux qui y entrent innocens en sortent toujours coupables. On apprend aux uns à conspirer contre l'état, aux autres à voler habilement; à ceux-ci l'astrologie, l'alchimie, la nécromancie, et les autres sciences diaboliques de notre heureux siècle; à ceux-là les recettes de la *poudre de succession* (remarque bien, ma sœur, cette expression significative).

« Sainte-Croix rencontra à la Bastille un nommé Exili, empoisonneur italien qui lui donna le moyen de se venger du lieutenant civil. Devenu libre en 1661, il arrêta les poursuites de M. d'Aubray en l'empoisonnant. Les deux fils du magistrat, ayant eu des doutes sur cette mort subite,

appelèrent des médecins pour faire faire l'autopsie du cadavre; mais on ne découvrit aucune trace de poison.—Un an après il ne restait plus de la famille d'Aubray que la marquise de Brinvilliers.

« Ces trois décès éveillèrent les soupçons de la justice. On fit des perquisitions; on mit des innocens à la torture, mais, comme toujours, les véritables coupables restèrent inconnus. Ils le seraient peut-être encore aujourd'hui sans une circonstance bien extraordinaire, la voici :

« Le commissaire de police Picard, ayant reçu des avis secrets, se présenta un jour chez un nommé de Breuille, qui restait près de la place Maubert. Quelle fut sa surprise de rencontrer dans cette maison un riche et honnête propriétaire du quartier Saint-Marcel, et de trouver M. de Breuille (qui n'était autre que Sainte-Croix) empoisonné par ses propres poisons.—Voici les bruits qui circulent à ce sujet : les uns disent que Sainte-Croix est innocent et qu'il a été asphyxié en travaillant à la recherche de la pierre philosophale; les autres pensent qu'il est coupable d'avoir composé des poisons; mais on affirme que de prompts secours l'ont rappelé à la vie. Pourquoi, me suis-je demandé souvent, ne le met-on pas en jugement? veut-on attendre que ses complices soient arrêtés pour annoncer son entière résurrection? Je ne sais.

« L'ouverture d'une cassette amena des preuves de sa culpabilité. On saisit une correspon-

dance qu'il entretenait avec madame de Brinvilliers, messieurs Pennautier, Belleguise, de Caumont et d'autres personnages d'un rang très élevé. Cette correspondance accusait la marquise de l'empoisonnement de son père, et Belleguise et Pennautier de plusieurs crimes commis à l'aide des poisons fournis par Sainte-Croix. Elle signalait en outre un nommé Lachaussée, autrefois au service de M. Dreux d'Aubray, comme ayant été le principal instrument dont se serait servi cette infâme marquise et son amant.

« Le commissaire, surpris d'une découverte à laquelle il ne s'attendait certainement pas, se transporta aussitôt à l'hôtel de madame de Brinvilliers; mais il n'y avait plus personne. La riche et coupable héritière des d'Aubray était partie le jour même pour se rendre dans un couvent... »

— Dans un couvent? répétèrent les deux religieuses en interrompant la jeune lectrice, et dans lequel? demandèrent-elles avec intérêt.

— Si vous m'eussiez laissé achever, je vous aurais dispensé de m'interrompre, répliqua Amélie d'un air piqué.

« ...Pour se rendre dans un couvent d'Espagne ou d'Italie. C'est du moins tout ce qu'on put tirer de son vieil intendant, sourd, obstiné, presque aveugle et entièrement dévoué à sa maîtresse.

« M. Picard se retirait après avoir visité tous les papiers, lorsqu'en passant devant la maison de M. de Caumont, il aperçoit un grand nombre

de personnes assemblées; il s'approche, et il apprend qu'un valet de M. de Breuille (Sainte-Croix) avait voulu corrompre les domestiques de M. de Caumont, afin de les engager à verser certaine liqueur dans les vins de leur maître. M. Picard arrête Lachaussée — car c'était lui — et il le fait conduire au Châtelet.

Ce misérable chargea, sans doute pour se sauver, la marquise et Sainte-Croix; mais on ne tint point compte de ses délations, et le 4 mars 1673, il fut roué vif en place de Grève, au milieu des cris de joie de la populace.

« Au moment où je t'écris, M. le marquis de Brinvilliers vient d'être tué en duel pour avoir voulu venger l'honneur d'une nommée Eulalie, actrice au théâtre du Petit-Bourbon.

« Changeons de sujet, ma sœur, et parlons de ton Alfred.... »

Amélie s'arrêta tout-à-coup et rougit.

— Tiens, voyez-vous la petite sournoise, dit la jeune religieuse, qui avait la première interrompu la lecture de la lettre, elle ne nous avait pas parlé de *son* Alfred.

Et elle appuya avec intention sur le pronom.

Amélie plia sa lettre sans faire attention aux reproches qu'on lui adressait, et la plaça sur son sein. Au moment où elle se disposait à quitter ses compagnes, une religieuse la prit par le bras et lui dit à voix basse:

— J'ai rassemblé presque tous les morceaux de la lettre de sœur Marguerite *la sainte*, comme

nous l'appelons, et j'espère bientôt savoir ce qu'ils renferment.

— Il faut avouer, mes sœurs, reprit Amélie en s'efforçant de prendre un air sévère, que c'est bien mal de lire une lettre qui ne vous est pas adressée.

— Mais quand nous avons ramassé ce papier, déchiré en plusieurs endroits et tombé de la poche de sœur Marguerite, nous ne nous doutions pas que ce fût une lettre. — Maintenant je pense avoir découvert un grand secret.

— Un grand secret!

— Oui, mes sœurs; cette étrangère qui paraît si triste, si résignée, n'est autre....

— Eh bien!

— Sauvons-nous, la voici qui vient de ce côté!

Sœur Marguerite entra suivie d'un individu de trente-cinq à quarante ans, d'une taille ordinaire, aux traits fins et délicats, aux yeux perçans, et vêtu de l'élégant costume d'abbé.

— Vous avez besoin, dites-vous, d'être seul avec moi? dit sœur Marguerite en s'asseyant sur un banc.

— Oui, ma sœur.

— Parlez donc, mon père, je vous écoute.

— Vous êtes bien sûre que personne ne viendra nous surprendre.... Fermez je vous prie ces portes et cette verrière, car si l'on nous entendait, murmura-t-il bien bas, tout serait perdu.

Sœur Marguerite se leva, alla fermer les deux

portes et la fenêtre, et revint s'asseoir auprès de l'abbé qui regardait toujours si quelque issue secrète n'était pas ménagée dans le mur de cette salle gothique.

— Maintenant, mon père, vous pouvez parler.

— Il n'y a plus aucun danger ?...

— Aucun.

— Eh bien! prêtez-moi toute votre attention, ajouta-t-il, après avoir promené pour la vingtième fois ses regards autour de lui. J'arrive de Paris et je ne suis à Liége que depuis hier soir.

Marguerite fit un mouvement qu'elle voulut en vain comprimer.

L'abbé reprit :

— Je viens de parcourir le royaume de France, mais dans quel état l'ai-je trouvé, grand Dieu! J'ai vu le vice se cacher sous le masque de la vertu; j'ai vu, avec douleur, l'athéisme germer dans le peuple et la corruption se répandre parmi les grands. Oh! ma sœur, le croiriez-vous? les nobles et les puissans se livrent dans l'ombre une guerre d'extermination : le fils tue son père pour satisfaire son ambition; la fille empoisonne sa mère, son frère, sa famille pour favoriser ses amours illégitimes, pour placer sur son front le signe honteux de la débauche, pour....

— N'achevez pas, mon père! s'écria sœur Marguerite en se levant avec précipitation et en saisissant le bras de l'abbé; n'achevez pas, je vous en supplie!

— C'est elle! se dit-il à part, avec une joie

secrète; puis d'une voix douce il ajouta : Comment cela n'arriverait-il pas dans une société comme la nôtre, où l'honneur, la probité, la vertu, le talent même ne sont comptés pour rien, où l'or seul tient lieu de tout? On jette une jeune fille dans les bras d'un homme qu'elle n'a jamais vu, et on lui dit : — Sois l'épouse de cet homme! Et cette femme, pour s'affranchir de la tutelle d'un père ou d'un époux, arme son bras, commet un crime.....

Sœur Marguerite frissonna.

L'abbé, attentif à ses moindres mouvemens, lui dit d'une voix encore plus tendre :

— Allons, du courage, sœur Marguerite, du courage; vous avez été bien malheureuse, vous avez bien souffert, et Dieu.....

— Que voulez-vous dire? reprit-elle effrayée; qui vous a dit?...

— Un pauvre pécheur qui n'a pu expier ses cri... ses fautes dans un cloître.

— Je ne vous comprends pas.

— Ou plutôt elle feint de ne pas me comprendre, pensa l'abbé : remettons-la sur la voie. — Ma sœur, ma chère sœur, dit-il, le plus religieusement qu'il lui fut possible, je ne suis venu dans ce couvent que pour vous voir.

— Moi!

— Et vous apporter un message que je ne devais confier qu'à vous seule.

— Un message!.. à moi!.. vous vous trompez sans doute, mon père.

— Non, MADAME DE BRINVILLIERS, répondit l'abbé d'une voix grave et assurée.

— Silence! silence! dit-elle en tremblant; mais parlez donc plus bas, monsieur, vous me perdez!

— Voilà, madame, répliqua tranquillement le ministre de Dieu, pourquoi je voulais vous parler sans témoin.

— Mais ce message, de qui peut-il être? On ignore à Paris le lieu de ma retraite.... je ne suis en correspondance avec personne... ainsi...

— Lisez, madame.

Et il lui remit une lettre placée entre les feuillets d'un livre d'heures.

— De Sainte-Croix! dit-elle avec joie après l'avoir parcourue des yeux, de Sainte-Croix que je croyais mort, et dont toutes les gazettes ont annoncé la fin tragique!... — mais il existe donc encore?...

— Oui, ma sœur, grâce au ciel et à moi.

— Quoi, mon père! c'est à vous qu'il devrait et la vie et la liberté?

L'abbé lui expliqua qu'il l'avait fait transporter chez lui après la visite du commissaire Picard, et que là des remèdes, dont lui seul connaissait les effets surnaturels, avaient suffi pour rappeler à la vie l'infortuné Sainte-Croix.

— Au reste, madame, cette lettre vous en dira davantage.

La marquise lut la première page de cet écrit, puis tout-à-coup s'adressant à l'abbé :

— Il est ici, dit-elle vivement, il veut me voir... il m'attend... il désire m'emmener avec lui en Italie; mais, mon père, je ne puis quitter ce couvent. Que dirait ma sœur?

— Continuez, répliqua l'envoyé avec le plus grand sang-froid.

— Ciel! je suis poursuivie! le lieutenant criminel a découvert ma retraite... le conseil des soixante de Liége a donné l'ordre « de saisir, en « quel lieu on la trouvera, la marquise de Brin- « villiers, condamnée par contumace à avoir...

Elle s'arrêta... laissa tomber la lettre de Sainte-Croix, et faillit s'évanouir.

— Vous le voyez, madame, reprit l'abbé, il faut partir, car avant ce soir, que dis-je, dans une heure, dans un instant peut-être vous serez arrêtée et conduite à la Conciergerie du Palais. Quittez, ma sœur, cette ville et ce couvent. Rien n'est plus facile; M. de Sainte-Croix vous attend dans une voiture....

En disant ces mots, il ouvrit une fenêtre, et montra à quelques pas du couvent un carrosse de voyage.

— Fuyez donc, madame, fuyez, chère sœur, et sauvez deux victimes à l'intolérable justice des hommes!

Il jeta un long manteau sur les épaules de la marquise et l'entraîna presque malgré elle vers l'escalier.

Les trois religieuses que nous avons vues au commencement de ce chapitre, entrèrent par

l'autre porte. Elles semblaient se concerter entre elles, et parlaient à voix basse.

— Je vous dis que c'est bien elle qui vient de sortir avec M. l'abbé.

— Et je vous dis, moi, répliqua Amélie, que vous vous êtes trompées; sœur Marguerite est beaucoup plus petite.

— C'est le manteau qui fait peut-être cela, hasarda une troisième.

— Tenez, en croirez-vous vos yeux, reprit une autre religieuse, en ouvrant la fenêtre, c'est bien elle qui monte en voiture; elle se tourne de ce côté, elle nous fait signe.... Voyez donc mes sœurs, elle nous appelle, entendez-vous ses cris?...

— Que se passe-t-il donc ici? dit en entrant la supérieure Marie; pourquoi, mes filles, n'êtes-vous pas à la salle d'étude?

En ce moment on entendit un cri plaintif et le roulement d'une voiture. La supérieure voulut aller à la fenêtre, mais une lettre ouverte qu'elle heurta du pied attira son attention.

— Quel est ce papier, demanda-t-elle?

Amélie le ramassa et le lui présenta sans répondre.

Le visage de la supérieure devint pourpre.

— Qu'on ramène à l'instant sœur Marguerite! s'écria-t-elle avec l'accent du plus violent désespoir.

— Impossible madame, dit l'abbé en entrant.

— L'abbé! firent les nonnes étonnées.

— Oui, mes sœurs, répondit-il en ordonnant à ses soldats de s'éloigner de quelques pas.

Il s'approcha de la supérieure, et lui dit à voix basse :

— Madame de Brinvilliers quitte Liége à l'instant et se rend à Paris.

— A Paris ?

— Pour y être jugé par le Parlement.

— Mais qui êtes-vous donc alors, vous qui l'avez livrée ?

— Desgrais, exempt de la prévôté !

V.

La Place de Grève.

Sous le règne de Louis XIV la place de Grève de Paris avait une singulière physionomie; elle était déjà plus longue, plus étroite, plus irrégulière, et encore plus mal pavée qu'elle ne l'est aujourd'hui, ce qui n'est pas peu dire. D'un côté s'élevait le massif Hôtel-de-ville de Dominico Boccardo, qui semblait, au dire des contemporains, « un colosse au milieu des chétives cabanes qui l'entouraient; » de l'autre se pressaient en s'enchevêtrant les unes dans les autres, avec une irrégularité toute gracieuse, des habitations du quinzième et du seizième siècle, flanquées de tourelles carrées, rondes et octogones, à auvents saillans, couvertes de sculptures bizarres, et couronnées de toits pointus. En avant de la place et en suivant le prolongement à angle droit, du quai Pelletier, se trouvait

une grande croix de pierre, la face tournée vers Notre-Dame et le piédestal enfoncé dans le sable.

Chaque année le peuple venait sur cette place tirer un feu d'artifice, auquel le prévôt donnait lui-même le signal. Toutes les fois qu'il prenait plaisir à messieurs du Parlement de condamner un innocent ou un coupable, un échafaud s'y dressait, et au bout de quelques heures la justice du roi était satisfaite. C'est là que la populace de Paris se réjouissait, lorsque Dieu donnait un prince à la France, ou bien lorsqu'un roi sage diminuait les impôts: ce qui arrivait encore plus rarement.

Or, le 16 juillet 1676, cette place était depuis le matin agitée en tous sens. Dans les rues, sur les places, sur les quais environnans on n'apercevait que des groupes et des rassemblemens. Les promeneurs — et ils étaient nombreux — remontaient la Seine comme s'ils eussent voulu côtoyer la Grève jusqu'au Port au foin; ils marchaient d'un air préoccupé, s'arrêtaient avec une intention marquée, et se parlaient à voix basse. Une chose qui surprenait assez, c'est qu'on rencontrait à chaque pas des nobles mêlés à des bourgeois, des femmes de qualité à des étalières, des écoliers à des laquais.

Quel grand événement était donc survenu tout-à-coup pour opérer une fusion si prompte, si subite? Quel spectacle la bonne ville de Paris donnait-elle donc ce jour-là à son peuple, pour

que la haute noblesse se trouvât confondue avec les honnêtes marchands du quartier des Bourdonnais? — On allait tout simplement décapiter et brûler en place de Grève, Marguerite d'Aubray, marquise de Brinvilliers.

— La journée sera bonne, disait au milieu d'un groupe de gens sales et déguenillés un de ces mendians de la cour des Miracles, qui formaient encore à cette époque sous le nom de *cagoux*, de *rifodés*, de *malingreux* et de *coquillarts*, des compagnies de bohémiens, ou pour mieux dire de coupeurs de bourse, dirigées par le grand *Coesre*.

— Bonne, répondit d'un air très peu satisfait, un autre personnage en guenilles, dont les fonctions consistaient à contrefaire l'épileptique au moyen d'un morceau de savon placé dans la bouche; bonne, cela devrait être, car depuis longtemps on n'a vu si belle, ni si nombreuse compagnie en Grève; mais ce maudit M. de la Reynie nous surveille de si près avec son guet, ses espions...

— Et ses lanternes! interrompit brusquement un troisième.

— Oui, je vous demande un peu, reprit celui qui le premier avait pris la parole, à quoi servent les chandelles dans les rues de Paris? Il faut que M. le lieutenant-général soit bien ennemi des pauvres gens!

— Dites des malheureux enfans de Bohème! s'écria d'un ton lamentable une vieille mendiante

appuyée sur une béquille. C'était le bon temps autrefois; nous étions alors plus nombreux qu'aujourd'hui; nous pouvions mendier à notre aise, couper en plein jour les escarcelles des bons bourgeois et nous réunir sans crainte dans les cours des Miracles de la rue Saint-Denis, de la rue Damiette, de la rue de la Mortellerie et du faubourg Saint-Marcel. Aucun archer n'eût osé s'aventurer dans les rues tortueuses qui conduisaient à nos demeures! Mais à l'heure qu'il est on vous défend à vous Bohémiens, de porter l'épée et le mousquet; on vient chez vous arrêter vos femmes et vos filles, et il ne se passe pas de semaine que les gibets de la halle, de la place Dauphine et de la Croix-du-trahoir ne reçoivent quelques-uns de nos enfans! Qu'allons nous devenir, sainte vierge, avec ce M. de la Reynie!

— Silence! vous autres, et écoutez-moi!

— L'archi-suppôt du grand Coesre! dirent les mendians à voix basse.

— L'homme qui se présentait n'était autre, en effet, que le second ou le lieutenant du souverain de la cour des Miracles.

Sur un signe qu'il leur fit ils se réfugièrent tous dans une allée du quai Pelletier, afin de n'être dérangés par personne, et là, l'archi-suppôt leur dit avec mystère en distribuant à chacun d'eux des pièces d'or et d'argent:

— Ne vous éloignez pas du lieu de l'exécution, car l'affaire sera sanglante. Il faut que nous

nous vengions du lieutenant-général en mettant à mort ses archers et en sauvant la marquise de Brinvilliers.

— Ah çà, vous y tenez donc beaucoup? lui demanda malicieusement un des Bohémiens.

Sans tenir compte de cette interpellation, l'archi-suppôt continua :

— Tous les mendians de la Cour Saint-Sauveur sont prévenus; et avant une heure ils seront à la Grève avec des armes.

— Mais l'ordonnance de M. de la Reynie? dit la vieille.

— Nous saurons bien nous en affranchir. Au reste que voulons-nous? — Reconquérir nos droits et rendre la liberté à nos enfans! Ainsi je puis compter sur vous?

—Oui! oui! répétèrent tous les mendians, nous ne voulons plus ni de M. de la Reynie, ni de ses archers!

—Eh bien! à six heures, au coin de la rue du Mouton; là je vous dirai ce qu'il faudra faire.

Et il se dirigea vers le pont Notre-Dame.

— C'est égal, dit le mendiant interrupteur, la marquise de Brinvilliers peut se flatter d'avoir un fameux défenseur dans cet Italien-là.

Ils sortirent et remontèrent la Grève, les uns en boitant et en demandant l'aumône; les autres en coupant adroitement les bourses qu'on avait encore l'habitude de porter à la ceinture.

Dans ces sortes de solennités, les écoliers et les clercs de la basoche se faisaient toujours re-

marquer par les farces qu'ils jouaient aux bons bourgeois, et par les observations, à haute voix, qu'ils ne manquaient jamais de faire sur les arrêts qu'on venait de rendre.

—Savez-vous, messieurs, disait à plusieurs écoliers un de ces jeunes étourdis, monté sur la croix dont nous avons parlé et s'y tenant à cheval, malgré les sévères admonestations des dévotes du quartier, savez-vous que je trouve le Parlement bien audacieux d'avoir fait saisir dans un pays étranger, dans un couvent (remarquez bien ceci), une femme dont le crime n'est pas prouvé. On m'objectera, je le sais, l'empoisonnement de son père, la confession écrite par elle, et saisie à Liége par l'exempt Desgrais; mais je vous dirai, moi, qu'à une époque où les empoisonnemens sont si fréquens, on peut bien condamner un innocent pour un coupable. Vous le savez, messieurs, la justice fait assez souvent de ces tours-là. Qui vous dit, ajouta-t-il avec emphase et en faisant aller ses jambes comme un balancier de pendule, qui vous dit qu'un ennemi de M. d'Aubray ne se sera pas vengé de lui en le faisant empoisonner par ce misérable Lachaussée? Qui vous dit ensuite que la confession qu'on attribue à la marquise est bien réellement d'elle?

Un de ses compagnons allait prendre la parole, quand le même écolier l'interrompant, ajouta sur le même ton en envoyant son pied dans le tricorne d'un ferronnier de la rue Saint-Denis:

—Je sais d'avance ce que vous pouvez m'opposer; mais ce qu'il vous est impossible de détruire, ce sont les bons antécédens de l'accusée. Les religieuses, ses compagnes, ne l'avaient-elles pas surnommée, à cause de sa piété profonde, sœur Marguerite la *sainte?* la sainte, entendez-vous! Et c'est cette femme, messieurs, qui a été arrêtée par ruse, et que le Parlement vient de condamner au dernier des supplices!

Il s'essuya le front, — car il faisait une chaleur accablante, — et se mit à regarder la foule d'un air satisfait.

— Bravo! bravo! Blondel, s'écrièrent ses camarades, tu mérites de t'élever un jour, par tes plaidoyers, aussi haut que tu l'es aujourd'hui sur cette croix.

— Ne plaisantons pas, messieurs, reprit Blondel en affectant une gravité ridicule, j'ai à vous parler de la défense de maître Nivelle, l'avocat de l'accusée.

En disant ces mots, il enleva d'un second coup de pied le chapeau et la perruque d'un vieil orfèvre qui se promenait avec sa fille. Sans faire attention à ce nouveau désastre et aux imprécations du vieillard, il reprit :

— Vous conviendrez avec moi, messieurs, que l'accusée a été très mal défendue. Je suis loin de dire, cependant, que le défenseur manque de talent : son *Factum* est un travail digne de nos plus habiles jurisconsultes; mais trouvez-vous quelque chose de plus niais (passez-moi le

mot) que sa défense. Il ne devait pas, ce me semble, citer et saint Basile, et saint Ambroise, et la Bible, et les Conciles, pour dire que la confession ne peut être une preuve en justice; il n'avait qu'à prouver tout simplement que le billet trouvé dans la cassette n'était point de l'accusée; alors.....

Malheureusement pour l'orateur, ses jambes vinrent encore une fois se heurter, non au milieu d'une perruque ou d'un chapeau, mais contre le dos d'un archer de la prévôté. Ce soldat, peu satisfait de cette insulte, se retourna et appliqua un violent coup de crosse à Blondel. Les écoliers, qui étaient au bas de la croix, sautèrent sur l'archer pour venger leur camarade; les honnêtes bourgeois prirent parti pour la prévôté: on se battit avec acharnement; mais par bonheur une compagnie d'archers s'avança le mousquet au bras. Les écoliers se sauvèrent, et le pauvre Blondel, juché sur la croix, fut le seul arrêté et conduit dans les prisons du Châtelet.

De l'autre côté, c'est-à-dire près des maisons qui faisaient l'encoignure du quai Pelletier et de la place de Grève, se passait une scène d'un autre genre. La foule se pressait autour d'une femme de quarante ans environ, qui excitait chez les uns la compassion, le dégoût chez les autres.

C'était la chambrière de l'accusée.

Elle parlait avec facilité, et racontait aux commères du marché des Champeaux, la vie de la marquise dans sa prison.

— Oh! si vous saviez, disait-elle, combien elle a souffert, ma pauvre maîtresse !

— Contez-nous donc ça, répétèrent à plusieurs reprises des voix rauques et avinées qu'on reconnaissait aisément pour appartenir à des femmes des halles.

— Comme je ne l'ai pas quittée d'un instant, je vais vous dire tout ce qui s'est passé depuis que M. Edme Pirot, docteur en Sorbonne, est venu la préparer à la mort *. C'est un bien digne homme, allez! que M. Pirot; il nous a dit souvent, à moi et aux deux gardiens, qu'il aurait voulu être à la place de ma maîtresse.

— Il est alors bien bon votre M. Pirot, interrompit en grommelant une grosse étalière de la Cité.

— Je n'ai pas besoin de vous dire, continua la chambrière, que ma maîtresse logeait à la Conciergerie du Palais, dans la *Tour de Montgommery*. Sa chambre avait autrefois servi de prison à un poète nommé Théophile, et l'on voit encore sur les murs des vers écrits de la main

* Les curieux détails qui vont suivre, et qui ne se trouvent imprimés nulle part, sont de la plus grande exactitude. En faisant des recherches pour nous assurer de la vérité des paroles de notre narrateur, nous avons découvert à la Bibliothèque Royale, dans un énorme manuscrit in-folio, intitulé : *Derniers momens de la marquise de Brinvilliers*, par le docteur Edme Pirot, toutes les circonstances extraordinaires qui se trouvent consignées dans le récit.

E. B.

même de ce malheureux auteur. Pour en revenir à ma maîtresse, quand elle rentra, après la défense de M[e] Nivelle, elle semblait avoir perdu tout espoir. Cependant soit fatigue, soit abattement, elle s'endormit et ne se réveilla que le lendemain matin au bruit des pas de M. Pirot et d'un prêtre. A la vue de ces deux personnages elle se douta bien de quoi il était question; mais son courage ne l'abandonna pas : elle se présenta calme et sereine à ces saints hommes. Le confesseur la prit à part et ils se mirent tous deux à prier pendant plusieurs heures. Après un long silence nous entendîmes distinctement M. Pirot dire à la marquise :

— Je ne vous crois pas coupable, madame; cependant j'ai besoin d'apprendre la vérité de votre bouche : faites-moi votre confession.

— Mais, mon père, demanda-t-elle avec douceur, mes péchés me seront-ils remis?

Sur un signe de tête de son confesseur, elle ajouta :

— Et alors je pourrai recevoir le viatique?

— Non, madame, répliqua gravement le docteur; si vous êtes condamnée (ce que j'ignore encore), la communion vous sera interdite. Songez donc qu'autrefois les accusés ne pouvaient ni se confesser ni même recevoir l'absolution.

— Comment!....

— Mais ne vous effrayez pas, reprit-il, si le Parlement vous déclare innocente...

— Innocente! oh! mon père, je ne l'espère plus!

Alors nous la vîmes pleurer et se mettre à genoux avec une grande dévotion ; puis elle parla si bas que nous ne pûmes saisir aucun mot de son entretien avec son confesseur. Cette conférence se prolongea bien avant dans la nuit. Le docteur Pirot se retira en lui donnant quelque espérance, et revint le lendemain à six heures du matin; il était suivi du médecin de la Conciergerie, qui venait chercher ma maîtresse pour la conduire à la *Chambre de la question.*

C'est une chose bien affreuse, allez! que la question! Et il faut qu'il y ait des hommes bien cruels pour l'ordonner de sang-froid! La marquise la subit avec un courage extraordinaire. On lui disloqua les membres, on lui brisa les os, on lui serra les pieds entre deux charpentes, et on lui appliqua sur les chairs des instrumens rougis au feu! En rentrant dans sa chambre, pâle, souffrante, défigurée, elle dit d'une voix mourante à son confesseur :

— Mon père, voilà une question qui a été bien longue, bien horrible. Mais ma vie touche à sa fin, n'est-ce pas? Préparez-moi donc à paraître devant le tribunal de Dieu!

Je voulus m'avancer vers elle, mais j'aperçus le bourreau!.... Il marcha gravement suivi de ses valets, et s'arrêtant devant ma maîtresse, d'une voix forte il lui dit :

— Suivez-moi, madame!

Malgré sa faiblesse, elle se traîna jusqu'à la chapelle. Le docteur Pirot entonna le *Veni*

Creator et lui donna l'absolution. Cette cérémonie terminée, madame de Brinvilliers fut amenée dans la *Salle* dite *des Accusés*.

Oh! c'est alors que je ne pus retenir mes larmes en entendant la lecture de l'arrêt, et en voyant ma pauvre maîtresse revêtue d'une chemise enduite de soufre. Le bourreau et ses valets la mirent pieds nus, lui lièrent les bras avec de fortes cordes; et, après lui avoir placé une torche allumée entre les mains, ils la firent monter dans un sale tombereau... Ce triste équipage se rendit à la place Notre-Dame, en traversant lentement une populace bruyante et furieuse, prête à chaque instant à se précipiter sur l'accusée. Arrivée sur le parvis, je me glissai près du tombereau, entre des archers qui me connaissaient, et j'entendis M. Pirot dire à ma maîtresse :

— C'est ici, madame, que doit être faite l'amende honorable.

Il paraît qu'elle ne le comprit pas, car son confesseur ajouta :

— Cette cérémonie consiste à faire à genoux, sur cette place, l'aveu public de vos crimes, et à en demander pardon à Dieu.

En ce moment les archers écartèrent la foule et formèrent la haie. L'accusée, placée entre les représentans de la justice divine et de la justice humaine,— entre le prêtre et le bourreau,— s'achemina vers Notre-Dame. Les grandes portes de l'église étaient ouvertes à deux battans; le crépuscule du soir éclairait à peine cette scène de

douleur ; on apercevait au fond du sanctuaire de longues tentures noires et des cierges allumés; le clergé siégeait dans le chœur ; des voix graves et sévères psalmodiaient les prières des morts ; puis on entendait des chants d'espérance se mêler à ce concert sinistre, et tout redevenait silencieux et calme ! — Ma maîtresse, agenouillée sur les marches du portail, écouta sa sentence de mort sans faire un seul geste, sans pousser un seul soupir ! D'une voix faible et entrecoupée, elle dit :

« Je reconnais que méchamment et par ven-
« geance j'ai empoisonné mon père et mes deux
« frères pour avoir leurs biens : ce dont je de-
« mande pardon à Dieu, au roi, à la justice! »

Elle remonta dans le tombereau et se dirigea vers la Grève ; tandis que le célèbre peintre Lebrun , placé près de l'Hôtel-Dieu, dessinait le visage pâle de ma pauvre maîtresse.*

Les commères attendries commençaient à se livrer aux commentaires d'usage , lorsqu'un homme enveloppé d'un long manteau, celui que nous connaissons déjà sous le titre de l'archisuppôt, s'approcha de la chambrière, lui saisit le bras et la tirant à part, lui dit à voix basse, avec un léger accent italien :

* Ce dessin se trouve encore aujourd'hui au Musée du Louvre. Il est placé dans le grand salon des dessins au-dessus du croquis du *François Ier* de Gros ; il est inscrit dans le livret sous le numéro 1101 (*Ecole française*). E. B.

— Madame de Brinvilliers n'a-t-elle jamais parlé dans sa prison d'un nommé Sainte-Croix?

Le ton, tout à-la-fois impérieux et suppliant, avec lequel ces paroles furent prononcées, frappèrent cette femme, et elle lui répondit avec crainte:

— Oui, monsieur, très souvent.

Puis réfléchissant aux conséquences de ce qu'elle venait d'avancer, elle se hâta d'ajouter:

— Mais pourquoi cette demande?

L'inconnu la regarda d'un air sombre; sans lui répondre il s'éloigna d'elle, et remonta la place comme pour aller rue du Mouton.

Au moment où la chambrière surprise, effrayée, allait communiquer ses craintes à ses voisines, le tombereau déboucha par le pont Notre-Dame, fendit la foule qui obstruait le quai Pelletier, et s'arrêta sur la place de Grève, près d'un échafaud dressé en face de la grande porte de l'hôtel-de-ville. L'accusée y monta avec fermeté, s'agenouilla sur les planches, la face tournée du côté de Notre-Dame, et elle y écouta encore une fois la lecture de son arrêt.

Le bourreau s'approcha d'elle, la décoiffa, lui coupa les cheveux, lui déchira le haut de ses vêtemens....

Tout-à-coup des cris se font entendre. Des mendians armés s'avancent comme des furieux vers l'échafaud en criant: Grâce à l'accusée! Mort à M. de la Reynie! Les archers qui longent l'hôtel-de-ville sont battus et mis en

fuite. Un homme armé d'une hache attaque seul ceux qui entourent l'échafaud ; la foule se dissipe et les mendians font des prodiges de valeur.

M. de la Reynie qui avait prévu cette émeute, et qui l'attendait de pied ferme à l'hôtel-de-ville, envoie aussitôt par le Port au Foin et par l'arcade Saint-Jean des archers qui cernent la place et tirent sur les mutins. Les mendians fuient à leur tour. Un des leurs cependant, l'archi-suppôt, se tient accroché au billot et renverse avec sa hache les soldats qui osent l'attaquer; il va saisir madame de Brinvilliers.... quand l'épée d'un archer lui traverse la poitrine!

Une religieuse qui s'était avancée sur la place, et qui depuis long-temps avait les regards fixés sur l'échafaud reçut cet homme dans ses bras.

— Paolo Exili! s'écria-t-elle avec émotion en considérant son visage.

— Sœur Marie, dit celui-ci en rassemblant toutes ses forces, j'ai voulu venger mon frère, et sauver de l'infamie le nom et la sœur de ma bienfaitrice, je...

Il ne put achever et rendit le dernier soupir.

— Que la volonté de Dieu soit faite! répéta-t-elle avec ferveur.

Au même instant un bruit sourd retentit près d'elle. Elle leva les yeux et aperçut une tête sanglante, détachée du tronc que le bourreau jetait au milieu des flammes d'un bûcher... Elle poussa un cri et s'évanouit.

« Le lendemain, dit madame de Sévigné, la marquise de Brinvilliers était regardée comme une sainte; et ses cendres furent religieusement recueillies par le peuple. »

Mon narrateur se tut. Il faisait nuit; le ciel était parsemé d'étoiles; la lune éclairait le sommet des tours de l'antique abbaye et donnait à ces ruines une pâleur sépulcrale. Nous étions dans la grande rue de Jumiéges. M. de Brinvilliers, sans me questionner sur l'histoire qu'il venait de me raconter, me salua et disparut.

Depuis cette rencontre, je n'ai jamais entendu parler de lui.

EUGÈNE BARESTE.

SCÈNES POPULAIRES.

LES MÉCONTENS.

M. DUFOY.

Le père BONTEMS.

LE MARÉCHAL.

Mademoiselle GUIMARD.

La mère AUBRY.

La scène se passe dans un village aux environs de Paris.



SCÈNE I.

LE PÈRE BONTEMS. M. DUFOY.

LE PÈRE BONTEMS.

C'est fichu, vous dirais tout c'que vous vourais, monsieur Dufoy, mais j'sommes tout d'même point n'hureux ed'pis qu'j'ons fé c'te darniare révolution ilà.

M. DUFOY.

D'abord, permettez, père Bontems, vous vous donnez là des gants pour une chose à laquelle vous n'avez nullement participé, Dieu merci.

LE PÈRE BONTEMS.

Si c'équiont pour ça qu'vous le r'marciais el'bon Dieu, mé point : l'paur' cher homme y n'équiont pourre rien là d'dans, c'qui n'empêchont qu'il aviont dit, les ceux qui y équiont, qui n'y aviont rien d'pus beau et d'pus genti que c'te révolution ilà.

M. DUFOY.

Et vous êtes, dites-vous, malheureux depuis cette époque?

LE PÈRE BONTEMS.

J'ons point dit qu'jéquiont malhureux, j'ons dit point n'hureux. N'ailais point m'faire dire des choses que j'ons point proférées, je l'disons core, c'que j'ons dit, que c'équiont neune belle chose qui z'ont abîmais, j'avons p'têtre tort ed'dire qui z'ont abimais nout' révolution?

M. DUFOY.

Ne nous fâchons pas, je vous en conjure.

LE PÈRE BONTEMS.

Dam! j'ons t'y jamais payais dans n'aucun tems n'autant comme ej'payons?

M. DUFOY.

Je ne vous dis pas le contraire.

LE PÈRE BONTEMS.

J'ons t'y évu d'pis, des années qu'équiont rudes? c'équiont t'y point d'z'horreurs ed'payais c'que j'payons ed'contributions et d'tout, et vous voulais t'y point que j'nous trouvions n'hureux?

M. DUFOY.

Je ne veux rien....

LE PÈRE BONTEMS.

C'équiont bé mal à vous, d'vouloir que j' seyons bé n'aises quand j'sommes malhureux tout plein.

M. DUFOY.

Je ne veux rien, vous dis-je, combien de fois faut-il vous le répéter?

LE PÈRE BONTEMS.

C'est qu'y n'y a point n'à dire, c'est qu'pus equ'jallons, pusque j'souffrons.

M. DUFOY.

Je ne puis rien y faire.

LE PÈRE BONTEMS.

Ça n'empêche pas qu'je n'serions point n'em-

barassais si tout ein chacun vouliont n'être raisonnabe.

M. DUFOY.

Vous aurez du mal à obtenir cela, je vous en avertis.

LE PÈRE BONTEMS.

C'équiont tout d'même bé triste ed'voir el'preumier peuple ed'la tarre avoir autant d'mal qu'il en aviont à gagner sa pau'vie; car comme y disiont l'aut'fois, j'sommes t'y point el'preumier peuple ed'la tarre.

M. DUFOY.

Et qui disait cela?

LE PÈRE BONTEMS.

Qui qui disiont ça?

M. DUFOY.

Oui.

LE PÈRE BONTEMS.

Un queuqu'un qui n'vous craignont point.

M. DUFOY.

Ça, je le crois.

LE PÈRE BONTEMS.

Qui n'craignons même parsonne, voyais-vous; c'équiont m'sieu Faucheux, la preumiare lette ed'son nom, pisque vous voulais el'savoir, m'sieu Faucheux ed'Gadancourt. Quand j'l'ons pré-

posais l'aut' fois pour qui seyons députais, vous y étiais m'sieu Dufoy, qu'vous avais dînais à quand nous?

M. DUFOY.

Eh bien?

LE PÈRE BONTEMS.

N'avont t'y point dit c'te fois-là, m'sieu Faucheux, qu'jéquiont el'preumier peuple ed'la tarre?

M. DUFOY.

Je ne me souviens pas de cela.

LE PÈRE BONTEMS.

Il l'aviont tout d'même bé dit.

M. DUFOY.

C'est possible, mais je ne l'ai point entendu.

LE PÈRE BONTEMS.

Que l'Francé il équiont el'preumier peuple ed'la tarre, el'preumier en avant ed'toutes el'-z'autes, el'pus brave, el'pus biau, el'pus Francé et l'moins faignant, et qu'céquiont neune vraie piquiée que d'le voir aussi peu hureux comme c'est qu'il équiont.

M. DUFOY.

Mais lui, M. Faucheux, de quoi se plaint-il, n'est-il pas un des plus aisés du département?

LE PÈRE BONTEMS.

C'équiont point li non pus qui leux plai-

gnont. V'là l'pus biau, pardine, li, y n'leux plaignont point.

M. DUFOY.

Il aurait grand tort.

LE PÈRE BONTEMS.

Il équiont simplement malhureux ed'voir el'pauv' peuple point n'hureux.

M. DUFOY.

C'est fort beau de sa part.

LE PÈRE BONTEMS.

C'équiont pour qu'y seyions pus hureux, el'preumier peuple ed'la tarre, qui voulions n'être députais.

M. DUFOY.

(Prenant le fausset pour donner plus de mordant à ce qu'il va dire.)

Et allons donc.

LE PÈRE BONTEMS.

Et dire qu'un homme comme li, y n'aviont point n'étais nommais aveucq d'z'idais pareilles; son défaut, à m'sieu Faucheux, c'équiont d'être trop franc, de n'point nassais dissimulais c'qu'il aviont au dihors ed'sa conscience; mais pisque j'sommes venus à n'en parlais, j'sommes toujou ben aise ed'vous dire equ'les ceux qui n'en ont point voulu ed'm'sieu Faucheux pour nout députais, il équiont tout des vraies bêtes.

M. DUFOY.

Bien obligé.

LE PÈRE BONTEMS.

Dam, au fait, c'équiont t'y point el'meilleur et l'pus charitabe d'z'humains, m'sieu Faucheux, el'pus brave des hommes, l'pus sincère?

M. DUFOY.

Vous n'avez pas toujours dit cela, il fut un temps...

LE PÈRE BONTEMS.

C'équiont du temps à défunt sa fâme, qu'équiont nout' cosine, eune gâle, ein démon fini; c'équiont ben alle qu'équiont l'auteur qu'nous nous avons fâché, car j'ons toujou respectais m'sieu Faucheux, ça toujou; mais vous, m'sieu Dufoy, vous l'détestais du fin fond ed'vout'cœur.

M. DUFOY.

Je n'ai pas de raisons pour cela, vous vous trompez.

LE PÈRE BONTEMS.

Accoutais, j'savons et c'que j'savons; j'en savons p't'être pus qu'vous là-d'sus, et si j'voulions... Accoutais mé.

M. DUFOY.

Je vous écoute.

LE PÈRE BONTEMS.

S'il aviont tant seulement voulu dans les temps, du mariage ed' son garçon aveucq vout' demoiselle, m'sieu Faucheux, vous seriais à l'heure qu'il équiont les deux doigts ed' la main, c'équ'iont t'y vrai, heim?

M. DUFOY.

Pas tout-à-fait.

LE PÈRE BONTEMS.

Pourquoi n'alors qu'vous n'l'avais point nommais, si c'néquions la chose qu'vous n'équiais point n'ami n'aveucq? C'paur' m'sieu Faucheux qu'équiont la bontais n'en parsonne, la bête au bon Dieu.

M. DUFOY.

C'est peut-être bien un peu pour cela qu'on ne l'a point nommé.

LE PÈRE BONTEMS.

Vous n'vous z'a point beaucoup gênais pour en dire d'z'horreurs.

M. DUFOY.

Cela n'est pas; j'ai seulement dit, et je ne crains nullement de le répéter, que nous pouvions faire un meilleur choix, et nous l'avons fait.

LE PÈRE BONTEMS.

Vous a fé d'la belle ouvrage; qui qu'vous a

nommais n'à sa place, vous a nommais m'sieu ed' Grandbois, ein vieux point grand' chose, ein vieux mageux ed' messes, ein homme qui leux engraissont ed' la sueur au paur'monde, ein paroissien qui n'sortont point des prêtres, el' malheur ed'nout pays, les calotins.

M. DUFOY.

Moins que tout autre, père Bontems, vous avez à vous plaindre de M. de Grandbois.

LE PÈRE BONTEMS.

Quéqu'il avions déjà si tant fé pour mé que je l'aimiont tant, j'sommes t'y pus riche qu'j'équiont quand il aviont r'venu cheux nous aveucq el' z'autes?

M. DUFOY.

Et pour vos enfans, que n'a-t-il pas fait, que de bontés n'a-t-il pas eues?

LE PÈRE BONTEMS.

J'aurerions tout autant n'aimais qui ne s'en seyions point tant n'occupais, marchais, ils n'aurerions point tant jazais qui z'ont jazais, qu'si j'avions point évu si bon dos, j'aurerions point tant seulement pu portais padant huit jours c'que j'ons portais padant plus de quatorze ans qu'avons duré nout' paur' fâme; l'ont y montrais assais long-temps n'au doigt, la paur' chère amie, qu'si alle aviont évu tant seulement pour

deux yards ed'cœur au ventre, y a long-temps qu'alle en serions morte à la peine; aussi vous l'a vue, m'sieu Dufoy, alle aviont fini ben avant qu' j'osions l'espérais, et qu' s'il avons fé queut' chose pour nous, l'vieux chien ed'Grandbois, j'l'avons bé payais, marchais.

M. DUFOY.

Je vous engage néanmoins, et cela dans votre intérêt, à garder un peu plus de mesure.

LE PÈRE BONTEMS.

Qué qui pouvions m'faire, je n'le craignons point... s'il équiont tant seulement ein *Francé*, voyais-vous....

M. DUFOY.

Eh bien!

LE PÈRE BONTEMS.

J'nous atadons.. mais rien, voyais-vous, m'sieu Dufoy, moins que rien. Tandis que m'sieu Faucheux, l'roi des hommes stilà, l'Francé des Francés, l'homme ed'la chose, c'équiont comme ça qui disiont.

M. DUFOY.

Je me rappelle cependant vous avoir vu parfaitement disposé en faveur de M. de Grandbois.

LE PÈRE BONTEMS.

Y a bé du temps.

M. DUFOY.

Qui donc a pu vous faire changer à ce point?

LE PÈRE BONTEMS.

Pourquoi qu'j'ons sangé ?

M. DUFOY.

Oui, pour quel motif?

LE PÈRE BONTEMS.

J'avons point sangé, y m'ont emmené les z'autes aveucq'eux, y m'avons n'ouvert l'z'yeux au moment qu'j'allions m'tournais contr' la France, nout' pays à tous, la mère ed'la patrie, qui disiont, aveucq nos institutions des institutions et des constitutions des constitutionnels à mort, et des renfoncemens des privilégiés. Pourlors j'ons n'ouvart el'z'yeux, j'ons vu el'précipice où qu'j'allions n'entrais, et j'sommes dev'nu c'que j'sommes à c't'heure ici, Francé juqu'à la darniare goutte d'nout sang. Ça, je l'ons jurais; y m'l'ont demandais, je l'ons fé; à preuve, c'est que j'sons v'nu dans les voitures qu'il aviont payais m'sieu ed'Granbois; eh ben! pou nous en r'veni je n'en ons point voulu, j'ons préferais r'veni à quand l'z'autes, et voilà, sus nos pieds.

M. DUFOY.

Et vous êtes revenu dans un joli état, je m'en souviens.

LE PÈRE BONTEMS.

Dam! accoutez donc, quand on est aveucq des Francés, faut bien être Francé.

M. DUFOY.

Des Français, des ivrognes vous voulez dire.

LE PÈRE BONTEMS.

Des vrais Francés.

M. DUFOY.

Vous feriez mieux de vous occuper des choses qui vous touchent de plus près.

LE PÈRE BONTEMS.

J'm'en occupons.

M. DUFOY.

Ne ferez-vous rien, par exemple, pour votre fils, le dernier marié, dont toute la récolte est perdue sans ressource.

LE PÈRE BONTEMS.

J'vous voyons v'ni.... J'en sommes bé triste, mais j'ons point les moyens d'ça; pourquoi s'aviont t'y n'établi que je ne l'voulions point, tant pis.

M. DUFOY.

Aviez-vous à vous plaindre de la famille de sa femme?

LE PÈRE BONTEMS.

Des gueux qui n'aviont point el'preumier sou.

M. DUFOY.

Mais vous-même, quand vous vous êtes marié, vous n'étiez guère avancé non plus.

LE PÈRE BONTEMS.

Y n'avont qu'à faire comme j'ons fé.

M. DUFOY.

Vos parens n'avaient rien, mais vous qui avez du bien, qui êtes à votre aise....

LE PÈRE BONTEMS.

Si j'ons queut'chose je l'ont bé gagnais, marchais.

M. DUFOY.

Vous avez eu du bonheur.

LE PÈRE BONTEMS.

Queu chance qu'j'ons n'évue? J'ons n'évu el'malheur ed'pardre nos deux premiares fâmes, c'équiont là tout l'bonheur equ'j'ons évu, mais sans ça.... Au surplus j'vous l'disons, m'sieu Dufoy, je n'ferons rien pour li, c'équiont sans préférence, pas pus pour li qu'pour l'z'autes, après nous s'il en resse.... J'allons lire les papiers.

M. DUFOY.

Votre serviteur très humble.

LE PÈRE BONTEMS.

Avantage m'sieu Dufoy.

SCÈNE II.

M. DUFOY.

Et je suis sur le point de quitter Paris, pour venir au milieu de ces gens-là; heureusement qu'ils ne sont point tous taillés sur le même patron. Celui-ci est un sot, un égoïste, qui se croit un personnage et ça, parce qu'il a quelque chose, une girouette qui tourne à tout vent.

SCÈNE III.

M. DUFOY. LA MÈRE AUBRY. Mlle GUIMARD.

LA MÈRE AUBRY.

Mais j'nous trompons t'y point, c'équiont, m'sembe m'sieu Dufoy.

M. DUFOY.

Eh! bonjour madame Aubry, bonjour mademoiselle Guimard.

LA MÈRE AUBRY.

Vous rev'là donc dans nout'pays, m'sieu Dufoy, c'équiont n'ein n'hasard que d'vous y rencontrais.

M. DUFOY.

Il n'y a guère qu'un mois que je suis parti pour Paris.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Avec madame Desbrières.

M. DUFOY.

Avec madame et M. Desbrières, oui mademoiselle.

LA MÈRE AUBRY.

Au fait on a tant n'à faire, qu'en bonne conscience j'sommes ben n'embarrassais ed'dire comment que j'vivons. C'est ce que j'disions core à c'matin aveucq la fâme à Thomas Branchu, les journées et pis les s'maines tout ça filont qu'on n'a tant seulement point l'temps d'les voir coulais. T'nais voyais-vous, m'sieu Dufoy, comme j'disions n'à c'matin aveucq la fâme à Thomas Branchu, quand eune fois vous a n'atteint vout soixantaine, comme on dit, vous n'a pu l'temps ed'vous r'tournais.

M. DUFOY.

Mais vous n'en êtes pas encore là, vous, mère Aubry.

LA MÈRE AUBRY.

Et dix aveucq à la Saint-Martin, ne plus ne moins.

M. DUFOY.

On ne vous les donnerait pas.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Madame n'est cependant plus la même depuis deux ou trois ans.

LA MÈRE AUBRY.

L'essentiel mamzelle c'est que j'me portions ben, n'vous en déplaise. A propos, dites donc, m'sieu Dufoy, savais-vous qu'il étiont r'arrivais m'sieu d' Grandbois.

M. DUFOY.

Non du tout, j'ignorais même qu'il fût question de son retour.

LA MÈRE AUBRY.

Il étiont r'arrivais, attendais donc.... il équiont la demie ed'douze heures. Comme il aviont maigri l'pauvr'cher homme ! c'équiont toujou point là la même meine qu'il aviont quand il aviont parti.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Il n'est pas extraordinaire, madame, comme j'avais l'honneur de vous le dire, que M. de Grandbois soit un peu changé, il a eu tant de préoccupations depuis qu'il nous a quittés.

LA MÈRE AUBRY.

Laissais-nous donc tranquilles, mamzelle Guimard, qui n'équiont point n'homme à faire c'qui n'lui convenont point, marchais; s'il étiont dépu-

tais, c'est qu'il l'avions ben voulu, ça n's'rait qu'pour faire enrager les ceux qui n'voulions point d'li qu'ça s'rait toujou bé genti, pas vrai? y en a d'aucuns qu'aurerions préférais qu'ce scriont n'étais nein aute, auilleurs ed'li.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Oui des intrigans et des sans-culottes.

LA MÈRE AUBRY.

Vous pouvais même mette des imbécilles aveucq, marchais. L'père Bontems, par exemple, qui f'sont n'a c't'heure el'biau parleux, qu'équiont la pus grande bête ed'tout l'pays, comme j'disions à c'matin n'à la fâme à Thomas Branchu; pasce qu'il avont du bien qui n'li profit'ront pas, vu qu'bien mal acquis n'profitont jamais, n'voulont t'y point tâter d'être députais nitou c'vieux Bontems-là. Si c'n'est point n'à vous confonde ed'rire, dites donc père Dufoy?

M. DUFOY.

Est-il Dieu possible!

LA MÈRE AUBRY.

Y n'avions garde de l'dire ed'vant mé, marchais. Combé qu'ça s'rait t'y genti d'avoir pour députais ein grand bétâpin comme li, qui n'savont seulement point faire eune diffarance ed'sa main droite d'aveucq sa gauche.

M. DUFOY.

Je le quitte à l'instant, il ne m'a nullement fait part de ses projets.

LA MÈRE AUBRY.

Ni à mé non pus, qu'on vous dit, il étiont ilà qui disiont pis qu'pendre, de M. d'Grandbois, ça n'empêche qu'quand il aviont passais au droit d'li à c'te r'montée, il aviont baissé son bonnet pus bas qu'tarre.

M. DUFOY.

C'est incroyable !

MADEMOISELLE GUIMARD.

Je suis encore à me demander, comment une personne comme vous, madame, pouvez regarder cet homme en face, il me fait horreur.

LA MÈRE AUBRY.

Pourquoi que je n'le r'garderions point, y serions fichu d'craire qu'j'ons peur ed'li.

MADEMOISELLE GUIMARD.

C'est un homme bien dangereux.

LA MÈRE AUBRY.

Li, point pus dangereux qu'rien, il équiont tout Faucheux aujor d'aujord'hui.

M. DUFOY.

Ils ont l'air fort bien ensemble, effectivement.

LA MÈRE AUBRY.

Tout ça prov'nont de c'qu'l'Faucheux, il en aviont ed'besoin pour tirais les marrons du feu. Quand j'venons n'à pensais qu'y n'y a point deux mois qu'il équiont tous deux à couteaux tirais, comme j'disions à c'matin aveucq la fâme à Thomas Branchu.

M. DUFOY.

Il s'en défend comme un beau diable.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Vous avez bien tort, madame, de vous commettre avec des êtres pareils, des gens sans morale, sans principes, sans religion; si jamais, Dieu nous en préserve! si jamais leur parti triomphait, nous ne tarderions point à revoir 93 et toutes ses horreurs. Que dis-je 93, le mot est trop doux, des cannibales et des anthropophages.

LA MÈRE AUBRY.

C'équiont t'y point des gens qui mageont dès parsonnes?

MADEMOISELLE GUIMARD.

Tous les sexes en général, tout ce qui ne partage pas leur opinion.

LA MÈRE AUBRY.

Et l'gouvernement y souffront ça? y n'y aviont donc point ed'justice?

MADEMOISELLE GUIMARD.

Les plus forts n'ont-ils pas toujours fait la loi?

LA MÈRE AUBRY.

Ça, c'équiont bé vrai.

M. DUFOY.

Il faut espérer, mademoiselle, que les choses n'en viendront pas là.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Plus loin, monsieur, avec ces gens-là, beaucoup plus loin encore.

LA MÈRE AUBRY.

Eh! ben! si faut qu'j'vous l'disions, je n' sommes point tranquilles, ein brin; je n'savons point d'où qu'ça nous v'nons, mais j'ne sommes point hureux ed'pis nein bon bout ed'temps.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Parce que nous nous plaisons à fouler aux pieds ce que nous avons de plus sacré, parce que nous ne respectons plus rien, parce que tout est renversé, méconnu.

LA MÈRE AUBRY.

Faut c'tapadant n'point dire tout-à-fait c'qui n'équiont point, mamzelle Guimard.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Comment l'entendez-vous, madame?

LA MÈRE AUBRY.

Dimanche daruier, el'jour et d'la Pentecôte, y aviont core pus ed'monde, à la porte ed' l'église que non point ed'dans.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Parce que l'on est bien aise de se faire voir; de l'orgueil et de la vanité, pas autre chose et l'on passera auprès de M. le curé, le chapeau cloué sur la tête.

LA MÈRE AUBRY.

Accoutez, mamzelle Guimard, y a ben n'aussi queut' petites choses à s'prochais, el'paur' cher homme, marchais...Seyons jusse et d'bon compte, el'meilleur ed'tous les prêtres y n'valont rien.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Vous avez oublié feu M. l'abbé Segrais, madame.

LA MÈRE AUBRY.

Que je n'l'ons point oublié, m'sieu Segrais, que j'ne l'oublierons jamais, marchais; céquiont

s'tilà qu'équiont nein brave curé, qui laissiont faire à tout l'monde comme il l'entendiont.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Ce fut là le seul tort que l'on eût à lui reprocher.

LA MÈRE AUBRY.

Combé qu'il équiont respectable, el'pauv' cher homme! tandis qu'tous ces jeunes curés-là, voyais-vous... Dam! accoutais donc, il en équiont d'z'hommes quasiment comme des fâmes, sans comparaison, faut-y point equ'jeunesse y s'passions?

MADEMOISELLE GUIMARD.

J'aime à croire que feu M. l'abbé Segrais a été jeune comme un autre, madame, et cependant jamais, au grand jamais...

LA MÈRE AUBRY.

Dans l'tems qui s'amusions j'équions point n'au monde.

M. DUFOY.

Je crois que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de ne pas nous monter contre celui-ci.

LA MÈRE AUBRY.

Vous aurais biau dire, m'sieu Dufoy, vous n' me f'rais jamé n'aimer s'tilà, ed'curé.

M. DUFOY.

Et pourquoi, je vous le demande?

MADEMOISELLE GUIMARD.

Madame serait peut-être bien embarrassée de nous le dire.

LA MÈRE AUBRY.

Point déjà si tant, mamzelle.

MADEMOISELLE GUIMARD.

J'avoue que je ne comprends rien à cette animosité, et à moins que vous n'ayez de grands motifs...

LA MÈRE AUBRY.

J'n'en manquons point, marchais. Quand j'venons à pensais à toutes les sottises qui nous avions fé, mais j'vous les dirais, m'sieu Dufoy, qu'vous vouriais point les craire. Qu'l'aut'joun nout' hôme, il équiont nein brin n'étourdi, y n'aviont pris qu'la validité d'ein varre ed'vin, il équiont dans l'chœur, qui chantiont aussi gentiment que j'nous metterions à chanter ilà; v'là m'sieu l'curé qui s'en v'nont li dire dans son tuyau d'oreille d'otais sa chape, et plus vite equ'ça. C'équiont t'y eune raison pou qu'il équiont n'étourdi, c'pauv' cher ami, c'équiont t'y eune raison pou veni l'affronter en pleine grand'-messe, comme si fallait point qu'eux autr' y z'amusions entre eux les chantres, ben obligeais. Et ces 400 ed'fagots qui m'aviont d'mandais, et qui n'ont point pris vu qu'il aviont dit, dit-y, qui z'équiont trop chars, c'équiont t'y eune honestetais à faire au monde, ça? Et nout' petit qu'il

aviont renvoyais du catéchime, pasce qu'y y aviont tirais sa langue en erriare ed'li : c'équiont t'y bé genti? Faut-y point qu'ein afant y leux amusions; et c'qu'il avont fé là c'équiont t'y neune politesse à faire à des parens?

M. DUFOY.

On ne peut pas non plus se laisser manger la laine sur le dos.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Il est de certaines choses qu'il est impossible de tolérer.

LA MÈRE AUBRY.

Laissais donc, mamzelle, tout c'qui v'nont d' ces gens-là vous l'trouvais suparbe; si c'équiont d'z'aut's qui faisions le demi-quart de c'que faisions ceux-ilà, vous j'teriais les quatr'cris?

M. DUFOY.

Il faut faire un peu la part de l'humanité.

LA MÈRE AUBRY.

J'la f'sons sa part, à preuve, c'est que j'donnons pus que l'curé aux pauves, — j'en avons pus qu'eux ed'l'humanitais, marchais.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Je vais vous demander la permission de me retirer; madame professe des opinions qui ne

sont nullement en rapport avec ma manière de voir et de penser.

LA MÈRE AUBRY.

Accoutais, mamzelle Guimard, je n'disons point ça pour vous, mais j'sommes ben aise tout d'même ed'vous contais c'que j'ons n'à vous contais, et quand les choses y n'nous conv'nont point j'savons ben l'dire itou; et si l'gouvernement y n'y pernons garde, j'allons r'tumber tout drêt dans la prétraille, marchais.

M. DUFOY.

Madame Aubry, vous allez trop loin.

MADEMOISELLE GUIMARD.

C'est intolérable!

LA MÈRE AUBRY.

N'vous en allais point, mamzelle, j'ons fini dans l'instant. Croyais-vous, bellement, que j'sommes point payais pou dire c'que j'disons? Vous n'savais donc point, nout' pauv' fille, qu'défunt son homme il équiont mort, qu'il équiont mognier au moulin d'Galecourt, qui n'aviont laissais qu'un afant n'à sa fâme et que c'méchant curé ed'Boudry, il aviont si ben embêtais la mère et l'afant, qu'il alliont n'en faire un prêtre. Si c'équiont point neune piquié? E'n garçon ed' seize ans, la tête ed'pus que m'sieu Dufoy, n'point faire œuvre d'ses dix doigts, qu'la pauv' mère

alle aviont tant d'bésoin d'li, qu'alle équiont obligeais ed' louais leux biens. C'équiont t'y point des atrocitais des conduites pareilles? T'nais, voyais-vous, je n'savons c'qui me r'tenons de r'grettais l'Empéreur, et toutes les jours j'sens que je l'r'grettons, c'pauv' brave homme-là.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Je ne vous en fais pas mon compliment, avec son ambition démesurée, un buveur de sang.

LA MÈRE AUBRY.

L'pauv' monde au moins y viviont n'aveucq li.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Quand il n'allait pas à la boucherie.

LA MÈRE AUBRY.

J'ont t'y point nout' neveu, qu'en équiont t'y point r'venu d'l'armée?

MADEMOISELLE GUIMARD.

Avec deux jambes de bois.

LA MÈRE AUBRY.

Il aviont t'y point tout d'même la croix d'honneur, n'équiont t'y point n'officiais, n'a-t'y point dinais à la même table aveucq el'sous-préfet et comme y dit, dit-y, n'aviont t'y point du pain sus la planche.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Et la mâchoire brisée.

LA MÈRE AUBRY.

Aveucq tout ça, j'aimererions core mieux voir l'petit d'nout fille soldat, qu'non point dans c'te partie qu'il équiont, qui leux z'appernons, tous leux chefs à s'fiche ed'leux père et mère comme de rien du tout; et eune fois qui z'ont mis l'nez là d'dans, les pauv' afans, c't'est fichu, y n'aimont pus qu'eux.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Madame Aubry, je suis bien votre servante.

LA MÈRE AUBRY.

T'nais j'nous en allons, car j'sentons ben que j'finirions par dir'des sottises; pas pûtot la main tournais, j'y penserions pus, par malheur tout l'monde n'est point d'même. Bien le bonjour mamzelle Guimard; avantage M. Dufoy.

MADEMOISELLE GUIMARD.

De tout mon cœur, madame.

M. DUFOY.

Bonjour madame.

SCÈNE IV.

M. DUFOY. M[lle] GUIMARD.

M. DUFOY.

Cette mère Aubry est bien la meilleure femme du monde; mais une fois partie, plus moyen de l'arrêter, un cheval échappé.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Ce que je ne puis m'expliquer, c'est de vous voir écouter ses stupidités avec un calme, une patience uniques, vous êtes d'un sang-froid imperturbable.

M. DUFOY.

Le moyen de faire autrement?

MADEMOISELLE GUIMARD.

Vous avez beau dire, vous idolâtrez tout ce monde-là.

M. DUFOY.

Oui, je l'avoue, après tout, c'est mon pays, c'est plus fort que moi.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Vous n'êtes pas fâché non plus d'entendre dire à tout bout de champ: «voyez-vous là-bas ce gros papa qui marche un peu de côté et qui s'en va frisant les murailles, c'est M. Dufoy, le plus cossu, le plus étoffé de l'endroit, c'est lui qui fait ici la pluie et le beau temps; ses enfans, il les a tous supérieurement établis à Paris, tous y font admirablement bien leurs affaires.» Cela sonne si agréablement aux oreilles de s'entendre trompetter ainsi! Ah! que je ne suis pas la dupe de cet amour du lieu qui vous vit naître. Mais j'ai le malheur d'y voir clair, trop peut-être, ce qui ne m'empêche pas, dans mon petit for intérieur, de penser ce que bon me semble.

M. DUFOY.

J'ai toujours eu le bon esprit de me contenter de tout.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Le beau mérite quand on n'a besoin de rien, quand on a tout à bouche que veux-tu.

M. DUFOY.

Ma recette est des plus simples, j'ai toujours rencontré plus malheureux que moi.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Vous êtes ce que nous appelons un grand homme, un philosophe?

M. DUFOY.

Mais oui, je crois.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Je ne suis plus étonnée, d'après cela, du plaisir que vous sembliez goûter aux déclamations impies de cette femme.

M. DUFOY.

J'ai cru remarquer, au milieu de tout son bavardage, des choses assez sensées.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Je vous conseille d'en parler! des absurdités du commencement à la fin, un athéisme révoltant, un cynisme effroyable; mais où nous mènera cet oubli de toute espèce de retenue et de convenance, où allons-nous, je vous le demande?

M. DUFOY.

Je n'en sais rien non plus.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Ah! que l'abîme des révolutions est loin d'être comblé!

M. DUFOY.

Mon Dieu! mademoiselle, laissez donc aller les choses d'elles-mêmes, vous vous faites un mal... Tout ce que vous direz et rien ne changera pas la face des affaires.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Et tout cela, parce que chacun aujourd'hui se croit un génie. Croyez-vous, par exemple, que si M. de Grandbois avait fait avec M. son fils, comme jadis M. le marquis de Grandbois, son père, eût fait avec lui, que ce petit monsieur ce serait fait sauter la cervelle à quatorze ans, parce qu'il n'avait pas encore été compris? Un morveux qu'il eût fait enfermer à la Bastille, M. le marquis son père; et M. de Grandbois ne serait pas à le pleurer à présent plus qu'il ne le mérite. Quant à moi, je ne l'ai pas plaint un seul instant; au contraire, je me suis contentée de penser à sa famille, et j'ai trouvé qu'il s'était conduit en cette circonstance comme un petit sot.

M. DUFOY.

Il est certain que ce jeune homme a commis là une grande faute.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Un polisson, qui de la vie ne mettait les pieds à l'église, encore un philosophe.

M. DUFOY.

Bien obligé.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Je plains sa pauvre mère qui, certes, ne méritait pas cela. Quant au père, il en a pris bien vite son parti, il n'a pas été long-temps à s'en consoler. Le voilà donc député! la belle chute! je ne sais s'il est honteux de se montrer, mais ce qu'il y a de certain, c'est que je viens de le rencontrer et c'est tout au plus s'il avait l'air de me connaître.

M. DUFOY.

Il est pourtant, M. de Grandbois, fort honnête avec tout le monde.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Avec ceux surtout, qui peuvent lui être utiles. Aurait-on jamais vu, autrefois, dans la famille des messieurs de Grandbois, se conduire comme on le fait aujourd'hui? Madame de Grandbois, sa mère, se serait-elle jamais compromise au point d'aller à travers champs chez les vignerons, quêter des voix pour son noble époux? Il leur sied bien après des vilenies semblables d'aller se carrer dans leur équipage! Je sais bien

qu'à leur place je n'oserais me montrer nulle part. Fi, l'horreur ! c'est dégoûtant !

M. DUFOY.

Est-ce bien vrai ?

MADEMOISELLE GUIMARD.

Il n'y a pas à dire, je l'ai vue, vous dis-je, de mes propres yeux, et je l'ai suivie dans toutes ses promenades ; aussi puis-je en parler savamment.

M. DUFOY.

Je n'aurais jamais cru cela.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Mais c'est elle qui a poussé M. de Grandbois à faire tout ce qu'il a fait. Vous-même, que ces gens-là semblent combler d'égards aujourd'hui, demain ne vous connaîtront plus ; vous, monsieur Dufoy, qui avez été le grand meneur dans tous ces beaux tripotages.

M. DUFOY.

Je n'y ai pas de regrets, je l'ai fait dans une bonne intention, ma conscience ne me reproche rien.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Vous avez voulu en faire une fois encore à votre tête, comme toujours. Votre épouse, je le sais, n'a jamais approuvé votre façon d'agir à cet égard.

M. DUFOY.

C'est-à-dire que je suis toujours à me demander pourquoi madame Dufoy, qui est excellente, a toujours eu de l'éloignement pour ces personnes-là.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Par la raison toute simple que nous autres femmes, soit dit en passant, avons parfois de bonnes idées, mes chers messieurs.

M. DUFOY.

Mais ne disiez-vous pas, il n'y a qu'un instant encore, que c'était madame de Grandbois qui avait poussé son mari à faire ce qu'il a fait?

MADEMOISELLE GUIMARD.

Je vous répondrai à cela qu'il n'y a point de règle sans exceptions, toutes ne lui ressemblent pas, Dieu merci!

M. DUFOY.

Mais quel bruit? Dieu me pardonne on dirait une émeute.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Cela ne m'étonnerait pas, tout est en convulsion, et vous ne voulez pas me croire encore quand je vous dis que nous sommes à deux doigts de notre perte.

M. DUFOY.

C'est tout bonnement le père Bontems et le maréchal qui sortent du cabaret.

SCÈNE V.

M. DUFOY. Mlle GUIMARD. Le père BONTEMS. Le MARÉCHAL.

LE PÈRE BONTEMS.

Ah! fichtre oui, qu'si j'avions n'à r'commençais c'que j'avons fé, j'y r'garderions n'a deux fois, pas si bête.

LE MARÉCHAL.

Mé itou qu'j'aimererions bé mieux n'jamé m'app'lais Tubœuf ed'mon nom.

M. DUFOY.

Mais qu'avez-vous donc, père Bontems?

LE PÈRE BONTEMS.

T'nais, m'sieu Dufoy, je n'vous voyions tant seulement point, tant qu'j'équiont ed'mauvaise himeur. J'désirons trouvais queuqu'un pour leux battre.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Monsieur Dufoy, je suis votre servante.

LE PÈRE BONTEMS.

De tout mon cœur, mademoiselle.

SCÈNE VI.

Le père BONTEMS. M. DUFOY. Le MARÉCHAL.

M. DUFOY.

Voyons, père Bontems, de quoi s'agit-il ; il se passe quelque chose qui n'est pas naturel ?

LE PÈRE BONTEMS.

J'avons que j'ons n'étais n'enfonçais par vout' Faucheux, que j'sommes ben r'venu d'sus son compte, marchais.

LE MARÉCHAL.

C'équiont nein n'homme, qui vous promé-quions tout pour avoir des voix, eune fois qui les ont évues, y s'fichont n'autant d'vous comme de rien du tout.

LE PÈRE BONTEMS.

La maîme chose.

M. DUFOY.

Cela m'étonne, père Bontems, ce que vous me dites là, surtout d'après notre conversation de tantôt.

LE PÈRE BONTEMS.

Y n'm'aviont point fé n'à c'matin c'qui m'avont fé n'a c'te remontée.

M. DUFOY.

C'est donc bien fort, ce qu'il vous a fait?

LE PÈRE BONTEMS.

Mé qui croyions si ben à tous ces biaux complimens; faire des choses pareilles!

LE MARÉCHAL.

Y m'en aviont fé d'belles promesses, marchais; dais mille et dais cents, qu'il alliont m'faire avoir la croix d'honneur comme quoi qu'j'avions sarvi au 9e dragons, qu'j'allions ferrer, sauf vout' respait, toutes les bêtes du pays, enfin si j'vous disions tout c'qui n'm'aviont point dit, vous vouriais point l'craire.

M. DUFOY.

Pardon, il commence à se faire tard, vous ne paraissez point disposés à me mettre au courant de sitôt, je vous souhaite bien le bonjour.

LE PÈRE BONTEMS
(le retenant).

Vous n'a point d'bésoin d'vous z'en allais d'si d'heure, j'allons faire v'ni queut' chose ilà.

M. DUFOY.

Bien obligé, je ne prends jamais rien entre mes repas.

LE PÈRE BONTEMS.

Comme vous vourais. Dites donc, m'sieu Dufoy?

M. DUFOY.

Eh! bien?

LE PÈRE BONTEMS.

Etes-vous t'y neiu brave homme?

M. DUFOY.

Mais je crois que oui.

LE PÈRE BONTEMS.

J'sommes brave itou. J'sommes Francé.

LE MARÉCHAL.

Je l'sommes tou Francés; j'sommes trois Francés, pas vrai m'sieu Dufoy?

M. DUFOY.

Où en voulez-vous venir?

LE MARÉCHAL.

Dit' z'y vite vout' conte à c't'homme.

LE PÈRE BONTEMS.

D'abord c'équiont d'z'horreurs, j'vous en pervenons, qui m'avont fait.

LE MARÉCHAL.

Sans comptais qui z'en avont n'accrochais à la premiare révolution qui l'avons point tant méritais, marchais.

M. DUFOY.

Quand vous voudrez, père Bontems, je suis à vos ordres.

LE MARÉCHAL.

Faut t'y qui seyont brigand, d's'adressais à un homme d'âge.

M. DUFOY.

Si vous parlez toujours, maréchal, il me sera impossible.....

LE MARÉCHAL.

Vous n'avais qu'à v'ni cheux nous, père Bontems, qui l'y disiont core el'sournois qu'il équiont, quand vous aurais à avoir ed'besoin d'queut' chose, r'gardais nout' maison ne pus ne moins qu'si céquiont n'à vous. J't'en fichons!

LE PÈRE BONTEMS.

Qui l'aviont dit tout d'même, j'ons qu'à y allais dans leux maisons, j's'rons ben traitais, à preuve c'est que j'y ons n'étais, marchais.

M. DUFOY.

Et que lui demandiez-vous?

LE PÈRE BONTEMS.

J'li d'mandions rien.

M. DUFOY.

Comment alors a-t-il pu vous refuser?

LE MARÉCHAL.

Moins que rien, point vrai, père Bontems.

LE PÈRE BONTEMS.

Eune bêtise.

LE MARÉCHAL.

Est-ce qui n'aviont point dressais cont' nous ein procès-verbal, son garde, el'lenr'demain qu'il aviont n'étais nommais députais?

LE PÈRE BONTEMS.

Ça, je l'ons vu.

LE MARÉCHAL.

Tout ça pasce que nout'petit il aviont n'étais tirais queuques coups d'fusil sus ses volailles... un afant ed'dix-huit ans! j'en ons évu pour dix-sept francs, aveucq c'vieux chauffeux là.

LE PÈRE BONTEMS.

C'qui m'avions fé il équiont pus fort qu'-tout ça.

LE MARÉCHAL.

C'équiont pas pus fort que de s'fâcher quand j'm'ons mis tous ed'cheux nous, el' jour ed'Pâques dans leux banc, qui z'ont évu la chose d'nous z'en faire sorti.

M. DUFOY.

En conscience, maréchal, vous avez bien le moyen de louer un banc.

LE MARÉCHAL.

Mais pis qui n'y v'nont jamais dans leux vieux banc, qui y avions dix-huit mois que j'y allions.

M. DUFOY.

Et ne me disiez-vous pas, père Bontems, que ce qui vous a été fait était plus affreux encore?

LE PÈRE BONTEMS.

Ça l'équiont tant n'affreux, que si j'avions évu dix années ed'moins, j'y brésillions toute sa satanée maison, quoi!

M. DUFOY.

Vous auriez eu tort.

LE PÈRE BONTEMS.

Vous n'pourais jamé savoir c'que j'ons souffart.

M. DUFOY.

Il est même probable que je ne le saurai jamais.

LE MARÉCHAL.

Dist'-z'y donc pourquoi, vous pouvais ben li dire à c't'homme.

M. DUFOY.

Tout comme vous voudrez.

LE PÈRE BONTEMS.

Pis qu'vous voulais, j'allons vous l'dire.

M. DUFOY.

Je suis tout oreilles.

LE PÈRE BONTEMS.

Vous saurais, m'sieu Dufoy, qu'cheux nous j'ons jamé rien r'fusais n'à parsonne.

M. DUFOY.

C'est une justice à vous rendre; aussi vous la rend-on complétement.

LE MARÉCHAL.

J'ons t'y point ed'bésoin les uns d'eune chose, l'z'aut' d'eune aut', dans la vie de c'monde.

M. DUFOY.

Continuez, père Bontems.

LE PÈRE BONTEMS.

J'ons jamé rien r'fusais n'à parsonne.

M. DUFOY.

Nous savons cela.

LE PÈRE BONTEMS.

Eh ben! j'ons étais li d'mandais tantôt eune échelle à c'brigand d'Faucheux-là, leux sale cocher y m'l'avons r'fusais.

LE MARÉCHAL.

C'équiont t'y eun affront, eune abomination à faire à eun homme?

M. DUFOY.

Peut-être M. Faucheux n'en a-t-il rien su.

LE PÈRE BONTEMS.

Que j'le connaissons ben n'à c't'heure, marchais.

LE MARÉCHAL.

Ein homme si riche, m'faire donnais dix-sept francs pour dais bigres ed'pigeons de rien, ein mauvais gars qu'jon's fé nommais députais.

LE PÈRE BONTEMS.

Qui vegniont des dix fois cheux nous dans neune journais.

LE MARÉCHAL.

Qui nous empêchont de nous mette dans leux banc, marchais.

LE PÈRE BONTEMS.

Eune méchante échelle qui m'avont r'fusais.

LE MARÉCHAL.

Et mes dix-sept francs, que j'y ons donnais.

M. DUPOY.

C'est une indignité.

LE MARÉCHAL.

Si y a jamais queut' chose ed'sangeais... marchais.

LE PÈRE BONTEMS.

J'voterons pour m'sieu ed'Grandbois, marchais.

LE MARÉCHAL.

Mé itou, c'étiont n'assurais.

LE PÈRE BONTEMS.

C'équiont point l'embarras, c'équiont un fiar itou, m'sieu ed'Grandbois.

LE MARÉCHAL.

Après tout, faut-y point qui seyont fiar, ein seigneur, c'équiont'y point son état de l'être, il équiont ben fiar, c'Faucheux-là, pourquoi qu' l'aut' il ne l'seriont point, pis qu'c'équiont nein noble?

LE PÈRE BONTEMS.

T'nais, tant pis, m'sieu Dufoy, faut qu'vous nous r'mettiais n'aveucq li.

LE MARÉCHAL.

Vous s'rais nein brave homme.

M. DUFOY.

Ce serait avec grand plaisir, messieurs, mais je retourne ce soir à Paris; bien le bonjour.

SCÈNE VII.

LE PÈRE BONTEMS. LE MARÉCHAL.

LE MARÉCHAL.

T'nais, voulais-vous que j'vous dise, père Bontems?

LE PÈRE BONTEMS.

Quoi qu'tu veux?

LE MARÉCHAL.

C'vieux Dufoy-là, c'équiont point core grand'-chose ed'bon.

LE PÈRE BONTEMS.

Ein calin, j'le connaissons ben, j'ons étais n'à l'école assembe.

LE MARÉCHAL.

Vous a-t-y jamé magé cheux eux?

LE PÈRE BONTEMS.

Jamé.

LE MARÉCHAL.

Ein fiar itou.

LE PÈRE BONTEMS.

T'en viens-tu à quand mé?

LE MARÉCHAL.

Où qu'vous allais?

LE PÈRE BONTEMS.

Au cabaret.

LE MARÉCHAL.

Allais, marchais.

HENRY MONNIER.

Parnes, juillet 1839.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.



